NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
V
398
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIII

Palchetto

Num.° d' ordine 5

Digitized by Google

102
1
31

B. Prov.
IV
198

Digitized by Google

Digitized by Google

638 n°
SBN

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS,

PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

PREMIÈRE PARTIE.

CONTENANT LES PÈRES APOSTOLIQUES ET LES APOLOGISTES.

TOME TROISIÈME.

Da magistrum.
S. Cyprian., *De Tertulliano.*

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXIV.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER N. 30.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DES APOLOGISTES LATINS.

TERTULLIEN.

IX. LIVRES CONTRE HERMOGÈNE ET LES VALENTINIENS.

Ce sont deux traités distincts. Nous ne les réunissons qu'à cause de l'identité de la matière. Ils seront plus utiles au philosophe qu'au prédicateur.

Hermogène prétendoit, avec les stoïciens, que la matière étoit éternelle; que le mouvement lui étoit adhérent; et que Dieu, qui les avoit trouvés préexistans, s'en étoit servi pour créer le monde (1). Supposition absurde, que l'incrédulité moderne n'a pas rougi de reproduire, et dont la réfutation, préparée par les lumineux raisonnemens de Tertullien, a été portée au plus

(1) On peut voir l'exposition de son système dans Pluquet, *Dict. des hérésies*, tom. II, pag. 116. Hermant, *Hist. des hérés.* tom. II, pag. 162.

haut point de démonstration par les savantes dissertations de Clarke, de Leland, d'Abbadie, de Fénelon. Quelques pages de Bossuet, dans les premiers chapitres de ses *Élévations*, suffisent pour la foudroyer, et faire tomber l'idole de la matière aux pieds du Dieu de Moïse et de l'Évangile, qui a tout fait par sa parole. Voici le portrait que Tertullien nous a laissé d'Hermogène :

Page 265. Son génie inquiet le portoit naturellement à l'hérésie. Il se croit éloquent, parce qu'il parle beaucoup; parce qu'il ne rougit de rien, il se donne pour un homme à caractère. S'il dit du mal de tout le monde, c'est, dit-il, par principe de conscience. (Chap. I.)

Les valentiniens tiroient leur nom de Valentin, Égyptien, qui avoit paru dans le second siècle. Saint Irénée l'avoit déjà combattu (1). Sa monstrueuse théologie sembloit devoir se détruire par son propre excès; cependant elle avoit encore des partisans, ce qui obligea Tertullien à lui livrer une attaque nouvelle. Il le presse à la fois par les armes du ridicule et du raisonnement. Notre savant apologiste excelle dans l'un comme dans l'autre. La chaire chrétienne a su y découvrir des images et des maximes précieuses, celle-ci entre autres :

(Parlant du démon.) Tel que le serpent, il se
Page 284. cache autant qu'il peut; il resserre en lui-même, par mille détours, sa prudence malicieuse : il se retire dans les lieux profonds; il ne craint rien tant que de paroître. Quand il montre la tête, il cache

(1) Voy. au premier vol. de cet ouvrage, pag. 161.

la queue ; il ne se remue jamais tout entier, mais il se développe par plis tortueux ; bête ennemie du jour et de la clarté (1).

La vérité ne rougit de rien, que de ne pas se déclarer : *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi.* (2). Page 284.

Nous pouvons étendre à tous les modernes hérétiques ce qui est dit ici du chef de ces novateurs.

Nous connoissons à merveille leur origine ; nous savons pourquoi nous leur donnons le nom de valentiniens, bien qu'ils le désavouent. En s'éloignant du patriarche de la secte, ils n'ont point anéanti le premier titre de famille ; et ils se condamnent par le changement même qu'ils ont apporté à sa doctrine. *Ibid.*

(Le plus précieux avantage à recueillir de ces livres, c'est la réponse victorieuse qu'ils nous fournissent au reproche si souvent inventé par les protestans et d'autres, que les Pères avoient puisé leur philosophie dans les écoles platoniciennes (3).

(1) Voy. dans Bossuet l'énergique peinture que lui fournit cette similitude de Tertullien. *Serm.* tom. IV, pag. 231, 232.

(2) Bossuet traduit : « La vérité est une vierge, mais sa pudeur est de » n'être pas découverte. » *Panégyr.* tom. VI. pag. 279.

(3) Dupin et Rich. Simon, pour ne point parler des protestans de profession, affectent de faire ce reproche à nos premiers docteurs. L'abbé Racine répète cette calomnie dans son *Hist. ecclés.* (second siècle, art. VI, n° V, pag. 201, tom. I, éd. in-12); elle est repoussée victorieusement par D. Ceillier, dans son ouvrage exprès sur cette matière.

Il est difficile de combattre avec plus de force que ne le fait ici Tertullien les maîtres et les disciples.)

X. LIVRES CONTRE PRAXÉAS.

Après avoir vengé l'unité de l'essence divine et la divinité du Verbe fait chair, Tertullien eut à défendre la foi de la Trinité contre un nouvel ennemi. Il l'a fait avec une égale supériorité. Praxéas étoit venu d'Asie apporter à Rome, et de là en Afrique, le venin de son erreur (1). Elle consistoit à dire qu'il n'y avoit en Dieu qu'une personne, et que le Père n'étant point distinct du Fils, le Père s'étoit fait homme et avoit souffert pour nous.

Tertullien lui oppose la règle de la foi, qui nous oblige de croire un seul Dieu en trois personnes, qui, de toute éternité, a un Fils engendré par Dieu son Père, par qui tout a été fait; qui a pris sa chair dans le sein de la vierge Marie, est Dieu et homme tout ensemble; Fils de l'homme, Fils de Dieu; a été appelé Jésus-Christ, a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité, est monté aux cieux, où il est assis à la droite de Dieu son Père, d'où il viendra juger les vivans et les morts; que ce Fils ressuscité a envoyé du sein de son Père son Esprit saint, ainsi qu'il l'avoit promis, sanctificateur de la foi de tous ceux qui croient dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Nous croyons que ces trois personnes, distinctes entre elles, composent à la

(1) Il vint à Rome sous le pontificat du pape Victor, vers 207. Sorti de l'école de Montan et de Théodote de Byzance, Praxéas soutenoit que Jésus-Christ n'étoit point distingué du Père; autrement, disoit-il, il auroit eu deux principes, ce qui détruisoit l'unité. C'est pour cela qu'on appeloit ses disciples les monarchiques.

fois l'essence divine, ne formant qu'un seul Dieu, une même substance, égales en toute-puissance. Telle est la règle de foi qui s'est transmise dès le commencement jusqu'à nous, et qui avoit devancé toutes les hérésies, bien avant celle de Praxéas, né d'hier. (Chap. II.)

Toutes les équivoques de mots qui pourroient se rencontrer dans la suite de cet ouvrage (1) seront facilement levées par la précision de ces principes, et ne doivent pas suffire pour nous détourner de sa lecture.

Le père du mensonge s'y prend de bien des manières pour ressembler à la vérité. On l'a vu quelquefois la défendre pour réussir à l'ébranler ; ainsi il réclame le dogme de l'existence d'un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de l'univers, pour empêcher de croire que, parce qu'il est un, Jésus-Christ n'est pas Dieu. (Chap. I.) Page 634.

Dans les chapitres trois et quatre, Tertullien démontre que la trinité des personnes ne préjudicie en rien à l'unité de nature, et à la monarchie que son adversaire prétendoit défendre.

Ce seroit la détruire que d'admettre un autre Dieu que le Créateur. Pour moi, qui ne sépare point la substance du Fils de la substance du Père, moi qui reconnois que le Fils ne fait rien sans la volonté Page 636.

(1) Les opinions paradoxales de Tertullien se trouvent discutées avec plus ou moins d'impartialité dans une foule d'ouvrages qu'il est inutile de rappeler. Ce n'est pas le transfuge, mais le défenseur de la foi catholique, non pas le sectateur de Montan, mais le maître de S. Cyprien que nous avons à présenter dans cette *Bibliothèque choisie*.

du Père, qu'il a reçu de lui sa toute-puissance; que fais-je autre chose que défendre dans le Fils la monarchie, qu'il partage tout entière avec le Père et le Saint-Esprit?

Page 637. Avant tout commencement, Dieu existoit seul; il étoit à lui-même et son univers, et son espace, et l'universalité des êtres. Seul dans ce sens, qu'il n'y avoit hors de lui rien de créé, car avec lui étoit son Verbe, Dieu dans Dieu, Dieu lui-même. (Chap. v.)

Ne perdez pas de vue le principe que j'ai établi: que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont inséparables. Quand je dis que le Père est autre que le Fils et le Saint-Esprit, je le dis par nécessité, pour répondre au système de mon adversaire en faveur de ce qu'il appelle sa monarchie exclusive; non pour marquer diversité, mais ordre, non division, mais distinction: il est autre en personne, non en substance.

Page 640. Dieu est Père, donc Dieu a un Fils; ces deux mots se supposent réciproquement (1). (Chap. x.)

Page 641. (Sur la puissance de Dieu.) Il n'y a rien de difficile à Dieu; la chose est incontestable. Mais si nous voulons étendre ce principe indifféremment à tous les caprices de notre imagination, nous pour-

(1) Lisons les magnifiques paroles de Bossuet dans ses *Élévations sur les mystères* (11e serm. 1re élévat. *Dieu est fécond, Dieu a un Fils*); et nous verrons que Bossuet avoit dans la pensée, et peut-être sous les yeux, cet endroit de Tertullien.

rons donc supposer que Dieu ait fait tout ce qu'il nous plaira d'imaginer, parce qu'il l'auroit pu faire. Mais ce n'est point parce qu'il peut tout que nous devons croire qu'il ait fait telle chose qu'il auroit pu faire, mais chercher s'il l'a faite. Il auroit pu, s'il l'eût voulu, donner à l'homme des ailes pour s'élancer dans l'air, comme aux oiseaux; mais parce qu'il l'auroit pu, l'a-t-il fait? Il pouvoit étouffer à leur naissance et Praxéas et tous les hérétiques; sans doute; il les a laissés vivre: pourquoi? parce qu'il falloit qu'il y eût des oiseaux de proie et des hérétiques. Dites, non pas que la chose lui eût été difficile, mais qu'il ne l'a point voulue. Le pouvoir dans Dieu, c'est sa volonté; ce qu'il ne peut pas, c'est ce qu'il ne veut pas; tout ce qu'il veut, il le peut, et il le montre. (Chap. x.)

Si vous refusez d'admettre une Trinité, comme étant contraire dans vos idées à l'unité de l'essence divine, je vous demanderai comment Dieu, avant de créer l'homme, s'il est seul, parle en nombre pluriel, quand il dit: *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance;* et encore: *Voilà Adam devenu comme l'un de nous.* A qui s'adressoient ces paroles? sinon à la fois à son Verbe, son Fils, la seconde personne de l'auguste Trinité, et à son Saint-Esprit, qui en est la troisième personne, comprises l'une et l'autre dans ce mot collectif *nous*. Aussi son Écriture en marque-t-elle la dis-

Page 643.

Gen. I. 26.

Ibid. III. 22.

Gen. I. 27. tinction : *Dieu*, dit-elle, *créa l'homme, il le créa à l'image de Dieu.* Pourquoi pas à la sienne s'il étoit seul, plutôt qu'à l'image d'un autre, Dieu comme lui, de son Fils, de ce Fils qui devoit être un jour homme lui-même ? Dans les autres productions du Créateur, c'est la parole seule, son Verbe qui opère, non pas comme y ayant plusieurs dieux, mais comme personnes distinctes. (Chap. XII).

Page 655. Nous avons le Fils sur la terre, le Père dans le ciel ; un seul et même Dieu. Dieu partout, jusqu'au fond des abîmes, où il est présent par l'immensité de son être. (Chap. XXIII).

Page 656. L'Écriture tout entière nous montre Jésus-Christ; l'Ancien Testament qui l'appelle le Christ, l'oint du Seigneur, le Nouveau qui le proclame Fils de Dieu. (Chap. XXIV.)

Page 663. C'est le Fils qui meurt et ressuscite ; le Fils qui monte glorieux dans le ciel, pour s'y asseoir à la droite de Dieu son Père, non le Père à la droite

Act. VI. 55. du Fils. C'est lui qu'Étienne, au moment de son martyre, aperçoit au plus haut des cieux, d'où il descendra dans la même gloire qu'il y est monté: lui qui a fait descendre sur ses apôtres son Esprit saint, troisième personne de l'adorable Trinité, qui nous a fait connoître le secret de l'unité de Dieu et le mystère de l'économie nouvelle, reposant tout entière sur la foi d'un Dieu en trois personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit. Croire que Dieu

est un, mais sans vouloir admettre dans l'unité divine les personnes du Fils et du Saint-Esprit, les Juifs ne nous en demandent pas davantage. Qui est-ce donc qui nous en sépare, si ce n'est cette différence capitale? A quoi bon l'Évangile et tout le Nouveau Testament, qui reconnoissent aussi bien qu'eux la loi et les prophètes jusqu'au temps de Jean-Baptiste, si depuis il n'a pas fallu croire que Dieu est un dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit? (Chap. XXX.)

XI. TRAITÉ DE LA CHAIR DE JÉSUS-CHRIST.

L'orgueil humain s'est de tout temps scandalisé de la croix et des humiliations de Jésus-Christ. Cerdon, les valentiniens, les marcionites, embarrassés de les concilier avec la majesté divine, nioient que le Fils de Dieu eût réellement souffert; selon eux, il n'avoit fait que prendre les apparences de l'humanité.

C'est là l'erreur capitale combattue dans ce traité, l'un des plus beaux ouvrages de Tertullien. Tertullien a prêté à tous les défenseurs de l'humanité du Verbe la plupart des raisonnemens et des expressions heureuses qui se sont transmises dans nos chaires chrétiennes sur cette importante matière. Bossuet, Bourdaloue, à qui il a été si utile, ne l'ont pas épuisé. Toutes les fois que nous aurons à traiter des abaissemens du Sauveur dans sa crèche ou sur le Calvaire, allons à Tertullien. *Da magistrum.*

Ceux qui, s'élevant contre la foi de la résurrection, par une témérité inouïe parmi nous jusqu'à Page 358.

nos modernes sadducéens, vont jusqu'à prétendre que l'espérance que nous en avons n'intéresse point notre chair, ont raison de mettre en question la chair de Jésus-Christ, et de soutenir ou qu'elle n'est point ou qu'elle est autre chose que la nôtre; de peur que, s'il est certain que la chair de Jésus-Christ fut semblable à la nôtre, ce ne soit un préjugé contre eux, que cette chair ressuscitée en Jésus-Christ ressuscitera de même dans tous les hommes. Établissons cette certitude par les mêmes raisonnemens que nos adversaires emploient pour la combattre. Examinons quelle est la substance corporelle de notre Seigneur: quant à sa substance spirituelle, on ne nous la conteste pas; il ne s'agit que de sa chair. On dispute de sa vérité, de sa nature, de son existence, de son principe, de ses qualités. La preuve de sa réalité nous fournira la garantie de notre résurrection. Marcion voulant nier la chair de Jésus-Christ, a nié aussi sa naissance; ou, voulant nier sa naissance, a également nié sa chair. Il craignoit que, dans la correspondance qui existe entre la naissance et la chair, l'une ne rendît témoignage en faveur de l'autre, n'y ayant point de naissance sans chair, ni de chair sans naissance. Qui a pu nous donner la chair de Jésus-Christ comme purement imaginaire, a bien pu de même supposer que sa naissance, sa conception dans le sein d'une mère vierge, tout son en-

fantement, sa vie entière, n'étoient que visions; et qu'une première erreur, fondée sur une apparence de chair, avoit bien pu par suite tromper tous les yeux et tous les sens sur tout le reste. (Chap. I.)

Commençons par la naissance. Voilà qu'elle est annoncée par l'ange Gabriel; mais que fait à Marcion l'ange de son Dieu créateur? On nous parle de Jésus-Christ comme ayant été conçu au sein d'une vierge, ainsi que le prophète Isaïe l'avoit déclaré; qu'importe à Marcion le prophète et tout l'Ancien Testament? pourquoi ces lenteurs? il est bien plus expéditif, lui qui fait descendre Jésus-Christ du ciel sur la terre sans perdre de temps. Effacez-moi ce périlleux voyage à Bethléem, et ce rigoureux édit qui l'ordonne; ôtez de mes yeux ce toit misérable, ces langes dégoûtans, cette crèche ignoble (1). Que les anges qui sont venus honorer son berceau par leurs cantiques prennent bien garde de se laisser surprendre par des illusions nocturnes. Laissez ces bergers à leurs troupeaux; épargnez à ces mages de l'Orient les fatigues d'une si longue route; et qu'ils gardent leurs richesses. Qu'Hérode se montre plus débonnaire; et que Jérémie ne

Page 359.
Matth. I. 20.
Isa. VII. 14.

(1) *Aufer hinc molestos Cæsaris census, et diversoria angusta, et sordidos pannos, et dura præsepia.* Ces paroles ont été mille fois répétées à l'occasion du mystère de la nativité. Voy. Ch. de Neuville, *Avent*, pag. 385. Cambac. tom. I, pag. 595, etc.

Matth. II. 18. vienne pas se lamenter avec Rachel désolée. Point de circoncision, l'opération en est trop douloureuse; point de présentation au temple, elle coûte à ses parens une oblation onéreuse; laissez enfin Luc. I. 11. mourir en paix ce vieillard dans les mains de qui vous le mettez, et cette Élizabeth surannée avec ses horoscopes. Voilà apparemment les charitables conseils par lesquels Marcion voudroit anéantir la foi de tant de témoignages originaux qui constatent la vérité de la chair de Jésus-Christ. Mais je vous le demande à vous-même, de quel droit? à quel titre? De prophète? Où sont vos prédictions? Matth. X. 27. d'apôtre, qui vous empêche de prêcher sur les toits? Si vous avez l'esprit des hommes apostoliques, parlez comme eux? N'êtes-vous que chrétien; croyez ce qui nous vient de la tradition. Si vous n'êtes rien de tout cela, achevez de mourir: vous Page 359. avez commencé déjà, n'étant pas chrétien, puisque vous ne croyez pas à cette foi qui fait les chrétiens. D'autant plus mort en effet, que vous avez renoncé à cette foi qui fut la vôtre, ainsi que vous en faites l'aveu dans une de vos lettres; aveu qui n'est pas contredit par vos propres disciples, et dont nous avons la preuve. Parce que vous avez cessé de croire, vous avez voulu anéantir ce que vous ne croyiez plus; et par-là même vous croyez qu'il y avoit une autre foi à laquelle vous vous soumettiez avant que vous ne l'eussiez abandonnee;

celle-là qui nous venoit de la tradition. Or, nous venant de cette source, que pouvoit-elle être, sinon la vérité, comme nous ayant été transmise par ceux à qui il appartenoit de la laisser? (Chap. II.)

Voilà donc Marcion réduit à chercher dans sa seule imagination des motifs pour croire que la chose étoit, ou impossible en soi, ou peu séante à Dieu. Impossible? mais qu'y a-t-il d'impossible à la divine toute-puissance, excepté ce qu'elle ne veut pas? Dieu l'a-t-il voulu? c'est là toute la question. Il suffira d'un simple raisonnement: S'il n'eût pas voulu prendre naissance parmi les hommes, n'importe pour quelle cause, il ne se seroit pas fait voir davantage sous une forme humaine. Car est-il personne au monde qui, en voyant un homme, allât prétendre qu'il n'est pas né? En supposant donc que Dieu n'eût pas voulu naître, il n'auroit pas voulu sembler être né; ce que l'on ne veut pas être, on n'aime pas même à le paroître; car il est indifférent qu'une chose soit ou ne soit pas, si, quand elle n'est pas, on peut présumer qu'elle existe. Au contraire, il importe fort qu'on ne croie pas faussement ce qui réellement n'existe pas.

« Mais, réplique Marcion, il suffit de n'être pas dupe soi-même. Que les hommes s'y fussent trompés, Jésus-Christ ne pouvoit pas l'être. » Je réponds qu'il étoit bien plus digne de lui, bien plus conséquent à toute sa conduite, de ne pas

permettre qu'ils fussent trompés sur le fait d'une naissance aussi humiliante, par cela même que vous lui attribuez tout le courage nécessaire pour supporter, malgré le témoignage de sa conscience, qu'on le crût né quand il ne l'étoit pas. Quel étrange courage que celui de laisser croire un mensonge! Eh! dites-moi quel si grand intérêt Jésus avoit-il donc à paroître ce qu'il auroit bien su n'être pas? « En se faisant homme réellement, assujetti aux misères de l'humanité, il cessoit d'être Dieu; il perdoit ce qu'il étoit en devenant ce qu'il n'étoit pas.» Raison frivole; Dieu n'a jamais à courir le risque de déchoir (1).—« Je ne puis me résoudre à croire que Dieu se soit fait homme pour naître de la sorte et se revêtir d'une chair, parce que la nature d'un Dieu est nécessairement immuable: or, en prenant un nouvel être, il anéantissoit le premier; il cessoit d'être Dieu, ce qui est impossi-

(1) Bourdaloue : » Si je me scandalise des humiliations et des souf-» frances d'un Homme-Dieu, c'est, disoit Marcion, pour l'intérêt même » et pour l'honneur de Dieu, dont je ne puis supporter que la majesté » se soit ainsi avilie; et mon scandale ne peut-être criminel, puisqu'il » ne part que d'un bon zèle. Zèle trompeur et faux, lui répondoit » Tertullien. Hé quoi! Dieu vous a-t-il fait le tuteur de sa divinité? » Non, non, poursuivoit cet ardent défenseur de la passion et des » anéantissemens du Verbe de Dieu; c'est une erreur de prétendre » qu'en souffrant il eût cessé d'être Dieu, puisque Dieu ne court jamais » le moindre risque de déchoir en quelque manière de sa grandeur et » de dégénérer de son état. *Nec potes dicere, si passus esset Deus, esse » desiisset : Deo enim nullum est periculum status sui.* » *Serm. sur le scand. de la croix, Dominic.* tom. 1, pag. 371.

ble. » — Oui, tout ce qui de sa nature est sujet au changement la perd en la changeant, et cesse d'être ce qu'il étoit; mais il n'en est pas ainsi de Dieu; n'allez chercher nulle part dans les choses humaines rien qui lui ressemble.

Nous lisons dans l'Écriture, vous-même l'y avez lu, et vous l'avez cru, que les anges du Créateur s'étoient fait voir sur la terre sous des formes humaines, réelles et palpables, témoin ceux à qui Abraham lava les pieds, ceux dont les mains arrachèrent Loth à la violence des habitans de Sodome, celui qui combattit corps à corps contre Jacob : en restèrent-ils moins anges? n'étoient-ce que des fantômes? Page 360. Gen. XVIII. XIX. XXXII.

Vous me demanderez ce que devenoient ces corps après que les esprits célestes étoient remontés au ciel? La même puissance qui les avoit produits les a fait disparoître. Si vous aviez été présent à leur création, le jour où la voix du Créateur les fit sortir du néant pour les appeler à l'existence, vous pourriez me répondre comment la même voix commande à ces corps de n'être plus. N'en demandez pas davantage; ce qui est écrit est vrai, et ne peut point n'avoir pas été. (Chap. III.)

Ne pouvant accuser ni la puissance ni l'immutabilité de Dieu, vous vous rejetez sur la prétendue bassesse de la naissance de son Verbe. Et de là un long étalage des misères qui accompagnent la conception et l'enfantement. Déclamez tant que vous

voudrez sur la manière dont l'homme entre dans le monde; n'épargnez pas même ce sentiment de pudeur si naturel à la femme qui devient mère, sans égard pour les dangers qui l'entourent, sans respect pour le titre sacré qu'elle reçoit de la nature. Vous qui dégradez à ce point la condition de l'homme, et chargez le tableau de ses misères, vous êtes homme, vous vous estimez donc bien peu vous-même, de déprécier ainsi la dignité de votre nature (1)! Vous exhalez votre haine contre l'homme qui vient au monde! mais comment y êtes-vous entré? comment pouvez-vous aimer votre semblable? et vous-même, vous trouvez-vous si haïssable? Mais cet homme ne l'est devenu qu'en passant à travers ce long cortége de souillures, d'infirmités et de bassesses: il n'en a pas été moins cher à son Sauveur. C'est parce que Jésus-Christ l'a aimé, qu'il est descendu du ciel sur la terre, qu'il a publié sa doctrine; parce qu'il l'a aimé, qu'il s'est abaissé jusqu'à souffrir pour lui la mort et la mort de la croix. Certes il faut bien qu'il l'ait aimé pour le racheter comme il a fait, à un si grand prix (2). S'il est vrai que Jésus-Christ ne soit pas autre que le Créateur, Jésus-Christ a eu raison d'aimer l'homme comme

(1) Développé par l'anc. évêq. de Sénez, *Serm.* tom. I, pag. 141; le P. Lenfant, *Serm.* tom. V, pag. 509 et suiv.

(2) Ségaud: « On n'attend, on ne recherche, on ne rachète point à » si grand prix ce qu'on veut laisser périr: *Amavit utique quem magno* » *redemit.* » *Carême*, tom. I, pag. 528.

étant sa créature ; si ce n'est pas lui qui l'a fait, son amour n'en devient que plus héroïque, d'avoir racheté ce qui n'étoit pas son ouvrage. En aimant l'homme, il a conséquemment aimé la naissance de l'homme, donc sa chair; car on ne peut pas aimer une chose isolément de ce qui l'a fait être ce qu'elle est. Otez la naissance, où est l'homme? Otez la chair, où est l'objet de la rédemption? Quoi! Jésus-Christ auroit rougi de ce qu'il venoit racheter? Selon vous, il étoit indigne de Dieu de racheter ce qu'il aimoit! Par une naissance toute céleste, il réforme notre naissance, en l'arrachant à la mort; en se revêtant de notre chair, il l'affranchit, il la purge de ses souillures, il dissipe son aveuglement, la fait sortir de son engourdissement, l'enlève à la tyrannie du démon, la rappelle à la vie; et il auroit cru indigne de lui de naître dans cette chair (1)!... Lisez, si toutefois vous ne l'avez pas effacé de votre Évangile, lisez; Marcion, cette parole de l'Apôtre: *Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus insensé selon le monde pour confondre ce qu'il y avoit de plus sage.* Qu'y avoit-il de plus insensé? Quoi, convertir les hommes au culte du vrai Dieu, les obliger à renoncer à l'erreur, leur apprendre à vivre conformément aux lois de la justice, de la

Page 361.
1 Cor. 1. 28.

(1) Voy. Bossuet, *Serm. sur la nativité de Notre Seigneur. Serm.* tom. II., pag. 387; et Bourdal. *Serm. sur le scand. de la croix, Domin.* tom. I, pag. 375.

chasteté, patients, miséricordieux, irréprochables dans leurs mœurs? Ce n'est pas là sans doute ce que l'Apôtre a voulu dire; cherchez donc en quoi consiste cette folie; et si vous présumez l'avoir découverte, vous verrez qu'en effet ce qu'il y avoit de plus insensé selon le monde, c'étoit de croire un Dieu fait homme, né d'une vierge, et qui s'est comme abattu de lui-même dans toutes ces bassesses de notre humanité.

Ce qui ne le cède pas à cette apparente folie, c'est ce que nous croyons des humiliations et des souffrances de la passion; c'est qu'avec saint Paul nous appelions sagesse le dogme du Dieu crucifié. Débarrassez-nous encore de cet opprobre, ô Marcion, ou plutôt commencez par celui-là; car enfin, n'est-ce pas là, pour un Dieu, le comble de l'indignité? Pourtant, qu'y avoit-il de plus honteux, de naître ou de mourir? de porter un corps de chair, ou de porter une croix? de subir la circoncision, ou le crucifiement? de reposer dans une crèche, ou d'être renfermé dans un sépulcre? N'y croyez pas; vous ferez preuve nouvelle de sagesse: oui, de cette sagesse selon le monde, qui n'est que folie aux yeux de Dieu. Vous ne l'avez point retranché de votre Évangile, sans doute parce que, dans votre système, ce corps fantastique et purement imaginaire n'a point été susceptible de souffrance; mais encore une fois une naissance et une enfance pure-

1 Cor. 1. 18. 30, II. 7.

1. Cor. 1. 18.

ment imaginaires ne l'exposoient pas à de moindres mépris. Répondez-moi donc, ô meurtrier de la vérité : quoi! Jésus-Christ n'auroit pas été en effet crucifié? il ne seroit pas véritablement mort comme il avoit été véritablement crucifié? il ne seroit pas ressuscité à la suite d'une mort réelle? Saint Paul étoit donc dans l'erreur, en réduisant toute la science du chrétien à connoître Jésus crucifié? il mentoit donc en disant qu'il avoit été enseveli et qu'il s'étoit ressuscité? Notre foi est donc fausse, toutes nos espérances seroient donc autant d'illusions? O doctrine sacrilége qui se fait l'apologiste des bourreaux de Jésus-Christ! Car, quel reproche a-t-on à leur faire, si Jésus-Christ n'a pas eu réellement à souffrir? De grâce, épargnez l'unique espérance du genre humain! pourquoi vouloir ruiner le titre infamant, mais indispensable de notre foi (1)? Tout ce qui semble indigne de Dieu m'est

1 Cor. II. 2.

Ibid. XV. 44.

Ibid. 14.

(1) L'édition de Palmérius porte, *Quia destruis necessarium* DECUS *fidei*, pag. 651, au lieu du mot DEDECUS que présentent les diverses édit. de Rigaut. Bourdaloue et Bossuet expliquent la pensée de Tertullien dans ce dernier sens. Bourdaloue, *Serm. sur le scand. de la croix, Dominic.* tom. I, pag. 379. Bossuet : « Laissez-moi, disoit ce » grand homme, quand on lui reprochoit les bassesses du Fils de Dieu, » laissez-moi jouir de l'ignominie de mon maître et du déshonneur né- » cessaire de notre foi. Le Fils de Dieu, etc. Ainsi (poursuit l'évêque de » Meaux) la simplicité de nos pères se plaisoit d'étourdir les sages du » siècle par des propositions inouïes, dans lesquelles ils ne pouvoient » rien apprendre ; afin que toute la gloire des hommes s'évanouissant, » il ne restât plus d'autre gloire que celle du Fils de Dieu anéanti pour » l'amour des hommes ! » (*Serm.* tom. II, pag. 458.) Sénault avoit fait une

nécessaire ; mon salut est de ne pas rougir de mon Dieu (1). Je ne trouverois point ailleurs de sujet plus propre à m'élever au-dessus de la confusion elle-même, et à témoigner combien j'ai raison de ne pas rougir, combien je suis heureux d'être insensé à pareil prix (2). Le Fils de Dieu a été crucifié, je n'en rougis pas pour la honte qui s'attache à ce supplice : le Fils de Dieu est mort, je le crois d'autant mieux que cela paroît plus inconcevable; il a été mis dans le tombeau d'où il est sorti ressuscité ; cela est certain, précisément par son apparente impossibilité (3). Mais comment parler ainsi de Jésus-Christ, s'il ne fut qu'un être fantastique, s'il n'a pas eu véritablement dans sa personne de quoi être attaché à la croix, de quoi mourir, de quoi être enseveli et ressusciter? je veux dire une chair animée par le sang, composée d'os, de nerfs

application ingénieuse de ces mêmes paroles à un miracle de S. Mammès, (*Panég.* tom. II, pag. 355.)

(1) *Salvus sum, si non confundar de Domino meo.* Bourdalone applique heureusement ce mot dans son *Serm. sur le respect humain, Avent*, pag. 336.

(2) *Quæ me per contemptum ruboris probent bene impudentem et feliciter stultum.* Bossuet : « Tertullien se vante que les humiliations de son maître, en lui faisant mépriser la honte, l'ont rendu impudent de bonne sorte, et heureusement insensé.» *Serm.* tom. II, pag. 458.

(3) *Non pudet quia pudendum est; et mortuus est Dei Filius; prorsus credibile est, quia ineptum est; et sepultus resurrexit : certum est quia impossibile est.* Bossuet applique ces paroles aux abaissemens de la crèche. *Serm.* tom. II, pag. 458. Imité par La Colomb. tom. III, p. 9, 10. Voy. aussi tout le sermon II du P. Lejeune, *sur l'établiss. du christian.* tom. I. Édit. de Toulouse, 1667, et *Serm.* IX, pag. 264.

et de veines, une chair en un mot capable de naître et de mourir; donc une chair humaine, conséquemment mortelle. Comment seroit-il homme et fils de l'homme, s'il n'a rien de l'homme et de ce qui vient de l'homme? A moins de prétendre que l'homme soit autre chose qu'un corps de chair; ou que sa chair lui vienne d'un autre principe que de l'homme, ou que Marie, comme mère, fût d'une nature différente de l'espèce humaine; ou bien encore, qu'il n'y ait pour Marcion d'autre Dieu qu'un homme (1): autrement plus de raison pour que Jésus-Christ soit appelé homme, s'il est sans chair, ni fils de l'homme sans une descendance humaine, pas plus qu'on ne peut le concevoir Dieu sans l'Esprit de Dieu, ni Fils de Dieu si Dieu n'est pas son Père. Ainsi le fond de ces deux substances compose dans Jésus-Christ l'humanité et la divinité; l'une, qui a pris naissance, l'autre qui n'en a pas eu. D'un côté, la chair avec ses infirmités; de l'autre, un esprit tout divin, avec sa toute-puissance; la mortalité avec un principe de vie immortelle; substances distinctes qui montrent deux natures également réelles, où une même foi reconnoît la vérité de l'esprit

Page 362.

(1) Texte: *Aut homo Deus Marcionis.* Rigaut l'explique: *Homo scilicet imaginarius et falsus.* A quoi bon supposer ce qui faisoit le principe de Marcion? Je ne garantis pas le sens que j'ai donné au mot de Tertullien; mais pour peu que l'on connoisse le génie de ce Père, et le système qu'il réfute, on se convaincra que Marcion n'est pas calomnié par cette traduction.

et de la chair. L'éclat de ses miracles a manifesté sa divinité; ses souffrances ont attesté son humanité. Si les miracles ne s'opéroient point sans la vertu de l'Esprit divin qui résidoit en lui; par la même raison la souffrance n'agissoit point sans la chair dont il étoit revêtu. Et de même, si la chair étoit imaginaire au milieu de la souffrance, l'Esprit étoit également chimérique au milieu des miracles. Pourquoi nous ravir, par de mensongères suppositions, la moitié de Jésus-Christ? Il étoit tout vérité (1). Croyez-moi : il a mieux aimé naître que de mentir de quelque manière que ce fût, et surtout là où il s'agissoit de sa personne, en feignant qu'il avoit une chair ferme sans os, solide sans muscles, ensanglantée quand il n'y avoit pas de sang, paroissant recouverte d'une peau et n'en ayant pas, qui mangeât sans en avoir jamais le besoin, conversât avec les hommes sans avoir de langue, se fit entendre à leurs oreilles en trompant tous leurs sens. Ce n'étoit donc encore après sa résurrection qu'un fantôme, quand, montrant à ses disciples ses pieds et ses mains, il leur disoit : *Voyez, reconnoissez que c'est moi-même; touchez et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai.*

Luc. XXIV. 39.

(1) « Pourquoi le partagez-vous par le mensonge : *Quid dimidias Christum mendacio?* comme si son saint Évangile n'étoit qu'un assemblage monstrueux du vrai ou du faux, etc. » Bossuet, *Serm.* tom. IV, pag. 263.

Répondez, Marcion : quel sens donner à une déclaration aussi précise? Vous consentez à faire descendre Jésus-Christ du Dieu souverainement bon, principe simple, et qui n'est que bon ; et le voilà qui vous trompe, qui vous en impose, qui abuse tous les yeux, se joue de tous les sens, se laisse toucher par qui l'approche, bien qu'il ne soit qu'une ombre : ce n'étoit donc pas du séjour céleste qu'il falloit le faire descendre, mais d'une troupe de bateleurs.

S'il ne fut pas homme, il ne fut pas Dieu; ce ne seroit plus qu'un vil charlatan, un imposteur, bien loin d'être le pontife de notre foi; plus rien qu'un vain artisan de spectacles illusoires. Loin de ressusciter les morts, il n'auroit fait que perdre les vivans. (1) (Chap. v.) Hebr.

D'autres hérétiques soutiennent que le corps de Jésus-Christ ressembloit à celui des anges quand ils s'étoient montrés parmi les hommes ; que sa chair étoit empruntée des astres et des parties du monde supérieur par où il avoit passé en descendant sur la terre.

Mais, reprend Tertullien, il n'y a jamais eu d'ange qui soit descendu sur la terre pour y être crucifié, pour y subir la mort, pour vaincre la mort par une Pag. 365.

(1) Massillon tire les mêmes conséquences et emploie les mêmes expressions dans son *Serm. sur la divinité de Jésus-Christ*, dans son *Avent*.

résurrection glorieuse. Ne venant pas pour y mourir, ils n'avoient pas besoin d'y naître. Mais Jésus-Christ, envoyé pour cette fin, devoit naître pour mourir. L'un suppose nécessairement l'autre; la naissance et la mort contractent un engagement réciproque; et la condition de la mort est la cause de la naissance. (Chap. VI).

Page 370. C'étoit l'homme qui avoit péri; c'étoit l'homme qu'il falloit réhabiliter. Si les anges rebelles s'étoient perdus, leur réprobation les avoit enchaînés à un châtiment éternel : nulle promesse de retour; ce n'étoit pas pour les sauver que Jésus-Christ avoit été envoyé sur la terre. (Chap. XIV).

Page 372. (Pourquoi Jésus-Christ est-il né d'une vierge?)

Celui qui alloit consacrer un nouvel ordre de naissance a dû naître d'une manière toute nouvelle. Le Seigneur avoit fait prédire par son prophète Isaïe cette naissance miraculeuse : Le signe auquel il faudra la reconnoître, le voici, avoit-il dit : *une*
Isa. VII. 14. *vierge concevra, et enfantera un fils.* Une vierge a conçu, elle a enfanté Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. La voilà cette naissance toute nouvelle, où l'homme naît dans Dieu, où Dieu est né dans l'homme; représentée comme tous les événemens de la nouvelle alliance par les figures de l'ancienne. La terre étoit vierge encore, la main de l'homme ne s'y étoit point fait sentir, nulle semence n'avoit été jetée dans son sein : c'est de cette terre que nous

avons appris que Dieu a formé l'homme, donnant à cet homme un esprit de vie. Que si le premier Adam a été formé de terre, le second, le nouvel Adam, comme parle l'Apôtre, a dû être formé de terre, c'est-à-dire d'une chair de qui la pureté n'avoit reçu nulle atteinte, et recevoir des mains de Dieu son Esprit de vie pour la répandre.... Ève étoit vierge quand elle laissa pénétrer dans son âme la perfide parole qui alloit y élever l'édifice de la mort. C'étoit donc dans le sein d'une vierge que devoit entrer le Verbe destiné à renverser l'ouvrage du séducteur ; afin que le même sexe qui fut l'instrument de notre perte le devînt de notre réparation. Ève crut au serpent, Marie a cru à l'ange : la crédulité de la première a été réparée par la foi de l'autre (1). (Chap. XVII).

Gen. II. 7.

1 Cor. XV. 45.

Page 373.

Joignant à la prophétie d'Isaïe : *Prodibit virga ex radice jesse*, celle d'Élizabeth : *Benedictus fructus ventris tui ;* Tertullien l'explique ainsi :

Page 375. Isa. XI. 1. Luc. I. 42.

Jésus-Christ est désigné comme la fleur d'un rejeton poussé de la racine de Jessé. La racine de Jessé, c'est le sang de David ; le rejeton de la racine, c'est Marie qui descend de David ; la fleur du rejeton, c'est Jésus-Christ, Fils de Marie ; et il est aussi le fruit, car la fleur est le fruit de la tige.

(1) Le même rapprochement sera fait par S. Épiphane, et fournira à nos prédicateurs d'heureuses applications. Voyez Bossuet, *Serm.* tom. VI, pag. 344. Lejeune, Bourdaloue, Cheminais, etc.

Page 376. Le fruit se développe par la fleur : c'est de son sein qu'il est sorti pour arriver à être fruit. L'hérésie s'efforce vainement d'enlever au fruit sa fleur, à la fleur son rejeton, au rejeton sa racine; vainement elle voudroit détacher de la racine ce qui en fait la propriété, celle de produire le rejeton d'où naissent et la fleur et le fruit. En toute généalogie, il faut bien remonter du dernier de la race à celui qui la commence. Dans cet ordre naturel, la chair de Jésus-Christ ne tient pas seulement à Marie, mais à David par Marie, et par David à Jessé : aussi Dieu jure-t-il qu'*il établira sur le trône de David un fruit sorti de ses reins*, de sa postérité, de sa chair. L'hérésie effacera-t-elle le témoignage des démons eux-mêmes, publiant à haute voix que Jésus est Fils de David? anéantira-t-elle le témoignage des évangélistes, qui racontent sa généalogie; les paroles si claires de saint Matthieu, entre autres, *Livre de la génération de Jésus-Christ fils de David, fils d'Abraham.* (Chap. XXI. XXII.)

Ps. CXXXI. 11.
Act. II. 30.
Luc. XVIII. 38.
Matth. I. 1.

Page 377. Que l'on chicane sur l'apparente contradiction que présentent les mots de vierge et de mère; nous répondons: Chez nous, point d'équivoque; rien qui prête à double sens. La lumière est pour nous la lumière, les ténèbres sont ténèbres. Cela est, cela n'est pas: voilà notre code. Ce qui sort de cette simplicité est l'œuvre du démon. Marie est mère parce qu'elle a enfanté; elle est vierge, parce

Matth. V. 37.

qu'elle a conçu sans l'opération d'aucun homme: elle a enfanté Jésus-Christ sans aucune violence étrangère. (Chap. XXIII.)

Quiconque nie que Jésus-Christ ait pris une chair semblable à la nôtre, se déclare l'ennemi de Jésus-Christ. Avec son évangéliste saint Jean, nous disons: *Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable, est de Dieu:* par ce seul mot nous tranchons toutes disputes. Un jour viendra où nous la verrons tous, cette chair qui a souffert, descendre du ciel. Ce même Jésus ressuscité, nous le verrons se manifester encore aux yeux de tous ceux qui l'ont attaché à la croix. Ils le verront, ceux-là qui l'ont traité d'une manière si inhumaine, ils le reconnoîtront dans cette même chair qu'ils ont si cruellement déchirée (1).

Page 378.

1 Joan. IV. 2.

Joan. XIX, 37.

Il termine en annonçant son *Traité de la résurrection de la chair* comme faisant suite à celui-ci.

XII. TRAITÉ DE LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.

La résurrection des morts est l'assurance des chrétiens (2). Ce dogme nous fait ce que nous

Page 379.

(1) « Alors, dit Tertullien, vous qui n'avez pas daigné le reconnoître à Bethléem, sur la paille de sa crèche, vous le reconnoîtrez malgré vous porté dans les airs, etc. » Cambac. *Serm.* tom. 1, pag. 427.

(2) « Quand Tertullien disoit que la résurrection étoit une foi particulière aux chrétiens, *propria fides christianorum resurrectio*, il ne vouloit pas dire seulement que c'étoit cette foi qui les distinguoit des infidèles; il vouloit encore nous faire comprendre par ces paroles que

sommes ; c'est la vérité même qui nous le commande ; c'est Dieu qui nous l'a révélé. Mais le vulgaire s'en moque, on se persuade que tout finit avec la vie, et cependant vous voyez partout des institutions en l'honneur des morts. On les brûle, et on leur sert des repas ; mélange bizarre de tendresse et de cruauté ! Est-ce dérision ? est-ce sacrifice (1)? Des philosophes mêmes partagent là-dessus les erreurs du vulgaire : Sénèque a dit que tout finit à la mort, tout jusqu'à la mort elle-même. D'autres (les platoniciens) admettent l'immortalité de l'âme; mais ceux-là ont marché dans le sentier de la vérité, ils n'ont pas percé jusqu'au sanctuaire. (Chap. I.) Ainsi la foi de la résurrection se retrouve au sein même de l'ignorance qui la défigure. C'étoit à Jésus-Christ qu'étoit réservé l'honneur de découvrir tout ce qui avoit été scellé jusque-là, de fixer les incertitudes, d'achever les connoissances qui n'étoient qu'ébauchées, d'accomplir ce qui avoit été annoncé, d'établir la certitude de notre future régénération non-seulement par sa doctrine, mais par

tout ce que l'espérance ou la crainte nous fait appréhender ou désirer après la mort n'a guère de fondement plus solide que la créance de cette résurrection. » Fromentières, *Serm. du Car.* tom. II, pag. 510.

(1) *Sacrificat, an insultat?* Mouvement énergique, bien souvent transporté dans les prédications modernes, sur le respect dû aux églises, sur le saint sacrifice de la messe. L'abbé Clément : « Sortez, sortez plutôt de nos temples : est-ce par dérision que vous venez ? etc. *Serm. de la Toussaint, Avent,* pag. 275.

le fait de sa propre résurrection. La plupart des hérétiques ne la nient point, mais l'établissent à leur manière. Parmi ceux qui croient, il en est qui sont dans l'ignorance, d'autres dans le doute; le plus grand nombre a besoin d'être instruit, dirigé, soutenu. (Chap. II.)

Quand j'entends ces hommes qui croient que Dieu les jugera, que Dieu les voit, et n'en disent pas moins: Ce qui est mort est mort, vivez tandis que vous jouissez de la vie; alors il me souvient que le cœur de l'homme, bien qu'il soit l'ouvrage de Dieu, n'est que cendre, et que la sagesse même du siècle ne nous est donnée que comme une folie. Mais vous qui vous dites chrétien, n'avez-vous rien qui vous distingue du païen? Rendez-lui ses sentimens, puisqu'il ne reçoit point votre doctrine. Vous avez des yeux, et vous vous laissez conduire par un aveugle? C'est au païen à apprendre de vous la résurrection de la chair, plutôt qu'à vous à apprendre de lui à la nier. L'hérétique, comme le païen, ne prend conseil que des sens; la raison divine, manifestée dans les Écritures, pénètre plus avant, elle ne s'arrête point à la superficie, et souvent même elle prononce contradictoirement au témoignage des sens. (Chap. III.)

Page 381.

I Cor. III. 19.

Vous les entendez, ces prétendus sages, déclamer à tout propos contre la chair, ravalant son origine, sa matière, ses révolutions, pour finir enfin. Et,

Page 382.

après avoir commencé par l'abjection, s'être développée dans la foiblesse, dans l'infirmité, à charge, importune à elle-même, chargée de misères ; voilà que, pour couronner tant de bassesses, elle retombe au sein de la terre qui fut son premier élément, pour s'y échanger contre le nom de cadavre qui ne lui demeurera pas même long-temps: si bien que l'on manquera de termes pour exprimer son néant (1). Est-il vraisemblable, demande-t-on, est-
Page 382. il possible qu'elle meure pour renaître avec sa forme et tout ce cortége de maux qui l'accompagnent? (Cap. IV.) L'univers lui-même, ouvrage bien plus parfait, périra tout entier : la chair, qui n'est qu'une portion de cet univers, sera-t-elle plus privilégiée? (Chap. V.)

Tertullien établit cette grande différence entre l'un et l'autre : que l'un et l'autre ont bien été produits par la simple parole de Dieu ; mais que la création de l'homme se trouve marquée à des caractères qui lui donnent une

(1) Voy. Sénault, *Panégyr.* tom. III, pag. 4. Bossuet : « Mais en attendant, il faut que ces corps tombent pour être renouvelés ; ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption. Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière. La chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps. La chair deviendra un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en eux, jusqu'aux termes funèbres par lesquels on exprimoit ces malheureux restes. » *Serm. pour le jour des Morts*, tom. I, pag. 193. Ce qu'il répète dans l'*Orais. funèbr. de la duchesse d'Orléans*, pag. 435 du tom. VIII, édit. in-4° des Bénéd.

prérogative plus excellente et, par-là, des destinées bien supérieures.

Certes, l'ouvrage étoit moindre que celui pour qui il étoit fait : l'univers, destiné au service de l'homme, obéissoit à la voix, à l'ordre, à la toute-puissance du Créateur qui le faisoit sortir du néant. L'homme, destiné à l'empire, sera formé par les mains de Dieu lui-même, pour être mis par elles en possession du domaine auquel il est appelé. Remarquez encore que ce qui se nomme proprement sa chair est ce qui reçut d'abord la dénomination d'homme, *et finxit Deus hominem, limum de terra.* Tout limon qu'il étoit, c'étoit déjà l'homme, quand son Créateur souffla en lui l'esprit de vie; et ce limon reçoit une âme vivante. Ne pouvoit-il pas le faire comme il avoit fait le reste, en un moment? Il s'agissoit donc de quelque chose de grand, pour en travailler ainsi la matière (1). Quel honneur n'est-ce pas pour cette chair d'être ainsi touchée, maniée, travaillée par de telles mains! Et pourquoi ces préliminaires? c'est que, dans ce limon qu'il avoit sous les yeux, Dieu apercevoit à l'avance son Christ, son Verbe, que sa future incarnation devoit en revêtir (2). (Chap. VI.) Page 383.

(1) Voy. Bossuet, *Élévat.* tom. VIII, pag. 66, éd. in-4°, *Disc. sur l'hist. univ.* pag. 163, éd. in-4°, Paris, 1681. Le Jeune, tom. I, 2e part. pag. 347.

(2) « En créant l'homme, Dieu, au commencement du monde,

Tertullien relève l'excellence de la chair, d'abord par son alliance avec l'âme qui l'anime, en dirige les mouvemens et les actions; ensuite par les dons particuliers que lui confèrent les sacremens.

C'est la chair qui est plongée dans l'eau baptismale, pour que l'âme soit lavée de ses souillures; c'est la chair qui reçoit l'onction sainte; pour que l'âme reçoive le sceau de sa consécration, c'est sur la chair que s'imprime le signe du salut, pour armer l'âme contre l'ennemi; c'est sur la chair que se fait l'imposition des mains, pour que l'âme soit éclairée d'une lumière spirituelle. C'est la chair qui se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ, pour que l'âme soit engraissée de la substance de
Page 285. Dieu (1). Assortis l'un à l'autre dans l'opération, seroient-ils séparés dans la récompense? Les sacrifices agréables à Dieu, je veux dire les laborieux exercices de l'âme, tels que les jeûnes, les dures abstinences, et tout ce qu'amène la mortification des sens, la chair en prend sa part. Dites-moi vous-même, que pensez-vous de la chair, alors

» n'envisageoit que son Fils; par cette sagesse qui embrasse tous les » temps, lui pétrissant cet argile, en soufflant cet esprit de vie, il avoit » devant les yeux ce grand objet, comme un peintre qui, pour faire un » sujet juste, regarde l'original dont il trace la copie. » L'abbé de la Tour, *Serm.* tom. III, pag. 229.

(1) *Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur.* Expression énergique qui fournit au dogme de la présence réelle un argument invincible. Voy. Collet, *Serm.* tom. I, pag. 433, où ce mot est cité. Molinier: L'âme remplie de Dieu, nourrie de Dieu, *engraissée de Dieu*, *Serm. du ciel*, tom. I, pag. 73.

qu'exposée pour la confession du nom chrétien aux regards et à la haine publique, elle soutient le généreux combat? lorsque, dans la sombre horreur des prisons, exilée de la lumière du jour, condamnée à toutes les privations, en proie à l'infection qui pénètre tous ses sens, abreuvée d'humiliations, ne pouvant pas même compter sur la liberté du sommeil, parce qu'il lui est disputé par la couche importune où elle repose, elle a déjà épuisé toutes les tortures, jusqu'au moment où appelée au grand jour elle subit tout ce que la rage des bourreaux peut inventer de plus barbare (1); déchirée, mise en pièces, dévorée par une mort lente; heureuse de donner sa vie pour le Dieu qui lui a donné la sienne, de périr quelquefois de la même mort que lui, si elle n'a pas à en souffrir de plus cruelle encore? O chair fortunée et bien glorieuse de pouvoir satisfaire à Jésus-Christ par le paiement d'une si grande dette! (Chap. IX.) Quoi! elle seroit sans espérance de ressusciter, cette chair que Dieu anima d'un principe de vie puisé à sa propre plénitude, et formé à son image; qu'il n'établit dans cet univers que pour lui en donner l'empire et lui en assujettir les productions diverses; qu'il a investie de ses sacremens et de ses nobles exercices; dont il aime la culture,

II Tim. IV. 7.

(1) *Per atrociora ingenia pœnarum.* « Tout ce que la rage et le désespoir peuvent inventer de plus cruel. » Bossuet, *Serm.* tom. IX, pag. 218.

regarde les épreuves avec complaisance, réclame pour lui les affections? Le Dieu qui nous commande d'aimer le prochain comme nous-même, exécutera ce dont il nous a fait un précepte; il aimera cette chair dont il s'est rapproché à tant de titres. Qu'elle soit foible, c'est dans la foiblesse qu'éclate la vertu de son Dieu; malade, il ne faut des médecins qu'à ceux qui ne sont pas en santé; perdue, je suis venu, nous a-t-il dit, sauver ce qui avoit péri; pécheresse, il aime mieux le salut du pécheur que sa mort; condamnée, c'est le même Dieu qui frappe et qui guérit. De quel droit reprocher à la chair ce qui attend la gloire et la possession de Dieu, ce qui espère en Dieu, ce que Dieu honore, ce qu'il ne dédaigne pas d'assister? Je dis plus : si la chair n'avoit pas eu tant de misères, il eût manqué quelque chose à la bonté, à la grâce, à la miséricorde, et à la toute-puissante libéralité de notre Dieu. (Chap. x.)

Matth. xix. 19.
II Cor. xii. 9.
Luc. v. 31.
Matth. xviii. 11.
Ezech. xviii. 32.
Ezech. vii. 9.

Quels sont, après tout, les détracteurs de la chair? (Tertullien ne craint pas de les démasquer.) Ceux, dit-il, qui l'aiment le plus, *inimicos et nihilominus amicissimos ejus.* « Car personne ne vit plus selon la chair que ceux qui nient sa résurrection; ils n'en admettent point le châtiment. Ils récusent la doctrine qui la règle : *negantes pœnam ejus, despiciunt et disciplinam* (1). »

(1) Joly, *OEuv. mél. Serm. sur la résurrect. de la chair*, pag. 364.

Il entre avec eux en raisonnement; les combat, d'abord par la toute-puissance de Dieu, secondement par le spectacle de la nature, et par les témoignages accumulés de l'ancien et du nouveau Testament.

La toute-puissancedivine. Car est-il possible de croire que Dieu existe, sans lui accorder un pouvoir sans bornes? S'il est vrai qu'il ait tout créé de rien, lui sera-t-il difficile de ranimer dans sa cendre cette chair qu'il a faite de rien? Certes, qui a fait une chose peut la refaire; c'est quelque chose de plus grand de produire que de réparer; de donner l'être que de le rendre (1). (Chap. XI).

Voyez cette puissance se signaler dans ce qui se passe journellement sous vos yeux. Le jour expire pour faire place à la nuit, dont les ténèbres viennent l'absorber et l'ensevelir. Le monde voit disparoître son plus bel ornement, et un voile sombre l'enveloppe tout entier; tout est décoloré, muet, abattu; partout et le travail et les affaires ont cessé. On célèbre par ce deuil la perte de la lumière; attendez, et bientôt vous allez voir le jour reparoître, avec la pompe nuptiale de son soleil. La même lumière que vous admiriez la veille est revenue éclairer le monde de tous ses feux, triomphant à son tour de la nuit qu'elle a replongée dans le tombeau, se survivant continuellement à elle-même, jusqu'à

Page 387.

(1) Molinier, *Serm.* tom. XIII, pag. 401, 407. Montarg. *Dict. apost.* tom. VIII, pag. 33. Lenfant, *Serm.* tom. VIII, pag. 106.

ce que la nuit revienne encore avec son lugubre appareil. Les étoiles qui avoient fui à l'apparition de l'aurore ont recouvré leur brillant éclat; les planètes, un moment exilées, sont ramenées en triomphe; la lune vient parer le firmament pour y fournir ses révolutions accoutumées. Voyez les saisons diverses se succéder dans une perpétuelle vicissitude, avec leurs influences et leurs productions. Sur la terre, mêmes aspects que dans le ciel: les arbres, dépouillés de leurs richesses, étalent de nouveaux trésors; les fleurs et les plantes, qui avoient disparu, se remontrent de nouveau. Les mêmes semences qui avoient été consumées dans le sein de cette mère féconde se relèvent, et ne se relèvent qu'après avoir été consumées. Secret merveilleux de la Providence! La terre nous prive de nos biens pour nous les conserver; elle les dérobe pour les rendre, ne les prend que pour les garder, ne les dégrade que pour les renouveler, et commence par les absorber pour les doubler; car elle nous dédommage par de plus riches et de plus magnifiques présens. En effet, partout, ce que la nature enlève, elle le rend à intérêt; elle ne prend que pour restituer avec une plus abondante compensation. Tout ce qui s'offre aujourd'hui à vos regards, c'est ce qui exista autrefois; tout ce que vous perdez reviendra. Toutes choses s'éloignent pour se retrouver à leur point de départ: tout commence après avoir fini,

et ne meurt que pour renaître. Rien ne périt que pour son bien. Cette vicissitude éternelle de la nature, sans cesse roulant dans le même cercle, vous donne le témoignage sensible de la future résurrection des morts. Dieu en a empreint la vérité sur chacun de ses ouvrages, avant de la consigner dans ses Écritures; il l'a enseignée par les effets de sa puissance, avant de l'enseigner par sa parole. Il a fait de la nature le premier livre qui nous amène aux instructions de la prophétie; afin qu'après avoir pris leçon de la première nous soyons plus disposés à écouter l'autre, à conclure de ce que nous avons sous les yeux en faveur de ce qui nous est annoncé, et à croire fermement que le même Dieu nous ressuscitera, quand nous le voyons tout renouveler. Toutes choses ressuscitent pour l'homme, à qui elles ont été destinées; et l'homme, c'est-à-dire cette chair pour qui et dans qui rien ne meurt, l'homme seul ne ressusciteroit pas? (Chap. XII. XIII.)

Nous avons de semblables descriptions dans bien des philosophes et des orateurs. Je n'en connois pas où il y ait plus de cette poésie d'expression qui donne au raisonnement une force nouvelle.

Si donc la chair est susceptible d'être rétablie; s'il y a un Dieu, une toute-puissance capable d'opérer ce rétablissement, il doit y avoir aussi une cause qui en fonde la nécessité: quelle est-elle? Page 388.

Écoutez, ô vous à qui nos divins oracles apprennent qu'il y a un Dieu également bon et juste; bon par sa nature, juste par l'obligation où nous l'avons mis de l'être (1). Car si l'homme n'eût point péché, l'homme n'eût connu de Dieu que l'attribut de sa bonté. S'il éprouve sa justice, c'est lui-même qui l'a rendue nécessaire. Toutefois la justice s'exerce sans déroger à la bonté. Bien plus elle la suppose; car c'est être bon que de récompenser le bien et de punir le mal. J'ai établi dans mes livres contre Marcion que c'est le même Dieu qui fait l'un et l'autre : qu'il n'y a point de partage dans les perfections qui composent sa divine essence; qu'il doit être juge, puisqu'il est Seigneur, Seigneur parce qu'il est Créateur, Créateur parce qu'il est Dieu. S'il dérive de ces principes qu'il doive y avoir un jugement, le dogme de la résurrection en devient la conséquence naturelle. L'âme et le corps devant subir le jugement, donc il faudra que la chair ressuscite. Nous disons donc qu'il faut croire à un jugement plein, absolu, qui sera rendu par Dieu à la fin des temps, et qui sera irrévocable,
Ps. xcv. 10. qui s'exercera en toute justice, comme ne pouvant pas agir inégalement entre l'âme et la chair, qui sera digne de Dieu, comme devant satisfaire par

(1) Bossuet : « Ce que Dieu est bon c'est du sien et de son propre fonds; ce qu'il est juste, c'est du nôtre. » *Serm.* tom. IX, pag. 285. Bourd. *Avent*, pag. 42. Joly, *OEuvres mêlées*, pag. 365, 366.

une pleine et entière réparation à tant d'outrages que sa patience a supportés ; conditions qui ne seroient pas remplies si le jugement ne devoit pas s'exercer sur l'homme tout entier. Or, puisque ce qui fait l'homme, c'est l'union de sa chair à son âme, c'est donc sur l'homme tout entier que portera le jugement. Enfin il doit être jugé tel qu'il aura vécu, puisqu'il doit être jugé sur la manière dont il aura vécu. (Chap. XIV).

Tertullien s'arrête sur les passages de l'Ecriture, particulièrement sur les textes des épîtres de saint Paul et de l'Évangile, où la foi de la résurrection de la chair et de l'immortalité de l'âme est établie invinciblement, et attestée sans réplique par la résurrection que Jésus-Christ a faite de sa propre chair ; comme sur ceux où les peines réservées au crime et les récompenses promises à la vertu sont clairement exprimées. L'Ancien et le Nouveau Testament lui fournissent les témoignages les plus décisifs, qu'il enchaîne et qu'il explique avec autant de sagacité que d'érudition.

Ou l'homme est sans destinées, point de royaume céleste à prétendre, point de rigoureux jugement à redouter, point de résurrection, contre la parole expresse de Jésus-Christ ; ou s'il y a pour l'homme un avenir, il faut de toute nécessité conclure que les deux substances dont l'homme se compose sont réservées au dernier jugement (Chap. XXXII.)

La chair ressuscitera : elle ressuscitera, quelle Page 402.

qu'elle soit, la même, et tout entière. Le péché qui entraîna la ruine de l'homme a porté ses ravages sur tout son être ; sur son âme par la concupiscence, sur sa chair par la sensualité. L'homme tout entier a été frappé de mort : il doit être sauvé tout entier. Il ne seroit pas digne de Dieu de ne sauver que la moitié de l'homme, de ne lui accorder qu'une demi-grâce, quand nous voyons les princes de la terre ne pas mettre de restriction aux bienfaits qu'ils accordent. Le pasteur qui recueille sa brebis fugitive et la charge sur ses épaules, la ramène au bercail tout entière. Dieu auroit-il moins de puissance pour réparer l'homme, que le démon n'en avoit eu pour le perdre ? (Chap. XXXIV.)

Luc. xv. 4.

Page 405. Matth. VIII. 12.

Matth. XXII, 12.

Jésus-Christ nous parle de pleurs et de grincemens de dents, de ténèbres extérieures dans le séjour des vengeances. Le téméraire qui s'est introduit dans la salle du festin sans avoir mérité d'y être admis par de bonnes œuvres, est jeté dehors pieds et mains liées : ces châtimens supposent des yeux, des sens, des organes, un corps ressuscité. (Chap. XXXV.) Il déclare que *l'heure viendra où tous ceux qui sont morts dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux pour ressusciter à la vie, mais ceux qui en auront fait de mauvaises en sortiront pour ressusciter à leur condamnation.* Qu'y avoit-il dans le sépulcre, qu'une chair morte ? car qu'est-

Joan. v. 28, 29.

Page 406.

ce que les sépulcres, sinon des hôtelleries de cadavres ? (Chap. XXXVII.)

Savant commentaire des textes de saint Paul en témoignage de la résurrection.

Les apôtres surtout, quand ils prêchoient aux Juifs le dogme de la résurrection, ne leur apprenoient rien de nouveau, à la gloire près de la résurrection du Sauveur. (Chap. XXXIX). Page 407.

L'âme et la chair ressuscitées seront en communauté de gloire, comme elles avoient été en communauté de souffrances. « Il est bien juste que cette chair auparavant associée aux épreuves de l'âme, le soit à ses récompenses (1). » Page 408.

Exemples des vierges, des solitaires et des saints confesseurs. (Chap. XL).

Jésus-Christ en quittant la terre nous a laissé pour gage son Esprit-Saint; en y entrant il s'étoit revêtu de notre chair pour en faire le gage de son alliance avec nous, et l'a transportée avec lui dans le ciel, en attendant que la masse entière aille se réunir à la partie qui la représente. Rassurez-vous donc, ô chair et sang de l'homme, Jésus-Christ vous a donné dans son humanité un titre à la possession du royaume céleste. Que si on vous le conteste, autant nier que Jésus-Christ lui-même Page 419.

(1) Joly, *OEuvres mêlées*, pag. 365, 366. Et dans tous les sermons sur l'enfer.

habite ce même ciel d'où l'on voudroit vous exclure. (Chap. LI.)

Page 410. Le tombeau, en dévorant avec le temps la partie mortelle qui lui fut confiée, n'a rien pu sur la partie dont celle-ci n'étoit que l'enveloppe, rien sur le germe de vie qui l'avoit animée, rien sur son principe d'immortalité. (Chap. XLII.)

Page 420. 1 Cor. xv. vers. 35. Vous demandez : *En quelle manière les morts ressusciteront-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront ?* Saint Paul a prévu l'objection, et il y répond, par une comparaison avec la semence :

36. *Insensé ! ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne prend point de vie s'il ne meurt auparavant ?* Le laboureur qui a semé du froment qui fut bientôt consumé dans la terre ne le voit point se changer en orge ni en une autre semence. Le grain jeté, et dissous en terre, quelle qu'en puisse être la corruption, est ce même grain, formé des mêmes

37. élémens ; mais *nu*, ajoute l'apôtre, c'est-à-dire, dépouillé du superbe tuyau qui en faisoit le support et l'ornement, jusqu'à ce qu'il reçoive *un*

38. *corps nouveau que Dieu lui donne tel qu'il lui plaît*, conservant *à chaque semence le corps qui est propre à chaque plante.* Comment seroit-il conservé s'il étoit anéanti, s'il ne doit pas ressusciter, et ressusciter dans sa première forme ? S'il est conservé au sein de la destruction, c'est pour attendre ce nouveau corps que Dieu lui donnera selon son bon

plaisir, mais toujours analogue à son ancienne constitution; non plus *nu* et solitaire, mais accru de la brillante parure, soutenu par le tube qui l'élançoit, revêtu de son épi, multiplié avec une abondance qui a payé la semence largement. C'est là le nouveau corps qu'il reçoit; il a changé en s'améliorant, non en se détruisant. Ce n'est plus, si Page 421. vous voulez, le premier corps; mais un corps qui ne cesse pas d'être le sien, par l'accroissement qui lui est donné: image fidèle de la résurrection. Cette chair semée dans l'abjection du tombeau se relèvera comme une riche moisson; la même, 43. bien qu'avec des formes plus parfaites; même chair pour tous, dans sa substance, mais différente selon le degré de gloire qu'il plaît à Dieu d'attacher aux divers mérites qu'il voudra récompenser. (Ce que l'Apôtre confirme par les exemples tirés des corps célestes, participant à un même principe qui 40, 41. les fait lumineux, mais avec plus ou moins d'éclat dans la lumière qu'ils répandent.) (Chap. LII.)

Oui, elle ressuscitera cette chair, elle ressuscitera Page 429. tout entière dans les mêmes formes perfectionnées. En quelque lieu qu'elle demeure, dans quelques profondes retraites qu'elle ait été ensevelie, engloutie au fond des eaux ou consumée par les flammes, ou dévorée par les animaux féroces, renfermée dans le sein de la terre d'où elle fut tirée, n'importe; elle y reste sous la main du

Dieu qui l'y tient en dépôt jusqu'au jour de la résurrection générale, où le même Dieu la rendra à l'âme par qui elle fut habitée. Ces élémens où elle se trouve dispersée ne furent que des vases où elle étoit conservée. Que ces vases eux-mêmes viennent à se dissoudre, la chair s'en écoulera renouvelée, affranchie, ramenée à une existence nouvelle. (Chap. LXIII.)

Bossuet a traduit vingt fois ces magnifiques expressions (1). Louis Giry a publié ce qu'il appelle une traduction des deux Traités de la chair de Jésus-Christ, et de la résurrection de la chair, après celle de l'Apologétique (2). Ce n'est pas là qu'il faut aller chercher Tertullien.

XIII. LIVRE DE L'AME.

Recherches philosophiques sur sa nature et ses propriétés.

L'église a condamné l'opinion capitale qui s'y trouve défendue. Tertullien y soutient que l'âme est corporelle : ses expressions sont trop claires pour admettre aucune explication favorable (3). Il est vrai qu'il l'appelle également esprit, mais non dans le sens rigoureux que

(1) Voy. entre autres le *Serm. sur la mort et l'immortalité*, tom. v, où il reproduit avec la magnificence ordinaire du langage qui lui est propre, une foule de pensées et d'expressions empruntées à Tertullien; et le *Serm. de Pâques*, tom. VIII, pag. 48. Le P. Lenfant a de même paraphrasé avec éloquence les plus beaux textes de Tertullien, dans la prem. part. de son *Serm. de Pâques*, tom. VIII, pag. 102, 110.

(2) 1 vol. in-12. Paris, 1661.

(3) *Definimus animam Dei flatu natam, immortalem, corporalem, effigiatam.* Cap. XXII, pag. 324.

nous attachons à ce mot, qui nous présente l'idée d'une intelligence pure, indivisible, simple, dégagée de toute matière. Tertullien la conçoit sous l'image d'une substance plus déliée, plus agile, plus pénétrante que les corps exposés à la perception des sens; distinction subtile qu'il fait valoir avec force contre Hermogène et les valentiniens, mais qui ne sauve pas l'erreur du fond de la doctrine. Séduit par les imaginations d'une femme (Priscille ou autre), laquelle racontoit que, dans un moment d'extase, elle avoit vu une âme revêtue de qualités sensibles, lumineuse, colorée, palpable, d'une figure absolument humaine (1), Tertullien établit son système, l'appuie de tous les sophismes que sa brillante dialectique et sa profonde érudition pouvoient fournir à une mauvaise cause, remporte une victoire facile sur tous les philosophes d'avant lui, qu'il appelle des animaux de gloire, *Philosophus animal gloriæ* (2); et s'égarant à son tour dans ses chimères, justifie à la lettre le mot qui lui a été tant de fois appliqué : *Ubi bene, nemo melius, ubi male, nemo pejus.*

Le premier des philosophes qu'il attaque, c'est Socrate. Tertullien n'est pas dupe de l'héroïsme prétendu de ses derniers momens. L'assurance dont il fait montre dans ses entretiens avec ses disciples venus lui annoncer sa condamnation, tenoit à une affectation de constance réfléchie plutôt qu'à une conviction intime de la vérité. Socrate dissertant de l'immortalité en pré-

(1) *Ostensa est mihi anima corporaliter, et spiritus videbatur, sed non inanis et vacuæ qualitatis, imo quæ etiam teneri repromitteret, tenera, et lucida, et aerii coloris, et forma per omnia humana.* c. IX. pag. 311.

(2) Bossuet, *Panégyr.* pag. 196.

sence de la mort ne lui paroît qu'un faux brave qui se venge de ses persécuteurs par le mépris de leur sentence.

Page 304. Qui jamais a découvert la vérité, à moins que Dieu ne la lui ait enseignée? A qui Dieu l'a-t-il fait connoître, que par son Christ? A qui Jésus-Christ l'a-t-il communiquée autrement que par son Esprit-Saint; et l'Esprit-Saint que par le sceau de la foi? Il n'y a que Dieu qui puisse nous apprendre à connoître ce que nous tenons de lui; et nous ne devons pas espérer de savoir d'aucun autre que de lui ce qu'il nous a laissé ignorer. Ce qu'il nous cache l'est pour toujours. C'est à lui seul que nous devons demander qu'il nous éclaire. Ce qu'il n'a pas révélé, il est plus sûr de l'ignorer que de vouloir l'approfondir. (Chap. I.)

Page 305. Je conviendrai pourtant qu'il est arrivé quelquefois à des philosophes de se rencontrer avec nous; « il n'est pas étonnant que cette longue et terrible tempête d'opinions et d'erreurs les ait quelquefois jetés au port par aventure, et par un heureux égarement (1). » Une sorte d'instinct naturel répandu dans tous les esprits leur laissoit entrevoir quelques rayons de vérité au milieu de leurs ténèbres; mais pour en faire honneur à leur sagesse; uniquement jaloux de la gloire de bien dire, de manier habilement le pour et le contre, de se faire admirer plutôt que de chercher à instruire. De là tout ce

(1) Bossuet, *Panégyr.* pag. 514.

vain échafaudage de systèmes et d'opinions qui s'entassent les unes sur les autres, se heurtent et se détruisent mutuellement (1). Le chrétien n'a pas besoin de longs discours pour connoître ce qu'il doit savoir. La précision marche toujours à côté de la certitude (2); il n'est pas permis de chercher au delà de ce qu'il nous est possible de trouver. L'Apôtre ne veut pas de ces interminables questions. Plût au ciel que les hérésies n'eussent pas été un mal nécessaire! nous n'aurions rien à démêler sur la matière de l'âme avec les philosophes, que j'appellerai les patriarches des hérétiques (3); d'où vient que saint Paul appelle la philosophie le renversement de la vérité (4).

Page 306.

1 Tim. 1. 4.

(1) Voy. Massillon, *Carême*, tom. 1, pag. 108 et suiv. Et tous les discours où il est traité de la sagesse humaine, de sa foiblesse, de ses erreurs et de ses contradictions.

(2) *Christiano paucis ad scientiam opus est.* « Le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature; peu de choses lui suffisent pour connoître de la vérité autant qu'il lui en faut pour se conduire. » Bossuet, *Serm.* tom. VI, pag. 63.

(3) *Hæreticorum patriarchæ philosophi.* Tertullien les avoit déjà qualifiés de la sorte (*Advers. Hermogen.* cap. VIII, pag. 269,) ce qu'il explique par ce mot: *Ipsi illi sapientiæ professores, de quorum ingeniis omnis hæresis animatur. Adv. Marcion.* lib. I, cap. XIII, pag. 439.

(4) *Ne quis vos deprædetur, seu concutiat per philosophiam.* Colos. II, 8, Græce. Vid. Pamel. not. ad Tertull. pag. 266. « Ce qui fait dire ce beau mot à Tertullien : *Concussio veritatis philosophia;* qu'elle sapoit les fondemens de la vérité, qu'elle en étonnoit les remparts et qu'elle en abattoit les défenses. » Senault, *Panégyr.* tom. II, pag. 421. « Car, comme les beliers ébranlent les boulevards qu'ils choquent de leurs fronts de fer, on peut dire avec Tertullien que les philosophes étonnent la

Page 307. Tertullien les passe en revue, à commencer par ceux de la Grèce. « Sans doute que la sagesse divine se seroit méprise en établissant et son berceau et son école dans la Judée plutôt que dans la Grèce. Jésus-Christ s'est trompé en appelant à la prédication de son Évangile des pêcheurs plutôt que des sophistes. (Chap. III et IV.) Il
Page 308. réfute, en passant, Lucrèce » (Chap. V et VI.), et revient à Platon, qu'il accuse hautement d'avoir fourni la matière de toutes les hérésies (1); argumente d'après l'his-
Page 310 et suiv. toire de Lazare, qu'il regarde comme un événement réel. « Car à quoi bon le nommer, si ce n'étoit qu'une parabole. Au reste, parabole ou histoire, n'importe ! elle n'en rend pas moins témoignage à la vérité. » (Chap. VII.)

Puis, il discute longuement sur les sens, leurs organes et nos sensations, sur le sentiment et l'intelligence, sur la raison, sur la vie dans les plantes et les animaux. (Chap. VIII, IX.)

(Contre le courage philosophique). « L'on combat la douleur avec patience; mais, dans un combat si opiniâtre, quoique l'âme soit victorieuse, elle ne peut pas être sans agitation; au contraire, elle s'agite elle-même par le grand effort qu'elle fait pour ne se pas agiter : *In hoc tamen mota ne moveretur* (2). » (Chap. X.)

Page 322. « Quand la vigne est encore jeune et foible, vous

vérité en l'attaquant avec leur impudence, comme avec un front d'airain. » *Id.* tom. III, pag. 597.

(1) *Doleo bona fide Platonem factum hæreticorum omnium condimentarium.* Cap. XXIII.

(2) Bossuet, *Serm.* tom. IX, pag. 224.

la voyez qui tâche de se soutenir et de se fortifier contre l'impétuosité des vents, sans attendre pour cela le secours de la main d'un vigneron qui l'attache; elle se jette à ce qu'elle rencontre et elle l'embrasse avec tous les petits filets qu'elle pousse : c'est par-là qu'elle se soutient; et plus elle est vieille, plus ces appuis qu'elle a pris d'abord lui servent pour l'empêcher de tomber (1). » Même instinct dans le lierre qui, à peine sorti de terre, s'en élève pour aller de lui-même s'attacher à ce qu'il rencontre, circule le long des murailles, auxquelles il s'unit étroitement, s'y enlace plutôt que de ramper. Au contraire, l'arbuste, qui ne sent pas le besoin de support, s'en éloigne à mesure qu'il grandit; il refuse de croître à l'ombre des murailles; il avoit le pressentiment de son indépendance : pourquoi ne chercherois-je pas à leur ressembler (2)? (Chap. XIX.)

Il combat avec force les réminiscences de Platon, la métempsycose de Pythagore. « A la place de tout cela, je veux le jugement de mon Dieu, souverain, équitable, solennel, tel qu'il convient à sa justice, à son autorité, Page 325. Page 336.

(1) Trad. par Joly, *Disc. de communion, OEuv. mêlées*, pag. 260. Voy. dans le 1er vol. de cet ouvrage les pages 224 et 225.

(2) Joly développe cette réflexion morale : « Voilà ce que vous devez faire : vous avez eu le bonheur de vous attacher à Jésus-Christ; vous lui êtes attachés par le plus fort de tous les liens; ne vous en séparez jamais, et servez-vous de ces premiers attachemens pour lui être toujours unis, malgré les vents de votre propre inconstance, et les orages de vos tentations. » *Ibid.* pag. 261.

à sa majesté, qui ne soit pas dépendant comme ceux des hommes exposés à pécher par excès ou de sévérité ou d'indulgence dans les peines et les récompenses qu'ils prononcent. » (Cap. XXXIII.)

Sur la plénitude de la justice en Dieu :

Page 337. Il n'y a rien de plus accompli que ce qui va le plus loin possible; rien de plus parfait que ce qu'il y a de plus divin. Le jugement réservé à la fin des siècles sera donc d'autant plus absolu qu'il sera sans bornes dans les récompenses comme dans les châtimens, en vertu d'un arrêt qui embrassera l'éternité.

Page 342. La lumière que Dieu a imprimée dans notre âme peut s'y éclipser, jamais s'anéantir. Pas une âme, quelque dépravée qu'elle soit, où il ne reste encore quelque rayon de cette lumière primitive qui vient de Dieu; comme aussi il n'y a pas une âme, si parfaite qu'on la suppose, où il n'y ait quelque tache. Il n'y a que Dieu qui soit sans péché; et, parmi les hommes, Jésus-Christ seul fut sans péché, parce que Jésus-Christ est Dieu. Lorsque l'âme, régénérée par la vertu céleste du sacrement de baptême, est entrée dans le domaine de la foi, le voile épais que son ancienne corruption avoit étendu au-devant d'elle se trouvant abattu, l'Esprit-Saint l'adopte et s'unit à elle. Alors, « comme on voit dans les mariages que la femme rend son époux maître de ses biens et lui en cède l'usage,

Page 343.

ainsi l'âme, en s'unissant à l'Esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien, comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse, et la chair la suit comme une partie de sa dot; et au lieu qu'elle étoit seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'Esprit de Dieu (1). » (Chap. XLI.)

Ses réflexions sur la mort sont profondes.

« C'est, dit Tertullien, par l'image de la mort que l'on s'accoutume à la foi, que l'on s'attache à l'espérance (2), » que l'on apprend à la fois à vivre et à mourir. (Chap. XLIII.) Le sommeil, miroir de la mort. C'est là un arrêt qui pèse sur tout le genre humain; c'est la dette de la nature, l'oracle émané de la bouche de Dieu. On n'est entré dans le monde qu'à la condition d'en sortir. (Chap. L.) Le premier homme n'étoit pas né mortel, il l'est devenu. Il n'eût point été sujet à la mort, s'il n'avoit pas péché. (Chap. LII.) Tertullien raconte avoir connu une femme née de parens chrétiens, morte dans la fleur de son âge, peu de temps après son mariage. Elle s'étoit endormie dans la paix du Seigneur. Avant que l'on procédât à son enterrement, au moment où le prêtre commençoit les prières accoutumées, on la vit croiser sur sa

Page 345.

Gen. III. 19.

Page 350.

(1) Trad. par Bossuet, *Serm.* tom. I, pag. 197.

(2) Le P. Larue, *Serm. sur la pensée de la mort, Car.* tom. I, pag. 10.

poitrine ses mains qui ne retombèrent sur les côtés qu'après que les prières eurent été finies. (Chap. LI.)

C'en est assez du moins pour attester que l'usage de prier pour les morts n'est pas d'institution moderne.

Page 353. Que Tertullien ait soutenu ou non l'opinion que toutes les âmes justes, même celles des martyrs, soient retenues comme en séquestre après la mort dans un certain lieu souterrain jusqu'au jour du jugement, et il paroît assez difficile de l'en défendre (1); toujours sommes-nous en droit d'y voir un témoignage de plus rendu par ce savant Père à la foi du purgatoire. Déjà, dans son quatrième livre contre Marcion, il avoit distingué les enfers d'avec le sein d'Abraham, où sont les âmes des justes, affirmant que c'est un lieu qui n'est pas à la vérité dans le ciel, mais qui est au-dessus des enfers (2): *Etsi non cœlestem, sublimiorem tamen inferis.* Ici il prétend que toutes les âmes ne jouissent pas immédiatement de la plénitude des récompenses, mais qu'en attendant il y en a qui sont condamnées à des souffrances en proportion de leurs péchés (3). Toujours cette opi-

(1) Voy. dans Dupin la note de la pag. 262, tom. I, *Biblioth. ecclés.* contre l'assertion de Petit-Didier, dans ses *Remarq. critiq.* tom. I, pag. 166. Tillem. *Mém.* tom. III, pag. 221. D. Ceillier, *Hist. des écriv. ecclés.* tom. II, pag. 522.

(2) Chap. XXXIV. Autres passages semblables : *De resur. carn.* cap. XVII. et *Scorp.* cap. VI. Les écrivains protestans conviennent que la créance du purgatoire étoit établie dans l'Église dès l'an 138. Daillé, *De pœn. et satisf.* lib. V. cap. VII, pag. 490. Blondel, *Des sibyll.* liv. II, ch. XXIII, pag. 230.

(3) Les paroles par lesquelles Tertullien achève ce traité ne laissent nulle équivoque à cet égard : Puisque nous entendons par enfer la prison dont parle Jésus-Christ dans son Évangile (Matth. V. 25.), et

nion lui fournit-elle des expressions heureuses dont les modernes ont profité. Parlant des morts qui ressuscitèrent au jour de la mort de Notre-Seigneur, (et parmi eux il compte les patriarches et les prophètes,) il dit que ces résurrections, dont on n'avoit pas entendu parler jusqu'alors, n'étoient que des suites de celle de l'Homme-Dieu, des gages et des preuves de la nôtre: *Appendices resurrectionis Christi* (1). (Chap. LV.)

XIV. DE L'ORAISON.

C'est particulièrement de l'oraison dominicale que traite ici Tertullien, comme étant la prière par excellence, puisqu'elle a pour auteur l'Esprit, la parole, la raison de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, qui l'a enseignée de sa bouche sacrée à ses disciples. Elle est l'abrégé de tout le christianisme. C'est par elle que toutes les demandes faites à Dieu doivent commencer et finir. Ce sont toutes expressions de Tertullien. Page 149. Matth. VI. 9.

Ce traité peut se diviser en deux parties dont l'une regarde la morale, l'autre la discipline.

Tertullien développe chacune des propositions qu'elles

par le paiement de la somme entière jusqu'à la dernière obole (*Ib.* 26.), la faute en apparence la plus légère; nous devons également entendre un lieu d'expiation où elle est punie jusqu'à la résurrection : *In summa, quum carcerem illum quem Evangelium demonstrat, inferos intelligamus, et novissimum quadrantem, modicum quodque delictum, mora resurrectionis illic luendum interpretemur.* Aussi les adnotateurs de Tertullien observent-ils : *In mora resurrectionis purgari animas, et modicum quodque delictum eluere, quid aliud quam purgatorii pœna!* edit. Rig. pag. 307.

(1) Joly, *Disc. pour la veille de Pâques, OEuvr. mêl.* pag. 351. Bourdaloue applique ce mot aux pécheurs convertis, et devenus par leur pénitence « abrégés et copies de la résurrection de Jésus-Christ. » *Car.* tom. III, pag. 282.

renferment; et l'on a eu raison de dire que personne après lui n'en a su mieux pénétrer le sens, ni en tirer une instruction plus solide (1). A son exemple, la plupart des Pères se sont exercés sur ce sujet; et l'on s'étonne qu'on l'ait presque entièrement abandonné dans les temps modernes.

Saint Cyprien, venu après lui, a beaucoup profité de son travail. Son traité sur le même sujet n'est, à proprement parler, qu'une répétition de celui-ci, à quelques additions près. Nous les réunirons à l'article du saint évêque de Carthage.

XV. DU BAPTÊME.

Page 255.

Le seul mot de baptême excite dans l'âme de Tertullien un vif sentiment de reconnoissance pour le bienfait de ce sacrement, où l'eau dans laquelle nous sommes plongés nous fait passer du coupable aveuglement où nous étions à l'héritage de la vie éternelle. (Chap. I.)

Tout le livre est divisé en deux parties, dont la première concerne le dogme et l'autre la discipline. Dans la première, il défend la nécessité et l'efficace du sacrement de baptême, contre les hérétiques appelés *Catnites*, dont l'oracle étoit alors une certaine Quintilla, montaniste fanatique.

Rien ne déconcerte plus les idées humaines que la simplicité des opérations divines dans ce qui frappe nos sens, rapproché de la magnificence des effets qui en résultent, et des espérances qui s'y attachent. Un peu d'eau, une cérémonie sans beau-

(1) Rigalt. *In notis ad Tertull.* pag. 129, note *a*.

coup d'appareil extérieur, quelques paroles pour purifier l'homme, laver son âme de ses péchés, et lui mériter les récompenses de l'éternité! A la vérité, le paganisme avec la pompe de ses solennités semble mieux fait pour commander la vénération. Malheureuse incrédulité, qui conteste à Dieu ce qui n'appartient qu'à lui, le pouvoir d'unir la simplicité à la toute-puissance! Oui sans doute, c'est quelque chose d'extraordinaire que le bain sacré du baptême triomphe de la mort; mais toute merveilleuse qu'elle est, est-ce donc une raison de n'y pas croire? Bien plus: parce que le vrai caractère des opérations divines est d'être au-dessus de toute admiration, nous aussi nous en sommes dans l'étonnement, parce que nous y croyons; tandis que l'incrédulité s'en étonne faute d'y croire. Ce qui est simple lui paroît illusoire; ce qui est magnifique lui semble impossible. Ainsi l'oracle s'accomplit, que Dieu a fait choix de ce que les hommes estiment n'être que folie, pour confondre toute leur sagesse. Et ce qu'ils réputent difficile ne coûte rien à la divine toute-puissance. (Chap. II, III.)

Page 256.

1. Cor. 1. 27.

A remonter jusqu'aux premiers jours du monde, nous voyons « que Dieu n'a rien fait qu'avec de l'eau; et soit qu'il ait étendu le ciel sur nos têtes, soit qu'il ait affermi la terre sous nos pieds, il a employé cet élément pour opérer ces deux mira-

cles. » (1) (Chap. IV.) Avant même la création de
Gen. I. 2. l'homme, l'Esprit de Dieu porté sur les eaux leur imprimoit son principe de vie et de fécondité; il sanctifioit l'eau par sa propre vertu, et lui communiquoit la vertu de purifier, en agissant sur l'âme, effaçant ses péchés, de même qu'elle lave le corps
Page 257. des taches qui le souillent. Ces péchés qui la corrompent, on ne les voit point à l'extérieur; vous êtes idolâtre, impudique, menteur: nulle trace de ces vices sur votre chair; l'âme seule en est infectée. Ainsi, par une opération intérieure, l'eau du baptême agit sur les souillures intérieures. Quand l'âme pèche, la chair en devient la complice par la liaison intime qui les unit l'une à l'autre: ainsi encore la vertu du sacrement administré à l'extérieur se produit-elle sur l'homme tout entier, qui en sort renouvelé. (Chap. IV.)

Page 258. Dans l'ancienne loi, la piscine de Bethsaïde, dont
Joan., V. 2. l'eau remuée par un ange guérissoit les malades qui pouvoient s'y plonger, n'étoit que la figure des guérisons spirituelles qui s'opèrent dans la piscine sacrée du baptême. Là, nos iniquités nous sont remises, la sentence de mort est effacée, la tache une fois ôtée la peine est aussi remise, l'homme redevient ce qu'il avoit cessé d'être, l'image de Dieu. (Chap. V.) L'eau ne nous donne pas encore la plénitude de l'Esprit-Saint, mais elle nous pré-

(1) Trad. de Senault, *Panégyr.* tom. II, pag. 507.

pare à la recevoir. Comme le saint précurseur préparoit les voies à Jésus-Christ, ainsi l'ange présent au baptême prépare la voie au Saint-Esprit, par l'absolution de nos péchés, que nous obtenons par la foi, confirmée et scellée par l'invocation du Père, du Fils et du Saint-Esprit. (Chap. VI.) Au sortir du baptistère, nous recevons l'onction qui imprime à notre âme le caractère du royal sacerdoce; puis on nous impose les mains pour attirer sur nous le Saint-Esprit. A ce moment, l'Esprit divin, source de toute sainteté, descend volontairement, d'auprès de Dieu Père, sur cette chair purifiée et consacrée par la bénédiction (1). (Chap. VII, VIII.)

Matth. III. 3.

La vertu du baptême nous est encore retracée par les figures de l'Ancien Testament; tantôt par le miraculeux passage de la mer Rouge, où Israël trouva son salut, en laissant englouti dans les eaux son cruel persécuteur; tantôt par cette eau qui, d'amère qu'elle étoit, devint douce, par la vertu du bois que Moïse y jeta; tantôt par l'eau découlant des rochers: toutes prophéties de Jésus-Christ et de l'efficacité qui devoit se communiquer à l'eau du baptême. L'eau intervient dans les principales circonstances de la vie de notre Seigneur: l'eau intervient à son baptême, au miracle

Page 259. Exod. XIV. 22. *Ibid.* XV. 25. *Ibid.* XVII. 6. Joan. II. 1.

(1) Développé par Bourdal. *Serm. sur le caractère du chrétien, Dominic.* tom. IV, pag. 65. Montargon, *Dict. apost.* tom. I, pag. 382.

Joan. IV. 7. des noces de Cana, dans son entretien avec la Samaritaine, jusque dans sa passion, par l'eau épanchée de son côté, sous le fer de la lance qui l'a percé; il prend de l'eau pour laver les pieds à ses apôtres; il marche sur les eaux, et leur fait reconnoître sa puissance; il fait d'un verre d'eau donné en son nom la matière de la plus magnifique récompense; il promet à ceux qui ont soif de la justice de leur faire boire d'une eau qui ne tarira jamais. (Chap. IX.)

Ibid. XIX. 34.

Ibid. XIII. 5.

Matth. XIV. 29.

Ibid. X. 42.

Joan., IV. 13.

Page 260. Marc. I. 8.

(A l'occasion du baptême conféré par saint Jean) Tertullien affirme bien qu'il étoit divin, par l'autorité divine qui le commandoit, mais non quant à son effet, ne donnant rien de céleste, mais préparant aux choses célestes par la pénitence, ainsi que saint Jean le déclaroit lui-même. (Chap. X. XI.)

Ibid. 15.

Les ablutions judaïques se réitéroient chaque jour, parce que chaque jour on péchoit: le chrétien ne reçoit le baptême qu'une fois, pour déclarer qu'une fois qu'il a été reçu on ne doit plus pécher. « Que tu es heureuse, eau du baptême, eau mystique, qui ne laves qu'une fois, qui ne sers point de jouet aux pécheurs, qui, n'étant point souillée de beaucoup d'ordures, ne gâtes point ceux que tu laves (1)! »

(1) Trad. par Bossuet, *Serm.* tom. II, pag. 106, et tom. V, pag. 149.

Les questions qui suivent roulent sur la nécessité du baptême, sur le ministre du sacrement; sur quoi, Tertullien remarque que : Page 363.

C'est à l'évêque surtout qu'il appartient de le conférer; et après lui, les prêtres et les diacres, toutefois avec sa permission, «l'honneur de l'épiscopat établissant la paix de l'Église (1); » sauf les cas de nécessité, où toute personne, excepté les femmes, peut l'administrer. (Chap. XVII.)

Réflexions sur l'état et l'âge où l'on doit le recevoir, sur le temps le plus propre à l'administration du baptême, enfin sur les pieux exercices nécessaires pour s'y bien préparer.

Parce que les catéchumènes, pressés d'un désir impatient de se voir incorporés dans l'Église de Jésus-Christ, demandoient avec instance qu'on les admît au baptême, ce que l'on jugeoit quelquefois à propos de différer pour avoir des preuves plus certaines de leur foi; Tertullien leur remontre que, s'ils avoient bien compris ce que c'étoit que le baptême, ils l'auroient plutôt craint qu'ils ne l'auroient souhaité (2), vu les sérieux engagemens à quoi il oblige, et qu'il caractérise par cette expression remarquable : Le poids du baptême, *pon-* Page 264.

(1) Bossuet, *Panégyr. de S. François de Sales* (*ad hunc locum*), *Panégyr.* pag. 43.

(2) Bourdaloue explique ce sentiment de Tertullien. *Serm. sur l'amour de Dieu*, *Car.* tom. III, pag. 62.

dus baptismi, que la plupart de nos prédicateurs lui ont empruntée (1). (Chap. XVIII.)

Il termine en leur disant :

Page 265. L'unique grâce que je vous demanderai, c'est de n'oublier pas dans vos prières Tertullien pécheur.

XVI. DE LA PÉNITENCE.

Page 139. Après avoir exposé les diverses manières dont nous péchons, Tertullien développe le principe, les avantages et les conditions de la pénitence. Exemples : Adam après sa chute ; le peuple de Dieu, toujours ingrat, toujours rappelé à la pénitence par les prophètes ; Jean-Baptiste prêchant la pénitence avant d'admettre au baptême.

Irrité contre cette foule de crimes dont le père de la race humaine avoit donné le fatal exemple à sa postérité, Dieu l'en a puni en chassant Adam du paradis, en l'assujettissant à la mort, et lui laissant à elle-même la misère pour apanage. Depuis,
Page 140. n'écoutant que sa clémence, il a consacré la pénitence par son propre exemple (2), en révoquant l'arrêt, désarmant ses vengeances, et pardonnant au coupable qu'il avoit d'abord créé à son image.

Le bien, le mal, tout est comptable à Dieu ; rien qui puisse échapper à sa justice.

(1) Voy. Bourdal. *Supra*. Joly, *Domin*. tom. 1, pag. 190 et suiv. Le P. Lejeune, *Serm. sur le baptême*, tom. 1, seconde part. pag. 890, ont développé la doctrine de Tertullien.

(2) « Jésus-Christ n'est entré dans le ciel que par cette voie : *Pœnitentiam in se ipso dedicavit.* » Brettev. *Essais de serm.* tom. 1, pag. 26.

« Le cœur est le premier criminel, il doit donc être le premier puni (1) : » la chair fut sa complice. Associé à ses prévarications, il doit également l'être à son châtiment (2).

Contre les demi-pénitences :

C'est un abus de dire : Je le voulois, mais je ne l'ai pas fait; car ou vous ne l'avez voulu qu'à demi, et cette demi-volonté ne suffisoit pas pour la pénitence, ou vous l'avez voulu pleinement et efficacement, et alors il étoit naturel que vous en vinssiez à l'exécution. En effet, s'il étoit vrai que vous l'eussiez bien voulu, pourquoi cette volonté, si agissante en toute autre chose, n'auroit-elle rien produit dans un sujet si important ?... « Vous n'avez rien fait de tout ce qu'il falloit, et dès le premier piége que le démon vous a tendu, après quelques légers remords que votre conscience a étouffés, vous avez suivi l'attrait et le charme de la tentation; et vous voulez que je croie que vous avez eu le propos sincère et véritable de la pénitence? mais moi j'aime bien mieux, pour l'honneur de la pénitence, et pour l'intérêt de Dieu et de sa grâce, présumer que vous vous trompez, et que vous ne vous êtes pas bien connu vous-même (3). » (Chap. III.) Page 141.

(1) Traduit par Larue, *Serm. sur la pénitence, Avent*, pag. 328.

(2) Fromentières, *Carême*, tom. I, pag. 298.

(3) *Vanissimum est dicere : Volui, nec tamen*, etc. Bourdal. *Serm. sur la rechute, Dominic.* tom. IV, pag. 107 et 108. Étendu dans la

Que le péché ait été commis dans le fait ou dans l'intention, toujours est-il péché; donc il doit être expié.

Page 142. La même autorité qui a réglé la peine par le jugement, a garanti le pardon par la pénitence ; elle a dit à son peuple : *Faites pénitence, et je vous sauverai ;* et encore : *En vérité je vous le dis, moi le Dieu vivant, j'aime mieux la pénitence du pécheur que sa mort.* La pénitence est la vie, puisqu'elle est mise en opposition avec la mort. Pécheur, qui l'êtes comme moi, moins encore que moi, car voilà l'unique point par lequel je vous surpasse, attachez-vous à la pénitence, elle vous servira de planche dans le naufrage. Repentez-vous d'avoir aimé ce que Dieu n'aime point. Nous-mêmes permettons-nous aux derniers de nos serviteurs de ne pas haïr ce qui nous déplaît?

Jérém. VIII. 6.
Ezech. XVIII. 32.

Il y auroit une insolente témérité à vouloir examiner si ce que Dieu commande est bon et utile, car c'est moins parce qu'il est avantageux que nous devons nous y soumettre, que parce que l'ordre en émane de Dieu. La majesté de la puissance divine, voilà ma première raison pour obéir; et certes, le droit de celui qui est le maître passe avant l'intérêt de celui qui sert. Pourquoi délibérer s'il faut, ou non, faire pénitence? Dieu l'a

prem. part. du sermon du P. Larue, *sur les mauvaises confessions*, *Car.* tom. III, pag. 275 et suiv.

commandé (1). Non content de nous en faire un commandement, il y joint l'attrait des récompenses. Il y engage sa parole, il la ratifie par serment, *Vivo ego, dicit Dominus.* Bienheureux, certes, que Dieu ait bien voulu jurer pour l'amour de nous; mais bien malheureux, si nous n'ajoutons pas foi à Dieu même lorsqu'il jure (2)! (Chap. IV.)

Vainement rejetteriez-vous sur l'ignorance la rechute dans le péché, accusez plutôt votre opiniâtreté; car si vous vous étiez repenti d'avoir péché

(1) « Dieu me commande de pardonner une injure, d'aimer mon ennemi, de faire violence à mes passions, de faire pénitence. Pourquoi me fatiguerois-je l'esprit pour chercher si Dieu a raison ou non de me commander de telles choses? *Pœnitentiam agere bonum est : Quid revolvis?* Le Seigneur l'a commandé : voilà pour tous la grande raison : voilà toutes les raisons d'obéir réunies : *Dominus præcepit.* » Molinier, *Serm. choisis,* tom. VIII, pag. 425. Voy. aussi Joly *Dominic.* tom. IV, pag. 380.

(2) La Colombière paraphrase la pensée de Tertullien dans ces paroles pleines d'onction : « Je t'engage ma parole, dit le Seigneur, souviens-toi que c'est la parole d'un Dieu; je t'engage ma parole que je prendrai soin de toi et que je pourvoirai à toutes tes nécessités. Qu'il suffise que je suis ton père et que je n'ignore pas tes besoins. Demande-moi tout ce que tu voudras, je n'excepte rien, je suis prêt de te l'accorder. C'est beaucoup promettre; mais encore une fois c'est Dieu qui s'engage. N'est-ce pas encore assez? Je te jure par moi-même qui suis la vie et la vérité éternelle, par moi qui hais le mensonge et qui punis le parjure d'éternelles peines, par moi qui ne puis non plus mentir ni tromper personne que cesser d'être ce que je suis; je te jure que je te servirai de bouclier contre tous tes ennemis, de médecin dans toutes tes maladies, de guide dans toutes tes voies, de conseil dans tous tes doutes, d'asile dans tous tes périls, de ressource infaillible dans les plus grandes extrémités, et lorsque tu seras abandonné de toutes les créatures. » *Serm.* tom. IV, pag. 90.

parce que vous aviez commencé à craindre le Seigneur, quand vous retombez dans votre péché c'est que vous avez cessé de le craindre. Or cet oubli de la crainte du Seigneur, qu'est-il autre chose
Page 143. qu'opiniâtreté, criminelle ingratitude? Le péché commis dans l'ignorance ne resteroit pas sans châtiment, car il est bien difficile de supposer l'ignorance, après l'éclatante manifestation que Dieu a faite de lui-même par tant de magnifiques bienfaits qu'il a répandus sur tout le genre humain. Mais le dédaigner quand on a appris à le connoître, mais étouffer par des infidélités nouvelles le rayon de lumière qu'il avoit communiqué à votre intelligence et qui vous avoit appris à discerner le bien du mal, mais commettre le mal quand on avoit eu déjà la force de l'éviter, c'est repousser à la fois et le bienfait et la main qui l'avoit donné (1). Or je demande si c'est faire à Dieu un médiocre outrage, que de relever dans son cœur le démon que l'on y avoit terrassé, d'en redevenir l'esclave et la conquête, quand on en avoit triomphé d'abord, et de lui donner un insolent trophée sur Jésus-Christ lui-même? N'est-ce pas là en quelque sorte sacrifier Dieu au démon? et après que l'on a appartenu à l'un et à l'autre, prononcer que l'on ne balance plus entre les deux, et que l'on a enfin choisi pour son maître le rival et l'ennemi de Jésus-Christ? Ainsi,

(1) Joly, *Dominic.* tom. 1. pag. 63.

lorsqu'on avoit semblé vouloir satisfaire à Dieu par la pénitence de ses péchés ; « maintenant, par une pénitence toute contraire, et qui est, en quelque manière, la pénitence de sa pénitence même, aux dépens de Dieu le pécheur apaise le démon, et lui satisfait (1). » (Chap. v.)

« Mais, dit-on, Dieu se contente de l'hommage du cœur : les œuvres sont-elles si nécessaires? ne peut-on conserver la crainte et la foi, en ne renonçant pas au péché ? » D'après ce raisonnement, on pourra être adultère avec chasteté, empoisonner son père par tendresse filiale ; mais aussi, en péchant nonobstant la crainte, on ira dans l'enfer nonobstant le pardon.

Dieu ne promet le pardon qu'à la sincérité de la pénitence, et d'une pénitence proportionnée aux délits. Quand vous vendez quelque chose, vous vous assurez bien de la monnoie dans laquelle on vous paie ; ainsi Dieu éprouve-t-il la pénitence avant de livrer la récompense qu'il a mise à ce prix. Vous obtiendrez une absolution furtive; vous en imposerez aux regards des hommes par des dehors trompeurs : « mais Dieu saura bien pourvoir lui-même à son trésor (qui est la grâce de son sacrement), et il ne souffrira pas que des sujets indignes comme nous, par une pénitence subreptice, aient Page 144.

(1) Bourdal. *sur la rechute, Dominic.* t. IV, p. 122 : « De sorte, etc. » Tout ceci est encore de Tertullien.

l'avantage de la recevoir : *Thesauro suo providet, nec sinit accipere indignos* (1). (Chap. VI.)

Loin donc de nous ces frauduleuses interprétations qui ouvrent les voies au péché parce que la bonté divine les ouvre à la pénitence, s'armant des bienfaits de Dieu lui-même pour l'outrager avec plus d'insolence. « Ainsi l'excès même de la clémence d'un Dieu ne serviroit qu'à entretenir la témérité des hommes (2), » d'autant plus criminels qu'il est plus miséricordieux, et toujours péchant parce qu'il est toujours disposé à pardonner (3)!

Tertullien veut qu'on mérite la grâce de l'initiation, mais non pas qu'on l'envahisse.

Qui la désire, l'honore ; qui s'en croit digne, n'est qu'un orgueilleux. Dans le premier, c'est une modestie respectueuse ; dans le second, empres-

(1) Bourd., dans le même disc. pag. 105. Larue, *Serm. sur la pénit. Avent,* pag. 344. Ch. de Neuville, *Car.* tom. II, pag. 184.

(2) Bourdal. *Supr.* pag. 121. Collet citant ces paroles de Tertullien, les applique au saint ministère dans le tribunal de la pénitence : « A Dieu ne plaise que par un lâche silence nous trahissions notre ministère, et que nous permettions au pécheur d'être méchant parce que le maître que nous servons est plein de bonté. *Absit,* dit Tertullien, *ut redundantia clementiæ cœlestis libidinem faciat humanæ temeritatis.* » *Serm.* tom. I, pag. 461.

(3) « C'est-à-dire que nous sommes méchans parce que Dieu est bon ; et qu'au préjudice de tous ses intérêts, le moyen unique qu'il nous a laissé pour retourner à lui, et pour rentrer dans la voie du ciel, nous est comme une ouverture aux égaremens de nos passions et à la corruption de nos mœurs » Bourdal. *Ibid.* pag. 121.

sement présomptueux. L'un se précipite, parce qu'il compte sur son mérite; l'autre diffère, parce qu'il attend qu'on l'en juge digne. Le premier reçoit, l'autre violente. La vraie pénitence ne va pas sans crainte. Page 145.

Voyez ceux qui ont échappé au naufrage : il est rare qu'ils ne disent pas adieu à la mer et à la navigation : le souvenir du danger auquel ils ont échappé dirige leurs hommages vers la Providence bienfaisante qui les a sauvés (1). Crainte louable, judicieuse défiance qui ne veut pas importuner la divine miséricorde par de nouvelles demandes, tremble de hasarder ce qu'elle a obtenu, évite de courir une seconde fois les risques d'un événement qu'elle a déjà appris à redouter! L'homme qui craint le Seigneur, l'honore (2). Mais que fait l'ennemi

(1) « Plusieurs, dit Tertullien, par une manière de parler assez » hardie, font divorce avec la mer, quand un coup de vague les a jetés » au rivage. Je loue leur prudence; ils honorent le bienfait qu'ils ont » reçu du ciel par la mémoire du péril; il ne veulent plus être à charge » à sa bonté, ni lasser sa miséricorde qui les a une fois sauvés. » (Senault, *Panégyr.* tom. III, pag. 55 et 57.) Bossuet a également emprunté cette similitude dans une de ses oraisons funèbres; il se contente d'indiquer la source. (*Orais. funèbr. de la reine d'Angl.* tom. VIII, in-4°, pag. 435, et *Serm. du 3e dim. de car.* tom. V. pag. 144.) Bourdaloue l'emploie et la commente éloquemment dans un de ses serm. sur la conception de la sainte Vierge, *Myst.* tom. II, pag. 41.

(2) « Quand Tertullien parle de la défiance salutaire que nous devons avoir de nous-mêmes, pour nous préserver du péché, il dit un beau mot, savoir : « que la crainte de l'homme est alors un respect et un honneur que l'homme, en vue de sa foiblesse et par un esprit de reli-

du salut? Dans ses éternelles conjurations, jamais de trève. Il redouble de fureur quand il voit le pécheur échappé à ses liens; et sa haine s'enflamme à mesure qu'il voit les passions s'amortir. Il faut bien qu'il s'afflige, qu'il se désespère, de voir que la grâce accordée à l'homme anéantisse en lui tant d'œuvres de mort, annulle tant de titres de condamnation qu'il avoit encourus. Quelle douleur pour lui de penser qu'un pécheur, devenu le ser-
1 Cor. VI. 3. viteur de Jésus-Christ, le jugera lui et ses anges! En conséquence, il l'épie, il l'attaque, il l'obsède, essayant de surprendre, tantôt ses regards par la concupiscence des sens, tantôt son cœur par l'attrait des affections terrestres, ou d'ébranler sa foi par la crainte de la tyrannie, ou de la détourner du droit chemin par de fausses doctrines. Scandales, tentations, il met tout en œuvre... L'indulgente providence de notre Dieu a placé à l'entrée du vestibule la pénitence (1). Mais n'en abusez pas (2).

gion, rend humblement à Dieu : *Timor hominis honor Dei.* » Bourdaloue, *supra.* Ailleurs, il développe la même pensée avec autant d'énergie que de justesse, *Serm. sur le désir et le dégoût de la communion. Dominic.* tom. IV, pag. 322-327.

(1) « *Pœnitentiam in vestibulo collocavit.* Comme Dieu mit autre-» fois un chérubin avec un glaive de feu à la porte du paradis terrestre, » de même il a mis la pénitence à la porte du ciel : il faut passer par » ce glaive de la pénitence avant que d'y entrer. » Bretteville, *Essais de serm.* tom. I, pag. 26.

(2) Tertullien va plus loin : Mais, dit-il, pour une fois seulement, *Sed jam semel... sed amplius nunquam.* Doctrine désespérante, que l'auteur avoit lui-même réfutée à l'avance par ce mot : *Toties delin-*

Gardez-vous bien de vous décourager, de vous abattre, si vous vous trouvez redevable à la pénitence. Humiliez-vous d'être tombé, mais ne vous humiliez pas de vous repentir. Rougissez d'avoir une seconde fois succombé, mais ne rougissez pas de vous relever une seconde fois. Point de fausse honte : à de nouvelles blessures il faut de nouveaux remèdes. Le moyen de témoigner votre reconnoissance au Seigneur, c'est de ne pas rejeter le don qu'il vous offre : vous l'avez offensé, mais vous pouvez obtenir la réconciliation. (Chap. VII.) Page 146.

Tertullien appuie cette consolante doctrine de quelques-uns des passages que l'ancien et le nouveau Testament fournissent abondamment à notre ministère.

La disposition de Dieu à pardonner se manifeste jusque dans les menaces qu'il adresse aux pécheurs.

On pourroit en douter, si lui-même n'avoit manifesté en vingt endroits la sainte profusion de sa miséricorde. La conversion d'un pécheur qui fait pénitence est une fête pour le ciel et pour les anges répandus sur la terre. « Prends courage, âme pénitente, considère attentivement en quel Luc. xv. 21.

quendo, quoties ignoscitur (cap. VII, pag. 145). Tertullien ne connoît que deux sortes de pénitence ; la première qui précède le baptême, la seconde qui le suit, mais dont il faut bien se garder d'abuser. On peut voir ici les notes de M. de l'Aubespine (évêq. d'Orléans) sur cet endroit de Tertull. dans l'édit. de Rigaut, pag. 125 et 126.

lieu l'on se réjouit de ta conversion (1). » Eh! qu'a voulu nous faire entendre le Sauveur par ses paraboles de la drachme retrouvée, de la brebis égarée ramenée au bercail? Pour une brebis qui s'égare, le berger n'a-t-il pas son troupeau qui lui reste, et qui lui doit être plus cher qu'une seule brebis? Non; celle-là lui fait oublier toutes les autres; c'est après celle-là qu'il court: et quand il l'a trouvée, il la charge sur ses épaules, sans plus songer à la fatigue qu'elle lui a déjà coûté (2). Et cet enfant prodigue que l'excès de sa misère a ramené enfin sous le toit paternel: quel empressement de la part de ce miséricordieux père à lui ouvrir sa maison! avec quelle bonté il l'accueille, il tue le veau gras, et célèbre un banquet de réjouissance! Eh! pourquoi non? il a recouvré le fils qu'il avoit perdu, et ce fils qu'il a gagné de la sorte lui est devenu plus cher encore. Quel est le père dont il s'agit ici? Eh! quel père sait l'être comme Dieu? Vous êtes son fils, tout prodigue que vous êtes: votre nudité n'empêche pas qu'il ne vous reçoive.

Luc. xv. 8. 6.

(1) Traduit par Bossuet (*Panégyr. des saints anges*, pag. 413.) à la suite d'une magnifique description du bonheur que donne aux habitans du ciel le retour du pécheur pénitent.

(2) *Multum enim errando laboraverat.* Bossuet l'entend, non du pasteur, mais de la brebis: « Errant deçà, delà, elle s'est beaucoup travaillée dans ses malheureux égaremens. *Serm.* tom. vi, pag. 103. Nous indiquons ici un morceau plein de chaleur et de la plus touchante onction dans le *Serm.* lxv *sur la miséricorde de Dieu envers le pécheur*, par le P. de la Colombière, tom. iv, pag. 55.

Il lui suffira que vous soyez revenu à lui; et votre retour lui donnera plus de joie que toute la fidélité des autres; pourvu toutefois que votre repentir soit sincère, que la comparaison du dénuement où vous vous êtes plongé, avec l'abondance des biens de sa maison, vous fasse goûter vivement le bonheur d'y être rentré; que vous fassiez un éternel divorce avec les impures jouissances qui vous entraînèrent loin de lui; qu'en allant vous jeter aux pieds de ce Père si justement courroucé, vous lui disiez: *J'ai péché, mon Père, et je ne mérite plus d'être appelé votre fils.* On se soulage du poids de ses péchés en les confessant, autant qu'on l'aggrave en refusant de les reconnoître. On témoigne en les reconnoissant que l'on veut satisfaire à Dieu; en les dissimulant, qu'on y persévère. (Chap. VIII.)

Luc. xv. 21.

La confession dont parle ici Tertullien est l'*exomologèse,* accusation faite à Dieu, en présence de l'assemblée des fidèles.

Ce mot, dont l'étymologie est grecque, exprime l'action de confesser à Dieu notre péché; non pas qu'il l'ignore, mais pour nous disposer à la satisfaction par l'aveu que nous en faisons, produire la pénitence par la confession, et par la pénitence apaiser la colère du Seigneur. (Chap. IX.) L'exomologèse, ou confession, est donc un exercice qui

tend à humilier l'homme, à l'anéantir (1); à en faire un objet de pitié qui désarme la justice de Dieu, provoque sa miséricorde, en imprimant à tout son extérieur le caractère de suppliant, le courbe sous le sac et sous la cendre, entretient la prière par un long jeûne, lui fait négliger son corps qu'elle abat dans la poussière, nourrit son esprit des plus accablantes méditations, et (2) change en moyens de pénitence tout ce qui fut l'instrument du péché. Aussi voyez-vous nos pénitens ne boire que de l'eau, se réduire au pain pour tout aliment, et encore ce qu'il en faut seulement pour s'empêcher de mourir; ne se soutenir que par la prière et par les larmes; éclater sans relâche en gémissemens et en sanglots; se rouler aux pieds des prêtres et des confesseurs, embrasser leurs genoux pour leur demander la paix; solliciter les prières de tous les frères, les sommer d'être leurs mandataires auprès de Dieu (3). L'exomologèse est

(1) *Prosternendi et humilificandi hominis disciplina est.* Bourdaloue traduit : « La pénitence est donc un art ou une science dont Dieu » se sert pour humilier l'homme, et par où l'homme a appris lui-même » à s'humilier. » *Serm. sur la confess. Dominic.* tom. III, pag. 298.

(2) *Jejuniis preces alere :* « Comme s'il disoit que les prières sont » languissantes quand elles ne sont pas nourries par la pénitence. » Senault, *Panégyr.* tom. III, pag. 40 et 381. Voy. aussi l'abbé Poulle, *Serm.* tom. II, pag. 317. Massillon *Serm. sur les élus, Car.* tom. II, pag. 287 et suiv.

(3) Le Jeune, tom. I, *Serm.* LXVII, pag. 887. La Colomb. tom. IV, pag. 223. Ch. de Neuville, tom. IV, pag. 338.

tout cela. Voilà comme elle garantit la pénitence; elle rend au Seigneur l'hommage de la crainte que lui imprime sa justice, elle se déclare contre le pécheur qu'elle accuse et châtie; se substituant elle-même à toute l'indignation divine (1), suppléant par les rigueurs qu'elle s'impose à la punition éternelle qu'elle anticipe pour y échapper. Ainsi, en abattant l'homme, la pénitence le relève; en l'accusant, elle le justifie; en le condamnant, elle l'absout. « Autant les pécheurs sont rigoureux » censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche » en leur faveur de la sévérité de ses jugemens. » *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi, crede, Deus parcet* (2). (Chap. x.) Page 147.

Cependant on recule devant la pénitence, on remet de jour à autre cette déclaration publique de ses péchés, sacrifiant son salut à une fausse honte. De la honte à satisfaire à un Dieu que l'on a offensé! Belle excuse que la honte! Vous marchiez dans le crime tête levée; vous n'osez courber la tête pour conjurer le châtiment (3).

(1) *In peccatorem ipsa pronuncians, pro Dei indignatione fungitur.* Encore une de ces images fécondes, si familières à Tertullien, qui ouvrent un vaste champ au développement moral. « Il faudra donc que la pé» nitence fasse ce que feroit la justice de Dieu. » Brettev., *Choix de serm.* tom. 1, pag. 13. Voy. dans Bourdaloue, un lumineux commentaire de ces *admirables* paroles de Tertullien, *Avent*, pag. 160 et 161.

(2) Bossuet, *Serm. du* 1er *dim. de l'Avent*, tom. 1, pag. 226.

(3) Toutes ces pensées se retrouvent dans nos modernes prédicateurs qui les ont puisées ou dans Tertullien ou dans leur expérience. Voy.

En quoi puis-je supposer qu'il y ait de la honte à faire ce qui doit m'être profitable, même avec un peu de honte? Vous pourriez en concevoir, si l'on se prévaloit de votre action pour vous insulter comme on fait dans le monde, où l'affliction de l'un fait le triomphe de l'autre; mais ces frères devant qui vous vous accusez, ils ont avec vous une même espérance, une même joie, une même tristesse, par l'esprit qui nous unit tous dans un même Père; les croyez-vous d'une autre nature que vous? Leur jugement vous fait peur : ne sont-ils pas hommes comme vous? ne partagent-ils pas vos foiblesses (1)? membres du corps dont vous faites partie, pouvez-vous être en souffrance, sans que tout le reste ne souffre, et ne se fasse un devoir de soulager votre peine? Quand vous vous humiliez ainsi aux pieds des frères, vous n'y êtes pas seul; vous y êtes avec l'Église tout entière, avec Jésus-Christ; ce n'est pas lui seulement que vous priez, vous et ceux qui mêlent leurs larmes aux vôtres : c'est lui aussi, c'est Jésus-Christ lui-même qui prie et qui pleure avec vous; lui qui demande votre grâce à Dieu son Père. Un Père sait-il rien refuser à son Fils?

Larue, *Serm. du car.* tom. IV. pag. 289 et suiv. Massillon, *Car.* tom. I, pag. 409.

(1) Montargon, *Dict. apostol.* article *confession*, citant le texte de Tertullien, tom. I, pag. 578.

Il en coûtera sans doute à l'amour-propre de s'avouer coupable; mais vaut-il mieux se perdre en secret que d'obtenir grâce en public? Le remède est douloureux; mais si vous ne pouvez guérir qu'à ce prix, l'amertume a de quoi se corriger par le bienfait. (Chap. x.)

Cet extérieur de pénitence répugne à votre délicatesse : Renoncer au bain, ne paroître qu'avec des habits, pauvres, sales et déchirés, la tête couverte de cendre, mater son corps par le jeûne, s'interdire toute joie !... Mais est-ce donc dans la pourpre et dans la soie que vous prétendez fléchir le courroux du ciel? Eh bien! à la bonne heure, augmentez votre dépense, ajoutez au luxe de votre table, à votre mollesse, à vos sensualités; et lorsqu'on vous demandera pourquoi vous savourez ainsi les plaisirs de la vie, répondez: J'ai péché contre Dieu; je suis en danger de périr éternellement, c'est pour cela Page 148. que je me travaille et m'épuise en laborieuses recherches pour me rendre propice le Dieu dont j'ai excité la colère.

Dites-moi, ceux qui sollicitent des magistratures, les voyez-vous épargner leur corps et leur âme? sont-ils arrêtés par la honte, par le dégoût? Tant s'en faut: ne leur parlez point de privations, de rebuts, de mortifications de toute espèce à dévorer pour y parvenir; l'habit le plus négligé est celui qu'ils préfèrent; pas une antichambre qu'ils

n'assiégent avant le jour, pas un personnage considérable devant qui ils ne rampent; plus de banquets, plus de réunions de plaisirs : esclaves misérables de leur ambition, ils renoncent à toute joie, même à la liberté; et tout cela pour acheter une satisfaction qui fuira avec l'année. Ce qu'un frivole honneur obtient de l'orgueil humain, l'intérêt de notre éternité ne sera-t-il pas assez puissant pour l'obtenir? (Chap. XI.)

Si la pénitence vous fait peur, pensez, pensez donc à ces feux dévorans qui brûlent dans les enfers, et que la pénitence peut éteindre. Commencez par concevoir l'horreur du châtiment, et le remède ne vous paroîtra plus si dur à embrasser. Quelle idée ne devons-nous pas nous faire de ce trésor inépuisable d'un feu vengeur, quand nous en avons sous les yeux une foible image dans le feu de ces volcans de qui les éruptions ont englouti des villes entières, ou menacent celles qui subsistent près d'eux. « Voyez ces montagnes qui vomissent tant de flammes de leurs entrailles; elles subsistent au milieu de leurs ardeurs; elles vous prouvent par ce miracle l'éternité de vos peines; et se nourrissant, s'il est permis de parler ainsi, des flammes même qui les dévorent, elles vous apprennent que l'on peut toujours brûler dans les enfers, sans y pouvoir jamais mourir (1). » Ceux-

(1) Traduit par Senault, *Panégyr.* tom. II, pag. 330.

là finiront; mais les feux des enfers jamais. Ah! quand vous avez dans la pénitence le moyen de vous y soustraire, pourquoi renoncer à vous sauver? pourquoi balancer? Voyez le roi de Ninive, à quelle pénitence il se condamne! il s'est couvert de sac et de cendres; devenu un spectacle d'horreur à tous les yeux, il trouve grâce à ceux du Seigneur. Pharaon au contraire, opiniâtre dans son péché, périt immolé tout entier à la vengeance divine. Pécheur (et qui l'est plus que moi?) « né seulement pour la pénitence, comment est-ce que je m'en tairois, puisque Adam même, le premier auteur de notre vie et de notre crime, restitué en son paradis par la pénitence, ne cesse de la publier (1). »

Jon. III. 6.

Exod. XIV. 28.

(1) Trad. par Bossuet, *Panégyr.* pag. 205. *Nulli rei nisi pœnitentiæ natus.* V. aussi Joly, *Serm. pour la dédicace, Œuv. mêlées,* p. 290.

XVII. TRAITÉ DU JEUNE (*).

(*) *De jejuniis.* C'est le même qui se rencontre souvent cité sous le titre dérisoire : *Adversus Psychicos* (1). Tertullien, devenu montaniste, y déclame contre les orthodoxes, qu'il accuse faussement de condamner le jeûne et l'abstinence, parce qu'ils n'en blâmoient que les excès. L'Église de Jésus-Christ a toujours repoussé de la même main le voluptueux qui, pour satisfaire à sa sensualité, viole le précepte ou l'interprète au gré de ses caprices, et le rigoriste qui se pare d'une perfection exagérée. La morale chrétienne présente l'heureux tempérament de la sévérité et de la douceur. « L'esprit du christianisme, a dit un évêque également célèbre par ses lumières et ses vertus, est la modération qui exclut l'un et l'autre excès, qui tempère jusqu'à l'exercice des vertus, et qui recommande la sobriété même de la sagesse. » M. l'évêq. de Langres, *Instr. pastor.* pag. 25, éd. in-4°.

(1) *Psychicos veluti animales dixit, quoniam ex quo Montani factus*

En réduisant l'obligation du jeûne aux règles tracées par l'Église, ce livre peut être d'une grande utilité au prédicateur.

Tertullien fait remonter le précepte de l'abstinence aux premiers jours du monde (1). Il en voit l'institution
Gen. II. 17. dans la défense faite à Adam de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mort (2).

Page 702. Adam céda à sa gourmandise, plutôt que d'obéir à la loi divine; la mort fut le prix de son intempérance. Il eût été sauvé, s'il s'étoit privé du fruit d'un
Page 703. seul arbre. « Le plaisir que lui donna le fruit défendu lui ravit son innocence, le priva de son autorité, et le chargea de confusion, de misères et d'opprobres (3). » (Chap. III.)

Page 704. Quand Dieu voulut s'attacher un peuple particulier, il lui imposa la loi du jeûne. Le premier peuple élu ne s'y montra pas plus fidèle que le premier homme. (Chap. V.) Il est dit que *le peuple*

est assecla, spiritalem se vocavit, ex Paulo : Ψυχικος δε ανθρωπος ου δεχεται τα του πνευματος του Θεου. *Animalis homo non percipit ea quæ Spiritus Dei sunt.* 1 Cor. II, not. édit. Rigaut. pag. 525.

(1) Voy. le P. Lejeune, *Serm.* LXII, tom. I, pag. 688. tom. II, 717. La Colomb. *Serm.* tom. IV, pag. 235. Montarg. *Dict. apostol.* tom. III, pag. 4. Fromentières, *Car.* tom. I, pag. 116. Molinier, Bourdal., etc., sur l'institution du jeûne, sa nécessité et ses caractères. Tertullien fournit à tous des textes précieux. *Reverere igitur jejuniorum canitiem.*

(2) « En exceptant un certain fruit, Dieu l'obligeoit à un demi-jeûne : *Exceptio eduliorum quorumdam portionale jejunium erat.* » Fromentières, *Car.* tom. I, pag. 114.

(3) Senault, *Panégyr.* tom. I, pag. 92.

s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent ensuite pour jouer. Remarquez avec quelle réserve l'Écriture s'exprime. Si les jeux auxquels ils se livrèrent n'eussent pas été criminels, on ne leur en feroit point un reproche. Qui s'adonne aux plaisirs de la table, a bientôt oublié Dieu et sa religion. Il se dégrade jusqu'à perdre sa qualité d'homme. Point de discipline qui ne se perde ou ne s'affoiblisse par l'intempérance. (Chap. VI.) Ce seroit un prodige qu'un homme chaste dans ses mœurs, avec l'amour de la bonne chère: l'intempérance ne marche guère qu'avec la débauche et la mollesse (1). Moïse mérita par un jeûne de quarante jours de voir le Seigneur dans sa gloire, d'entendre les oracles qui sortoient de sa bouche; et déjà par son exemple il apprenoit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole divine; tandis que ce même peuple, engraissé par ses alimens, avoit peine à soutenir le visage de Moïse (2). Élie ne pratiqua pas moins le jeûne; Jésus-Christ n'appela près de lui sur la montagne du Thabor, parmi les prophètes anciens, que ceux qui avoient pratiqué la loi du

Exod. XXII. 6.

Exod. XXIV. 18.

Matth. IV. 4.

Exod. XX. 19.

III Reg. XVII.

Matth. XVII.

(1) *Gula sine luxuria est monstrum.* (cap. I.) *Appendices scilicet gulæ lascivia atque luxuria.* (cap. XVII.) Voy. Bourdal. *Serm. sur la tempérance chrétienne*, tom. I, pag. 19, 21 et suiv.

(2) Dans le traité *de la résurrection de la chair*, Tertullien avoit dit : « Moïse et Élie, par leur jeûne de quarante jours, n'avoient que Dieu pour aliment, *Solo Deo alebantur.* Déjà ils justifioient l'oracle que Jésus-Christ a prononcé depuis : Que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole de son Père. (Matth. IV, 4.) cap. LI. »

jeûne. (Chap. VI.) « Observons la différence avec laquelle Dieu parle à Adam dans le paradis terrestre, et à Élie dans le désert : à Adam, *Où es-tu?* en quel éloignement de moi, tout immense que je suis, te trouves-tu par ton péché? *Adam, ubi es?* et à Élie, Mon serviteur, mon prophète, que faites-vous ici ? en quel étrange lieu les intérêts de ma gloire vous ont-ils forcé de vous retirer? *Quid hic agis, Elia?* cette voix sans doute est bien plus douce que l'autre (1). » Pourquoi ? C'est que la demande faite au premier homme étoit le reproche de sa gourmandise et l'expression de la menace : celle qui s'adresse au prophète est une parole de consolation et la récompense de ses jeûnes. « Les Juifs ont plus remporté de victoires par l'abstinence que par leur valeur; et toutes les fois qu'ils alloient donner une bataille, ils cherchoient des forces dans le jeûne, et ils engageoient le ciel dans leurs intérêts, en se privant des plaisirs de la bouche (2). » Telle est la force du jeûne, qu'il fait violence au ciel même. Ninive, menacée d'une ruine entière, fut sauvée par le jeûne; Sodome et Gomorrhe n'auroient pas péri si elles avoient fléchi la colère du ciel par le jeûne. Achab obtint grâce pour s'être humilié dans le jeûne et la cendre, etc.; Anne, mère de Samuel; David, après

Gen. III. 9.

III Reg. XIX. 9.

III Reg. XXI. 29.

Page 706.

(1) Fromentières, *Car.* tom. I, pag. 115.

(2) Senault, *Panégyr.* tom. I, pag. 559.

son péché; Daniel, à Babylone. Son jeûne prolongé soutient sa prière à qui il imprime un suc vraiment nourricier. L'oblation en devient plus agréable aux yeux du Seigneur. (Chap. x.) Voilà ce qu'ignorent ou méconnoissent ces hommes frivoles qui composent aujourd'hui la multitude. (Chap. XI.)

Le jeûne est avantageux, non-seulement pour expier nos fautes et désarmer la colère du ciel; il ne l'est pas moins pour nous disposer aux adversités. C'est là l'école où le chrétien apprend à supporter la faim et la soif; là qu'il se dispose à entrer dans la prison comme il en sortira, à prévenir l'office de la mort en macérant sa chair, à s'en dépouiller de telle sorte que les tourmens n'aient plus de prise sur elle. Ainsi accoutumé à la mort par un exercice journalier de la mort, « il (le chrétien) la contemple avec un visage riant; elle ne lui est pas inconnue, et il y a déjà trop long-temps qu'il s'est familiarisé avec elle, pour être étonné de ses approches. Les jeûnes et la pénitence, la lui ont déjà fait voir de près, et l'ont souvent avancé dans son voisinage: *Sæpe jejunans, mortem de proximo novit.* Il sortira du monde plus légèrement, il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps comme d'un empêchement importun à l'âme: *Præmisso jam sanguinis succo,* Page 710.

tanquam animæ impedimentis (1). » (Chap. XII.)

Page 711. Accorder à son caprice ce que l'on refuse au commandement du Seigneur, quel désordre! Quoi donc! l'homme voudroit se donner plus de carrière que la toute-puissance même? Quant à moi, je suis libre, je le sais; mais pour m'affranchir de la servitude du siècle, non pour me soustraire à l'autorité du Seigneur. Mon devoir est de satisfaire aux devoirs qu'il m'impose, comme son droit est de me les prescrire; je lui dois obéir, non-seulement par soumission, mais par tout l'empressement de l'amour (2): par la première je lui témoigne ma dépendance, par le second ma liberté. (Chap. XIII.)

Au reste, dit Tertullien, la question qui s'agite entre nous et nos adversaires doit être résolue par l'autorité.

C'est un usage établi dans la Grèce, qu'il se tient en certains lieux déterminés des assemblées formées de toutes les Églises répandues dans le monde, où l'on traite en commun des questions les plus importantes; assemblées vénérables qui représentent toute la famille chrétienne. Combien en effet n'est-il pas dans l'ordre de se réunir tous

(1) Traduit par Bossuet, *Panégyr.* pag. 178. Senault, *Panégyr.* tom. I, pag. 86, et tom. III, pag. 666. Bourd. *Domin.* tom. III, pag. 395.

(2) « Un célèbre auteur ecclésiastique a dit que la majesté de Dieu » est si grande, qu'il y a non-seulement de la gloire à lui consacrer ses » services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour » l'amour de lui jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantum* » *obsequi ei debeo, sed et adulari.* » Bossuet, *Serm.* tom. II, pag. 180.

ensemble sous les auspices de la foi aux pieds de Jésus-Christ! C'est là le beau spectacle que chante le Prophète dans son cantique où il dit : *O qu'il est bon, qu'il est doux que ceux qui sont frères vivent ensemble dans l'union !* (Chap. XIV.)

La loi du jeûne étoit en vigueur même chez les païens. Quand le ciel refuse à la terre ses rosées vivifiantes, on voit les magistrats, dépouillant les ornemens de leur dignité, essayer de fléchir le courroux céleste par des prières publiques, par des sacrifices qu'accompagnent les marques du deuil et de la pénitence. Dans quelques colonies il y a des jours consacrés à des jeûnes expiatoires. « Il n'est pas jusqu'aux enfers où Jésus-Christ ne veuille que la loi du jeûne soit reconnue : *Neque apud inferos jejunii admonitio cessavit*, nous apprenant que la gourmandise d'un riche y est punie, comme dans le ciel le jeûne d'un pauvre y est récompensé (1). » Page 713.

Laissons les gladiateurs s'engraisser; ils ont besoin de force, bien qu'ils soient dans l'usage d'en chercher dans l'abstinence. Nous qui nous occupons d'autres combats, ce n'est point par la chair et par le sang, mais par la foi et par l'esprit de force que nous devons faire tête à l'ennemi (2), (Chap. XVII.) Page 714.

(1) Fromentières, *Car.* tom. 1, pag. 116.

(2) Le même, *Serm.* tom. 1, pag. 417.

XVIII. DE L'ORNEMENT DES FEMMES.

Ce traité est composé de deux livres : dans le premier, Tertullien combat le luxe de la parure; dans le second, les recherches de la toilette (1).

Le premier est le crime de la vanité, l'autre celui de la séduction (2) ; tous deux également répré-
Page 178. hensibles dans la femme héritière du crime d'Ève, condamnée comme elle à la pénitence. *O femme*, a-t-il été dit, *vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera.* Ève, c'est vous : la sentence pèse sur tout le sexe, la punition doit donc y peser également (3).

(1) L'auteur l'explique lui-même : *Cultum dicimus quem mundum muliebrem vocant : ornatum quem immundum muliebrem convenit dici; ille in auro, et argento, et gemmis et vestibus deputatur; iste in cura capilli et cutis et earum partium corporis quæ oculos trahunt. Alteri ambitionis crimen intendimus, alteri prostitutionis.* Lib. I, cap. IV. pag. 172.

(2) Tertullien, qui, dès le commencement de ce livre, rappelle le début d'une des plus célèbres satires de Juvénal (*Credo pudicitiam*, etc. sat. VI.), en retrace également dans plusieurs traits *la mordante hyberpole.* Ici, par exemple : *Tu es diaboli janua... tu es quæ eum persuasisti quem diabolus aggredi non valuit. Propter tuum meritum, id est mortem, etiam Filius Dei mori habuit.* Paroles que nous ne rappellerions pas si elles n'avoient fourni à un de nos prédicateurs cette belle pensée qu'il appuie de l'autorité de Tertullien : « Mais la » mort de Jésus-Christ, qui est le plus étrange et le plus tragique évé- » nement, qui a étonné le ciel et la terre, qui a fait trembler les hommes » et les anges, n'a point d'autre cause que la légèreté d'une femme et » la facilité d'un homme. » Senault, *Panégyr. de S. Jean-Baptiste*, tom. II, pag. 478.

(3) Un ancien sermonnaire, aujourd'hui trop négligé, a transporté

L'antique simplicité des premiers âges ne connoissoit pas ces raffinemens d'orgueil; la cupidité ne savoit pas arracher l'or des entrailles de la terre, ni la vanité sourire à un miroir imposteur. (Chap I.)

Renvoyez à la terre ces parures sorties de son sein, et associées à sa malédiction. La matière qui les compose est d'une origine qui leur est commune avec les métaux les plus vils, mais aussi les plus utiles à l'homme; elle n'entre point comme celle du fer et de l'airain dans la formation des instrumens de l'agriculture et des arts nécessaires à nos besoins. Ces pierres si précieuses, où l'orgueil se trouve mêlé à l'or qui les enchâsse, ont-elles servi jamais à la construction de nos édifices? « Il n'y a que l'édifice orgueilleux du sexe idolâtre de lui-même qui les mette en œuvre (1). » La rareté seule Page 172.

heureusement dans un sermon, sous le même titre, les principaux traits de l'ouvrage de Tertullien : « *Unde venis* (demande le P. Le Jeune, s'adressant à tout le sexe)? Vous descendez de cette première Ève, vous avez hérité d'elle son sexe, sa faute, ses peines; la femme a été la porte par où le diable est entré au monde; elle a donné le fruit défendu, elle a été la première prévaricatrice de la loi de Dieu. Elle a induit au péché celui que Satan n'osoit seulement aborder; elle a ruiné l'homme qui étoit l'image de Dieu; elle a obligé le Fils de Dieu à mourir honteusement en croix... Pensez-vous n'avoir point de part aux attentats de cette première femme? Hélas! vous n'en sentez que trop les funestes effets : sans doute que vous en avez encouru la colère, puisque vous en portez la peine. » *Serm.* LXI, tom. I, 2e part. pag. 541. Toutes ces pensées sont traduites de Tertullien.

(1) Traduit par Larue, *Serm. sur le luxe des habits. Avent*, pag. 241.

Page 173. en fait le prix; ce qui est commun, on le dédaigne. (Chap. IV, V.)

Le sage auteur de la nature les avoit placées loin de nous au sein de contrées étrangères. On s'enflamme du désir de les posséder; plus on en a, plus on en
Page 174. veut avoir. Quelques cailloux représentent un immense héritage ; une tête délicate peut étaler à tous les yeux la valeur de vastes domaines (1). Ce que c'est que l'orgueil d'être remarqué ! Le corps d'une femme est assez fort pour soutenir le poids de tant de trésors (2) ! (Chap. VIII.)

Le second livre présente bien plus d'intérêt. L'auteur y rappelle à tous les chrétiens les règles de la modestie chrétienne. C'est aux hommes aussi bien qu'aux femmes qu'il l'adresse (3).

C'est pour tous un rigoureux devoir de la manifester dans tout leur extérieur ; nous sommes les sanctuaires de la divinité, consacrés par l'Esprit saint. A la porte du sanctuaire veille la pudeur qui ne permet à rien de ce qui est profane d'y pénétrer, sous peine d'en voir sortir la divinité qui y réside. (Chap. I.)

(1) *Uno lino, saltus et insulas tenera cervix circumfert.* Bossuet traduit ainsi : « Qui porte en un petit fil autour de son cou des patrimoines entiers. » *Serm.* tom. IV, pag. 465.

(2) Bossuet : « O ambition ! dit Tertullien, que tu es forte de pouvoir porter sur toi seule ce qui pourroit faire subsister tant d'hommes mourans ! » *Serm.* tom. VI, pag. 254.

(3) *Ea salus nec fœminarum modo, sed etiam virorum in exhibitione præcipue pudicitiæ est.*

On borne communément le devoir de la pureté à la fuite des excès coupables. C'étoit là toute la vertu des païens.

Erreur (reprend Tertullien). La pureté chrétienne, seule parfaite, seule digne de ce nom, évite non-seulement ce qui est mal en soi, mais ce qui peut être pour autrui l'occasion du mal. Le désir de plaire par les agrémens de la beauté ne sauroit être innocent. On sait trop bien qu'il ne fait qu'allumer dans les autres des désirs criminels (1). On ne voudroit pas commettre le mal, pourquoi donc y exciter? Page 175.

C'est pour chacun de nous un devoir d'imprimer à toutes nos actions un tel caractère de sainteté, de marcher de telle sorte dans la plénitude de la foi, que nous puissions nous répondre d'être sans reproche; toutefois sans jamais présumer de nos forces, car la présomption affoiblit la crainte, éloigne les précautions, multiplie les dangers. Il vaut bien mieux croire que nous pouvons tomber, que de présumer qu'on ne le puisse pas : qui est sans défiance est voisin de la chute. Pourquoi exposer autrui? pourquoi risquer d'allumer des feux déréglés? vous devenez responsable du péché dont

(1) « Tertullien le disoit, et le cœur de l'homme n'est pas changé: La vue d'une femme est un péril pour un homme; la beauté, les grâces naturelles de ce sexe invitent comme d'elles-mêmes les hommes au mal : *Naturaliter invitator libidinis.* » Molinier, *Serm. chois.* tom. II, pag. 465.

vous avez été l'occasion. Apprenez donc que non-seulement vous devez repousser loin de vous toute recherche de parure, tout ajustement étudié, propre à relever vos agrémens naturels, mais que vous devez travailler à en affoiblir la dangereuse impression par la fuite de tout ornement (1).

Ce n'est pas que la beauté soit un mal en soi, mais elle peut être un écueil et toujours un présent dangereux. (Exemple de Sara, femme d'Abraham.) (Chap. II.) Qu'elle soit la parure d'une belle âme; que l'on puisse et la posséder et la voir impuné-
Page 176. ment. C'est la pudeur qui fait la sauvegarde de la beauté. Où il y a pudeur, la beauté n'est plus qu'un mot vide de sens. Le propre de la beauté, et sa conséquence, est de fomenter les passions (2). Qu'elles aillent étaler leurs charmes naturels, et suppléer à ce qui leur manque, celles-là qui accordent si libéralement aux regards étrangers

(1) Molinier, *Serm. chois.* tom. II, pag. 467, 468. M. l'anc. évêq. de Sènez, *Serm. sur la pudeur*, tom. III, pag. 82, et *Serm. contre le luxe*, tom. II, pag. 155 et suiv. Le P. Lejeune. *Serm.* LXI *sur les vains ornem. des femmes*, tom. II, pag. 525. Le texte dit : *Jam non tantum confictæ et elaboratæ pulchritudinis suggestum recusandum a vobis sciatis*, etc. Segaud a lu *libidinis* au lieu du mot *pulchritudinis*, et traduit : « Autant de chairs parées de tous les agrémens de la passion. » *Avent*, pag. 252.

(2) « C'est pourquoi le grand Tertullien souhaitoit que la beauté fût » bannie du monde, parce que le seul effet qu'elle y produit est l'incon- » tinence et l'impureté : *Ubi pudicitia, ibi vacua pulchritudo, quia* » *proprie usus et fructus pulchritudinis corporis luxuria.* » Senault, *Panégyr.* tom. III, pag. 559.

ce qu'ils leur demandent, et se prêtent si complaisamment aux impressions qu'ils communiquent. Laissons-les se glorifier des avantages extérieurs; mais le chrétien, s'il doit se glorifier dans sa chair, c'est quand il l'a mortifiée, endurcie dans les exercices du Seigneur, et non dans la coupable espérance d'attirer les regards et les soupirs des jeunes gens. Vous avez reçu la beauté en partage, femme chrétienne; oubliez-la, du moins ne cherchez pas à l'augmenter, sachez plutôt l'éclipser. Empruntons un langage profane : contentez-vous de plaire à votre mari, vous serez d'autant plus sûre de lui plaire que vous affecterez moins de plaire aux autres. Pour qui donc entretiendriez-vous votre beauté? Pour le fidèle? il ne l'exige point. Pour l'infidèle? il ne la croit point sans intérêt. A quoi bon tant de frais pour plaire, ou à qui vous est suspect, ou à qui ne vous recherche pas? (Chap. v.)

A Dieu ne plaise que je vous commande un extérieur négligé. Ce que je veux, c'est une sage réserve, une modeste simplicité qui n'aille point au delà des ornemens nécessaires, au delà de ce qui plaît à Dieu. Reconnoissez l'œuvre de Dieu à ce qui est naturel, l'œuvre du démon à tout ce qui est artificiel. (Chap. vi.)

Avec toute l'antiquité sainte, Tertullien condamne rigoureusement l'usage du fard, et par-là, de toute parure recherchée. Ses expressions sont pittoresques :

Page 177. Combien n'est-il pas indigne du chrétien de farder son visage, lui à qui il est ordonné de paroître ce qu'il est! de mentir dans ses traits, quand il ne lui est pas permis de mentir dans son langage! de prétendre à ce qu'il n'a pas, quand on lui défend tout attachement à ce qu'il a! de provoquer des désirs adultères, quand vous faites profession d'être chaste (1)!.. Votre tête est-elle un autel pour la charger ainsi de fleurs? Vous rougissez de la vieillesse: en la déguisant, vous l'accusez, vous laissez bien voir que vous regrettez ce temps de la jeunesse, qui fut celui de vos iniquités; et que s'il y a dans vous quelque chose de grave, ce n'est pas à vous qu'il faut en savoir gré. Quel mécompte! vous en êtes plus près du terme qui vous annonce la prochaine dissolution de cette maison terrestre qui doit être remplacée par une autre. Laissez se dépouiller d'elle-même cette tête peut-être chargée d'iniquités, peut-être destinée à des feux éternels! laissez-la se courber sous le saint joug de Jésus-
Page 178. Christ. Ah! si, au jour de son rigoureux jugement, le Seigneur me permet à moi, à moi le dernier de ses serviteurs, de lever mon front par-dessus vos têtes humiliées, sera-ce avec ces couleurs empruntées que mes yeux vous verront sortir de vos sépulcres? sera-ce avec ces frivoles ornemens que

(1) Fromentières emploie l'autorité et les paroles de Tertullien pour combattre le même usage. *Car.* tom. II, pag. 452, 453.

les anges viendront sur les nuées du ciel vous déposer aux pieds du souverain juge? Non; rien ne ressuscitera de vous que votre chair toute seule (le tombeau aura dévoré tout le reste). Montrez-vous donc aujourd'hui aux regards de Dieu tels que vous leur apparoîtrez alors. (Chap. VII, VIII.)

A la suite de la pudeur marche la gravité, qui l'escorte et la soutient. Elle doit régner dans le maintien, dans le langage; partout elle supplée à la beauté; elle en répare l'absence et la perte. (Chap. IX.) Dieu nous a appelés au christianisme, pourquoi? pour modérer les excès du siècle et retrancher ses superfluités (1). » Sachons nous priver même de choses légitimes, pour nous tenir en garde contre les choses défendues. Dieu les met à notre disposition, comme un maître sage qui veut éprouver la fidélité de ses serviteurs, et s'assurer de leur courage à s'en abstenir. (Chap. X.) Page 179.

Quels motifs auriez-vous d'étaler aux yeux cette pompe orgueilleuse, vous qui ne fréquentez rien de ce qui la rend nécessaire? « La pompe n'est faite que pour être produite en public. Dès qu'on est seul, et qu'on n'a nul besoin de ses ornemens, on les oublie.» (2) (Chap. XI.)

Ce n'est pas vous que l'on voit dans les as-

(1) *Castigando et castrando sæculo erudimur a Domino.* Trad. de Bossuet, *Serm.* tom. V, pag. 319.

(2) Fromentières, *Car.* tom. II, pag. 254.

semblées des infidèles, ni dans leurs temples, ni à leurs spectacles. Ou recherche d'ostentation, ou trafic d'impureté, n'importe le motif des femmes païennes, elles n'y paroissent avec le désir de voir et d'être vues, que pour y rencontrer des hommes qui les admirent ou qui les achètent (1). Mais vous, jamais on ne vous vit hors de vos maisons; que pour vaquer à des occupations plus sérieuses; c'est un malade à visiter sur le lit de la souffrance; c'est le saint sacrifice qu'il faut offrir, ou la parole de Dieu qu'il faut aller entendre. Que si des rapports de famille ou de société vous obligent à vous trouver près des gentils, pourquoi ne vous y montreriez-vous pas avec l'armure qui vous est propre, afin de manifester la différence qu'il y a entre les servantes du Seigneur d'avec les esclaves du démon?

« Mais, dit-on, ces singularités exposeront le nom chrétien aux censures et aux blasphèmes des infidèles (2). »

Retenez-en donc aussi les mœurs. La redouta-

(1) « Tertullien ne conçoit pas comment une femme qui succombe sous des attaques aussi foibles qu'est celle de la vanité des habits peut résister à des tentations plus violentes; et conclut hardiment que tout le luxe des femmes ne se termine qu'à acquérir une fausse et ridicule gloire, ou à faire un honteux trafic de leur propre corps : *Aut ut luxuria negocietur, aut ut gloria insolescat.* » Fromentières, *Car.* tom. II, pag. 255.

(2) M. l'ancien évêque de Sénez : « Ne répondez point : Mon cœur est pur, et malheur à qui se scandalise, etc. » *Serm.* tom. III, pag. 78.

ble censure que celle à qui l'on entend dire : Telle s'est faite chrétienne ; depuis ce temps, elle est d'une mise qui approche de la pauvreté. Plus riche devant Dieu, vous alarmeriez-vous d'être pauvre aux yeux des hommes ? Mais à qui devez-vous plaire ? aux gentils ou à Dieu ? Le seul intérêt qui doive nous occuper, c'est de ne point donner lieu par notre faute à des blasphèmes. Or, combien ne les autoriseriez-vous pas, dames chrétiennes consacrées au culte de la pudeur, si l'on vous voyoit affecter les parures mondaines de celles qui n'en connoissent pas les lois ! Eh ! qu'auroient de moins que vous ces déplorables victimes de la prostitution publique, aujourd'hui que la dépravation des mœurs toujours croissante, se jouant des lois qui leur interdisoient les ornemens réservés aux mères et aux citoyennes, a fait tomber toutes les différences qui les en séparoient ? Que l'on sache du moins si vous êtes honnêtes, ou si vous ne l'êtes pas. (Chap. XII.)

« Mais que m'importe l'approbation des hommes ? ne me suffit-il pas d'avoir Dieu pour témoin ? » Oui, sans doute ; mais l'Apôtre veut aussi *que notre modestie soit connue de tous*. Et pourquoi, si ce n'est pour que la malignité n'ait aucune prise sur vous ? pourquoi ? pour servir d'exemple et de témoignage aux méchans. Il est dans la nature du bien de se faire voir, comme de la lumière de briller. La

Page 181.

Phil. IV. 5.

pudeur chrétienne veut paroître ce qu'elle est: telle doit être sa plénitude, qu'elle déborde de l'âme à tout ce qui l'environne.

« Réduisons en servitude l'appétit de ces voluptés qui, par leurs délicatesses, rendent molle et efféminée cette mâle vertu de la foi (1). » Je doute fort que des mains accoutumées à porter de riches bracelets fussent capables de porter le poids des chaînes, que des membres ornés de bandelettes pussent soutenir les tortures, et qu'une tête toute couverte de pierres précieuses consentît à livrer passage au tranchant du glaive (2). Occupons-nous à de plus rudes exercices, et nous ne sentirons plus les autres. Tenons-nous prêts aux plus violentes menaces, et il n'y aura plus rien dont la perte nous alarme. Foulons sous les pieds les vains ornemens de la terre, si nous aspirons à ceux du ciel. N'ayez pour l'or que du mépris; repoussez loin de vous ce qui a perdu les générations passées, ce qui fut l'objet du culte des hommes après qu'ils eurent abandonné Dieu. Les seuls ornemens permis aux chrétiens, c'est la pudeur, la simplicité, les vertus domestiques, les œuvres de miséricorde. Avec une semblable parure,

(1) Trad. de Bossuet, *Panégyr.* pag. 443, 444.

(2) Imité par Massill. *Confér.* tom. 1, pag. 225 : « Quels talens, etc.» L'abbé Clément, (*Avent*, pag. 274) : « Quoi! s'il s'agissoit de rendre témoignage à Jésus-Christ, vous endureriez les tourmens, etc. »

vous êtes assurés d'obtenir le cœur de Dieu (1). Chap. XIII.)

XIX. QUE LES VIERGES DOIVENT ÊTRE VOILÉES.

Rien ne peut prescrire contre la vérité, ni le laps du temps, ni l'autorité des personnes, ni les priviléges et les coutumes des lieux. Les coutumes tirent pour la plupart leur origine ou de l'ignorance ou d'une grossière simplicité; l'usage les accrédite avec le temps, et elles finissent par prévaloir contre la vérité. Mais notre Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas appelé la coutume, il s'est appelé la vérité (2). Si Jésus-Christ est dans tous les temps, il est donc avant tout. La vérité est, comme lui, éternelle avant tous les temps. Page 192.

Point d'ignorance qui soit innocente et sans danger. Ce que l'on ignoroit il falloit le chercher, comme il faut conserver ce que l'on a découvert. La règle de la foi est une, seule immuable, seule au-dessus de toute réforme; qu'elle demeure intacte : le reste, qui n'est que de discipline, peut être modifié, sous la direction de la grâce divine qui exécute et achève son œuvre. Les choses n'arrivent que progressivement. Cet arbre n'a pas été tout à coup ce qu'il est; ce fut d'abord un simple grain

(1) Si l'on veut une traduction plus exacte de cette péroraison, on la trouvera dans le *sermon* LXI du P. Lejeune, *Contre les vains ornemens*, tom. I, 2e part. pag. 545, 546.

(2) Larue, *Avent*, pag. 222; *Car.* tom. II, pag. 11.

qui pousse son germe, et de ce germe est provenu l'arbuste; successivement se sont développées des branches revêtues de fleurs et de feuilles, et voilà l'arbre formé. Au sein de la fleur étoit déposé le fruit qui lui-même a ses commencemens, sans forme et sans saveur, croît peu à peu, se perfectionne, et s'adoucit en mûrissant. De même dans la religion, qui, comme la nature, reconnoît Dieu pour auteur, aux premiers élémens d'une loi naturelle, bornée à la seule crainte du Seigneur, succédèrent la loi et les prophètes; ce fut là le
Page 193. premier âge de la religion. L'Évangile est venu la porter à l'adolescence. Maintenant l'Esprit saint lui imprime le sceau d'une maturité absolue. (Chap. I.)

Après cet exorde Tertullien entre en matière. Il ne met point de différence entre regarder et aimer à être vue (1).

On ne recherche que pour être remarquée. Il est aussi naturel à l'homme chaste de rougir à l'aspect d'une vierge, qu'à celle-ci d'éprouver de l'embarras quand ses regards se rencontrent avec ceux d'un homme chaste. (Chap. II.)

(1) « La même passion qui nous fait désirer de voir nous fait désirer » d'être vus, et ces deux désirs, venant d'une même cause, nous rendent » également criminels devant Dieu : *Ejusdem libidinis est videre et » videri.* » Senault, *Panégyr.* tom. III, pag. 459.

Telle est la définition qu'il donne du scandale :

Le scandale, si je ne me trompe, n'est pas l'exemple d'une bonne chose, mais d'une mauvaise, qui porte au péché (1). Les bonnes choses ne scandalisent que les esprits de travers; comme la modestie, la pudeur, le mépris de la gloire, le désir de ne plaire qu'à Dieu seul, sont choses bonnes de leur nature, quiconque s'en scandalise reconnoît par lui-même que le mal est en lui seul. Page 194.

Toute vierge qui se montre s'expose à ne l'être plus. O mains sacriléges qui ont pu dépouiller nos vierges du voile qui les consacroit au Seigneur! Que pouvoit oser de plus le persécuteur le plus déclaré? En lui enlevant ce qui faisoit la noble parure de son front, vous la dégradez à ses propres yeux; elle a cessé d'être vierge. (Chap. IV.)

Tout ce livre est plein de ces mouvemens hardis, de ces sentences graves et profondes, si familières à Tertullien. Il en est de sa morale comme de son éloquence, que Balzac appeloit étrangère (2). Souvent outrée dans ses applications, elle n'est plus qu'exacte quand elle est

(1) « Le scandale suppose l'exemple d'une chose mauvaise : *Exemplum rei malæ, ædificans ad delictum.* » Molinier, *Serm. chois.* tom. II, pag. 95. « Concevez-en la raison, elle est de Tertullien : c'est que tout » péché que l'on voit est un exemple pour ceux qui le voient; or tout » exemple de péché est péché de scandale. » Ch. de Neuville, *Avent*, pag. 359.

(2) Lib. V, *Lettr.* II *à Nic. Rigaut*, l'éditeur de Tertullien.

réduite aux simples conseils de la perfection évangélique. Sa méthode est de mêler à une argumentation vive, brillante d'images et animée par l'interrogation, de ces élans en quelque sorte prophétiques qui réveillent l'attention, comme les éclats brusques de la trompette au milieu du silence d'une marche militaire.

Lève-toi donc, ô vérité, lève-toi! fais retentir tes accens long-temps comprimés : *Exsurge igitur, veritas! exsurge, et quasi de patientia erumpe* (1). (Chap. III.)

Page 101. On nous oppose la nature, comme si le Dieu de la nature étoit autre que celui que nous adorons. (Chap. XII.)

Page 202. Pourquoi nos vierges se découvriroient-elles? dites-le-moi; pour se faire voir aux yeux des frères, ou à ceux de Dieu? Dieu connoît aussi bien ce qu'il

(1) Application par Bourdaloue : « J'ose croire que Dieu manqueroit » au premier de tous les devoirs dont il se tient comme responsable à » lui-même, s'il souffroit que la vérité demeurât éternellement obscur- » cie, cachée, déguisée. Il faut qu'il lui rende une fois justice; et » qu'après s'être lassé, pour ainsi dire, de la voir dans les ténèbres de » l'aveuglement du mensonge où les hommes la retiennent, il l'en fasse » sortir avec éclat, suivant cette admirable parole de Tertullien : » *Exsurge, veritas!* etc. » *Serm. sur le jugem. de Dieu, Dominic.* tom. I, pag. 425. Joly en fait un heureux emploi, en l'appliquant à la sainte eucharistie : *Exsurge, veritas!* etc., disoit Tertullien dans une autre occasion que je puis appliquer à celle-ci : « Vérité de mon Dieu présent » sous les espèces du pain et du vin, sortez de ces mystérieuses téné- » bres, et de ce profond silence où vous étiez enveloppée. » *Dominic.* tom. III, pag. 136. Et Bossuet, original, même quand il imite, « Con- » science captive, parle, il est temps de rompre ce silence violent que » l'on t'impose. » *Serm.* tom. VI, pag. 243.

y a de plus secret. Le désir de n'être pas cachée aux yeux des hommes est donc un manque de pudeur. Vous avez beau vouloir vous sauver par l'intention, en se prodiguant on s'expose. La rencontre fréquente des regards étrangers, les trop vives affections que l'on fait naître, les familiarités qui suivent, deviennent autant d'étincelles dont l'ardeur en se communiquant affoiblit le sentiment de la pudeur, et amène le désir de plaire à d'autres encore qu'à Dieu. (Chap. XIV.) « La virginité est si délicate, qu'elle appréhende les yeux des autres et les siens propres; elle se cache à ses compagnes et à elle-même ; elle redoute de se voir et d'être vue. Elle sait bien que, tandis qu'elle ne s'aimera pas, elle ne se mettra point en devoir de se faire aimer des autres. La vierge qui aime sa chasteté a recours au voile comme à un casque, ou comme à un bouclier, pour se défendre contre les assauts des tentations, Page 205. contre l'éclat des scandales, contre le bruit sourd des soupçons et des médisances secrètes, contre les coups de la jalousie et de l'envie, reconnoissant bien qu'il est impossible d'être belle et de se montrer sans se faire du mal à soi-même, et sans en faire à tous les autres (1). » (Chap. XV.)

L'opinion que je défends a pour elle l'Écriture, la nature, la discipline. L'Écriture a établi la loi, la nature la justifie, la discipline la commande.

(1) Senault, *Panégyr.* tom. III, pag. 458.

Le même Dieu a fait l'Écriture, la nature et la discipline.

Qui que vous soyez, mère, épouse, fille, soyez modeste dans votre parure. (Couvrez votre tête d'un voile.) Mère, par égard pour vos enfans; épouse, en considération de vos frères; fille, par honneur pour vos pères. « Point d'âge ni de condition qui ne soit en danger de se perdre en vous regardant. Si donc vous déférez à mes avis, prenez un voile qui serve de défense à votre pudeur, de bouclier, de boulevard à votre pudicité, de bastion à la foiblesse de votre sexe, et qui vous empêchant d'être vue par les autres, vous empêche aussi de les voir, puisque leurs regards vous sont aussi préjudiciables que les vôtres leur sont dangereux (1).» (Chap. XVI.)

XX. DEUX LIVRES A SA FEMME.

Ce sont des conseils que lui lègue Tertullien dans le pressentiment d'une prochaine séparation (2). Ils ne doivent être cités dans nos chaires qu'avec précaution. L'on commence à y reconnoître cette morale outrée qui bientôt précipita l'auteur dans les erreurs des montanistes, et qui, en exagérant la sévérité de la loi, ne la viole pas moins que le relâchement.

(1) Senault, *Panégyr.* tom. III, pag. 457.

(2) *Tibi etiam solatio futura, quod meam memoriam, si ita evenerit, in illis frequentabis* (lib. I, cap. ultimo). Dès l'abord : *Dignum duxi, quid tibi sectandum sit post decessum de sæculo meum, si prior te fuero vocatus, jam hinc providere.* cap. I.

La question qu'il agite est celle des secondes noces.

Il est indubitable que la doctrine constante des premiers siècles fut que les chrétiens mariés une fois ne se croyoient pas permis de l'être une seconde. Cette opinion, fondée sur l'estime que l'on donnoit à la chasteté du corps et de l'âme, facilement répandue parmi des hommes toujours prêts à quitter la vie, *expeditum morti genus*, offroit un argument sans réplique contre la calomnie qui reprochoit aux chrétiens leurs mœurs privées. Aussi tous nos apologistes ne manquoient-ils pas de s'en prévaloir comme d'un fait authentique. Athénagore va jusqu'à prononcer que les secondes noces étoient regardées comme une sorte d'adultère : *secundæ quippe speciosum sunt adulterium :* et ce qu'il ajoute à ces paroles lève toute équivoque sur le sens rigoureux qu'il y attachoit. Théophile d'Antioche, Minutius Félix, Clément d'Alexandrie et Origène répètent le même sentiment. S'étonnera-t-on que le zèle de Tertullien l'ait porté à soutenir une doctrine qui se recommandoit par de si graves autorités, et que nous verrons encore après lui soutenue par les hommes de la plus haute vertu, tels que saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze?

LIVRE PREMIER. Nous ne manquons pas communément de prévoyance quand il s'agit de ménager nos intérêts temporels, d'assurer notre succession à nos amis ou à nos parens. Mais l'héritage de la vertu et de la piété on s'en embarrasse peu, et c'est là un désordre où il ne nous est pas permis à nous de tomber. Je veux donc dès à présent vous laisser les avis qui vous sont nécessaires et pour le Page 182.

repos de cette vie et pour le bonheur de l'autre (Chap. I.)

Comparant le mariage avec la virginité, d'après les
1. Cor. VIII. paroles de l'Apôtre :

Ce que l'on ne fait que permettre n'est pas bien; en le permettant on le rend suspect; car ce qui est mieux, on ne dit point qu'on le permette, parce qu'il ne s'élève nul doute sur sa légitimité; elle se manifeste d'elle-même. Il ne faut donc pas se porter à certaines choses parce qu'il n'y a point de loi qui les prohibe, bien qu'elles semblent l'être par cela seul qu'on leur en préfère d'autres; car on ne préfère une chose à une autre qu'en improuvant celle-ci comme lui étant inférieure. De ce qu'une chose n'est pas mauvaise, on auroit tort de conclure qu'elle soit bonne. Ce qui est explicitement bien non-seulement ne nuit pas, mais il est utile; donc ce qui vaut mieux est ce qui doit être préféré à ce qui n'est que permis. Le premier suppose des combats et des triomphes, l'autre n'est qu'une concession sans victoire. (Chap. III.)

Page 183. On allègue le mot de l'Écriture, que *la chair est*
Matth. XXVI. 41. *foible.* On n'ajoute pas avec elle, et *l'esprit est fort;* on s'en tient à ce qui flatte ses penchans secrets. Oui, la chair est foible, parce qu'elle vient de la terre; l'esprit est ferme, parce qu'il a son principe

dans le ciel. D'où vient donc que nous sommes si complaisans à nous excuser, si faciles à nous retrancher dans notre foiblesse plutôt que de nous armer de notre force? Pourquoi les choses de la terre ne le céderoient-elles pas aux choses du ciel (1)? S'il est vrai que l'esprit soit plus fort que la chair parce qu'il vient de plus haut, ne nous en prenons qu'à notre lâcheté quand nous sommes foibles (2). (Chap. IV, V.)

Éloge des vierges.

Belles aux yeux du Seigneur, toujours jeunes pour lui, elles vivent pour lui, s'entretiennent familièrement avec lui. Elles le possèdent jour et nuit, lui font de leurs prières une dot; et reçoivent en échange du divin époux sa grâce pour douaire, et l'accomplissement de tous leurs vœux. Telles sur la terre que les anges dans le ciel, qui ne connoissent pas les liens du mariage, elles semblent être dès maintenant entrées en possession

Page 184.

Marc. XI. 25.

(1) Tous nos prédicateurs, Bourdal. *Serm. sur la rechute, Dominic*, tom. IV. pag. 94. Ch. de Nenv. *sur le péché mortel*, tom. IV, pag. 263.

(2) Reproche que Tertullien se faisoit encore à soi-même. Nous avons, disoit-il, une chair terrestre et animale qui nous porte au péché; mais nous avons en récompense une âme toute spirituelle et toute céleste qui nous élève à Dieu. Pourquoi donc nous exposer toujours par ce qu'il y a dans nous de fragile, sans considérer jamais les forces de la nature et de la grâce, de la raison et de la loi, de la conscience et de la religion, dont nous avons été pourvus? *Cur ergo ad excusationem quæ in nobis infirma sunt opponimus, et quæ fortia sunt, non memoramus?*

du don de Dieu, et participer à la famille des esprits bienheureux. (Ibid.)

(« Les objections que combat Tertullien sont : qu'une veuve sans appui, sans protecteur, sans crédit, sans autorité, a peine à gouverner sa famille, à défendre son bien de l'injustice et de l'avidité des méchans. Il répond en demandant à son tour:) Si l'on est sans appui, quand on ne s'attache qu'à Dieu; si l'on est abandonné, quand on a le Seigneur même pour protecteur; et ce qui peut manquer de nécessaire et d'important à une veuve chrétienne, sinon la persévérance et une forte résolution de demeurer toujours vierge. Il est vrai, ajoute-t-il, que le désir de voir son nom soutenu et étendu par une fertile postérité est une grande raison pour bien des gens; mais cette raison n'en est point une pour les chrétiens qui sont persécutés si cruellement dans tout l'empire, qui ont tant de peine à se sauver, qui sont si souvent obligés de s'enfuir, qui doivent être libres et détachés de tout, et qui ne peuvent avoir des enfans sans en appréhender mille fois ou l'infidélité, ou la mort, ou l'apostasie ou le supplice (1). »

« Combien n'avons-nous pas de chrétiens que le baptême et le saint amour des biens célestes engage dans le célibat ou retient dans le veuvage ? Deux personnes qui aiment plus la chasteté qu'elles

(1) Analyse par Duguet, *Conférences*, tom. I, *Dissert.* VIII, pag. 133.

ne s'aiment elles-mêmes, ne doivent-elles pas confondre celles qui passent à de secondes noces, et qui témoignent par-là qu'elles n'ont véritablement aimé ni celui qu'elles pleurent, ni la chasteté qu'elles ne pleurent pas (1)? » (Chap. VI.)

Dieu en vous séparant de votre époux, abroge par cela même votre mariage; car il avoit ses vues en l'appelant à lui. Pourquoi donc aller contre sa volonté? pourquoi renouer des liens qu'il a rompus? Quand c'est lui qui vous affranchit, pourquoi vous remettre sous le joug? (Chap. VII, VIII.) Page 186.

LIVRE SECOND. Tertullien paroît y revenir à un avis plus mitigé. Dans le cas où sa femme, après lui, voudroit se remarier, du moins que ce ne soit pas avec un infidèle.

Saint Paul ne le permet pas: *La femme devenue libre par la mort de son époux peut se marier à qui elle voudra, pourvu que ce soit selon le Seigneur:* sentence claire, exprimée avec la précision ordinaire à la parole divine, avec l'autorité qui commande la soumission, et laisse entrevoir la foule de dangers qui s'attachent à ces sortes de mariages, profanation réelle d'un corps dont l'Esprit saint avoit fait son sanctuaire. Tout fidèle contractant mariage avec un païen se rend criminel, et doit être retranché de la communion chrétienne (2)! Osera-t-il au jour 1 Cor. VII. 39.

(1) Analyse par Duguet, *Confér.* tom. I; *Dissert.* VIII, pag. 135.

(2) *Gentilium matrimonia subeuntes stupri reos esse constat, et ar-*

du dernier jugement produire ce contrat engagé contre la défense expresse du Seigneur? Qui doute que la foi ne s'efface peu à peu par la fréquente communication avec un infidèle? Les mauvaises
1 Cor. xv. 33. conversations corrompent les bonnes mœurs : à plus forte raison la fréquentation et la société habituelle. L'épouse fidèle est tenue d'obéir à la loi de Dieu ; attachée à un époux qui ne la respecte pas,
Page 189. comment pourra-t-elle servir à la fois Dieu et son époux, et encore un époux païen? Par déférence pour celui-ci, il faudra donc qu'elle suive avec lui des institutions profanes, qu'elle consente à des parures et à toutes les vanités mondaines, qu'elle se rende l'esclave de ses lubriques caprices, que pour lui plaire elle souille la sainteté du lit nuptial? Où trouvera-t-elle le loisir de vaquer aux exercices de la piété chrétienne, asservie aux volontés d'un maître qui la traîne où il veut? Ira-t-elle, avec sa permission, assister les frères, visiter et parcourir les réduits de l'indigence, s'arracher durant la nuit à ses côtés pour aller se réunir à la célébration de la pâque, participer soit à la table du Seigneur, soit à nos agapes fraternelles, que le païen ne connoît que pour les calomnier? Quel mari païen y consentiroit? en est-il qui permît à

cendos ab omni communicatione fraternitatis. Ce qui est confirmé par le canon XI du premier concile d'Arles, et le quinzième du concile d'Elvire.

sa femme de descendre dans les cachots pour y baiser les chaînes de nos saints confesseurs, leur laver les pieds, donner et recevoir le baiser de paix, remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers; toutes obligations qui nous exposent à la haine des infidèles. La voilà donc réduite à la dangereuse alternative, ou de violer sa foi en la dissimulant, ou de troubler la paix domestique en excitant les soupçons et les persécutions de son époux. Eh! le moyen de cacher à sa curiosité les signes de croix que vous imprimez sur votre lit et sur votre corps? de n'en être pas aperçue quand vous chassez, par votre souffle, la malignité de l'esprit impur, ou que vous vous levez durant la nuit pour prier? ne lui semblera-t-il pas (comme on en accusoit alors les chrétiens) que ce soit pour vous livrer à des opérations de magie? Comment dérober à sa vue ce que vous prenez secrètement avant toute autre nourriture? Et s'il vient à le découvrir, n'imaginera-t-il pas que c'est ce pain mystérieux trempé dans le sang (1)? Et alors quelles alarmes, quels soupçons! il ne rêvera que meurtres et empoisonnemens; ou bien s'il n'éclate pas, quelle idée se fera-t-il d'une épouse livrée à de pareilles occupations? Combien de ces épouses infortunées n'ont reconnu le malheur de leur imprévoyance que par le sacrifice de leur repos ou la perte de

Page 190.

(1) Voy. l'*Apologétique*, chap. VIII. tom. II de cet ouvrage, pag. 348.

leur foi! Tout, entre époux semblables, devient étranger, tout ennemi, tout sujet à condamnation, et matière de scandale (1).

Page 191. Je trouverois difficilement des paroles qui expriment bien toute l'excellence et le bonheur des mariages chrétiens. L'Église en forme les nœuds; l'offrande de notre auguste sacrifice les confirme; la bénédiction du prêtre y met le sceau; les anges en sont les témoins; le Père céleste les ratifie (2). Quelle alliance que celle de deux époux chrétiens, réunis dans une même espérance, dans un même vœu, dans une même règle de conduite et la même dépendance! Ils ne forment bien véritablement qu'une seule chair qu'anime une seule âme. Ensemble ils prient, ensemble ils se livrent aux saints exercices de la pénitence et de la religion. L'exemple de leur vie est une instruction, une exhortation, un support mutuel. Vous les voyez de compagnie à l'église, à la table du Seigneur. Tout est commun entre eux, les sollicitudes, les persécutions, les joies et les plaisirs. Nuls secrets, confiance égale, empressemens réciproques, ils n'ont pas à se cacher

(1) Fromentières a traduit en grande partie cet éloquent morceau dans un de ses panégyriques. (*Serm.* tom. I, pag. 319.) Segaud a fait une heureuse application de ces mouvemens à la vie des gens du monde. *Car.* tom. I, pag. 359.

(2) La plupart des rituels ont emprunté ces éloquentes paroles dans les exhortations qu'ils adressent aux époux recevant la bénédiction nuptiale. Voy. *Pastorale parisiense* D. de Juigné, tom. III, pag. 277.

l'un de l'autre pour visiter les malades, assister les indigens, répandre leurs largesses, offrir le sacrifice, vaquer assidûment à tous les devoirs, sans réserve et sans contrainte. Rien ne les oblige à dissimuler ni le signe de la croix ni l'action de grâces: leurs bouches libres comme leurs cœurs font retentir ensemble les pieux cantiques. Point d'autre jalousie que celle à qui des deux servira le mieux le Seigneur. Tels sont les mariages qui font la joie de Jésus-Christ, ceux à qui il donne sa paix; il n'en est point d'autre légitime, ni permis aux chrétiens.

Chez les peuples où la vigueur de la discipline s'est maintenue, les esclaves n'ont point la permission de se marier hors de leur pays. « Les raisons de cette politique sont assez naturelles. Parce que la chasteté est la plus grande ennemie de l'oisiveté, la défense du mariage obligeoit justement à une vertu qui fuit le repos et qui cherche le travail (1). »

Il est difficile d'être riche, et d'être chrétien: *Difficile in domo Dei dives (2).*

(1) Fromentières, *Serm.* tom. III, pag. 246. A l'autorité de Tertullien il joint celle de Tacite; et qui l'amène à cette induction: « c'est par une politique aussi judicieuse que le grand S. Benoît, et les fondateurs des autres ordres, à son exemple, ont voulu que tous leurs disciples fussent chastes. Ils ne vouloient point fournir à Jésus-Christ de soldats qui ne fussent vigilans et robustes, etc. *Scilicet ne in lasciviam excedant, officia deserant, dominica extraneis promant.*

(2) « Sans donner ici dans l'excès de l'austère Tertullien qui a paru

XXI. EXHORTATION A LA CHASTETÉ.

Même sujet que dans les livres à sa femme. Il censure les secondes noces avec encore plus de sévérité : car ici il les condamne presque à l'égal de l'adultère (1).

Page 664. Se rengager quand on est veuf, c'est aller contre les décrets de Dieu. Dieu ne vouloit plus que vous fussiez dans les liens du mariage, puisqu'il les a rompus : en les renouant, vous vous mettez en révolte contre lui. (Chap. II.)

Page 665. Quand nous péchons, c'est bien moins au démon que nous devons nous en prendre, qu'à notre volonté propre. Il nous a fourni l'occasion, il n'a pas déterminé notre volonté; c'est elle qui a choisi, et qui s'est portée au mal. (Chap. III.)

Page 669. (Dans l'opinion de Tertullien, c'est faire le mal que de ne pas faire le mieux possible. Son zèle outré ne voit qu'un rigoureux précepte, là où saint Paul ne donne qu'un conseil; et dans les permissions qu'il accorde, que des épreuves auxquelles il met la fidélité. (Chap. VIII.)

A l'en croire, le mariage en lui-même ne seroit pas exempt de blâme ; encore adoucissons-nous ses expressions, car il ne fait pas difficulté de prononcer que

rejeter de la profession de l'Évangile les riches du monde, je demande à tant de riches s'ils se croient, ou par l'usage de leurs richesses, ou par la disposition de leur cœur, les disciples de Jésus-Christ pauvre. » Molinier, *Serm. chois.* tom. III, pag. 432.

(1) *Non aliud dicendum est secundum matrimonium, quam species stupri.* cap. VIII.

l'acte en est le même que celui de la prostitution (1). Page 670.

L'une et l'autre remontent à une source commune, la concupiscence. Vous épouserez une, deux fois ; quand finirez-vous ? apparemment quand vous aurez cessé de vivre. (Chap. IX.)

Ramenées à leur principe général, les propositions suivantes deviennent le commentaire le plus légitime des paroles de l'Apôtre, quand il recommande de prier en tout temps. Eph. VI. 18.

« La prière part de la conscience. Si vous avez honte de votre conscience, ayez honte de votre prière (2). » S'il y a des dangers pour le salut dans un premier mariage, à plus forte raison dans un second (3). (Chap. X.)

Je sais trop de combien de prétextes nous colorons nos foiblesses. Oubliez-vous aussi que vous êtes soldats, et dans quelle milice vous êtes enrôlés, quel prince vous avez l'honneur de servir ? Qu'êtes-vous dans ce monde, autre chose qu'un étranger ?... Vous demandez une postérité ? que fait à un chrétien l'avenir de la terre ? Des héritiers ? quand, par une solennelle renonciation au monde, vous vous êtes déshérités vous-mêmes.

(1) *Commixtio carnis scilicet, cujus concupiscentiam Dominus stupro adæquavit ;* cap. IX. Voy. Duguet, *Confér.* tom. I, pag. 139.

(2) Trad. de Bretteville, *Essais de serm.* tom. I, pag. 377.

(3) Voyez le développement de cette proposition, dans la 3e part. du *serm.* de Bourdal. sur l'*État du mariage*, exposé avec la rigoureuse

Tertullien va chercher jusque dans le paganisme des exemples de la préférence accordée à la virginité sur le mariage, et de femmes qui ont sacrifié la virginité à la chasteté (1).

Page 672. Ainsi le démon, après avoir fait de l'impureté une source de corruption, a trouvé le secret de rendre la chasteté elle-même dangereuse ; en sorte que le chrétien qui la viole en devient plus coupable (2). (Chap. dern.)

XXII. TRAITÉ DE LA MONOGAMIE.

Tertullien y répète les mêmes erreurs, quoique avec moins d'emportement. Tenons-nous à quelques généralités que l'on ne contestera point.

Page 675. Ce qui fut permis dans l'Ancien Testament ne l'est plus dans le Nouveau. Autre est la figure, autre la réalité. La figure ne fut que pour un temps ; la réalité embrasse tous les temps. La figure passe du moment où elle est accomplie ; elle annonce la loi : la réalité la fixe, la détermine, et la rend irrévocable. (Chap. VI.)

exactitude qui fait l'un des grands mérites de cet excellent prédicateur. *Dominic.* tom. I, pag. 103.

(1) La Colomb. *Serm.* tom. II, pag. 242.

(2) « N'est-ce pas une conclusion bien solide et bien vraie que celle de Tertullien : Que dans la loi nouvelle, dans cette loi qui nous lie si étroitement à Dieu, qui nous donne avec Dieu une communication si intime, si nous sommes pécheurs, notre péché nous rend beaucoup plus condamnables au tribunal de Dieu, et plus redevables à sa justice ? » Bourdal. *Dominic.* tom. IV, pag. 76.

Nouveau témoignage dans ce livre pour les prières en faveur des morts (1).

La mort vous a séparée de celui à qui le mariage vous avoit uni. Que faites-vous? Vous priez pour le repos de son âme ; vous demandez à Dieu de lui donner un lieu de rafraîchissement et de paix, de vous réunir à lui au jour de la résurrection. Vous en célébrez l'anniversaire par l'oblation de la prière, et de l'action de grâces (c'est-à-dire du sacrifice eucharistique). (Chap. x.) Page 682.

Il rappelle de nouveau les exemples de chasteté donnés par des femmes païennes, entre autres ceux de Didon et de Lucrèce (2).

Rougis, ô chair qui as revêtu Jésus-Christ! *Erubesce caro quæ Christum induisti!* Page 688.

Tertullien ajoute, avec cette austérité qui accompagne son éloquence, qu'il est plus aisé de mourir une fois pour la chasteté que de vivre toujours avec elle, et qu'il est moins difficile de combattre la douleur que la volupté. « Si bien qu'au jugement de ce grand homme, qui avoit tant de passion pour cette vertu, il est plus malaisé d'être continent que d'être martyr, et il faut plus de grâce pour conserver la virginité pendant la vie que pour triompher des tyrans jusqu'à la mort (3). »

(1) Voy. plus haut, t. II, p., 469, not. 2. Livre *de la couronne*, ch. III.

(2) De même, La Colombière, citant Tertullien, *Serm.* tom. II, pag. 242.

(3) Senault, *Panégyr. de la sainte Vierge*, *Panégyr.* tom. I, pag. 5. *Majus est vivere in castitate, quam pro ea mori.* Le vrai texte porte, *facilius est.*

XXIII. LIVRE DE LA PUDICITÉ.

La doctrine de ce livre tient encore de cette morale outrée qui faisoit le caractère des montanistes (1). Tertullien y enlève à l'Église, sinon explicitement, du moins par ses restrictions (2), le pouvoir de remettre les péchés des fornicateurs et des adultères. Une fois tombé dans le crime après le baptême, on ne peut plus, dit-il, être admis à la communion des fidèles, quelque pénitence que l'on fasse.

Pag. 715. Éloge de la pudicité. Tertullien l'appelle la fleur des mœurs, l'honneur du corps, la gloire des deux sexes, le fondement de la sainteté. Il se plaint qu'elle commence à devenir rare (dans le sens rigoureux qu'il y attachoit). « La vertu, ou ne germe plus, parce que la semence en est gâtée, ou germe inutilement, parce qu'on ne la cultive point. Les lois ne peuvent l'inspirer; celles de l'Évangile sont oubliées, celles de l'Église ne rendent plus qu'un son impuissant (3). » On la fait consister aujourd'hui, non plus à triompher de ses passions, mais seulement à en modérer l'excès; et pour avoir la

(1) « Tertullien se scandalisa, quoique très-mal à propos, de ce que le souverain pontife n'interdisoit pas l'usage pour toujours des saints mystères aux simples fornicateurs, n'estimant pas que nulle satisfaction, de quelque nature et de quelque durée qu'elle fût, pût jamais les rendre assez purs pour se rapprocher de ce sacrement. » La Colomb. *Serm.* tom. II, pag. 33.

(2) Voy. les *remarq. critiq.* de D. Petit-Didier, sur la *Biblioth. ecclés.* de *Dupin*, t m. I, pag. 188 et suiv.

(3) Trad. par Collet, *Serm.* tom. I, pag. 127.

réputation d'être chaste, il suffit de n'être pas impudique avec scandale. (Chap. I.)

L'adultère, crime égal à celui de l'idolâtrie. A la suite de la défense d'adorer des dieux étrangers et d'en faire aucune image, du précepte de la sanctification du sabbat, du commandement d'honorer ses père et mère, le précepte qui vient immédiatement après est celui-ci : *Vous ne commettrez point de fornication* (1). Dans le langage ordinaire de l'Écriture, les mots de fornication et d'idolâtrie se confondent. De tous les péchés, celui qui approche le plus près de l'idolâtrie c'est l'impureté (2).

Page 719.

Exod. xx. 14.

Tertullien applique au crime de l'impureté ce que dit l'Apôtre *du péché irrémissible*. Cette partie de son ouvrage ne doit être lue qu'avec les sages restrictions qu'y met Bourdaloue dans la seconde partie de son *Sermon sur l'impureté*, où il profite en grand maître des erreurs mêmes de l'auteur qu'il explique.

Hébr. vi. 4.

« Il est placé, dit Tertullien, entre l'idolâtrie et le meurtre ; pour nous apprendre sa malice par son rang, et pour nous faire juger qu'il ne doit rien à ces deux péchés au milieu desquels il est logé : *Est et mali dignitas, quod in summo aut in medio pessimorum collocatur.* Son trône est une marque de sa grandeur ; et ayant l'idolâtrie à sa tête et le meurtre à sa suite, on doit inférer qu'il

(1) Senault, *Panégyr.* tom. II, pag. 491.
(2) Larue, *Car.* tom. II, pag. 112.

égale la première, et surpasse le second en insolence et en fureur: *Pompam quamdam atque suggestum aspicio mœchiæ. Hinc ducatum idololatriæ antecedentis, hinc comitatum homicidii insequentis.* Ainsi le rang qu'il tient dans le Décalogue le charge de honte et d'horreur, et apprend à tous les fidèles combien il est odieux, puisque, marchant après l'idolâtrie qui attaque Dieu, il marche devant le meurtre qui attaque l'homme; *Inter duos apices facinorum eminentissimos sine dubio digna consedit, et per medium eorum quasi vacantem locum pari criminis auctoritate complevit.* » (Chap. IV.) (1)

Il ne manque pas de rappeler les tragiques événemens dont l'impureté a ensanglanté les pages de l'histoire. « L'esprit impur a comme une liaison nécessaire avec tous les vices; et tous les vices sont, pour ainsi dire, à ses gages et à sa solde, toujours prêts à le servir pour le succès de ses détestables entreprises : c'est pour lui que l'homicide répand le sang ennemi, pour lui que la perfidie prépare ses poisons, pour lui que la calomnie est ingénieuse à inventer, pour lui que l'injustice est toute-puissante quand il s'agit de solliciter, pour lui que l'avarice épargne, pour lui que la prodigalité dissipe, pour lui que le parjure trompe, pour lui que le sacrilége attente sur ce qu'il y a de plus saint. Voilà (dit Tertullien) la pompe infernale que je

(1) Traduit par Senault, *Panégyr.* tom. II, pag. 491.

m'imagine voir, quand je considère les démarches de cette dangereuse passion : *Pompam quamdam atque suggestum aspicio mœchiæ.* L'impudicité est à la tête de tout cela, et tout cela lui fait escorte (1).»

La loi de Jésus-Christ, qui condamne tous les vices et les poursuit jusque dans la pensée, a consacré des vertus nouvelles et les assure toutes, en leur donnant pour commune base la pureté. La loi ancienne montroit moins de sévérité à l'égard des foiblesses de la chair, toutefois sans les permettre. (Chap. VI.) Page 720.

« Que la chair se soit jouée, dit Tertullien, ou plutôt qu'elle se soit corrompue avant qu'elle eût été recherchée par son maître, elle n'étoit pas digne du don de salut, ni propre à l'office de la sainteté. Elle étoit encore en Adam tyrannisée par ses convoitises, suivant les beautés apparentes, et attachant toujours ses yeux à la terre. Elle étoit impure et souillée, parce qu'elle n'étoit pas lavée au baptême. Mais depuis qu'un Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu venir en ce monde si la sainte virginité ne l'y attiroit ; depuis que, trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût digne de prendre le soin de sa vie s'il ne s'y préparoit par la continence ; depuis que, pour laver notre chair, son sang a sanctifié une Page 721.

(1) Bourdal. *Serm. sur l'impureté. Car.* tom. II, pag. 95.

eau salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures de sa première nativité ; nous devons entendre que depuis ce temps-là la chair est tout autre. Ce n'est plus cette chair formée de la boue, et engendrée par la convoitise ; c'est une chair refaite et renouvelée par une eau très pure, et par l'Esprit-Saint (1). »

Pourquoi donc alléguer ce qui fut fait autrefois? Autrefois la chair n'étoit pas la chair de Jésus-Christ. Point de chrétiens devenus les membres de Jésus-Christ. Autrefois nous n'avions point un corps qui s'appeloit le temple de Dieu (2). (Chap. VII.)

Les catholiques opposoient l'autorité de l'Ancien et du Nouveau Testament, pleins l'un et l'autre de témoignages de la miséricorde divine envers les plus grands pécheurs. Tertullien combat ces exemples par d'autres tirés de la justice divine ; et répond aux objections :

(1) Traduit par Bossuet, *Panégyr. de S. Joseph, Panégyr.* p. 96, 97.

(2) « Qu'avant Jésus-Christ on eût eu une sorte d'indulgence pour les » fragilités d'une chair née dans la corruption et conçue dans le péché, » à la bonne heure, disoit Tertullien ; l'impureté pouvoit paroître alors » moins criminelle ; un Dieu ne s'étoit pas encore fait chair : *Nondum » caro Christus vocabatur.* Mais depuis qu'un Dieu a honoré notre chair » jusqu'à s'en revêtir dans l'incarnation, jusqu'à l'adopter dans le bap- » tême, jusqu'à s'y mêler tant de fois dans la communion, jusqu'à la » consacrer par son onction, c'est une chair, disoit-il, reconnue pour » chair divinisée, *Caro nostra quoties caro Christi* ; et par conséquent, » concluoit-il, la déshonorer, la souiller, la plonger dans des voluptés » brutales, c'est un sacrilége qui ne souffre pas d'excuse dans le chris- » tianisme, et qui ne mérite point de pardon. » Segaud, *Serm. sur l'impureté, Car.* tom. II, pag. 73.

Commençons si vous voulez par la parabole de la brebis égarée, représentée sur les calices, où nous voyons Jésus-Christ sous la forme du bon pasteur qui la charge sur ses épaules. (Chap. VII.) Luc. xv. 6.

Preuve donc que les premiers chrétiens ne s'interdisoient pas les images, et qu'elles étoient pour eux un objet de culte (1).

Nous ne le suivons pas dans les raisonnemens qui viennent après. Page 727.

A quoi reconnoître le fruit de la pénitence, si ce n'est à la réforme efficace des mœurs? Que si vous le faites consister dans le pardon, le pardon lui-même suppose renoncement au péché: c'est donc ce renoncement qui fait la racine dont le pardon devient le fruit. (Chap. x.)

C'est dans ce traité que se rencontre cette expression si énergique sur l'obligation de la pénitence, expression qu'il est plus facile de développer que de traduire :

Qu'est-ce que le chrétien? Ce n'est pas un homme qui ne se refuse aucun plaisir; c'est un homme qui porte le cilice et qui est couvert de cendres, *Conciliatum et concineratum.* « Expliquez autrement ces grands mots, si vous voulez; je n'ai point Page 727.

(1) Sur quoi l'on peut consulter l'historien de l'Église, *Mœurs des chrét.* n° xxxvi, et tous nos écrivains catholiques. Les protestans eux-mêmes n'osent pas aller à l'encontre de ce fait. Les Centuriateurs de Magdebourg en conviennent dans vingt endroits; et ils allèguent les témoignages de Socrate, de Sozomène, de Tertullien, en faveur du culte des images. *Cent.* iii, cap. vi, pag. 84, 85. *Cent.* iv. cap. vi, pag. 219, etc. Daillé, dans son traité exprès *De imaginibus*, déclare la même chose, libr. iii, cap. i, pag. 247, et lib. iii, cap. iv, pag. 288, etc.

d'autre explication à leur donner que celle-là (1).» (Chap. XIII.)

Page 730. C'est là en effet tout l'esprit du christianisme. Ce que Tertullien établit solidement par l'exposé de la doctrine de saint Paul et de saint Jean, d'après chacune de leurs épîtres. (Chap. XVI et suiv.)

Page 742. Il en conclut que l'enseignement uniforme des apôtres tend à purger l'Église de tout ce qui est attentatoire à la majesté de la pudeur. (Chap. XX.)

Page 743. Les apôtres ont ressuscité des morts, ce qui n'appartient qu'à Dieu; ils ont guéri des malades, ce que personne n'avoit fait avant Jésus-Christ; ils ont infligé des châtimens, ce que Jésus-Christ n'avoit pas voulu faire. Celui qui ne venoit que pour souffrir n'a pas cru qu'il fût digne de lui de sévir. Saint Paul frappe Élymas d'aveuglement, saint Pierre frappe de mort Ananie et Saphire, pour témoigner que Jésus-Christ auroit bien pu en faire autant.

Act. XIII. 11.
Ibid. v. 5. 10.

Page 744. Vous me direz, l'Église a le pouvoir de remettre les péchés: je le reconnois aussi bien que vous; seulement je n'userai pas de ce pouvoir, de peur que l'on n'en abuse pour en commettre de nouveaux (2). (Chap. XXI.)

Page 745. Qui sacrifie aux idoles ne renonce à Dieu que par contrainte, et par la violence des tourmens;

(1) Joly, *Serm. pour la dédicace*, *OEuvr. mêlées*, pag. 99.

(2) Nous citons ces paroles pour expliquer, non pour excuser l'opinion de Tertullien.

au lieu que celui qui s'abandonne à l'impureté renonce à Dieu pour son plaisir avec une pleine liberté, l'impudique parce qu'il le veut, l'idolâtre parce qu'on le force. Lequel des deux (demande Tertullien), vous semble plus criminel? *Quis magis negavit, qui Christum vexatus, an qui delectatus amisit* (1)? » (Chap. XXII.)

XXIV. TRAITÉ DE LA PATIENCE.

Je le confesse humblement devant le Seigneur; je ne suis pas exempt de crainte, peut-être même dois-je m'accuser de témérité, d'oser écrire sur la patience, moi si peu propre à en donner l'exemple: car c'est là la première condition imposée à tout homme qui veut recommander une vertu, de lui donner l'autorité de sa propre conduite, de peur d'avoir à rougir de la comparaison entre ses paroles et ses actions. Mais si je ne sais point la pratiquer, ce sera du moins une consolation de m'en entretenir, comme les malades aiment à parler des avantages de la santé qu'ils n'ont pas. » (Chap. I.) Page 159.

C'est la grâce qui la donne; Dieu seul en est le principe. Les philosophes, partagés entre eux d'opinions sur tout le reste, s'accordent en faveur de l'excellence de cette vertu. Le premier modèle de la patience, c'est dans le ciel qu'il existe; c'est Dieu même, Dieu qui fait luire son soleil également sur Matth. v. 45.

(1) Trad. par Larue, *Serm. sur l'impureté*. *Car.* tom. II, pag. 112.

les bons et sur les méchans, leur distribue à tous les bienfaits de la nature, qu'il a faite tributaire de nos besoins, Dieu qui endure l'ingratitude des peuples, leurs superstitions insensées, leurs persécutions contre son nom, contre son propre sang, les scandales du luxe, de l'avarice, de la corruption, de l'injustice sans cesse enchérissant sur ses coupables attentats. Telle est la patience que le Seigneur exerce du haut du ciel : il l'a personnifiée dans son divin Fils venu parmi les hommes pour en offrir l'image la plus sensible. Tout Dieu qu'il est, Jésus-Christ consent à naître dans le sein d'une femme. Il croît dans l'obscurité, paroissant s'oublier lui-même, ne dédaignant pas d'être baptisé par les mains de l'homme qui s'avoue son inférieur, ni de se laisser tenter par le démon, qu'il repousse d'une seule parole. Pour joindre l'exemple à la leçon, *Il ne dispute point, ne crie point; personne n'entend sa voix dans les rues; il ne brise point le roseau cassé, et n'achève point d'éteindre la mèche qui fume encore.* C'étoit à sa patience, signalée par son Prophète, que Dieu le vouloit faire reconnoître. Il ne contraint qui que ce soit de s'attacher à lui, ne rebute ni la table ni la maison de personne. Il s'abaisse jusqu'à laver les pieds à ses apôtres, ne repousse ni les pécheurs ni les publicains. Loin de s'irriter contre la ville qui refuse de le recevoir, il ne permet pas à ses disciples de faire tomber sur elle le feu du ciel. Il

Page 160.

Isa. LXII. 3.

guérit ceux qui le méconnoissent, se livre de lui-même aux mains de ses ennemis, du perfide apôtre qui le trahit, après l'avoir charitablement averti de son crime. Il se laisse conduire à la mort comme un agneau à la boucherie, lui qui d'une seule parole pouvoit appeler des légions d'anges à son secours, et ne permet pas à l'épée de Pierre de le venger. Parlerai-je de la mort qu'il a bien voulu subir? Il n'étoit venu au monde que pour mourir; mais la mort de la croix! Mais falloit-il y joindre tant d'opprobres? c'est qu'il ne vouloit quitter la terre qu'après avoir savouré à longs traits le plaisir de la patience (1). Pharisiens! c'en étoit assez de tant de miracles de patience pour vous forcer à le reconnoître (2); jamais homme n'en fut capable, tant la patience est en Dieu une vertu propre, inhérente à sa nature. (Chap. III.)

Isa. LIII. 7. Matth. XXVI. 53. Joan. XVIII. 11.

Comment donc pouvoir faire assez l'éloge d'une vertu que notre Seigneur lui-même a si puissamment autorisée par ses leçons et par ses exemples? (chap. IV.) Apprécions-la par son contraire. Comme la patience a Dieu pour principe; ainsi l'im-

Page 161.

(1) *Sed saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.* « Ne diroit-» on pas (ajoute l'évêque de Meaux,) que, selon le sentiment de ce grand » homme, toute la vie du Sauveur étoit un festin dont tous les mets » étoient des tourmens? » *Serm.* tom. VII, pag. 105, et *Panégyr.* pag. 486.

(2) Fromentières imite tout ce morceau. *Car.* tom. II, pag. 384. Voy. aussi l'abbé Clément, *Avent*, pag. 73. Le P. Lejeune, tom. I, pag. 655

patience a pour auteur l'esprit le plus contraire à Dieu. Il y a entre les œuvres de l'une et de l'autre la même différence qu'entre les deux principes de qui elles émanent.

Tertullien parcourt la longue chaîne des crimes dont le démon a souillé la terre. Il s'arrête au meurtre d'Abel, dont il accuse la jalouse impatience du fratricide Caïn.

Page 162. « Auroit-il trempé ses mains dans le sang de son frère, s'il n'eût pas été emporté par la colère? Et cette colère, où s'étoit-elle allumée? dans l'impatience. Tels furent les premiers essais de cette passion encore à son berceau; et bientôt quels développemens! »

Il voit tous les forfaits et tous les vices marqués au caractère de l'impatience.

Tout ce qui nous emporte amène avec soi un germe d'impatience qui veut réussir à tout prix : *Quidquid compellit, sine impatientia sui non est, ut perfici possit.* (D'où il conclut) : Toute espèce de mal a sa source dans l'impatience; le mal est l'impatience du bien. (Cap. v.)

Page 163. La patience est compagne de la foi. Pour éprou-
Hebr. xi. 17. ver la fidélité d'Abraham, le Seigneur mit sa patience à une épreuve qui lui mérita les bénédictions célestes : *Merito benedictus, quia et fidelis; merito fidelis quia et patiens.* (Chap. VI.)

Autrefois une loi moins parfaite permettoit les

représailles ; la patience et la foi n'étoient pas encore descendues du ciel pour réprimer toute colère, commander à tous les sentimens de l'âme, arrêter à leurs commencemens les ravages que cause une langue empoisonnée, ordonner l'amour même des ennemis. *Aimez ceux qui ne vous aiment pas, faites du bien à ceux qui vous font du mal.* Dans ce seul mot est renfermé tout le code de la législation nouvelle que Jésus-Christ est venu apporter au monde : il n'est pas permis de faire mal, même pour les causes en apparence les plus légitimes. Matth. v. 44.

Vous êtes sensible à la perte de vos biens? Mais à chaque page de l'Évangile il nous est ordonné de mépriser le siècle. Eh! quelle plus puissante exhortation pour nous élever au-dessus de tout attachement, que l'exemple d'un Dieu qui ne connut pas les richesses, qui n'a que des bénédictions pour les pauvres, que des anathèmes pour les riches? Ce qu'il ne nous est pas permis de désirer, parce que notre législateur se l'est interdit lui-même, pourrions-nous en regretter la perte? L'Esprit saint a déclaré que *la cupidité étoit la racine de tous les maux;* croyons que le précepte ne se borne pas à défendre la convoitise du bien d'autrui. Rien ne nous appartient en propre; nos biens et nos personnes, tout est au Seigneur. Supporter impatiemment quelque perte, comme si nous avions à regretter quelque chose qui nous fût personnel, Page 164. 1 Tim. vi. 10.

c'est avoisiner de bien près la cupidité ; c'est attenter au bien d'autrui, que d'être trop sensible à la perte d'un bien qui ne nous appartenoit pas. Sachons nous résigner au dépouillement des choses de la terre, dans la vue des biens célestes : que le siècle périsse tout entier, pourvu que je gagne la patience. Tel qui ne sait pas endurer un larcin, un acte de violence qui lui est fait, ou un manque de fortune, me laisse douter s'il satisferoit volontiers au précepte de l'aumône. Vous n'auriez pas le courage de subir une opération, et vous me parlez de vous exécuter vous-même? C'est par la patience à supporter le dommage que l'on s'exerce à répandre ses largesses. On n'hésite point à donner quand on ne craint pas de perdre. Laissons les gentils exhaler leur impatience dans les revers de fortune; pour eux, peut-être, leur trésor passe avant leur âme. Poussés par l'amour du gain, qu'ils affrontent les dangers de la mer ; qu'ils se dévouent aux laborieux exercices du barreau; qu'ils vendent jusqu'à leurs propres corps à d'infâmes professions: mais nous qui n'avons rien de commun avec eux, nous, ce n'est pas notre âme que nous devons sacrifier à de l'argent, mais l'argent à notre âme. Il nous est ordonné de ne point défendre notre corps, notre vie elle-même contre les mauvais traitemens à quoi nous sommes exposés: de moindres intérêts valent-ils la peine qu'on s'en affecte? Abandonnez

Matth. v. 39.

votre cause à celui au nom de qui vous souffrez. Que la calomnie vous outrage ; pensez à ce mot : *Quum vos maledixerint, gaudete :* Si l'on dit du mal de vous, réjouissez-vous. Si je donne quelque ressentiment à une parole méchamment proférée contre moi, il faudra donc ou que je réponde avec une égale amertume, ou que je me punisse moi-même par un chagrin concentré. Toute injure, toute violence à quoi vous n'opposez que la patience, manque son but; elle s'émousse et se brise comme le trait lancé contre une pierre, qui souvent le repousse sur la main imprudente d'où il est parti. L'intention de votre ennemi fut de vous faire du mal; si vous n'en ressentez pas, ce n'est pas vous, c'est lui seul qui l'éprouve (1) : et voilà les précieux avantages et les solides plaisirs qui s'attachent à la patience : *Hæc est patientiæ utilitas et voluptas.* (Chap. VIII.)

Matth. v. 11.

Page 165.

Il est pourtant, même pour le chrétien, des pertes plus douloureuses à supporter ; ce sont celles qui lui viennent de la privation des personnes justement chéries. Voici les sources fécondes de patience que Tertullien oppose à ces sortes de douleurs.

Vous croyez à la résurrection des morts. Quels motifs pourroient donc autoriser l'excès d'une douleur semblable à celle des païens, qui sont sans es-

1 Thess. IV. 12.

(1) Larue, *Serm. sur le pardon des injures*, *Car.* tom. II, pag. 187, 208, Bourdaloue, Segaud, Lenfant, tous les prédicateurs qui ont traité ce sujet.

pérance? Pourquoi supporter impatiemment une absence que vous croyez devoir être suivie du retour? Ce que vous appelez mort n'est qu'un voyage; celui que vous pleurez n'a fait que vous devancer; il n'est pas perdu pour vous : vous n'allez pas tarder à le rejoindre. Ces transports de douleur sont un manque d'espérance, un préjugé contre la foi, un outrage fait à Jésus-Christ, comme si l'on étoit à plaindre d'être dans sa compagnie (1). Vous vous affligez qu'un autre soit avec lui: vous craignez donc d'y être vous-même. (Chap. IX.)

Tertullien revient au désir de la vengeance, excité par un faux intérêt de gloire, ou par le plaisir que l'on met à rendre le mal pour le mal.

Hebr. x. 30. Dans le premier cas, vanité coupable qui entreprend sur les droits du maître, et ne fait que doubler le mal qui a été commis. Car quelle différence y a-t-il entre l'agresseur et l'offensé, sinon que celui-ci se rend criminel après l'autre? Tous deux en sont-ils moins justiciables au tribunal de Dieu, qui réprouve et châtie tout ce qui est mal? *Vous ne rendrez point le mal pour le mal;* le précepte est absolu. Quel hommage réserverons-nous à Dieu, si nous usurpons à notre gré le droit de nous défendre? Peut-il être juge, à moins d'être vengeur? Aussi a-t-il dit : *A moi la vengeance, et je l'exercerai.* Rappelez-vous combien de catastrophes ont signalé

Prov. xx. 22.

Rom., xii. 19.

(1) Bossuet, *Serm.* tom. i, pag. 206 et suiv. Saurin, *Sur l'affliction que cause la mort de ceux qu'on aime,* tom. vi, pag. 26.

la vengeance; combien de repentirs amers ont suivi l'impatience et le désir de se venger! combien de fois les conséquences ont été pires que les motifs qui l'avoient excité! Ce que fait entreprendre le mouvement de l'impatience ne sait jamais s'arrêter. Ce qui se fait dans l'impétuosité aveugle, ou ne touche pas le but, ou s'abat et se perd par son propre excès. Si vous ne mettez pas de chaleur à vous défendre, vous n'êtes qu'un insensé; si vous en mettez trop, c'est un poids qui vous accable. Qu'ai-je donc à gagner avec une passion où la vivacité du sentiment qui m'entraîne ne me laisse pas maître de ses mouvemens? Que si au contraire je m'attache à la patience, plus de chagrin; sans chagrin, plus de désir de vengeance. (Chap. x.) Page 166.

Suit l'énumération des manœuvres que le démon emploie pour irriter l'impatience. Redoubler de zèle à mesure qu'il redouble ses attaques. (Chap. xi.) Dans les épreuves qui nous viennent du Seigneur, nous féliciter que sa main daigne nous châtier; c'est la preuve qu'il nous aime.

Un des commentateurs de Tertullien rappelle à ce sujet un mot profond de l'impératrice Hélène, femme de Julien l'apostat : Vous n'auriez pas connu celui à qui vous avez fait la guerre, disoit-elle à son époux frappé d'une plaie intérieure, si, au lieu de déployer sur vous sa vengeance, il avoit usé de sa patience ordinaire (1).

(1) Lacerda, dans le Tertull. de Rigaut, pag. 146, note 9, d'après Théodoret, *Hist. ecclés.* liv. III, chap. XIII.

A l'occasion de la patience que Jésus-Christ exerce envers le pécheur, Tertullien atteste les paraboles du bon pasteur et de l'enfant prodigue.

Page 167. Pasteur miséricordieux, Jésus-Christ court à la recherche et à la découverte de la brebis égarée. Qu'est-ce qu'une brebis dans un si grand troupeau? S'il l'aimoit moins, il ne s'en inquiéteroit pas. (Chap. XI.)

Il fait voir l'accord qui règne entre la patience et les autres vertus chrétiennes : ce qui l'amène à l'éloge particulier de la charité (1). (Chap. XIII.)

Il relève les fruits de la mortification des sens par ces paroles :

Elle accrédite nos prières, appuie nos demandes pour les biens que nous désirons, et contre les maux que nous craignons; elle se fait entendre à l'oreille de Jésus-Christ, désarme sa sévérité, as-
Page 168. sure sa miséricorde; elle combat avec nous durant la persécution, nous escorte dans les hasards de la fuite, dans les tortures, dans la solitude ou dans l'indigence, et dans le désert du monde où nous sommes jetés. Et quand arrive l'heureux moment de la victoire, elle est le premier degré qui nous fait monter au ciel.

Exemples du prophète Isaïe, du premier des martyrs, saint Étienne, du saint patriarche Job dont il parle avec enthousiasme :

Heureux athlète, dont l'invincible patience fit

(1) *Summum fidei sacramentum, christiani nominis thesaurus.*

échouer toutes les fureurs de Satan! Vainement ses troupeaux, et toutes ses richesses avec eux, lui sont enlevés; vainement ses fils expirent ensevelis sous les ruines d'un même édifice; son corps à lui-même est lentement dévoré par l'ulcère qui le ronge : sa patience et sa foi restent inébranlables, et toutes les violences du démon demeurent sans effet. Tant de douleurs auxquelles il est en proie ne distraient pas un moment sa pensée du Seigneur; témoignage et modèle admirable de patience dans les épreuves qui l'assiégent dans son esprit et dans sa chair, au dedans et au dehors; pour nous apprendre à ne nous laisser pas accabler ni par le dépouillement des biens terrestres, ni par les séparations les plus sensibles, ni par les plus violens assauts de la maladie. Quel magnifique char de triomphe Dieu s'élevoit dans la personne de Job enchaînant le démon à sa suite! Quel glorieux étendard il levoit contre son ennemi, alors que, frappé coup sur coup par tant de désastreuses annonces (1), il répondoit à toutes par ce seul mot: *Dieu soit béni.* Job. I 21.
Quelle joie pour le cœur de Dieu! quel supplice pour le démon! (Chap. XIV.)

La patience est donc un dépôt assuré dans le sein de Dieu (2). Vous êtes offensé? confiez-lui

(1) On peut voir dans Senault une traduction plus fidèle du texte de Tertullien que nous n'avons dû nous la permettre. *Panégyr.* tom. II, pag. 667.

(2) *Adeo satis idoneus sequester patientiæ Deus.*

votre intérêt, il vous vengera; dépouillé? chargez-le de la restitution; affligé? prenez-le pour médecin; mourant? il vous garantit la résurrection. L'heureux privilége pour la patience, que d'avoir Dieu pour débiteur! Et certes avec raison: c'est lui qui en protége les saintes résolutions, lui qui anime tous ses sacrifices. La patience fortifie la foi, règle la paix, soutient la charité, cimente l'humilité, dispose à la pénitence, gouverne la chair, maintient l'esprit, arrête l'intempérance de la langue, modère la main, asservit les tentations, repousse les scandales, consomme le martyre. Elle console dans la pauvreté, dirige dans l'usage des richesses.
Page 169 Elle n'accable point celui qui est foible, et n'épuise point celui qui est fort. Délices de l'âme fidèle, elle invite par ses attraits celui qui ne l'est pas, elle concilie au serviteur la bienveillance de son maître, au maître celle de Dieu. Elle est l'ornement du sexe, l'épreuve de l'homme, le charme du premier âge, le mérite de l'adolescence, le plus beau titre dans le déclin de la vie. On l'aime à tous les âges et dans toutes les circonstances. (Chap. xv.)

Tertullien achève ce tableau par une description allégorique; et termine tout l'ouvrage par un parallèle entre la patience chrétienne et le courage mondain. (Chap. xv.)

XXV. AUX CONFESSEURS (*).

Athlètes vénérables de Jésus-Christ! qui attendez les palmes du martyre, permettez que ce foible écrit parvienne jusqu'à vous, avec les alimens que la charité maternelle de l'Église, et le généreux désintéressement des frères, vous font passer dans vos liens (1). Page 155.

Les gladiateurs le plus consommés dans leur art ne trouvent pas mauvais que, non-seulement leurs maîtres dans la science des combats, mais les plus novices, mais les derniers du peuple, leur adressent des encouragemens.

(Le premier avis qu'il leur donne est de ne pas contrister l'Esprit-Saint, qui est descendu avec eux dans la prison). S'il n'étoit pas entré avec vous dans vos cachots, vous ne seriez pas ce que vous êtes Eph. IV. 30.

(*) *Ad martyres.* Ces deux titres se confondent ordinairement dans les écrits qui nous sont restés de la primitive Église. Pour avoir le titre de martyr, il suffisoit d'avoir persévéré dans sa confession, sans qu'il fût besoin d'y être mort. (Voy. Lombert sur la IVe lettre de S. Cyprien, pag. 44 de la trad. française.)

(1) « Les prisons publiques étoient le commun rendez-vous de tous les fidèles; nul obstacle, nulle appréhension, nulle raison humaine ne les arrêtoit. Ils y venoient admirer ces braves soldats, l'élite de l'armée chrétienne; et les regardant avec foi comme destinés au martyre, *martyres designati*, comme dit Tertullien, ils les voyoient déjà tout resplendissans de l'éclat de cette couronne qui pendoit déjà sur leurs têtes, et qui alloit bientôt y être appliquée. » Bossuet, *Panég.* pag. 300. Le saint évêque de Carthage recommandoit à son clergé d'avoir soin de fournir aux confesseurs détenus dans les prisons la subsistance convenable.

aujourd'hui, les captifs de Jésus-Christ. Appliquez-vous à l'y maintenir au milieu de vous, afin qu'il soit votre introducteur auprès de Dieu. La prison elle-même n'est pas inaccessible au démon; il peut y trouver des complices (1). La main du Seigneur ne vous y a conduits que pour en triompher, et achever la victoire que vous avez déjà remportée sur lui au dehors. Ne donnez pas à l'ennemi du salut lieu de dire: Ils sont dans mon domaine; je les tenterai par de basses animosités, par de lâches affections, par de vains combats d'amour-propre. Qu'il fuie à votre aspect, qu'il
Page 156. aille se cacher au fond de son repaire. La paix entre les chrétiens est un état de guerre contre le démon. (Chap. I.)

Ceux qui n'ont point obtenu la grâce de la réconciliation à l'Église, sont dans l'usage d'intéresser les confesseurs en leur faveur, de se faire des intercesseurs des martyrs détenus dans les fers. La paix qu'ils vous demandent, conservez-la dans vous-mêmes, pour la pouvoir donner aux autres.

En entrant dans votre prison, vous avez été séparés du monde. Que dis-je? c'est de ce moment que vous avez été affranchis de la prison du monde.

(1) *Domus quidem diaboli est et carcer, in qua familiam suam continet.* « La prison est, selon Tertullien, une maison où le diable loge sa famille, c'est-à-dire les misérables et les criminels. » Senault, *Panégyr.* tom. I, pag. 317.

C'est lui qu'il faut appeler de ce nom; lui qui recèle une bien plus profonde obscurité, puisque les ténèbres qui s'en répandent aveuglent l'esprit; lui qui courbe ses captifs sous de plus dures chaînes, puisque ce sont les âmes qui sont prisonnières; l'infection qui s'en exhale est bien plus malfaisante, parce qu'elle gagne jusqu'au cœur. Là, ce n'est pas le proconsul, c'est Dieu qui condamne. Vous habitez un cachot ténébreux, mais vous êtes lumière; vous êtes dans les liens, mais vous êtes libres pour Dieu. Dans l'infection de vos cachots, vous répandez la bonne odeur de Jésus-Christ. Permis de s'attrister à qui soupire après le siècle; mais le chrétien, alors même qu'il jouit de la liberté, a renoncé au siècle. Jusque dans les fers, il brave ses fers eux-mêmes. N'importe le lieu où vous êtes; vous êtes hors du siècle (1), et si vous manquez de quelques-unes des jouissances de la vie, vous les retrouverez à grand intérêt. Sans parler encore de la magnifique récompense dont Dieu couronne les martyrs, dès maintenant vous n'êtes point sans consolation, non plus que sans secours humain. Outre que la charité des frères

(1) « Eh que vous importe, dirois-je avec Tertullien, quel est votre « état dans le monde? Vivez en chrétiens; prenez pour modèles ceux « qui se sont sanctifiés; dès là vous êtes hors du monde. La séparation « vous en est commandée; elle ne vous est donc pas impossible; *Nihil « refert ubi sitis; christiani estis, extra sæculum estis.* » Segaud, *Car.* tom. 1, pag. 187. V. aussi Bossuet, *Panégyr.* pag. 298, 299.

pourvoit à vos besoins, vous y gagnez l'avantage de ne point apercevoir les simulacres des divinités étrangères, de ne point vous trouver mêlés parmi leurs profanes adorateurs; vous n'avez point à repousser ni l'odeur de leurs sacrifices impurs, ni les clameurs insensées des spectacles, ni l'aspect des scènes ou sanguinaires ou dégoûtantes qui s'y donnent. Vos yeux ne sont point blessés par la vue de tant d'infamies et de scandales. Vous n'avez à combattre ni les tentations ni les souvenirs; vous êtes hors de la persécution. La prison est pour le chrétien ce qu'étoit le désert pour les prophètes. Changez le nom: ce n'est plus qu'un séjour de retraite, où l'esprit s'émancipe en liberté, où il circule et se répand, non plus sous les épais ombrages ni sous les longues voûtes des portiques, mais dans les vastes avenues qui mènent à la patrie céleste. Tant que l'on y voyage, on n'est plus prisonnier; on oublie ses douleurs, quand on plonge dans le ciel. La pensée domine l'homme tout entier, et le transporte dans une région sans limite (1). Là où est votre cœur, là aussi est votre

Matth. VI. 21.

(1) Senault: «Il semble, selon la pensée de Tertullien, que l'esprit de l'homme n'est jamais plus libre que quand son corps est enchaîné, et que, sortant de son cachot sans le rompre, il emporte l'homme tout entier où il veut aller. Mais il est certain qu'il n'est jamais plus occupé de Dieu que quand il est séparé du monde, et que sa prison l'élève heureusement dans le ciel.» *Panég. de S. Pierre aux liens, Panégyr.* tom. II, pag. 258.

trésor : plaçons donc notre cœur dans le lieu où nous voulons trouver notre trésor. Il est fâcheux de se voir en prison soit; mais nous sommes les soldats du Dieu vivant. Quel soldat s'attendit jamais à trouver sous les armes de quoi contenter sa délicatesse (1). La paix n'est pour lui que l'apprentissage de la guerre. Rien qui ne s'achète ; rien qu'il ne faille arroser de ses sueurs. C'est par l'habitude du travail que le corps et l'esprit s'aguerrissent. De l'ombre passer au soleil, du soleil au ciel, de la tunique au baudrier, du silence aux saints cantiques, du repos à l'agitation ; voilà vos destinées. La nature souffre, mais la vertu y gagne. Athlètes de Jésus-Christ! vous allez soutenir le généreux combat où vous aurez pour juge le Dieu vivant, pour héraut l'Esprit-Saint, pour couronne les récompenses de l'éternité, les joies qui font la vie des célestes intelligences, une gloire ineffable pour la durée des siècles. C'est pour vous y préparer que, comme autrefois on exerçoit par de laborieuses épreuves et par de rigoureuses privations ceux qui aspiroient à disputer dans des jeux olympiques une couronne corruptible, dit l'Apôtre ; et plus on s'étoit péniblement exercé, plus on pouvoit se promettre la victoire : ainsi Jésus-Christ veut-il que nous préludions par tous les sacrifices au combat qui doit les couronner tous, et nous mettre en possession du prix

Page 157.

1 Cor. IX. 25.

(1) Massill. *Confér.* tom. I, pag. 245.

Matth. xxvi. 41. immortel qui nous est destiné. *La chair est foible et l'esprit est prompt*, nous dit l'oracle de la vérité. N'ayons donc aucune complaisance pour une chair condamnée à la foiblesse; conservons à l'esprit son empire. Que le plus foible cède au plus fort, et tire de lui la force qui lui manque; qu'ils se soutiennent l'un et l'autre par la pensée non des épreuves, mais du terme qui les réunit dans un salut commun. La chair pourra s'alarmer à la vue d'un glaive prêt à s'appesantir, d'une croix qui l'attend avec ses supplices, d'animaux rugissans qui appellent leurs victimes, d'un bûcher avec une mort la plus douloureuse de toutes, et de tout ce que l'art des tortures pourra faire inventer à nos bourreaux: mais qu'aussi l'esprit réponde aux foiblesses de la chair: que ces épreuves, toutes cruelles qu'elles sont, ont été, non seulement supportées souvent avec courage, mais recherchées par le simple désir de renommée et d'une gloire humaine; que l'on a vu jusqu'à des femmes disputer ici d'héroïsme avec les hommes.. « Rome idolâtre (faut-il que l'incrédulité du siècle nous oblige d'aller chercher des exemples jusque dans la profane antiquité?), Rome idolâtre vit la chaste Lucrèce s'immoler de sa propre main à la pudeur conjugale (1). » Mais, dit-on, c'est moins la mort qui effraie que les tourmens.
Page 158. Parlerai-je de cette Athénienne qui, plutôt que de

(1) M. l'évêq. de Sénez (de Beauvais), *Serm.* tom. III, pag. 59.

révéler le secret d'une conspiration, se coupa la langue avec ses dents, afin de prouver au tyran que la violence de la douleur n'obtiendroit pas d'elle la plus légère indiscrétion? Parlerai-je des jeunes Lacédémoniens, qui se laissent battre de verges et mettre en sang sous les yeux de leurs pères, qui les exhortent à la constance, et les félicitent quand la nature succombe plutôt que leur vertu? Voilà ce qu'a pu produire un vain fantôme de gloire. Quel est parmi nous celui à qui l'amour de la vérité n'inspire pas les mêmes sentimens qu'à ceux-là leur enthousiasme mensonger? Mais que parlé-je de gloire? il ne faut pas même à bien des hommes cette futile espérance, pour les exciter à braver tout ce qu'il y a de plus formidable dans la souffrance; il leur suffit d'un misérable orgueil, et de je ne sais quelle maladie d'esprit qui pousse des hommes accoutumés aux douceurs de la paix à se précipiter dans les combats. Vous les voyez affronter d'autres bêtes féroces, s'exposer avec joie à être déchirés par elles, et triompher des blessures qu'ils en ont reçues. Dieu a permis que le siècle eût ses héros pour nous animer, et nous confondre si nous tremblions de souffrir, pour les intérêts de la vérité et du salut, ce que d'autres hommes ont enduré pour le mensonge, et pour se perdre. Sans même aller chercher ces exemples de constance, regardons autour de nous: tant d'accidens insé-

parables de la condition humaine ne nous apprendront-ils pas à supporter courageusement ce qu'il faut bien endurer malgré soi? Combien tous les jours de victimes dévorées seulement, ou par les incendies qui les ont surpris tout vivans, ou par les ardeurs brûlantes de la maladie, par le fer des brigands, par la vengeance des ennemis; et mourant sans gloire comme sans récompense, à la suite des plus affreuses tortures!

XXVI. LE SCORPIAQUE.

Le livre intitulé *Scorpiacum* est une réponse dirigée contre les gnostiques, qui décrioient le martyre. Ce titre veut dire *antidote contre les piqûres du scorpion* (1). Tertullien donne ici dans un excès contraire. L'éloge qu'il fait du martyre va jusqu'à en faire une nécessité tellement rigoureuse que, sans le mérite du martyre, on n'a point droit à la récompense; maxime outrée, mais beaucoup moins dangereuse que l'autre, puisqu'il n'est pas moins certain qu'à défaut de persécuteurs de profession, le chrétien trouve en soi-même de quoi s'exercer à une sorte de martyre journalier, attaqué comme il l'est, tant au dehors qu'au dedans, par tous les ennemis du salut. C'est sous ce point de vue que nous recommandons au prédicateur la méditation de ce livre fécond en mouvemens généreux, en expressions hardies et pittoresques, dont tous nos grands maîtres ont su pro-

(1) S. Jérôme : *Scripsit Tertullianus, vir eruditissimus, insigne volumen, quod* Scorpiacum *vocat, rectissimo nomine quia arcuato vulnere in ecclesia venena diffundit, quæ olim appellabatur caïna hæresis. Advers. Vigilant.* pag. 285, tom. IV, édit. Martian.

fiter. Massillon, qui avoit peu lu les saints Pères, connoissoit bien ce traité de Tertullien; car il l'a fondu dans son panégyrique *pour la fête d'un saint martyr*, quoiqu'il ne l'ait pas cité. Bossuet et Bourdaloue, plus savans et plus exacts, aiment à faire connoître les sources où ils puisent.

Le premier rappelle plusieurs fois une belle expression qui se lit au premier chapitre du Scorpiaque, par laquelle Tertullien flétrit ces « chrétiens lâches, mal as- » surés dans leur foi, chrétiens en l'air, qui seront tout » ce que l'on voudra: *Plerosque in ventum, et, si placue-* Page 616.
» *rit, christianos* » (1). (Cap. I.) Tous deux, et la plupart des prédicateurs venus après, ont souvent allégué cette autre expression non moins remarquable : « Le martyre » est la dette de la foi, *Debitricem martyrii fidem* » Page 625.
(cap. VIII.) (2); toujours en le restreignant à la mortification des sens, et à la sévère exécution que la pénitence nous impose contre nos passions.

Dans ces jours où l'Église, pareille au buisson ardent d'autrefois, est investie de feux dévorans; l'hérésie l'assiége de toutes parts. C'est le gnostique qui s'élance de son repaire; c'est le Valentinien qui déguise sa marche tortueuse; ce sont

(1) Bossuet, *Serm.* tom. II, pag. 87. « C'est sans doute à cette expression qu'un de nos prédicateurs faisoit allusion en disant : « Tertullien, » pour marquer la légèreté de ces chrétiens qui se règlent par le respect » humain, les compare à des nuées qui sont emportées par les moin- » dres vents : *Christiani in omnem ventum.* Brettev. *Essais de serm.* tom. III, pag. 321.

(2) « La foi est obligée au martyre. » Bossuet, *Serm.* tom. IX, p. 345. Segaud, *Avent*, pag. 350. Perusseau, *Serm.* tom. I, pag. 11. Massillon, *Panégyr.* pag. 325. Brettev. *Serm.* tom. I, pag. 72, etc.

tous les détracteurs du martyre qui s'avancent, gonflés de venin, pleins d'un poison brûlant, lançant leurs dards; tous ligués pour l'anéantir. Des hommes innocens être, dit-on, exposés à d'aussi cruelles tortures! une secte de qui personne n'eut jamais à se plaindre, envoyée à la mort sans ombre de raison! Jésus-Christ, mort une fois, ne nous a-t-il pas affranchis de la mort? Dieu a-t-il besoin de mon sang, lui qui ne veut pas de celui des boucs et des taureaux? Voyez quel acharnement! ici des bûchers, là les pointes déchirantes du glaive, ailleurs les lions de l'amphithéâtre. D'autres, écrasés sous les coups, mutilés par les ongles de fer, vont achever leur martyre au fond des cachots. Tels que des animaux timides que l'on destine à la mort, nous sommes épiés, poursuivis à outrance. (Chap. I.)

L'interprétation qu'il donne au fait d'Aaron laissant construire le veau d'or est singulière.

Page 619. « Après que le souverain prêtre eut fait inutilement tous ses efforts pour détourner les Israélites d'un si damnable dessein, il leur demanda leurs chaînes et leurs bracelets, dans la créance qu'il eut que l'avarice les guériroit de l'idolâtrie. Mais comme il vit que ce dernier crime l'emportoit sur l'autre; touché de dépit, il jeta cet or et cet argent dans le feu; et ce judicieux élément, pour les charger de confusion et leur reprocher leur folie, changea ces métaux en un stupide animal, à dessein

de voir s'ils auroient l'effronterie de l'adorer : *Sapiens ignis vitulum finxit*, dit Tertullien (1). » (Chap. III.)

Qui impose une loi veut qu'on lui obéisse. Mon législateur souverain me commande de ne reconnoître d'autre Dieu que lui : de bouche ou d'action, n'importe ; il veut être obéi. Je lui dois l'hommage de la crainte et de l'amour, un dévouement absolu. J'ai fait serment de mourir sous ses drapeaux. Maître d'empêcher le concours d'événemens qui m'obligent à déclarer ma foi, il le permet, il l'ordonne. Son ennemi vient me défier au combat : je le deviens moi-même, si je cède lâchement. Mon devoir est de mourir à son service (Chap. IV.) Page 620.

Quel travers d'esprit dans le commun des hommes ! on repousse ce qui sauve ; on embrasse ce qui perd ; on court s'engager dans le péril ; on se dérobe au remède : c'est plus tôt fait de se laisser mourir que d'attendre guérison.

Ce que vous taxez de sévérité de la part de Dieu n'est que l'économie de sa providence. Cette plaie dont il vous frappe est un bienfait. Il vous fait gagner une récompense éternelle pour une épreuve d'un moment. Bien loin de vous en plaindre, rendez grâces à cette main qui vous châtie

(1) Traduit par Senault, *Panégyr.* tom. III, pag. 387.

pour votre bien. Ce qui vous arrive, il l'a éprouvé avant vous. On est homme avant d'être médecin.

La désobéissance du premier homme l'avoit condamné à la mort. La sentence devoit être irrévocable, si Jésus-Christ, en mourant pour nous, ne s'étoit substitué à notre place; et l'homme coupable se refuse à un remède auquel le Sauveur des hommes n'a pas dédaigné de se soumettre! il repousse une mort qui lui donnera la vie, lui qui se perd tous
Page 622. les jours en mourant par le péché! Si affamé pour le poison, il n'a que du dégoût pour le breuvage salutaire! (Chap. v.)

Voyez dans nos cités quels empressemens et quels honneurs accompagnent les combats que la superstition, soutenue par le goût du plaisir, inventa chez les Grecs. On a cru de tout temps que, pour enflammer l'émulation, apprécier la force du corps et l'étendue de la voix, il falloit donner aux athlètes la perspective d'une récompense, des spectateurs pour juges, le plaisir pour aiguillon: à ce prix, plus de répugnances, plus de blessures; on se laisse battre, déchirer, mettre en lambeaux, inonder de sang, et personne ne pense à accuser le juge du combat; tout disparoît sous le prestige des couronnes et des applaudissemens, des présens et des distinctions publiques, des images et des statues, de l'espérance de se survivre à soi-même dans la mémoire des hommes, et de la sorte d'immorta-

lité que la gloire du nom peut permettre. Vous n'entendez pas l'athlète couronné se plaindre des blessures qu'il a souffertes, pas même le vaincu. Quoi donc! Dieu n'auroit pas le droit de proposer ses exercices et ses combats, de nous faire descendre dans cette arène où il nous donne en spectacle aux anges et aux hommes, et à toutes les puissances? de mettre à l'épreuve la force de l'âme et de la chair? (Chap. VI.) 1. Cor. IV. 6.

Du moment où la religion a commencé à s'établir parmi les hommes, elle a trouvé des persécuteurs (1). Abel est agréable à Dieu; il excite la haine de son propre frère, qui le met à mort. L'impiété n'aura plus rien qui l'arrête dans la route du meurtre, après qu'elle en aura rougi l'entrée du sang d'un frère. Quand les justes sont sacrifiés, les prophètes ne seront pas épargnés. David est réduit à fuir; Élie ne sauve ses jours qu'en se cachant; Jérémie est lapidé; Isaïe scié; Zacharie meurt égorgé entre le vestibule et l'autel, laissant sur la pierre l'ineffaçable trace du sang qu'il a versé. Le précurseur de Jésus-Christ, Jean-Baptiste, venu annoncer l'abolition de la loi et des prophètes, plus que prophète lui-même, honoré du nom de l'ange du Nou- Page 624. Matth. XXIII. 35. *Ibid.* XI. 9. Malach. III. 1.

(1) Tertullien : *Cum odio sui simul esse cœpit veritas.* (*Apologet.*) S. Paul : *Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* Tous les panégyriques des saints, tous les sermons *sur les souffrances des justes.* Molinier *Serm. chois.* tom. XIII, pag. 67. Montarg. *Dict. apostol.* tom. VI, pag. 142, citant Tertullien.

veau-Testament, est la victime du brutal Hérode ; et sa tête devient le salaire d'une infâme prostituée. De tout temps ceux qui, agissant dans l'esprit de Dieu, dirigeoient leurs vues vers le martyre, ont justifié leur doctrine par leur propre exemple. Au milieu d'une ville lâchement obéissante à l'ordre d'adorer l'image de son monarque, les trois jeunes captifs d'Israël, animés d'une foi qui savoit être libre jusque dans les fers, étoient disposés à mourir pour combattre l'idolâtrie. Leur martyre, bien qu'il ne fût pas sanglant, n'en fut pas moins parfait. Dieu, qui vouloit témoigner que leur confiance en lui n'avoit pas été vaine, ne permit pas qu'ils eussent à souffrir davantage. (Chap. VIII.)

Page 625.

Dan. III.

Substituons encore la pénitence au martyre dans les lignes suivantes; et nous ne serons qu'exacts.

Page 623.

Dieu avoit prévu la foiblesse de notre nature, les embûches de notre ennemi, les séductions du siècle, les piéges au milieu de qui nous marchons, les périls auxquels la foi est exposée même après la régénération baptismale. Il prévoyoit combien méconnoîtroient les moyens de salut, souilleroient la robe nuptiale, obligeroient le pasteur à courir après eux par les montagnes et les solitudes pour les ramener au bercail en les chargeant sur ses épaules ; il nous a ménagé une dernière ressource et un renfort puissant. (Chap. VI.)

Il finit en proposant l'exemple des apôtres et de tous les saints.

Tout ce que les apôtres ont eu à souffrir, nous le savons; il me suffit de parcourir le livre des Actes, je n'en demande pas davantage: j'y vois à chaque page leur emprisonnement, leurs tortures par les chaînes, par les fouets, par les grêles de pierres, par les insultes des Juifs, la haine des proconsuls. Les plumes qui nous ont transmis leur histoire sont, pour ainsi dire, trempées dans leur sang; partout où j'en rencontre le récit, j'apprends à souffrir. (Chap. XIII.) Page 633.

XXVII. DE LA FUITE EN TEMPS DE PERSÉCUTION.

Est-il permis de fuir dans la persécution? Telle est la question à laquelle Tertullien répond par la négative. Son génie ardent le portoit à tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux. « Tertullien, dit un de nos écrivains, n'avoit » pas cette sobriété de sagesse tant recommandée par » l'Apôtre, mais ce zèle indiscret qui charge l'homme » de fardeaux insupportables à sa foiblesse (1) ». L'Esprit-Saint, qu'il appelle l'inspirateur de toute vérité, a mis sous la plume de saint Cyprien, de saint Pierre d'Alexandrie, de saint Athanase, le correctif de cette morale contraire à la parole expresse de Jésus-Christ (2). Le principe d'où part Tertullien, c'est que rien n'arrive indépendamment de la volonté de Dieu. Page 689.

(1) Houteville : *La relig. chrét. prouvée par les faits, Disc. prélim.* pag. 38.

(2) Matth. x. 23. *Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam.* Tertullien veut que cet ordre, donné par le Sauveur à ses apôtres, ne les obligeât que pour un temps, et pour la Judée seule. c. VI et VII.

Matth. III. 12. Dieu permet les persécutions pour éprouver la fidélité de ses serviteurs. C'est le van où se fait la séparation du froment d'avec la paille qui se trouve mêlée dans l'aire; c'est l'échelle mystérieuse de Jacob où les uns montent, et d'où les autres descendent; une arène où le Seigneur appelle ses athlètes pour décerner les couronnes aux vainqueurs. Dans quel temps la foi est-elle plus vive que dans celui où elle est le plus éveillée par la crainte, exercée par le jeûne, par la prière, par une mutuelle charité entre les frères? Tous les sentimens sont absorbés par la crainte et l'espérance. (Chap. I.)

Gen. XXVIII. 12.

Page 690. Il est bien vrai que la persécution est l'œuvre du démon, puisque tout ce qui est injuste remonte à lui comme à son auteur; et quoi de plus injuste que de traiter les plus innocens des hommes comme s'ils en étoient les plus criminels? Mais toute sa perversité n'est qu'un instrument dans les mains de Dieu, qui s'en sert pour manifester sa force dans la foiblesse, et pour confondre l'iniquité. Le démon n'a de pouvoir sur les serviteurs de Dieu qu'autant qu'il plaît à Dieu de lui en accorder. Exemple de Job et des apôtres. (Chap. II.)

II Cor. VIII. 12.

Dieu, souverain maître des événemens et des peuples, permet que le feu de la persécution s'allume; il saura bien l'arrêter quand il le jugera à propos. (Chap. III.)

Page 691. De ces principes Tertullien va droit à la conclusion:

il n'est jamais permis de fuir, pas plus que de se racheter par argent. (Chap. IV.)

(A l'objection, « En ne fuyant pas, je cours le risque de succomber, » il répond :) En êtes-vous certain ? Si vous l'êtes, c'est déjà fait. Si vous ne l'êtes pas, pourquoi dans l'incertitude préjuger la question, manquer de confiance en Dieu, vous mettre en opposition avec sa volonté, toujours raisonnable, toujours bienfaisante ? C'est renoncer à la foi, que de n'être pas dans la ferme résolution de la confesser. Le saint martyr Rutilius avoit eu beau fuir, changer souvent de retraite, essayer par de l'argent de se dérober au danger, et se croire bien assuré de la vie; toutes ses précautions n'empêchèrent pas qu'il ne fût arrêté et conduit devant le juge. Condamné au feu, il bénit Dieu d'un bienfait auquel il avoit cherché inutilement à se soustraire (1). A quoi sert de fuir? Dieu saura bien vous retrouver. (Chap. V.) Page 692.

Tertullien discute les passages de l'Écriture qui combattent sa doctrine. On admire la subtilité de son génie, et la chaleur de son argumentation.

« Qui fuyoit, reviendra au combat. »—Oui, peut- Page 696.

(1) Sa fête est marquée au 2 août. « Cet exemple étoit nécessaire, dit M. de Tillemont, en un temps principalement où Tertullien et les autres montanistes, passant à une extrémité opposée à celle où étoient les gnostiques, mettoient en œuvre tout le faste de la philosophie stoïcienne pour persuader aux chrétiens qu'il étoit défendu de fuir la persécution, et exposoient ainsi les foibles au péril de perdre leur foi. » Baillet, *Vies des saints*, tom. V, in-4°, pag. 38 du mois d'août.

être pour fuir encore. Le moyen de vaincre, lorsqu'en fuyant on a été vaincu? Le généreux guerrier, bien fidèle à son général, que celui qui, avec la puissante armure que nous donne l'Apôtre, déserte le champ de bataille, au moment où le son de la trompette vient frapper son oreille! Est-ce donc un si grand mal de mourir? car il faut bien en venir là. Vainqueur ou vaincu, n'importe. J'aime mieux que l'on me plaigne, que d'avoir à rougir. N'y a-t-il pas plus de gloire pour un soldat à mourir les armes à la main, qu'à se sauver en les abandonnant? « Vous chrétien, vous avez peur d'un homme, vous qui devez vous rendre redoutable aux démons! vous qui portez dans ce nom de quoi faire trembler le monde, puisque vous avez par ce nom l'autorité de le juger; »(1) vous revêtu de Jésus-Christ, puisque vous avez été baptisé en son nom! (Chap. x.)

Ephes. vi. 11.

Gal. iii. 27. 27.

Dans le sens outré de Tertullien, il n'y a pas un moindre mal à se racheter dans la persécution qu'à la fuire.

Page 697. Vous racheter! mais vous l'êtes; vous avez coûté à Jésus-Christ bien plus que de l'argent.

Bossuet, laissant là ce qu'il y a de répréhensible dans ce livre, s'arrête à ces sentimens vraiment dignes de l'ancienne Église, et de l'esprit du christianisme: « O honte de l'Église (s'écrie-t-il avec Tertullien, en traduisant ses paroles)! un chrétien sauvé par argent! un chrétien riche

(1) Trad. par Larue, *Serm. sur le respect humain, Avent.* p. 288.

pour ne souffrir pas! a-t-il donc oublié que Jésus-Christ s'est montré riche pour lui par l'effusion de son sang? Sachons qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés, et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée (1). » (Chap. XII.)

XXVIII. DU MANTEAU (*).

Tertullien avoit quitté la longue toge romaine adoptée à Carthage, pour le manteau plus court des philosophes. On l'en blâmoit; il crut devoir se justifier, et publia ce petit ouvrage, que l'on peut regarder comme un jeu d'esprit remarquable par une étendue prodigieuse de connoissances dans l'histoire tant ancienne que contemporaine. Juvénal n'a rien de comparable à l'énergie de Tertullien décrivant les désordres de son temps. La gravité de la chaire chrétienne n'a pas dédaigné d'y faire quelques emprunts. Senault, par exemple: « Les Pères de l'Église ont dit que Dieu avoit traité l'homme, depuis son péché, comme un esclave rebelle; qu'il l'avoit couvert de peaux pour lui apprendre qu'il étoit devenu semblable aux bêtes; qu'il l'avoit mis dans le monde comme dans une minière, et qu'il l'avoit obligé de remuer la terre pour se nourrir, comme la remuent les criminels pour y trouver les métaux (2). »

(1) *Serm. sur l'esprit du christian. pour le jour de la Pentecôte*, tom. IX, pag. 75.

(*) *De pallio*. Le P. Malebranche, tout en admirant les *descriptions pompeuses et magnifiques* qui se rencontrent dans ce petit ouvrage, en blâme le sujet, et surtout l'obscurité. *Recherch. de la vérité*, liv. II, ch. III, pag. 308.

(2) *Panégyr.* tom. III, pag. 578.

Ce sont en effet les expressions de Tertullien dans cet ouvrage (1); et Bourdaloue, qui les rappelle dans son sermon sur l'*oisiveté*, ne manque pas d'en faire connoître l'auteur. Après avoir cité les paroles de la Genèse, *Dieu fit à Adam un habit de peaux* : « Sans doute pour lui signifier qu'en péchant il s'étoit dégradé lui-même, et qu'il étoit déchu de la liberté des enfans de Dieu, dans un esclavage honteux et pénible; car l'habit de peaux, poursuit Tertullien, étoit affecté à ceux que l'on condamnoit aux mines; et Dieu le donna à Adam, afin qu'il ne considérât plus sa vie que comme un continuel travail (2). »

Page 134.

Pages 136, 138.

Le luxe des habits avoit fourni à Tertullien une censure éloquente, dont un autre de nos prédicateurs (le Père Larue) a saisi habilement les traits généraux, pour les appliquer à un genre de désordres où nous avons surpassé les Grecs et les Romains.

« On voit l'or et les pierreries, dit Tertullien, sur les mains occupées aux ministères les plus vils. On voit des personnes inconnues, à peine sorties de la poussière, gémir au fond du cœur du désavantage de leur condition, et tâcher de s'en consoler par la multitude et l'affectation de leurs parures. »

« Tertullien nous est témoin que les plus nobles d'entre les païennes avoient quitté ces habits majestueux dont l'appareil embarrassant marquoit, dit-il, et défendoit en même temps l'ancienne dignité de la pudicité romaine : *Indices custodesque dignitatis habitus* (3). »

(1) *Dehinc eum de originis loco exterminat; pellitus orbi, ut metallo, datur.* cap. III.

(2) *Domin.* tom. I, prem. part. pag. 283.

(3) *Sur le luxe des habits. Serm. de l'Avent.* pag. 238, 239, 255.

Observons que l'éloquent jésuite auroit pu donner à sa traduction plus d'âme et de vérité, en y ajoutant d'autres passages qu'il eût rendus beaucoup mieux que nous.

Toutes les passions sont devenues autant d'incendies; c'est à qui en attisera la flamme.

Le génie du luxe, sans cesse enchérissant sur lui-même, ne s'est pas borné à ces vastes approvisionnemens que lui fournissoit la nature: du nécessaire, on avoit bientôt passé à la parure; le faux honneur de paroître plus considérable en se grossissant (1), a imaginé les formes diverses de vêtemens. (Chap. IV.) Page 134, 135.

Voyez ces repaires publics ouverts à la prostitution; voyez ces courtisanes effrontées, qui font de l'artifice un trafic; ou plutôt, si vos yeux ne doivent pas même s'abaisser sur ces lieux infâmes, où la pudeur est égorgée au grand jour, jetez-les, bien que de loin, sur nos dames. Page 136.

Vous retrouvez Tertullien sous la plume du Père de Larue, dans une autre imitation qu'il doit encore au même ouvrage.

« Le miroir n'a point de voix pour reprocher aux hommes leur laideur; il ne laisse pas de les en faire rougir par la seule image qu'il leur en met devant les yeux: tel étoit, dit Tertullien, le chrétien

(1) Belle expression, que Bossuet s'est appropriée dans un de ses sermons *sur l'honneur*, tom. IV, pag. 161.

des premiers siècles en présence des païens : *Etsi eloquium quiescat, ipse habitus sonat, auditur dum videtur.* Voir alors un chrétien, c'étoit l'entendre, c'étoit s'instruire de son devoir ; sa seule vue étoit une invective contre les mauvaises mœurs, une leçon de pudeur et de modestie (1). »

Mais Bossuet, bien mieux encore que le P. de Larue, s'est pénétré du génie de Tertullien, quand il dit en citant ce même ouvrage :

Page 157. « Je ne suis point dans l'intrigue, dit le grave Tertullien, dans le docte livre *de Pallio :* on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands ; je n'assiège ni leurs portes ni leur pas-
Page 158. sage ; je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau ; je ne vais ni aux marchés ni aux places publiques, j'ai assez à travailler en moi-même. C'est là ma grande et ma seule affaire, *in me negotium mihi est* (2). » (Chap. v.)

Et encore :

« L'on craint de passer pour un homme inutile, et de rendre sa vie méprisable : *Sed ignavam infamabis.* Il faut faire quelque figure dans le monde ; y devenir important, nécessaire ; servir l'état et la patrie : *Patriæ et imperio, reique vivendum est.* Ainsi le temps s'écoule sans s'en apercevoir. Sous ces spécieux prétextes, on contracte chaque jour

(1) *Serm. sur le respect humain, Avent*, pag. 287.
(2) *Sermons*, tom. III, pag. 409.

de nouveaux engagemens avec le monde, loin de rompre les anciens. L'unique nécessaire est le seul négligé. Et enfin, après avoir été le jouet du temps, du monde et de soi-même, on est surpris de se voir arrivé, sans préparation, aux portes de l'éternité (1). »

XXIX. DES SPECTACLES.

Un des ouvrages le plus justement célèbres de Tertullien est celui dans lequel il combat les spectacles (2).

(1) Bossu *Panégyr.* pag. 27, 28.

(2) Ce su tfut traité dans le dernier siècle avec un succès éclatant par le P. Beauregard, jésuite missionnaire (*a*). Je l'entendis un jour qu'il prêchoit à Saint-Sulpice ce sermon, l'un des plus courus de ce prédicateur, vraiment apôtre. Je m'en souviens; l'impression fut vive et universelle. J'entendis un prélat, auprès de qui je me rencontrois, dire à son voisin : Tertullien n'eût pas été plus éloquent ; et l'autre répondre : Je crois plutôt, monseigneur, que le prédicateur n'est pas plus éloquent que Tertullien. Le plan du sermon étoit simple : les spectacles y étoient combattus par la tradition et par les argumens tirés de la religion et de l'expérience. Le P. Beauregard, enchérissant sur la fameuse réponse de Bossuet à Louis XIV, établissoit qu'il y a contre les spectacles les plus graves autorités, et pas un exemple légitime en leur faveur.

On a recueilli à diverses époques les témoignages de la tradition, qui tous les condamnent, et dont pas un ne les absout. Les noms de S. Clé-

(*a*) L'on vient de mettre au jour un choix ou analyse mutilée de ses *sermons* (1 vol. in-12, Paris, 1820). Ce qui ne pouvoit pas se transmettre sur le papier, c'étoit le noble extérieur du prédicateur, son air pénétré, son admirable organe, et le pittoresque de son geste, quelquefois trop abandonné. Son sermon sur les spectacles est la pièce la plus remarquable de ce recueil. Il n'est, d'un bout à l'autre, que la paraphrase, souvent la traduction du traité de Tertullien.

Par les principes qu'il établit, Tertullien ramène toute la question à son vrai point de vue : Qu'est-ce que le chrétien ? qu'est-ce que le théâtre ?

Page 89. Le chrétien, c'est le disciple de Jésus-Christ; le serviteur de Dieu, appelé par sa profession et ses destinées aux plus intimes communications avec Dieu. C'est donc la morale de Jésus-Christ, c'est la loi de Dieu qui doit faire la règle de nos mœurs (1).

Tels sont ceux à qui Tertullien adresse cet écrit : *Dei servi, qui cum maxime ad Deum acceditis.*

D'un côté l'on ignore sa loi ; de l'autre on veut

ment d'Alexandrie, de Tertullien, de S. Cyprien, de Lactance et d'Arnobe, de S. Ambroise et de S. Augustin, de Salvien et de S. Jean-Chrysostôme, de S. Charles Borroméc et de S. François de Sales, des conciles et de plusieurs de nos rois, paroissent avec honneur dans la longue chaîne de cette antiquité si hautement déclarée contre ces sortes de divertissemens, auxquels les sages païens eux-mêmes ne pardonnoient pas les désordres qui s'y attachent. Les *lettres de M. Després de Boissy* publiées *contre les spectacles* ajoutent les témoignages des temps modernes; et cet ouvrage, fort bien fait, peut apprendre beaucoup de choses au prédicateur lui-même, pourvu qu'il sache faire un choix dans cette vaste accumulation de matériaux, et les réduire à une vigoureuse analyse. L'abbé Clément a suivi cette méthode avec succès dans son sermon sur les spectacles (*a*), où il examine : « Si le théâtre est, comme » on le prétend, indifférent en soi; et quand même on pourroit le con- » siderer comme indifférent en soi, s'il est vrai que l'innocence n'y » coure aucun risque. » Il enchaîne à cette double question les passages des Pères, particulièrement de S. Jean-Chrysostôme et de Tertullien. Ce discours est une des plus estimables productions de ce prédicateur.

(1) Bourdaloue, *Serm. sur le caractère du chrétien. Domin.* tom. IV, pag. 48, et tout le *discours*. Clément, *sur les spectacles*, *Carême*, t. II, p. 180. Montargon, *Dict. apostol.* art. *spectacles*, t. XII, p. 611.

(*a*) *Carême*, tom. II, pag. 177 et suiv.

l'interpréter au gré de ses préjugés ou de ses passions. Tel est l'empire de la séduction, que l'on méconnoît le danger, parce qu'on ne le soupçonne pas, ou qu'on le dissimule par une fausse conscience (1). Il faut instruire les uns, désabuser les autres.

Qu'est-ce donc que le chrétien? Alors toutes les lois condamnoient les chrétiens au martyre, *christianos expeditum morti genus* (2). Ils le savoient bien, et parce que, à tout moment, ils s'attendoient à mourir, ils s'entretenoient dans cette espérance par la fuite des plaisirs, s'exerçant au mépris de la vie par le retranchement de tout ce qui peut y attacher, *amputatis quasi retinacutis ejus*. On ne regrette point ce qui ne fut pas une privation. Y renoncer volontairement, c'étoit satisfaire à ses propres inclinations, autant qu'obéir à la loi divine.

Ce qui fut vrai du temps de Tertullien n'a pas cessé de l'être pour les jours où nous sommes. Dans tous les temps, le chrétien doit mourir à soi-même. La foi chrétienne, dit ailleurs le même Père, est un continuel en-

(1) *Tanta est voluptatum vis, ut ignorantiam protelet in occasionem, et conscientiam corrumpat in dissimulationem.* Bourdaloue développe éloquemment cette proposition par les mêmes paroles de Tertullien, dans le commencement de son *serm. contre les divertiss. du monde, Dominic.* tom. II, pag. 55, 56. Voy. aussi Beauregard, p. 27.

(2) « Savez-vous ce que c'est que les chrétiens? C'est, dit Tertullien, » un genre d'homme destiné à la mort. Remarquez qu'il ne dit pas » condamné, mais destiné à la mort, parce qu'on ne les condamnoit » pas par les formes, mais plutôt qu'on les regardoit comme dévoués » au dernier supplice par le seul préjugé d'un nom odieux. » Bossuet, *Panégyr.* pag. 305. La Colomb. *Serm.* tom. III, pag. 74.

gagement au martyre, *debitricem martyrii fidem* (1). Le chrétien est l'homme de la pénitence et de la mortification, l'homme du cilice et de la cendre, *conciliciatus et concineratus* (2).

Persuadés que la frivolité du théâtre étoit incompatible avec l'austère gravité de l'Évangile, les fidèles d'alors s'abstenoient des spectacles du cirque et de l'amphithéâtre, au point que nous avons vu les écrivains du paganisme leur en faire un crime (3). Tertullien en convient dans son Apologétique (4), et ne manque pas de le rappeler ici.

On cherchoit à expliquer l'indifférence des chrétiens pour les divertissemens du théâtre, par le prétendu fanatisme qui les faisoit courir à la mort, et ne leur laissoit que du dégoût pour tous les plaisirs de la vie.

Quel attrait les spectacles pouvoient-ils offrir à des hommes qui n'avoient qu'un moment à vivre? L'attachement au plaisir pouvoit-il s'allier avec la disposition de mourir pour la cause de Dieu? Ce n'est pas la mort qui fait peur; on sait bien qu'elle est inévitable : mais le plaisir, sans qui ce n'est plus vivre, est un besoin pour le sage comme pour celui qui l'est le moins. (Chap. II.)

On les condamnoit, on les plaignoit; on se gardoit bien de les imiter.

(1) *In Scorpiaco*, cap. VIII.

(2) *De pudicitia*, cap. XIII.

(3) Celse dans Orig. l. VIII, ch. XXI, XXIV, XXVIII. Octave dans Minutius-Félix : *Non spectacula visitis, non pompis interestis*. p. 105, éd. Varior.

(4) Cap. XXXVIII. Sur quoi l'on peut consulter les *Serm.* du P. de la Colombière, contre *les divertissemens du carnaval*, tom. III, pag. 46, 47, 173, où Tertullien lui prête une si puissante autorité.

Il en eût trop coûté pour être chrétien à pareil prix; et la peur d'un tel sacrifice éloignoit de la religion plus encore que la crainte de la mort (1).

C'est donc un principe certain que, dans la profession de la vérité chrétienne, telle que Tertullien la conçoit, le théâtre ne s'allie pas avec l'Évangile : *Ista non competunt veræ religioni, et vero obsequio erga Deum verum.*

La fuite des dangereux divertissemens est la marque la plus caractéristique du chrétien, au jugement de quiconque ne l'est pas (2). Sans nous embarrasser donc de l'opinion des païens, écoutons ce que nous disent nos saints oracles (3). Page 90.

« L'ignorance de l'esprit de l'homme n'est jamais plus présomptueuse, ni ne prétend jamais mieux philosopher et raisonner, que quand on veut lui interdire l'usage de quelque divertissement et de quelque plaisir dont elle est en possession, et qu'elle le croit légitimement permis; car c'est alors qu'elle se met en défense, qu'elle devient subtile et ingénieuse, qu'elle imagine mille prétextes pour appuyer son droit, et que, dans la

(1) *Plures denique invenias quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta.* Voy. Bossuet citant Tertullien, *Serm.* tom. v, pag. 87. Le P. Le Jeune, *Serm. contre les divertiss. du monde*, tom. II, *Serm.* LXII, pag. 548. Fromentières, *Serm.* tom. I, pag. 440.

(2) *Hinc vel maxime intelligunt factum christianum esse repudio spectaculorum.* Tertull. *De spect.* cap. XXIV.

(3) Beauregard : Avant d'entendre vos auteurs, permettez-moi de vous citer les miens, et d'abord l'autorité vénérable de l'Église. p. 43.

crainte d'être privée de ce qui la flatte, elle vient à bout de se persuader que ce qu'elle désire est honnête et innocent, quoiqu'au fond il soit criminel et contre la loi de Dieu (1). »

Ce sont là les maximes fondamentales auxquelles notre ministère doit toujours ramener la discussion sur ces sortes de divertissemens. Leur développement fournit la réfutation la plus décisive des motifs dont les apologistes du théâtre appuient sa défense.

Est-il bien vrai que la religion et la conscience proscrivent l'innocent plaisir de voir et d'entendre? Dieu s'offense-t-il de divertissemens qui peuvent se concilier avec le culte qui lui est dû, tant qu'on va les prendre dans un temps et dans des lieux où on peut le faire sans manquer à sa loi? (2) Pourquoi renoncer à des jouissances que Dieu autorise, puisque c'est de sa main libérale que l'homme tient tout ce qui les compose; et s'il les a données pour l'usage et pour l'agrément de la vie, quel mal peut-il y avoir à en profiter (3)? (Chap. II.)

Tertullien distingue en général l'usage de la chose d'avec son abus; ce que Dieu a fait, d'avec ce que le démon a ajouté à son ouvrage.

(1) Traduit par Bourdaloue, *Serm. sur les divertissem. du monde*, *Dominic.* tom. II, pag. 55, 56.

(2) *Nihil obstrepere religioni in animo, et in conscientia, tanta solatia extrinsecus oculorum vel aurium; nec vero Deum offendi oblectatione hominis, qua, salvo erga Deum metu et honore, suo in tempore, et suo in loco frui scelus non sit.* (cap. I.)

(3) *Omnia a Deo instituta, et homini attributa; et utique bona. Inter hæc deputari universa ista, ex quibus spectacula instruuntur.*

Il ne suffit pas de regarder par qui telle chose a été faite; il faut considérer par qui elle a été détournée. Il y a bien de la différence entre conserver et corrompre. La morale du paganisme lui-même s'accorde avec nous pour ranger dans la classe du mal une foule de choses dont les instrumens nous ont été donnés par le Créateur. Par exemple, le fer et le poison attentent à la vie des hommes. Dieu a donné à l'homme et le fer et les plantes dont il compose son poison: étoit-ce pour en faire un assassin? L'or, l'argent, l'airain, l'ivoire, sont des présens de sa munificence; l'idolâtrie les fait servir au culte de ses fausses divinités (1). Dieu en les créant a-t-il voulu qu'on les employât contre lui-même, et qu'on en fît la pompe d'une sacrilége impiété? Ne voyez plus l'œuvre de Dieu dans ce qui l'offense... L'homme qui s'est abandonné à tous les crimes en est-il moins l'ouvrage de Dieu? plus encore, son image. Pas une faculté de son intelligence, pas un de ses organes, ni de ses sens, dont il n'ait fait un instrument d'iniquité: étoit-ce Page 90.

(1) « Le démon, n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, se déclare ouvertement le rival de Dieu; et tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures, pour les opposer à son maître, que fait-il? Du moins il adultère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien, il apprend aux hommes à en corrompre l'usage; et les astres, et les élémens, et les plantes, et les animaux, il tourne tout en idolâtrie. Il abolit la connoissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il se fait adorer en sa place. » Bossuet, *Serm.* tom. IV, pag. 188.

là l'intention de son divin auteur? Non certes; le Dieu qui hait jusqu'à la pensée quand elle est criminelle ne nous a pas doués de si brillans avantages pour que nous les détournions à notre perte, quand ils peuvent servir à notre salut, puisque c'est sur le mauvais emploi que nous en aurons fait que portera notre condamnation. (Chap. II.)

« Oui, dit-on, pour l'abus, à la bonne heure, on a raison de le condamner; mais l'abus ne détruisant pas l'institution, confondre l'un avec l'autre, n'est-ce pas être aussi trop rigoureux? d'autant mieux, ajoutoient, au sein même du christianisme, quelques personnes peu éclairées, d'autant mieux que les oracles de la loi n'avoient rien prononcé nommément contre les spectacles; leur silence n'en étoit-il donc pas l'apologie (1)? »

(Notre vénérable antiquité tout entière répond que l'Écriture et l'Évangile en ont plus dit en se

(1) *Convertamur magis ad nostrorum retractus. Quorumdam enim fides aut simplicior, aut scrupulosior, ad hanc abdicationem spectaculorum de Scripturis auctoritatem exposcit, et se in incertum constituit, quod non significanter neque nominatim denuncietur servis Dei abstinentia ejusmodi.* Et ibid. cap. xx : *Obtendunt nullam ejus abstinentiæ mentionem specialiter in scripturis determinari, quæ directo prohibeat ejusmodi conventibus inseri servum Dei.* pag. 99. « Les reproches contre les spectacles portent à faux; car enfin l'Écriture ne les condamne pas. » Beauregard, *Anal.* page 28. « On demande: Si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les apôtres n'ont-ils rien dit d'un si grand péril et d'un si grand mal? » Bossuet, *Reflex. sur la comédie*, dans le tom. VII de la collection in-4°, Paris, 1744.

taisant sur ce point, que s'ils s'étoient expliqués par des défenses expresses) (1).

On sait trop que, malgré l'autorité de tous les Pères, l'objection s'est renouvelée dans les temps modernes, et sous des plumes qui n'étoient pas celles de l'incrédulité. Tertullien l'avoit foudroyée.

L'Écriture n'a pas dit explicitement: Vous fuirez les assemblées du cirque et les jeux du théâtre, comme elle a dit en termes exprès: *Vous ne tuerez point, vous n'adorerez point d'idoles, vous ne serez point adultère ni menteur.* Mais elle a dit par la bouche des Prophètes: *Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller à suivre le conseil des impies; qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est point assis dans la chaire contagieuse des libertins* (2). (L'auteur applique au théâtre chacune de ces désignations).

Page 91.
Exod. xx. 13.
Lévit. xxvi. 1.
Rom. xiiii. 9.
Ps. i. 1.

Si David, dans un esprit prophétique, a flétri sous le nom de *conseil d'impiété* et de *chaire de pestilence* l'assemblée où quelques Juifs devoient porter contre Jésus-Christ l'arrêt de mort, combien plus cette nombreuse réunion de tout un

(1) *Verecundiam passa plus interdixit, quia tacuit.* S. Cyprian. *seu autor libri de spectac. S. Cypriano adscriptus;* ed. Pamel. pag. 414, col. 1; ed. Oxon. pag. 3, col. 2. La Colomb. *Serm.* tom. iii, pag. 175. Le P. Cruizet étend cette pensée dans ses *Réflex. spirit.* tom. ii, pag. 81.

(2) S. Clément d'Alexandrie dirige les mêmes expressions contre ceux qui assistent au théâtre. *Pedag.* liv, iii, ch. xi. Bossuet presse la réfutation par des témoignages nombreux et décisifs. *Supr.* pag. 671-673.

peuple qui ne conspire pas moins contre lui! A votre gré, les païens, les pécheurs de profession, les ennemis déclarés de Jésus-Christ, seroient donc moins impies que les Juifs? Non, le crime est le même. Le Prophète avoit en vue ceux-ci aussi bien que les autres, et les assemblées du théâtre et le conseil des Juifs. Les sacriléges profanateurs de la loi de Jésus-Christ, aussi bien que les meurtriers de sa personne, ne forment pas moins et ce conseil d'impiété et cette chaire de pestilence que David dénonçoit à l'indignation de la postérité. Ce que l'Écriture adresse aux particuliers s'applique à tous les préceptes qu'elle donne; les défenses qu'elle impose regardent le genre humain tout entier. (Chap. III.)

L'auteur du *Traité contre les spectacles*, attribué à saint Cyprien, pousse encore plus loin et l'argument et la réponse. «Bien loin de défendre les spectacles, l'Écriture, nous dit-on, les autorise, en nous montrant un David dansant devant l'arche, un saint Paul empruntant ses plus belles comparaisons aux combats du cirque et de l'amphithéâtre. » Il répond: Des chrétiens, des hommes du moins qui font la profession de l'être, oser chercher dans l'Écriture l'apologie des infamies du théâtre, mêlées aux superstitions de l'idolâtrie (1)! Mais quelle comparaison entre le saint enthousiasme du

II Reg. VI. 14.
I Cor. IX. 13.

(1) *Non pudet, non pudet, inquam, fideles homines et christiani sibi nominis auctoritatem vindicantes, superstitiones vanas gentilium cum spectaculis mixtas de Scripturis cœlestibus vindicare, et auctoritatem idololatriæ conferre?* Apud S. Cyprian. ed. Pamel. pag. 413.

prophète roi, et les jeux indécens de vos spectacles profanes! David s'abandonnoit-il à d'obscènes mouvemens? représentoit-il en présence du Seigneur les excès de la débauche (1)? Et quand saint Paul prend ses similitudes dans les combats du cirque, est-ce donc pour les permettre, ou seulement pour exciter à la vertu évangélique par l'espoir des récompenses, en demandant pour le service de Dieu la même émulation qui animoit les infidèles pour leurs couronnes terrestres et périssables (2)?

Un autre docteur, plein de l'esprit de cette antiquité sainte, en a fait passer le langage dans ces paroles :

« Si la comédie est dangereuse, pourquoi, demande Bossuet, Jésus-Christ et ses apôtres n'ont-ils rien dit d'un si grand péril et d'un si grand mal? » et il répond : « Ceux qui voudroient tirer avantage de ce silence n'auroient encore qu'à autoriser les gladiateurs, et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Écriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essuyé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre : que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses sont proscrites avec elles dans l'Écriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées dans tous les passages, où sont rejetées, en général, les choses déshonnêtes. Il en est de même des représentations des théâtres. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit :

(1) *Nulla enim obscenis motibus membra distorquens desaltavit græcæ libidinis fabulam.* Apud S. Cyprian. ed. Pamel. pag. 414.

(2) *Argumentum est excitandæ virtutis, non permissio*, etc. Ibid. Voy. Beauregard, pag. 34 et suiv.

II Joan. III. 15. *N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est point*
Ibid. 16. *en lui; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, laquelle concupiscence n'est pas de Dieu, mais du monde* (1).»

Tout cela, Tertullien l'avoit dit avant Bossuet.

Page 96. On se prévaut, dit-il, du silence de l'Écriture, parce que le mot de spectacle ne s'y trouve pas formellement énoncé; comme si le spectacle n'y étoit pas condamné dans sa source, qui est *la concupiscence du siècle*. Par ce seul mot, il me semble que l'Écriture nous défend assez clairement toute espèce de plaisirs et de spectacles, comme étant propres à exciter en nous les appétits déréglés du cœur et des sens (2).

Page 91. Le silence des Écritures: je vous opposerai moi, poursuit Tertullien (3), votre propre confession de

(1) Bossuet, *Maximes sur la comédie*, tom. VII de l'édit. in-4° des Bénédict. pag. 670 et suiv.

(2) *Propter eos qui maxime sibi blandiuntur, quod non nominatim abstinentia illa præscripta sit, quasi parum etiam de spectaculis pronuncietur, cum concupiscentiæ sæculi damnantur.... Opinor generaliter nominatæ concupiscentiæ continent in se et voluptates. Æque generaliter intellectæ voluptates specialiter et in spectacula disseruntur.* cap. XIV. Beauregard : « L'Écriture ne les condamne pas! Et moi je soutiens que l'Écriture les condamne à chaque page, etc. » *Supr.* pag. 28.

(3) « Quand les Pères vouloient autrefois détourner les fidèles de certains divertissemens qui ont été de tout temps la passion du monde, et par lesquels les hommes du monde se sont de tout temps distingués, ils ne leur en apportoient point d'autre raison, sinon qu'ils étoient chré-

foi. Lorsqu'au jour de notre baptême nous avons déclaré vouloir servir la loi de Jésus-Christ, qu'avons-nous dit? *Que nous renoncions à Satan, à ses pompes, à ses anges;* et, par une conséquence nécessaire, à l'idolâtrie, consacrée toute entière au culte de Satan, de ses pompes et de ses anges.

Or, je le demande: où l'idolâtrie règne-t-elle avec plus d'empire que dans les théâtres? Étudiez leur origine: c'est l'idolâtrie, l'œuvre et le triomphe des démons; leur appareil, toute la superstition païenne; les lieux qui leur sont désignés, les arts qui les escortent, la pompe des sacrifices qui les précèdent ou les suivent, partout, les noms et le culte des fausses divinités. (Chap. IV.) Qu'importe sous quels noms on les fait revivre, quand l'objet est le même...? Reproduire leurs mystères sacriléges, leurs cérémonies mensongères, c'est perpétuer, c'est accréditer l'idolâtrie, et avec elle les pompes des démons, auxquelles nous avons renoncé. Ce à quoi vous avez renoncé, il ne vous est pas permis ni de le faire, ni de le voir, ni de l'entendre. Qu'allez-vous faire dans ces lieux où vous êtes étrangers? La contagion gagne; ou se corrompt en communiquant avec ce qui est corrompu: *De contaminatis contaminamur.* La volupté n'y fait que masquer l'impiété: *Placuit impietatem voluptate*

Page 92.
Page 94.
Page 94.

tiens, et séparés du monde; et cette raison seule les persuadoit. » Bourdal. *Sur le caract. du chrétien. Domin.* tom. IV, pag. 50.

Page 95. *adumbrare*. Vous iriez vous asseoir à la table des démons, vous qui venez siéger à la table de Jésus-Christ! Consentiriez-vous à manger des viandes consacrées aux démons? Non sans doute; et vous introduiriez dans vos yeux et dans vos oreilles, jusqu'au fond de votre âme, ces voluptés que le démon réserve à ses adorateurs (1)?

Bourdaloue, et l'évêque de Clermont, développent le même raisonnement: le premier, dans son sermon *contre les divertissemens du monde* (2); l'autre, avec une vigueur qui ne lui est pas ordinaire, et plus encore de pathétique, dans le sermon *sur le petit nombre des élus*. Citons le dernier; c'est l'âme, c'est le génie et tout le langage de Tertullien: « Vous avez renoncé à la chair dans le baptême, c'est-à-dire, vous vous êtes en-

(1) *Quid erit summum atque præcipuum, in quo diabolus et pompæ et angeli ejus censeantur, quam idololatria? Igitur si ex idololatria universam spectaculorum paraturam constare constiterit, indubitate præjudicatum erit etiam ad spectacula pertinere renunciationis nostræ testimonium in lavacro, quæ diabolo et pompæ et angelis ejus sint mancipata, scilicet per idololatriam.* cap. IV.

Commemorabimus origines, titulos, apparatus, loca, artes... Si quid ipsis non ad idolum pertinuerit, id neque ad idololatriam, neque ad nostram ejurationem pertinebit. Ibid.

Hoc erit pompa diaboli, adversus quam in signaculo fidei ejuramus. cap. XXIV.

De idololatria nihil differt apud nos sub quo nomine et titulo, dum ad eosdem spiritus perveniat. cap. VI.

Quod autem ejuramus, neque facto neque dicto, neque visu, neque prospectu participare debemus. cap. XXIV.

L'auteur du livre contre les spectacles, attribué à S. Cyprien, exprime les mêmes sentimens, pag. 414, col. 2.

(2) *Dominic.* tom. II, pag. 60.

gagé à ne pas vivre selon les sens. Ce n'est pas ici une perfection; c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi... et de là voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles sont innocens pour des chrétiens. Je n'ai à mon tour qu'une demande à vous faire : Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ ? Car dans la religion il n'est point de milieu... Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres ? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces délassemens. Quoi !... les spectacles seroient des œuvres de Jésus-Christ ? Jésus-Christ aimeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs ? Jésus-Christ présideroit à des assemblées de péché où tout anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme ?... Or, si ce ne sont pas là des œuvres de Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien : donc tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe ; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé, puisque, par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avoit renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jésus-Christ et à son Église (1). »

Pas une ligne de cet éloquent morceau que nous ne pussions traduire par les textes de Tertullien.

Le théâtre est proprement le sanctuaire de l'a- Page 94.

(1) *Carême*, tom. II, pag. 311, 312. Boissy, *Lettr. sur les spectacles*, pag. 617. Beauregard, pag. 40.

mour profane (1). L'impudique Vénus n'y règne
Page 95. pas seule. L'intempérance y vient siéger à ses côtés. Qu'est-ce en effet que cette Vénus, que ce Bacchus, que l'on y érige en divinités? leurs noms ne font qu'y masquer tous les excès de la débau-
Page 96. che. Mieux que le Capitole, l'amphithéâtre est le temple consacré à tous les démons.

Si les spectacles insultent à la majesté de Dieu par le crime de l'idolâtrie, ils n'en violent pas moins chacun des attributs de l'essence divine, par les autres vices qui s'y attachent. Dieu nous recommande de conserver dans le calme et dans la paix, dans l'inaltérable pureté du cœur et des
Page 97. sens, son Esprit-Saint, essentiellement tendre et délicat, de n'en pas troubler en nous la présence par les mouvemens de la passion, de la colère, de la douleur. Comment s'accordera-t-il avec les spectacles, dont pas un n'est sans agitation d'esprit? Le charme du plaisir allume la passion, qui s'enflamme à son tour par l'attrait du plaisir. La passion, enchérissant sur elle-même, subjugue et domine tous les sens, qu'elle ouvre aux emportemens de la colère, de l'envie, de la douleur sombre, de la haine, et de tous ces sentimens impétueux dont le flux et le reflux compatit si peu avec notre discipline. Je suppose que l'on s'y tienne

(1) Clément, *sur les spect.* pag. 199. Bossuet, *Réflex.* pag. 655. Boissy, *Lettres*, pag. 533.

avec un extérieur modeste et composé ; qui me répond que, sous cet extérieur flegmatique, sous ce masque imposé par l'art ou par le rang, le cœur soit impassible, et qu'il n'y ait pas au fond de l'âme une secrète agitation (1)? On ne vient pas chercher du plaisir sans s'attacher à celui qu'on trouve. Or, il devient impossible de s'y attacher sans quelque sentiment d'affection; et c'est cette affection même qui est le plus vif aiguillon du plaisir que l'on y goûte. Que l'affection cesse, plus de plaisir : ce n'est plus qu'ennui, perte de temps, inutilité, et je vous demande si tout cela va à des chrétiens. Quoi que l'on en puisse penser soi-même, on aura beau n'y être qu'à regret, les détester même, rougir de la compagnie où l'on se trouve, c'en est assez de s'y rencontrer pour autoriser, par sa présence, ceux qui s'y rendent : c'est se mettre en contradiction avec soi-même. Ce que l'opinion condamne, l'exemple l'absout. On devient l'approbateur du mal, quand on se rencontre de plein gré avec ceux qui le commettent. N'est-ce pas assez de la nécessité qui nous contraint à vivre avec eux dans le monde, sans les aller

(1) « La plupart prétendent n'y ressentir aucune mauvaise impression : mais quelle est la cause de leur insensibilité ? N'est-ce point » parce que leurs passions sont déjà en mouvement avant qu'ils y entrent, » et qu'elles se trouvent à l'unisson de celles que l'on représente ? » Boissy, *Lettres sur les spectacles*, pag. 44 : et il s'appuie de l'autorité de Tertullien. Massill. *Car.* tom. IV, pag. 365. Beaureg. pag. 38.

chercher dans les repaires du crime et de la débauche ? Il ne nous suffit pas à nous de n'être pas acteurs, quand nous avons l'air d'être complices (1). (Chap. XV.)

Tertullien décrit les spectacles de son temps. C'étoient particulièrement les jeux de l'amphithéâtre et du cirque. Déjà il les a flétris par ce mot énergique : *Amphitheatrum omnium dæmonum templum est;* tout ce qui s'y rencontre y devient le repaire d'autant de malins esprits : *Tot illic immundi spiritus considunt, quot homines capit*, parce que le démon y attire chacune des passions dont il obsède les cœurs. (Chap. XII.) Il revient bientôt après avec une nouvelle force sur les désordres qui se commettent dans ces abominables lieux, le rendez-vous de toutes les impudicités : *quod est privatum consistorium impudicitiæ* (2). Il décrit :

Page 96.

Page 97. et 100.

Le concours tumultueux qui s'y presse, l'impatience de l'attente, l'avidité des regards concentrés sur l'acteur, et dévorant chaque geste, chaque parole, chaque action; les animosités des partis qui s'y forment; les cabales, les haines sans motifs, les affections sans intérêt; les violentes ardeurs qui vous identifient à des événemens fictifs et mensongers (3). (Chap. XV, XVI.)

(1) *Omne spectaculum sine concussione spiritus non est : ubi voluptas, ibi studium.*

Et est reus jam ille vanitatis eo conveniens, ubi nihil consequitur. Puto autem etiam vanitas extranea est nobis.

(2) « Le théâtre, qui est comme une scène ouverte à l'impureté. » Traduct. de Bourdaloue, *Domin.* tom. IV, pag. 50.

(3) *Ex eo itur in furias, et animos, et discordias, et quidquid non*

D'où il prend occasion de demander :

Que faut-il attendre des passions qui vous sont personnelles, quand on vous voit épouser avec tant de chaleur des passions qui vous sont étrangères (1)? (Chap. XVI.)

Le chrétien s'abstient sévèrement de tout mets capable de le souiller : et il prêteroit ses yeux et ses oreilles à de criminels alimens qui porteront le poison dans ses entrailles (2)?

Il leur reproche :

Les sarcasmes, insultans même pour la puissance publique, qui n'y est pas ménagée : l'obscénité des allusions, l'indécence des équivoques et des bouffonneries. Ailleurs on les réprouve ; au théâtre on les pardonne, on les approuve. On en rougiroit dans sa maison ; là on en fait trophée. Là des femmes...

Traduisons les expressions trop franches de l'auteur latin par ces paroles de l'évêque de Meaux : Page 98.

licet sacerdotibus pacis. « Des comédiennes montées sur le théâtre à la place des passions, les passions même en personne, les passions incarnées, viennent secouer avec grâce les torches de l'impureté ; et ces étincelles s'éteindroient à l'instant dans vos cœurs ? » Beauregard, pag. 31.

(1) *Quid enim suum consecuturi sunt qui illic agunt, qui sui non sunt ?*

(2) *Si ergo gulam et ventrem ab inquinamentis liberamus, quanto magis angustiora nostra, oculos et aures ab idolothytis abstinemus, quæ non intestinis transiguntur, sed in ipso spiritu et anima digeruntur!* Voy. Montarg. *Dict. apostol.* tom. XII, pag. 641 et suiv.

« Là des femmes immolées à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne feroit dans des lieux qu'on n'ose nommer. Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimeroit pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre? Quoi! l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre? l'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes avec tant de soin, pour la livrer au public et en faire un écueil de la jeunesse? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles le sont encore dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême, qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte (1)?... Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité... N'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudroit jamais savoir (2)? » (Chap. XVI, XVII.)

L'esprit et la lettre de tout ce mouvement est dans Tertullien.

(1) Le P. Larue emploie la même expression dans un de ses panégyriques, et il cite Tertullien : *Publicæ libidinis hostia* (*Panégyr. de Sainte Agnès*, tom. I, pag. 356). Le texte porte : *Ipsa etiam prostibula publicæ libidinis hostiæ in scena proferuntur*. cap. XVII.

(2) *Maximes sur la comédie*, pag. 658. Beaurec. pag. 46. On peut voir les témoignages recueillis par M. de Boissy, pag. 508 et 535.

Si nous ne devons avoir que de l'horreur pour toute l'impudicité, nous peut-il être permis d'aller entendre ou voir ce qu'il nous est défendu de faire ou d'exprimer, nous à qui il sera demandé compte d'une parole oiseuse? Le spectacle nous est donc interdit par le seul fait de l'interdiction de toute impudicité: *Habes igitur et theatri interdictionem, de interdictione impudicitiæ.* (Chap. XVII.) Matth. XIX. 36.

Ce que nous avons solennellement renoncé au baptême, il ne nous est pas permis ni de le pratiquer, ni de l'exprimer, ni de le regarder de près ou de loin (1). Page 100.

On veut que le zèle de Tertullien n'ait eu pour objet que les spectacles de son temps (2); et l'on n'a pas de peine à condamner avec lui ces sanguinaires orgies où il étoit également impossible d'être acteur ou simple spectateur sans dépouiller l'humanité (3). Quand il seroit vrai que la licence du paganisme n'auroit pas connu d'au-

(1) « Avons-nous la même foi? osons-nous bien attendre le même paradis que ces hommes dont parle Tertullien, lesquels se glorifient de ne savoir ce que c'est que l'amphithéâtre, de ne prendre nulle part à ces profanes divertissemens, de n'oser en faire le sujet de leur entretien, de ne pas même endurer qu'on en parle? » La Colomb. *Serm.* tom. III, pag. 172, 173.

(2) « Je sais que vous opposez d'abord la différence prétendues que vous affectez d'exagérer, entre les spectacles anciens et les spectacles de nos jours. » (Clément, *Serm. sur les spect. Carême*, tom. II, p. 178.) « J'allois faire entendre les Pères de l'Église, quand le monde me crie de toutes parts : ce n'est plus cela, le théâtre est aujourd'hui bien purgé. » Molinier, tom. I, 2e part. pag. 30.

(3) *Hac consuetudine imbuti humanitatem perdiderunt.* Lactant. *Divin. inst.* lib. VI, cap. XX.

tres jeux que ces barbares passe-temps que Tertullien et les autres pères contemporains ont dénoncés avec toute l'énergie de la vertu et du talent, leurs immortels écrits ne nous seroient pas moins précieux pour combattre, à leur exemple et dans leur propre langage, ces monstrueuses représentations, auxquelles les victimes humaines n'ont pas manqué, données durant vingt-cinq années à un peuple blasé sur les crimes vulgaires par les féroces agitateurs qui le dominèrent si long-temps. Ils ne nous serviroient pas moins utilement pour retracer à la postérité, qui aura peine à les croire, ces spectacles dégoûtans qui se prodiguent encore tous les jours sur des théâtres transformés en autant de places d'exécution publique, et applaudis avec fureur, à la honte du goût et de la morale (1). Et s'il m'étoit permis de le demander en présence des victimes : quels orateurs modernes ont su peindre avec d'aussi vives couleurs ces jours lamentables où nous avons vu les hommes égorgés de sang-froid (2) pour le plaisir d'un vain peuple ; et les bourreaux, sans pitié pour l'innocence et la vertu, épuiser contre elles des tortures inouïes dans le supplice des plus criminels ? A quelle autre école alloit-on apprendre à contempler sans pâlir, même avec joie, ces barbares exécutions, si ce n'étoit à ces théâtres impurs autant que féroces, où les chants de mort se mêloient aux chants de la volupté, où retentissoient les brutales maximes

(1) *Spectatur hic proh nefas! et libenter... Ad pœnam hominis fera rabida nutritur in deliciis, ut sub spectantium oculis crudelius insaniat.* S. Cyprian. *Epist. ad Donat.*

(2) *Homo occiditur in hominis voluptatem.... Non parcunt etiam innocentibus, sed exercent in omnes quod in malorum trucidatione dedicerunt. Ibid.*

du mépris de la mort et de la vie, où l'on s'accoutumoit à voir prodiguer le sang d'autrui, par l'indifférence à voir couler le sien (1)?

Mais ce n'est pas tout. La scène réduite aux seules représentations dramatiques, et ramenée à ses plus rigoureuses bienséances, qu'offroit-elle à Tertullien, ainsi qu'à tous les Pères? et sous quels yeux tout chrétien doit-il l'envisager?

Quel que soit le nom qu'elle présente, tragédie, comédie, pantomime, n'importe; pas une dont l'intrigue n'ait pour sujet une action contre les mœurs ou contre l'humanité : foiblesses ou forfaits, voilà tout ce que l'on y voit. Or (en commençant par les seconds) ce qui est condamnable dans le fait, n'est pas plus innocent dans son image (2). S'il nous est possible de regarder comme légitime quelque acte que ce soit qui blesse l'humanité, outrage les lois de la nature ou de la religion, à la bonne heure, courons au théâtre. Si les chrétiens sont ce que la calomnie les peint, ceux-là peuvent prendre plaisir à voir couler le sang. — Bon pour l'exemple, nous dit-on. — Pour les mal- Page 98.

(1) *Inter voluptates spectantium, quorumdam mors erogatur, quasi parum sit homini privata sua rabies, nisi illam et publice discat.* (*Ibid.* pag. 414, col. 2.) *Expectat vero aliquis ut alieno sanguini parcant, qui non parcunt suo.* Lactant. *Div. inst.* lib. VI, cap. XX.

(2) *Quod si tragœdiæ et comœdiæ, scelerum et libidinum actrices, cruentæ et lascivæ, impiæ et prodigæ nullius rei aut atrocis aut vilis commemoratio melior est. Quod in facto rejicitur, etiam in dicto non est recipiendum.* cap. XVIII.

faiteurs, soit. Il faudroit leur ressembler pour n'en pas convenir. Mais l'homme vertueux, quel plaisir goûta-t-il jamais à voir couler le sang, même d'un malfaiteur? Il se contente de gémir en secret sur le crime qui a provoqué la sévérité des lois: il voit toujours un homme, son semblable, dans ce criminel châtié avec tant de rigueur. Encore qui me répond que cette exécution soit un acte de justice,
Page 99. et non un assassinat? J'aime mieux ignorer que tel malfaiteur a été puni, que d'apprendre que tels et tels innocens ont été sacrifiés. (Chap. XVIII-XX.)

La conséquence de ce raisonnement est celle qu'un écrivain moderne, fameux par ses écarts autant que par son génie, exprime dans une lettre où il réfute avec énergie les apologistes du théâtre. « Suivez, écrivoit J.-J. Rousseau à D'Alembert, la plupart des pièces du Théâtre-François, vous trouverez presque dans toutes des meurtres abominables et des actions atroces; utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux pièces, mais dangereuses en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre et le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodes suppositions, on les rend permis ou pardonnables. Je le soutiens, et j'en atteste l'effroi des lecteurs: les massacres des gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai, mais on ne souilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la nature (1). »

(1) Dans le recueil de M. de Boissy, pag. 290, 292. Je lis encore dans un autre écrivain moderne, que M. de Boissy ne paroît pas avoir connu:

Bien long-temps avant le philosophe de Genève, nos philosophes chrétiens avoient dit :

L'on va aux combats de gladiateurs repaître ses yeux de sang et de carnage... Détournez vos regards de ces scènes d'horreur, pour les porter sur les théâtres destinés à la représentation de forfaits antiques, reproduits sur la scène par vos poëtes dramatiques; l'humanité et la pudeur y sont-elles moins compromises? Le meurtre, le parricide, l'inceste, les crimes les plus odieux s'y montrent avec la plus effrayante vérité. Des spectateurs de tout âge viennent apprendre que ce qui est arrivé autrefois peut bien arriver encore; l'on y vient, comme à autant de leçons publiques, se former à l'art de les renouveler. L'horreur du forfait s'efface; il ne reste plus que l'autorité de l'exemple (1).

« On veut absolument introduire chez un peuple gai un genre sombre » et outré. On a beau le défendre par le succès de quelques pièces de ce » genre (l'auteur cite quelques-uns de nos mélodrames), s'il étoit adopté, » il pourroit à la longue mettre dans nos mœurs une teinte de férocité. » Sabbatier, *Réflex. sur le vraisemblable théâtral*, dans ses œuvres, tom. II, pag. 262. *A la longue?* Non. Disons plutôt avec l'historien romain, *Mores magis magisque lapsi tum ire cœperunt præcipites.* (Tit. Liv. *in proœm.*) Une Académie de province a proposé pour sujet d'un de ses prix cette question: *Quelle est l'influence des spectacles sur les mœurs du peuple?* La réponse est dans l'histoire de notre révolution. Si Jean-Jacques Rousseau eût vécu assez long-temps pour être témoin des œuvres que ses coupables écrits avoient préparées, combien, nous aimons du moins à le croire, il eût gémi de l'influence que nos spectacles ont exercée sur les mœurs que nous avons vues.... et que nous voyons encore! Voy. Beauregard, pag. 41.

(1) *Paratur gladiatorius usus, ut libidinem crudelium luminum san-*

Quant aux représentations dramatiques, proprement dites (beaucoup moins licencieuses que les nôtres) (1), la morale est la même. C'étoit évidemment contre celles-là que Tertullien avoit déjà tonné dans son *Apologétique*, où il demande aux païens :

Êtes-vous plus religieux dans le cirque, où, parmi l'horreur des supplices, parmi les flots de sang humain, vos dieux viennent danser, et fournir à de criminels acteurs le sujet des farces qu'ils donnent en public (2)? Si la majesté de la religion s'y trouve violée sans pudeur (3), la morale y seroit-elle plus respectée? On s'y rend en foule: mais qui les fréquente? les chrétiens? jamais (4). Nous re-

guis oblectet... Converte hinc vultus ad diversa spectaculi non minus pœnitenda contagia ; in theatris quoque conspicies, quod tibi et dolori sit et pudori. Cothurnus est tragicus prisca facinora carmine recensere. De parricidis et incestis error antiquus expressa ad imaginem veritatis actione replicatur. Admonetur ætas omnis auditu, fieri posse quod factum est. Adulterium discitur, dum videtur. S. Cyprian. *Epist. ad Donat.* pag. 4, edit. Oxon.

(1) « La plupart des tragédies de Sophocle et d'Euripide n'offrent » rien de répréhensible ; et si les siècles suivans n'avoient pas ajouté » plus de corruption dans le choix des sujets et dans la manière de les » traiter, il seroit difficile de blâmer la comédie dans les païens, quoi- » qu'elle fût toujours très blâmable dans les chrétiens, dont la vocation » est si sainte et si relevée. » *Traité de la comédie et des spect.* pag. 21, Paris, 1667, par M. le prince de Conti.

(2) *Plane religiosiores estis in cavea, ubi super sanguinem humanum, super inquinamenta pœnarum proinde saltant dii vestri, argumenta et historias noxiis subministrantes.* cap. xv.

(3) *Nonne violatur majestas, et divinitas constupratur plaudentibus vobis?* Ibid.

(4) *Æque spectaculis vestris in tantum renunciamus*, etc. cap. xxxviii.

nonçons sans nulle peine à tous vos spectacles : nous n'avons rien de commun avec les obscénités du théâtre, pas plus qu'avec les emportemens du cirque (1).

Il n'est pas moins véhément dans le traité que nous analysons; et c'est particulièrement celui-ci qui fournit à tous nos moralistes modernes les couleurs dont ils ont crayonné les dangers du théâtre. Parcourons ceux des plus célèbres modernes qui ont traité le même sujet avec plus ou moins d'extension. Lisons, par curiosité, Bourdaloue (2), La Colombière (3), Cheminais (4), Croizet (5), Nicolle (6), l'abbé Clément (7), Molinier (8), Le P. Lenfant (9); par intérêt et par devoir, Bossuet sur cet article. Pas une de leurs pensées, de leurs mouvemens, de leurs expressions, qui ne se trouve dans notre vénérable antiquité, et souvent sous la plume de Tertullien, avec une énergie dont tout le talent de l'imitation n'approche pas. Mais dès ce moment nous ne saurions nous défendre de rappeler ce que dit ici l'éloquent interprète du prêtre de Carthage, Bossuet parlant, d'après lui et d'après saint Augustin,

(1) *Nihil est nobis cum insania circi, cum impudicitia theatri.* cap. XXXVIII.

(2) *Serm. sur les divertiss. du monde, Dominic.* tom. II, pag. 59.

(3) *Serm.* tom. III, pag. 74, où il s'appuie du nom et des paroles de Tertullien pour condamner les profanes divertissemens du monde.

(4) *Serm. sur la concept.* tom. II, pag. 72 et suiv.

(5) *Réflex. chrét.* tom. I, pag. 78.

(6) *Essais de morale*, tom. III, part. IV, ch. I; tom. V, XIVe traité.

(7) *Serm. sur les spect. Car.* tom. II, pag. 187.

(8) *Serm. chois.* tom. II, pag. 157; tom. I, *sur l'impureté*, pag. 35; tom. VIII, *pour la fête des rogations.*

(9) *Le christian. et le monde, Serm.* tom. III, pag. 444.

des ravages de la concupiscence, de l'attrait du plaisir, de l'indocilité des sens, de la captivité et de l'attache du cœur aux objets sensibles, toujours si puissamment excitées par les spectacles. « Par quelque endroit que vous la frappiez (cette concupiscence), tout s'en ressent. Le spectacle saisit les yeux. Les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots : quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte ; à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affoiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber ; et ce grand affoiblissement est déjà un commencement de chute... Tous les saints Pères blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit, peu convenables au chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix. Ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornemens, qu'ils mettent au nombre des pompes que nous avons abjurées par le baptême ; le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier, et la présence de Dieu, et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles, et enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent ; dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes qui enveloppent le mal et qui lui servent d'introducteurs. Parmi les commotions où consiste tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu?

qui ne craint pas d'étouffer, dans ces folles joies et dans ces folles douleurs, l'esprit de prière; et d'interrompre cet exercice qui, selon la parole de Jésus-Christ, doit être perpétuel dans un chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur? Que si on veut pénétrer le principe de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu (1)? »

Je le répète : l'antiquité sainte respire toute entière dans cet éloquent morceau; et c'est Tertullien qui en fait l'âme. La preuve; elle est dans ce que nous venons d'en voir, et dans ce qui nous reste à parcourir. La preuve, et celle-là est sans réplique, elle est dans le rapprochement de chacune de ces propositions de Bossuet avec les textes de Tertullien, fidèlement retracés à sa mémoire(2).

(1) *Reflex. sur la comédie*, pag. 663, 664.

(2) Par quelque endroit que vous la frappiez (cette concupiscence): *Opinor generaliter nominatæ concupiscentiæ continent in se et voluptates. Æque generaliter intellectæ voluptates specialiter et in spectacula disseruntur. De spect.* cap. XIV.

Le spectacle saisit les yeux : *Cur quæ ore prolata communicant hominem, ea per oculos et aures admissa non videantur hominem communicare; cum spiritui appareant aures et oculi, nec possit mundus præstari cujus apparitores inquinantur?* cap. XVII.

Les tendres discours, les chants passionnés, etc.: *Est et plane in artibus quoque scenicis Liberi et Veneris patrocinium. Quæ privata et propria sunt scenæ... Quæ vero voce, et modis, et organis, et lyris transiguntur, Apollines, et Musas, et Minervas, et Mercurios, mancipes habent.* (cap. X.) *Mimus sexum pudoris exterminans.* (cap. XVII.) *Stuprandis moribus orientia.* (*Apolog.*)

On ne manque pas d'objecter l'autorité de l'usage et de l'exemple. Tertullien avoit prévu et foudroyé l'objection par des faits péremptoires.

Page 92 et suiv.

A diverses époques, les censeurs à Rome avoient arrêté la construction des théâtres, parce qu'ils les regardoient comme funestes aux mœurs publiques,

On a le mal dans le sang et dans les entrailles : *Ex eo itur in furias.* (cap. XVI.) *Quid facies in illo suffragiorum omnium æstuario?* (cap. XXVII.) *Ille ipse mulierum et virorum accuratior cultus, ipsa in favoribus conspiratio aut dissensio inter se de commercio scintillas libidinum conflabellant.* cap. XXV.

Le trouble, la commotion de l'esprit : *Pacem, opinor, habebit in animo contendens pro auriga?* (cap. XXV.) *Quidquid non licet sacerdotibus et pacis.* cap. XVI.

Les passions excitées : *Tragœdiæ et comœdiæ scelerum et libidinum actrices.* (cap. XVIII.) *Inde tentationes emittuntur.* cap. XXVII.

La parure, les grands ornemens qu'ils mettent au nombre des pompes que nous avons abjurées par le baptême : *In omni spectaculo nullum magis scandalum occurrit, quam ipse ille mulierum ac virorum accuratior cultus.* (cap. XXV.) *Hæc erit pompa diaboli, adversus quam in signaculo fidei ejuramus.* cap. XXIV.

Le désir de voir et d'être vu : *Nemo in spectaculo ineundo prius cogitat nisi videri et videre.* cap. XXV.

Les éclats de rire, qui font oublier la présence de Dieu, et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles: *An ille recogitabit de Deo, positus illic ubi nihil est de Deo?* (cap. XXV.) *Cur liceat audire quæ loqui non licet, cum etiam scurrilitatem et omne vanum verbum judicatum a Deo sciamus.* cap. XVII.

Et enfin, tout le sérieux de la vie chrétienne : *Puto autem etiam vanitas extranea est nobis.* (cap. XV.) *Omnes istæ profanæ spectaculorum secularium voluptates, his christianum affici non decet. De cult. fœmin.* lib. I. cap. VII.

Dites que les Pères ne blâment pas même les choses honnêtes qui enveloppent le mal : *Sint etiam honesta quædam : nemo venenum temperat felle ; omnia illic fortia, seu honesta, seu sonora, seu canora, seu subtilia proinde habe ac si stillicidia mellis de ranunculo venenato ;*

comme autant d'arsenaux de toutes les infamies, *Arcem omnium turpitudinum*, comme autant de sanctuaires d'impudicités, *Theatrum*, *privatum consistorium impudicitiæ* (1). Page 94. Page 98.

Les païens eux-mêmes savoient bien à quoi s'en tenir sur les spectacles et ceux qui les servent. Ceux-là même qui les protègent et qui les commandent sont les premiers à les condamner. On les paie à grands frais, mais on a grand soin de les repousser de toutes les charges publiques (2).

nec tanti gulam facias voluptatis, quanti periculum per suavitatem. cap. XXVII.

Et qui lui servent d'introducteurs: *Non potest spiritus præstari mundus, cujus apparitores inquinantur.* cap. XVIII.

Ces folles joies, ces folles douleurs : *Ibi et furor et bilis, et ira et dolor.* (cap. XXVII.) *Quidquid optant, quidquid abominantur* (*christiani*) *extraneum ab illis est. Ita et amor apud illos otiosus, et odium injustum.* (cap. XVI.) *Tam sine causa amare, quam sine causa odisse.* (Ibid.)

L'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu : *Nemo ad voluptatem venit sine adfectu... et est reus jam ille vanitatis eo conveniens ubi nihil consequitur.* (cap. XV.) *Spectacula propter Græciæ otium.* (cap. XVIII.) *Turpium et otiosarum superstionum vitia.* (*Apolog.* cap. VI.) *Nos qui, Deo cognito, etiam æmulum ejus inspeximus, nec mirari neque dubitare oportet cum ipsum hominem illa vis æmulatoris angeli* (*diaboli scilicet*) *ab initio de integritate dejecerit.* cap. II. Voy. *Lettres sur les spectacles*, par Desprez de Boissy, pag. 44 et 435.

(1) Molinier, *Serm.* tom. II, 1re part. pag. 47, et 2e part. pag. 68.

(2) « La condition des comédiens étoit infâme chez les Romains, et » honorable chez les Grecs; qu'est-elle chez nous? On pense d'eux » comme les Romains; on vit avec eux comme les Grecs. » La Bruy. *Caract.* ch. XII, tom. II, pag. 70, éd. Amsterd. 1760. Voy. Beaureg.

La profession de comédien étoit réputée infâme, *damnant ignominia*, malgré toute la faveur accordée par une bizarre inconséquence à ceux qui
Page 100. l'exerçoient. O contradiction de nos mœurs! on les dégrade, et on les recherche! on les condamne, et on les applaudit! on note l'acteur d'infamie, et l'on exalte le métier qu'il fait!

L'étrange législation que celle qui flétrit et récompense une même profession! ou plutôt n'est-ce pas reconnoître évidemment les dangers de cette profession, que de la flétrir en même temps que l'on récompense ceux qui s'y dévouent? Que si les hommes en jugent de la sorte, et si la faveur qu'on leur accorde n'empêche pas qu'on ne les condamne, combien plus la justice divine ne doit-elle pas sévir contre ces artisans de corruption! Dieu auroit-il de l'indulgence pour les instigateurs de désordres, qui mettent les sens et les passions en combustion? (Chap. XXII, XXIII.)

Ici le prédicateur évangélique ne manquera pas de suppléer à ce que Tertullien n'a pu dire. Qu'il se montre le digne organe de cette Église à qui Jésus-Christ a confié le dépôt de son testament et de ses foudres spirituels; qu'il évoque le conseil auguste de la tradition; qu'il rappelle sommairement les ordonnances publiées dans tous les temps, et non révoquées (elles ne sauroient l'être) contre les spectacles, et ceux qui les

pag. 39, 44. L'abbé Clément, pag. 191. Montargon, *Dict. apostol.* tom. XII, pag. 658.

donnent, et ceux qui y assistent. Remontant jusqu'à nos premiers conciles, qu'il parcoure la longue chaîne des siècles chrétiens, tous, prononçant la peine d'excommunication contre toutes personnes vouées à cette infâme profession : *Quilibet publicæ turpitudinis professores* (1); et qu'il ne craigne pas de conclure avec Tertullien :

Si l'Église doit recevoir de tels hommes, elle doit également ouvrir son sein aux plus grands criminels (2).

Et pourquoi ? Parce qu'il sera toujours vrai de dire, avec cette vénérable antiquité dont Tertullien n'est que l'organe :

Tragédie, comédie, pantomime, n'importe. Toutes représentations profanes, tous divertissemens mondains, sous quelque nom qu'on les déguise, sont indignes du chrétien (3). Toutes vos

(1) S. Augustin, *Lib. de fide et operib.* cap. XVIII, n° 33.
D'après les conciles :
Conciles d'Elvire, en 305 ; can. 62 et 67.
Premier d'Arles, en 314 ; can. 5.
Troisième de Carthage, en 397 ; can. 2.
Quatrième de Carthage, en 398 ; can. 88.
D'Afrique, en 424 ; can. 28 ou 61 ; can. 30 ou 63 ; can. 129.
Second d'Arles, en 452 ; can. 20.
Sixième conc. génér., en 680; can. 51.
Troisième de Châlons, en 813 ; can. 9.
Synod. de S. Charles Borromée, en 1568 ;
De Bourges, en 1584 ; can. 4.

(2) *Pateat igitur Ecclesia omnibus, si nulla est exceptio, quos Dei disciplina non recipit. Dei dololatr.* cap. v. Voy. Beauregard, pag. 42 et suiv.

(3) *Sin et doctrinam sæcularis litteraturæ, ut stultitiæ apud Deum*

précautions ne les sauveront pas des dangers inévitables qui les accompagnent, à savoir l'attrait du plaisir, et d'un plaisir coupable, l'enivrement des sens, l'intrigue mensongère qui en fait le fond, le langage dans lequel elles s'expriment (1); toujours le culte des fausses divinités du paganisme, donc l'apostasie de la religion (2).

Et pour en venir aux détails :

Page 98. Que vous apprend, dites-moi, cette tragédie? rien que des aventures controuvées ou exagérées, lesquelles ne rappellent à votre esprit la plupart du temps que des actes ou violens ou honteux qu'il vaudroit bien mieux avoir oubliés (3), ou bien développent dans votre cœur des germes malheureux qui se déclarent par de trop fidèles imitations (4). (Chap. XVIII.)

deputatam aspernamur, satis præscribitur nobis et de illis speciebus spectaculorum, quæ sæculari litteratura lusoriam vel agonosticam scenam dispingunt. cap. XVIII.

(1) *Movet sensus, mulcet affectus, expugnat boni pectoris conscientiam fortiorem: nec deest probri blandientis auctoritas ut auditu molliore pernicies hominibus obrepat.* S. Cypr. *Epist. ad Donat.* pag. 7.

(2) *Una conditio partis utriusque est una idololatria, una renunciatio nostra adversus idololatriam.* (cap. VI.) *Æque spectaculis vestris in tantum renunciamus, in quantum originibus eorum, quas scimus de superstitione conceptas. Apolog.* cap. XXXVIII.

(3) *Exempla fiunt, quæ jam facinora esse destiterunt. — Ne sæculis transeuntibus exolescat, quod aliquando commissum est.* (S. Cypr. *Epist. ad Donat.* pag. 7.) *Non est libidini satis malis uti præsentibus, nisi suum de spectaculo faciat in quo etiam ætas superior erraverit.* Ap. Cyprian. pag. 7, col. 1, 2e part. ed. Oxon.

(4) *Adulterium discitur, dum videtur.* Ibid. pag. 4, col. 2.

Cette comédie, que vous apprend-elle ? qu'expose-t-elle à vos regards? L'adultère et l'infidélité, les manéges de la séduction et le déshonneur des époux, d'indécentes bouffonneries, les pères joués par leurs valets ou par leurs enfans, des vieillards imbéciles ou débauchés (1).

Cette pantomime? elle étale sous vos yeux tous les désordres d'une luxure insolente, tout ce qu'une bouche chrétienne n'a pas le courage de retracer. Quelle école pour les mœurs, ou plutôt quel foyer de crimes, que d'alimens pour tous les vices (2) !

Tertullien enveloppe dans la même condamnation ces divertissemens que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de bals, de déguisemens; et prête à nos Bourdaloues les traits irrésistibles dont ils les ont frappés.

Page 100.

C'est insulter au Dieu qui hait le mensonge; le

(1) *Sed ut ad scenæ jam sales inverecundos transitum faciam, agentium strophas, adulterorum fallacias, mulierum impudicitias, scurriles jocos, ipsos quoque patres-familias togatos, modo stupidos, modo obscenos, in omnibus stolidos.* Apud Cyprian. *ibid.*

(2) *Pudet referre quæ dicuntur, pudet etiam accusare quæ fiunt.* (Ap. Cypr. *Ibid.*). *Tum delectat in mimis turpitudinem magisterio vel quid domi gesserat, vel quid gerere possit audire.* (S. Cypr. ad Donat. pag. 7.) *Adhuc deinde morum quanta labes, quæ probrorum fomenta, quæ alimenta vitiorum!* (*ibid.*) Saint Augustin en fait l'aveu : *Rapiebant me* (dit-il au livre de ses Confessions) *spectacula theatrica, plena imaginibus miseriarum mearum, et fomitibus ignis mei :* Je courois à ces tragiques représentations, y chercher les images de mes misérables foiblesses, et l'aliment des feux dont j'étois dévoré.

Dieu de vérité ne s'accommode d'aucune fiction (1). (Chap. XXI, XXIII.)

Se donner pour autre que l'on est, c'est le crime de l'hypocrisie ; et la vérité éternelle n'en peut consentir aucune (2).

Page 99. Ce qui est mauvais de sa nature, ne sauroit devenir bon ni tolérable. Laissez le païen, qui se refuse à la lumière de l'Évangile, qui n'a point un Dieu pour législateur et pour maître, laissez-le confondre indistinctement le bien et le mal : notre Dieu à nous, c'est le Dieu de la vérité, le Dieu de l'innocence et de toutes les vertus, l'unique Dieu du ciel et de la terre (3). Y parle-t-on d'autre chose que d'un profane amour, que d'une déesse de la beauté, que d'un dieu du vin et de la joie? idolâtrie déguisée, qui n'en consacre pas moins l'impudicité et la débauche (4). Un paga-

(1) Voy. Bourd. *Serm. sur les divertiss. du monde, Dominic.* tom. II, pag. 49 et suiv. La Colomb. *Serm.* tom. III, pag. 171.

(2) *Placebit qui vultus suos novacula mutat, infidelis erga faciem suam? Jam vero ipsum opus personarum quæro an Deo placeat qui omnem similitudinem vetat fieri, quanto magis imagini suæ. Non amat falsum auctor veritatis; adulterium est apud illum omne quod fingitur. Proinde vocem, sexus, ætates mentientem non probabit qui omnem hypocrisim damnat.* cap. XXIII.

(3) *Non potest aliud esse quod vere quidem est bonum seu malum. Omnia autem penes veritatem Dei fixa sunt. Ethnici quos penes nulla est veritatis plenitudo, quia nec doctor veritatis Deus, malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur.* cap. XXI.

(4) *Theatrum proprie sacrarium Veneris est. Theatrum Veneris, Liberi quoque domus est. Veneri et Libero convenit. Duo ista dæmonia conspirata et conjurata inter se sunt, ebrietatis et libidinis. Non ignoramus*

nisme pur révolteroit : le démon réussit bien mieux à se faire des adorateurs sous le nom de ces prétendues divinités (1). (Chap. XIII.)

Que si l'on nous objecte que c'est autre chose d'y être acteur ou de n'y être qu'assistant, les mêmes oracles nous ont fourni la réponse :

Non, le Dieu que nous servons ne connoît point ces transactions ; il ne défend pas moins d'être le complice du mal, que d'en être l'auteur, d'autoriser par sa présence ce que l'on seroit coupable de faire (2). Répondons qu'il n'y auroit pas d'acteurs, s'il n'y avoit pas de spectateurs (3). Pages 93 et 94.

Pas un des sophismes modernes en faveur des spectacles qui ne soit prévenu et réfuté victorieusement dans ces éloquens écrits.

On nous dit : A mon âge, dans le rang que j'occupe, avec la force de mes principes ou l'heu- Page 97.

qui sub istis nominibus institutis simulacris operentur et gaudeant, et divinitatem mentiantur, nequam spiritus, scilicet dæmones. cap. x.

(1) *Dæmonas ab initio prospicientes sibi inter cætera idololatriæ etiam spectaculorum inquinamenta, quibus hominem a Deo avocarent et suo honori obligarent, ejus modi quoque artium ingenia inspirasse : neque enim ab aliis procuratum fuisset, quod ad illos perventurum esset.* (Ibid.) *Diabolus artifex, quia idololatriam perse nudam sciebat horreri, spectaculis miscuit, ut per voluptatem posset amari.* Apud S. Cyprian. pag. 4, col. 1, edit. Oxon.

(2) *Prohibuit spectari quod prohibet geri.* (Apud S. Cypr. pag. 414, col. 2.) *Proinde si Capitolium, si Serapeon sacrificator vel adorator intravero, a Deo excidam, quemadmodum circum vel theatrum spectator.* Tert. cap. VIII. Beaureg. pag. 39.

(3) *Denique remove spectatorem, reddideris vanitatem.* Ap. S. Cypr. pag. 5, col. 1, ed. Oxon.

reuse température de ma constitution, je n'ai rien à redouter du spectacle (1). Votre âge? qui que vous soyez, il ne vous sauve pas des dangers du théâtre. Jeune, c'est pour vous sans doute qu'ils sont le plus formidables. Comment vous défendre des impressions de la volupté qui vous y assiége par tous les sens, et qui n'y trouve que des approbateurs? Le devoir ne tient pas contre les spectacles, qui remuent tout votre être, et parlent plus puissamment à votre cœur que la conscience (2). La vieillesse elle-même n'est pas un sûr préservatif ; non, les glaces de l'âge n'éteignent pas des feux dès long-temps allumés, et dont le temps n'a fait qu'accroître l'activité (3). Le rang que vous occupez vous en fait, dites-vous, une nécessité. (Tertullien se hâte de répondre que la foi chrétienne n'admet point de nécessité autre que celle d'obéir à la loi du Seigneur) (4). Il est, dit-on, des circonstances où l'on ne peut se dispenser de s'y rendre. Erreur (poursuit le même père): il n'en est point où l'on puisse se permettre d'offenser le Seigneur.

(1) *Pro dignitatis, vel ætatis, vel etiam naturæ suæ conditione.* Tert. cap. xv.

(2) *Quid juvenes, quid virgines facient, cum et fieri sine pudore, et spectari libenter ab omnibus cernunt?* (Lact. *Div. inst.* lib. vi, c. xx.)

(3) *Nunquam ævi senio delicta moriuntur.* (S. Cypr. *ad Donat.*) *Etiam senes, quos peccare jam non decet, in talem vitiorum semitam dilabuntur.* Lactant. *Divin. instit.* lib. vi, cap. xx.

(4) *Non admittit status fidei allegationem necessitatis.* Tert. *De coron.* cap. ii.

Ce qui est absolument défendu ne peut jamais être permis (1). Vous vous croyez garanti par votre constitution même. J'en appelle, moi, à l'expérience; et, d'après ses leçons journalières, je vous demande qui jamais est sorti du spectacle comme il y étoit entré (2). Que si j'interroge votre conscience, qu'aura-t-elle à me repondre? Par quel chemin y êtes-vous entré à ce spectacle (3)? Qu'y êtes-vous allé voir? Tout ce qu'il vous est défendu d'imiter (4). De bonne foi, étoit-ce là la place d'un chrétien? On ne ne se trouve dans le camp ennemi que quand, infidèle à son prince, on a déserté ses drapeaux (5). Quoi! vous étiez le moment d'auparavant dans l'Église de Dieu; et vous voilà dans le temple du démon! tout à l'heure dans la société des esprits célestes; maintenant dans une Page 101.

(1) *Erramus : nusquam et nunquam excusatur quod Deus damnat; nusquam et nunquam licet quod semper et ubique non licet.* cap. xx.

(2) *Si qui modeste et probe spectaculis fruitur, pro dignitatis, vel ætatis vel naturæ suæ conditione, non tamen immobilis animi est.* cap. xv. Voy. *Lettr. sur les spect.* par Després de Boissy, pag. 44, *not. Quære jam nunc, an possit esse qui spectat integer vel pudicus.* S. Cypr. *Epist. ad Donat.*

(3) *Quem si rursum interrogem quo ad illud spectaculum itinere pervenerit, confitebitur per publicam libidinem, per dedecus publicum, per vulgarem lasciviam, per communem omnium contumeliam.* Ibid. Beaureg. pag. 37.

(4) *Cui, ut non objiciam quod forte commisit, vidit tamen quod committendum non fuit.* Ibid.

(5) *Nemo in castra hostium transit, nisi projectis armis suis, nisi destitutis signis et sacramentis principis sui.* cap. xxiv.

fange impure! Quoi! ces mains que vous veniez d'élever vers le ciel, elles ont pu battre pour un histrion! cette même bouche qui s'ouvroit pour chanter nos saints mystères, elle a proclamé les louanges d'un homme de théâtre! Qui désormais vous empêchera de chanter des hymnes à la gloire du démon? (Chap. XXV.) Quel préjugé encore contre les théâtres que les mœurs des écrivains, même le moins diffamés, qui se consacrent à ce genre d'occupation (1)! L'auteur, l'acteur, le spectateur, tous également coupables, également sous le joug de l'anathème (2).

On aura beau répondre que le théâtre est purgé; qu'il est susceptible de réformes qui en éloignent le danger; qu'il est même des spectacles honnêtes, et qui en font des écoles de morale (3); que ce n'est point le lieu par lui-même qui est dangereux, et qu'il ne le devient que par les impressions que l'on y apporte (4): je serai toujours en droit de répliquer que ce qui est mauvais et crimi-

(1) *Quanta confessio est malæ rei, cujus auctores, quum acceptissimi sint, sine nota non sunt!* (cap. XXII) « Exemple de Racine, regrettant d'avoir fait ses tragédies, et maudissant lui-même ses lauriers! » Beaureg. *Analys.* pag. 47.

(2) *Pactus simul perire*, etc. (cap. XXIV.) Beauregard : « Non seulement l'auteur, mais le spectateur sont dignes de mort, » pag. 44.

(3) *Sint honesta quædam*, cap. XXVII. pag. 102.

(4) *Ubi voluptas, ibi et studium*, etc. cap. XV. *Lettres sur les spectacles*, par Desprès de Boissy, pag. 138.

nel de sa nature ne sauroit devenir bon et licite ; que le charme des sens sera toujours un mauvais introducteur des sentimens vertueux (1) ; qu'il n'est point de prescription pour les lieux ; et que le théâtre, quel qu'il soit, ne cessera jamais d'être condamnable, soit par lui-même, soit par l'entourage de séductions qui l'escortent (2). « Vous allez au théâtre chercher des modèles de vertus chrétiennes ; ah ! ce n'est pas là votre religion, ou c'est une religion défigurée. Les dignes interprètes de l'Écriture que vos poëtes ! les dignes organes du Saint-Esprit que vos auteurs (3) ! »

Que deviendriez-vous si, durant que vous êtes dans ce foyer de dissolution, vous veniez à être surpris par quelque accident funeste ? « Qu'un coup de foudre, par exemple, vous y rappelle le souvenir des vengeances du Seigneur : aussitôt même on vous voit alarmés ; vous portez la main à votre front, pour y graver le signe du salut. Que faites-vous ? reprend Tertullien. Ce signe de sainteté et de recueillement, ce signe de pénitence et de mortification vous condamne. Ah ! vous ne seriez pas là, si vous l'aviez dans le cœur ce signe que vous osez

(1) *Ibid.* pag. 593.

(2) *Non est præscriptio de locis... non per semet ipsa nos inquinent, sed per ea quæ illic geruntur, per quæ simul inquinamentum combiberint, tunc et in alteros respuunt.* cap. XIV.

(3) *An Deo placebit auriga ille tot animarum inquietator?* cap. XXIII, pag. 100. Beauregard, pag. 37.

marquer sur votre front. *Gestant in fronte, unde discederent si haberent in corde* (1). »

Tertullien raconte un fait dont il prend Dieu à témoin.

Une femme étoit allée au théâtre; elle en revint possédée du démon. Comme, dans l'exorcisme, on reprochoit à l'esprit immonde d'avoir osé attaquer une fidèle, il répondit hardiment : J'ai eu raison, je l'ai trouvée chez moi (2).

A combien d'autres la fréquentation de ces temples du démon n'a-t-elle pas fait abandonner le service de Dieu! C'est qu'il est impossible de servir deux maîtres à la fois. (Chap. XXVI.)

Page 101. Qu'aurez-vous à répondre, si l'on vient à vous surprendre mêlé à cette tourbe d'impies? non pas que vous auriez rien à craindre de la part des hommes. Vous n'êtes pas connu pour être chrétien, à la bonne heure : mais réfléchissez à ce que l'on pense de vous dans le ciel. Pouvez-vous mettre en doute que dans ce moment où le démon est déchaîné contre l'Église, tous les anges du ciel n'aient les yeux fixés sur vous; qu'ils ne consignent sur le livre du jugement les noms de ceux qui se permettent ces blasphèmes, et de ceux qui les

(1) Montargon. *Dict apost.* tom. XII, pag. 651. Clément, tom. II. pag. 195.

(2) « J'ai usé de mon droit, répondit le démon à un exorciste qui le chassoit du corps d'un chrétien, j'ai usé de mon droit, je l'ai trouvé dans un lieu qui m'appartient : *inveni in meo*. Il étoit sur mon terrain et dans mon domaine. » Beaureg. pag. 40.

écoutent, de tous ceux en un mot qui prêtent au démon le ministère de leur langue et de leurs oreilles contre Dieu? Hésiteriez-vous donc encore à fuir ces assemblées des ennemis de Jésus-Christ, cette chaire de pestilence, où tout, jusqu'à l'air qu'on y respire, est empoisonné par tant de mauvais discours et de maximes antichrétiennes qui s'y débitent (1)?

Vous nous dites: « Ce n'est là qu'un passe-temps, où l'esprit se récrée quand il n'a rien de mieux à faire; c'est le simple miroir de la société, quelquefois même une école de vertu. » Je réponds que la main qui apprête le venin homicide n'en frotte pas la coupe de fiel et d'ellébore, mais de sucs doux et amorçans, afin de déguiser la trahison et la mort (2). Voilà les manœuvres et les artifices du démon. Que l'on se récrie sur la beauté des scènes, sur la mélodie des chants, sur l'excellence des poëmes, même sur la pureté de la morale; que vous importe? Rayons de miel, si vous voulez; le vase d'où ils s'épanchent n'est pas moins empoi- Page 102.

(1) *Ipsum aerum qui desuper incubat, scelestis vocibus constupratum.* Bossuet a dit : « Entre les autres inconvéniens des assemblées de » plaisir, on s'excite les uns les autres par le concours des acclamations » et des applaudissemens, et l'air même qu'on y respire est plus malin. » *Maximes sur la comédie*, pag. 666; et *Serm.* tom. IV, pag. 261. Beauregard, Clément, etc.

(2) S. Jérôme : *Venena non dantur, nisi melle circumlita; et vitia non decipiunt, nisi sub specie umbraque virtutum.*

sonné (1) : l'attrait du plaisir ne vaut pas le risque du danger qui l'accompagne. Laissez ces perfides attraits à ceux qui les aiment (2). Et le lieu, et le moment, et le maître du festin, tout cela est leur bien. Nos festins à nous, nos fêtes nuptiales ne sont pas encore arrivées (3) ; nous ne pouvons pas siéger à la même table, parce que nous ne pouvons pas les avoir pour convives. Tout vient à son temps: pour eux aujourd'hui les joies, pour nous les tribulations. *Le monde*, nous dit Jésus-Christ, *sera dans la joie, et vous dans la tristesse.* Soyons donc dans l'affliction tandis que le païen se réjouit, afin d'être dans la joie quand il commencera à s'affliger ; de peur qu'en partageant ses plaisirs nous ne partagions aussi ses douleurs. « Vous êtes trop étranger à vous-même, ô chrétien! vous êtes trop avide de plaisirs et de délices, quand vous les prévenez en les cherchant dans le monde (4). » Ou

Joan., XVI. 20.

(1) *Omnia illic seu fortia seu honesta*, etc. Clément, pag. 202. Montarg. *Dict. apostol.* tom. XII, pag. 655.

(2) « Que les libertins, les femmes perdues, les âmes malfaisantes aillent au théâtre, c'est pour eux qu'il est fait. Beaureg. pag. 46.

(3) Bossuet : « Nos jeux, nos fêtes, nos banquets, ne sont pas encore prêts. » *Serm.* tom. II, pag. 468.

(4) Trad. par Molinier, *Serm. pour la fête des rogat., Serm. choisis.* tom. VIII, pag. 153. Bossuet a transporté tous ces sentimens dans une de ses péroraisons : « Ne souhaitons pas, dit-il, une vie si douce ni si aisée; ne soyons pas fâchés quand elle sera détrempée de quelques amertumes. Le soldat est trop lâche, qui veut avoir ses plaisirs pendant la campagne (*a*). Et toi, dit Tertullien, tu es trop délicat, chrétien, si

(*a*) *Nemo miles cum deliciis venit ad prœlium.* Ad martyr., cap. III.

plutôt quel aveuglement d'appeler cela du plaisir! Certains philosophes s'y entendoient bien mieux; ce n'étoit pas dans de bruyantes dissipations qu'ils prenoient le plaisir, mais dans le calme et dans la paix. « Eh! dites-moi, je vous prie, ne pouvons-nous vivre sans plaisir, nous qui devons en trouver jusque dans la mort (1)? » Car, où doivent tendre nos vœux, sinon, comme l'Apôtre l'exprimoit, à sortir du siècle pour nous réfugier au sein de Dieu? Nos plaisirs sont là où est l'objet de nos vœux. Il vous faut des plaisirs: eh! dès à présent, n'en trouvez-vous pas sur la route de la vie? Ingrat! vous n'êtes pas satisfait de ceux que la main d'un Dieu libéral vous dispense avec profusion! vous ne les reconnoissez pas? Mais quelle source plus féconde de voluptés saintes, que d'avoir été réconcilié avec votre Seigneur et votre Dieu; que d'avoir été appelé à la connoissance de la vérité, à la révélation de vos erreurs, au pardon des péchés que vous

Rom. XII. 2. Jac. IV. 4.

tu désires les voluptés, même dans le siècle; notre temps de délices viendra, c'est ici le temps d'épreuves et de pénitence. Les impies ont leur temps dans le siècle, parce que leur felicité ne peut pas être éternelle; le nôtre est différé après cette vie, afin qu'il puisse s'étendre dans les siècles des siècles. Nous devons pleurer ici-bas, pendant qu'ils se réjouissent. Quand l'heure de notre triomphe sera venue, ils commenceront à pleurer. Gardons-nous bien de rire avec eux, de peur de pleurer aussi avec eux; pleurons plutôt avec les saints, afin de nous réjouir en leur compagnie. » *Panégyr. de S. François de Paule*, pag. 232.

(1) Bossuet, *Panégyr. de S. François d'Assise*, pag. 444; et *Serm.* tom. IV. pag. 29.

avez commis? Quel plaisir plus délicieux que de mépriser le plaisir même, de s'élever au-dessus de tout ce qui tient au siècle (1); que de jouir d'une liberté vraie, de sa conscience tout entière, d'une vie pleine et innocente; de ne redouter pas même la mort, de fouler sous ses pieds les dieux des nations, de mettre en fuite les démons, de vivre pour Dieu? Ce sont là les plaisirs du chrétien, ses spectacles purs, sans relâche, et qui ne lui coûtent rien. Voilà pour vous les jeux du cirque, et les nobles exercices de votre pèlerinage. Comptez et le temps qui s'écoule, et l'espace qui s'échappe; transportez-vous au terme de votre course; éveillez-vous, allez vous ranger sous l'étendard de votre Dieu. Debout, chrétien! voici l'ange qui sonne de la trompette, voici le moment du combat et du triomphe: la palme du martyre brille à tes yeux. Tu veux de la science; en voici, et qui doit satisfaire en toi la noble passion d'apprendre. Voici et des hymnes et des sentences (2); voici des trésors de poésie et d'éloquence, puisés, non dans les fictions, mais au sein de la vérité. Il te faut des épreuves et des combats; ils ne te manqueront pas, ils t'environnent: Vois l'impudicité vaincue par la continence,

(1) Le même, *ibid.* Beauregard, pag. 52.

(2) Tertullien fait allusion aux hymnes qui se chantoient dans les chœurs, et aux sentences ou mimes, (en grec Γνωμαι,) des poëtes comiques.

l'incrédulité immolée par la foi, la barbarie soumise par la miséricorde, le libertinage dompté par la modestie; telle est l'arène où s'exerce le chrétien, où il triomphe, où il reçoit la couronne. Que si tu demandes des spectacles sanglans, le sang de Jésus-Christ coule encore. Te parlerai-je d'une pompe qui ne se fera pas long-temps attendre, de l'arrivée du Seigneur, annoncée par tant de signes incontestables, dans tout l'éclat de la gloire et du triomphe le plus magnifique? Contemple ces légions d'anges empressés autour de lui; tous les saints ressuscités pour l'immortalité, et le règne des justes commencé pour ne finir jamais; une Jérusalem nouvelle qui s'élève. Mais voici encore d'autres scènes qui s'ouvrent à tes regards: ce jour, le dernier des jours, jour sans lendemain, du dernier jugement, qui viendra inopinément pour les nations les surprendre au milieu de leurs dérisions impies; où jaillira un feu qui dévorera dans un même incendie et les antiques monumens du globe, et les créations récentes de la main des hommes: alors quel spectacle! quelle vaste scène! quels objets et quels contrastes faits pour exciter tout à la fois et la surprise et l'admiration, la joie et la risée! Tous ces potentats que l'on nous disoit être les citoyens du ciel, gémissant au fond des ténébreux abîmes, avec leur Jupiter et ses complices; tous les persécuteurs du nom chrétien tombés de leurs

Page 103.

tribunaux de sang, pour brûler dans un feu bien plus dévorant que les flammes des bûchers allumés contre leurs victimes; à leur suite, ces sages, ces philosophes, en présence de leurs disciples condamnés aux mêmes supplices que leurs maîtres, associés à leur éternelle confusion; et les poëtes traînés aux pieds, non de leur Minos ou de leur Rhadamanthe, mais aux pieds de Jésus-Christ; frémissant, palpitant de honte et de douleur... Ils le verront ce fils du charpentier et d'une pauvre ouvrière, ce destructeur du sabbat, ce samaritain, ce possédé du démon, ce Jésus trahi par Judas, outragé, insulté, chargé de coups, couvert de crachats infâmes, abreuvé de fiel et de vinaigre (alors établi juge suprême des vivans et des morts). Ah! ce spectacle, ce triomphe, nous en jouirons, nous, sans en avoir l'obligation à la libéralité d'un préteur ou d'un consul. Nous en jouissons dès maintenant par l'espérance et par la foi, qui en anticipent la consolante représentation. Et quel sera le
1 Cor. II. 9. dénouement du drame? des béatitudes que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que l'esprit de l'homme ne concevra jamais. Voilà, ce me semble, des spectacles bien autrement intéressans que tous vos cirques et vos théâtres et vos décorations... (Chap. XXIX, XXX.)

Est-ce là, je le demande à tout lecteur, est-ce là de l'éloquence, de celle-là qui semble tombée du ciel, qui

du moins s'échappe avec l'impétuosité du torrent, d'un cœur profondément ému? *Spiritus ejus sicut torrens.* Isa. xxx. 28. Quelle vigueur, quelle héroïque magnanimité de sentimens et de langage! Je défie que l'on me montre rien de semblable dans aucun écrivain profane. *Ubi mare illud eloquentiæ tullianæ?* demanderais-je avec saint Jérôme: *Ubi torrens fluvius Demosthenis*(1)? Tertullien n'a pas tout dit sur la matière des spectacles : il n'étoit pas obligé de l'épuiser. Mais dans ce qu'il développe, quelle magnificence! et dans ce qu'il indique, quels germes heureux il laisse au prédicateur qui saura les étendre! On a quelquefois imité ce morceau; on ne l'a pas encore rendu avec tout ce qu'il a de beautés originales. Bossuet l'indique dans ses *Réflexions sur la comédie* (2); il n'eût pas manqué de le développer dans un sermon. Molinier (3) l'abbé Clément (4), Fromentières (5), Montargon (6), en ont saisi quelques traits, mais affoiblis sous leur plume molle et languissante; et cependant ils ne laissent pas de produire de l'effet. Il doit être réservé tout entier pour une péroraison. Je sais qu'aujourd'hui il faut en quelque manière plus que du zèle pour prêcher contre les spectacles : mais, après tout, quand la coutume et l'abus prévaudroient; quand, au lieu de réprimer les désordres publics, les lois elles-mêmes seroient les premières à les autoriser; devons-nous oublier qui nous

(1) *Ep.* xciii *ad Sabinian.* tom. iv, ed. Bened. col. 757.
(2) Pag. 695.
(3) *Serm. chois.* tom. viii, pag. 152, 170.
(4) Tom. ii, pag. 215.
(5) *Carême*, tom. i, pag. 135.
(6) *Dict. apostol.* tom. xii, pag. 636.

sommes? C'étoit au pied des échafauds que Tertullien écrivoit les lignes éloquentes que nous venons de transcrire.

Ceux des Pères qui ont le plus fortement écrit contre les spectacles sont, après Tertullien, saint Cyprien (*de Spectaculis*); Lactance, dans plusieurs endroits de ses institutions; saint Basile-le-Grand (IVe *homélie sur l'Examéron*); saint Jean Chrysostôme (XVe *homélie au peuple d'Antioche, et* IIIe *sur Saül et David*); saint Ambroise (*de Fuga sæculi*, cap. I); saint Augustin, au IIIe livre de ses *Confessions*, et ailleurs; Salvien, au livre VI du *Traité de la Providence*; saint Bernard et Jean de Sarisbery.

XXX. DES PRESCRIPTIONS.

Nous finissons l'article de Tertullien par ses *Prescriptions*, le plus célèbre de ses ouvrages après son *Apologétique*.

Il est suffisamment prouvé que l'auteur l'avoit composé antérieurement à tous ses autres traités particuliers contre l'erreur; il l'indique lui-même à la fin, par ces paroles: « Nous avons employé généralement contre toutes les hérésies l'argument solide et invincible des prescriptions; dans la suite, avec la grâce de Dieu, nous répondrons encore en particulier à quelques unes. » Les traités contre Praxéas et Marcion ne sont venus qu'après. Observation importante, qui appuie l'autorité de cet ouvrage; car il n'est pas croyable, dirons-nous avec l'abbé Fleury, D. Ceillier, Bercastel, que Tertullien ait écrit dans le schisme et l'hérésie un ouvrage qui détruit par le raisonnement le plus invincible toutes les hérésies et tous les schismes. Aussi

n'y aperçoit-on aucune trace des écarts où il donna depuis; au contraire, il s'y fait gloire d'être dans la communion de toutes les Églises apostoliques (1), et surtout de l'Église de Rome, dont il fait un magnifique éloge (2). L'eût-il fait après sa chute, dont la jalousie du clergé de Rome fut, selon saint Jérôme, l'occasion ou le principe (3)?

Le terme de *prescription* est, comme tout le monde sait, tiré de la jurisprudence, et signifie une fin de non-recevoir, une exception péremptoire que le défenseur oppose au demandeur; et en vertu de laquelle celui-ci est déclaré non recevable à intenter cette action, sans qu'il soit besoin d'entrer dans le fond de ses raisons et de ses moyens. Ainsi notre auteur écarte à la fois et convainc d'erreur toutes les sectes ennemies de l'Église, sans s'embarrasser d'aucun de leurs argumens (4). Nous verrons Saint Cyprien recommander cette méthode : » Il n'est pas de la majesté de l'Église catholique, écrivoit-il à l'évêque Antonien, de s'embarrasser de ce que les hérétiques disent et font hors de l'Église (5). » Le saint évêque justifioit par avance les Pères du Concile de Trente du refus qu'ils firent d'admettre les protestans à défendre leurs dogmes en leur présence.

Tertullien avoit annoncé le dessein de cet ouvrage dans son *Apologétique*, où il s'étoit plaint que « des hommes sortis des écoles des philosophes avoient corrompu les

(1) *Prescr.* ch. xx, xxii.

(2) *Ibid.* ch. xxii.

(3) *De vir. illust.* cap. liii, tom. iv, col. 115. Baronius, *ad ann.* 201 ss. 9.

(4) *Præscr.* cap. xxxv.

(5) *Epist.* lv, pag. 249, *ed. Oxon.*

nouveaux livres des chrétiens, en y interposant avec leurs opinions particulières des dogmes philosophiques, et d'un seul chemin droit faisant une multitude de sentiers détournés où l'on se perd. A tous ces corrupteurs de l'Évangile nous opposons, poursuit-il, l'argument invincible de la prescription : que la seule véritable religion est celle qui, enseignée par Jésus-Christ, nous a été transmise par ses disciples (1). Tous ces novateurs ne sont venus qu'après : *Hesternus es, hodiernus :* Vous êtes d'hier, vous venez de naître; avant-hier on ne vous connoissoit pas (2). » S. Irénée pouvoit lui en avoir fourni l'idée (3).

Le mérite de ce livre consiste particulièrement dans un plan aussi heureusement conçu que vigoureusement rempli. Vincent de Lérins, qui en a si bien profité dans l'idée principale de son *Commonitorium*, l'avoit sans doute présent à la pensée quand il a dit en parlant de l'auteur : « Il faut se rendre malgré soi, tant son argumentation est vive, animée, entraînante. Autant de mots, autant de traits qui percent ou accablent. Pour lui chaque combat est une victoire : c'est la foudre elle-même (4). »

Le Traité des prescriptions peut se diviser en deux

(1) *Apolog.* cap. XLVII.

(2) *Adv. Prax.* cap. II, pag. 635.

(3) *Vid. S. Irenæum advers. hæres.* édit. Feu-ardent. pag. 49.

C'est là proprement la prescription appelée *de nouveauté*, *Prescriptio novitatis*, bornée au seul argument de la possession justifiée par le laps de temps. Le traité de Tertullien est plus étendu, car il embrasse les divers genres de prescriptions à faire valoir contre toute invasion récente; d'où vient qu'il l'a intitulé *de Præscriptionibus adversus hæreticos*.

(4) Lib. I, cap. XXIV, pag. 345, ed. Baluz.

parties. La première, qui est une espèce d'introduction au corps de l'ouvrage, contient cinq propositions qui préparent aux prescriptions. La première : Nous ne devons pas nous étonner qu'il y ait des hérésies (1) ni qu'elles aient le pouvoir de pervertir les hommes, et qu'elles en pervertissent en effet de tous les états (2). La seconde : Nous devons fuir les hérésies, qui sont pires que les persécutions (3). La troisième : L'hérésie consiste à choisir, c'est-à-dire à inventer ou adopter de soi-même la doctrine de la foi (4). La quatrième : Les deux principales sources de l'hérésie sont une philosophie téméraire et une curiosité déréglée (5). La cinquième : Quelle est la règle de la foi qu'il faut garder inviolablement, sans qu'il soit permis de disputer jamais sur ce qui en est l'objet (6).

La seconde partie renferme dix prescriptions contre les hérésies :

1° Les hérétiques ne sont pas recevables à disputer sur les saintes écritures (7).

2° Jésus-Christ a enseigné sa doctrine à ses apôtres, qui l'ont communiquée aux Églises comme ils l'avoient reçue : donc ne pas écouter d'autres docteurs que les apôtres et leurs successeurs (8).

(1) *Hæresis*, du mot grec αἱρεω, *eligo*. Tertull. *Hæreses dictæ græca voce ex interpretatione electionis, qua quis sive ad instituendas, sive ad suscipiendas eas utitur. Prescr.* ch. IV.

(2) Ch. I-IV.

(3) Ch. IV-VI.

(4) Ch. VI-VII.

(5) Ch. VII XIII.

(6) Ch. XIII XV.

(7) Ch. XV-XX.

(8) Ch. XX-XXVIII.

3° La parfaite uniformité de la doctrine dans les églises catholiques en prouve la vérité, comme la diversité de croyance en prouve la fausseté (1).

4° L'antiquité de notre doctrine, autre preuve de sa vérité; comme la nouveauté de la doctrine dans l'hérésie en démontre l'erreur (2).

5° La succession non interrompue de nos évêques remontant jusqu'aux apôtres, preuve de la vérité de notre Église; comme le défaut de succession jusqu'à ces mêmes apôtres prouve la fausseté des églises de l'hérésie (3).

6° La conformité de la doctrine de nos Églises avec la doctrine des apôtres témoigne qu'elles sont apostoliques. L'opposition de la doctrine des Églises hérétiques à celle des apôtres prouve qu'elle n'est pas la doctrine des apôtres (4).

7° Parmi les hérésies de nos jours, les unes ont été découvertes et condamnées par les apôtres; les autres, par cela même qu'elles sont nouvelles et postérieures aux apôtres, sont convaincues de fausseté (5).

8° Notre doctrine est la vraie, puisqu'elle est conforme à celle des églises apostoliques, et en particulier à celle de Rome. La doctrine des hérétiques est fausse par cette même conséquence qu'elle n'est pas celle de l'Église romaine (6).

9° Les hérétiques ont corrompu l'Écriture, et avec

(1) Ch. XXVIII-XXIX.
(2) Ch. XXIX-XXXII.
(3) Ch. XXXII.
(4) Ch. XXXII-XXXIII.
(5) Ch. XXXIII-XXXVI.
(6) Ch. XXXVI-XXXVIII.

elle la vérité; les catholiques l'ont conservée, donc ils sont dans la vérité (1).

10° Mœurs des hérétiques opposées aux mœurs des catholiques (2).

Voilà le plan général, et les divisions principales de ce beau *Traité des prescriptions*, au-devant duquel viennent échouer, dit l'auteur, toutes les hérésies postérieures ou contemporaines (3). C'est ainsi que Bossuet, enfermant tout le protestantisme dans le cercle des promesses faites par Jésus-Christ à son Église (4); et le célèbre Arnauld, toute la question de l'eucharistie dans le seul fait *de la perpétuité* de croyance dans toutes les églises du monde, abrègent les interminables disputes de détail. « J'arrête l'hérésie au premier pas, moi: J'existois avant vous, dit la foi chrétienne, la foi de la véritable Église; j'ai pour auteur Jésus-Christ. C'est moi qui en ai transmis à l'univers les leçons et celles de ses apôtres. Vous n'existez que depuis hier. Et si vous me contraignez de montrer comment vous avez obscurci la vérité par le mensonge de vos ténébreuses opinions, je vous oppose simplement la fidèle histoire des différentes sectes qui m'ont abandonnée, et la liste de leurs absurdes doctrines (5). »

Saint Cyprien s'étoit pénétré de la lecture de cet ouvrage, au point qu'il l'a imité en beaucoup d'endroits de son traité non moins mémorable de l'*unité*. Complétons-les l'un par l'autre, en les unissant dans un seul

(1) Ch. XXXVIII.

(2) Ch. XLI - XLV.

(3) Ch. XXXV.

(4) *Instr. sur les promesses*, tom. V, éd. in-4°, 1745, pag. 106 et suiv.

(5) Lenfant, *Serm.* tom. II, pag. 305, 306.

texte, traduit fidèlement, et exposé dans une analyse assez étendue pour présenter la substance des argumens, avec les morceaux de détail les plus éclatans. Ici, notre travail embrassera deux questions également nécessaires à notre propre instruction, et à celle dont nous sommes redevables aux peuples, à savoir, *de l'hérésie en général, et des caractères de l'Église.*

Voici le début de saint Cyprien, qui peut servir d'exorde à nos discours à ce sujet.

1° DE L'HÉRÉSIE.

S. Cyprien, ed. Oxon. page 75.

Ce n'est pas seulement par la persécution et par des attaques à force ouverte, que l'Église de Dieu se voit menacée de perdre ses serviteurs. Il est moins difficile d'échapper à des dangers qui se montrent. L'appréhension du mal que l'on connoît en évite la surprise; et l'on se prépare à la défense, quand l'ennemi s'avance à découvert. Celui-là demande et bien plus de défiance et bien plus de précautions, qui, déguisant sa marche tortueuse, trompe en laissant croire à la paix; et, semblable au serpent, dont le nom lui a été donné, se glisse à travers des souterrains et par des détours cachés. Ce sont là ses artifices les plus ordinaires; ce sont les perfides et cauteleuses manœuvres qu'il emploie pour faire tomber les âmes dans ses filets. Le genre humain étoit encore à son enfance, déjà ses insidieuses flatteries et ses mensongères promesses avoient entraîné dans le piége d'une malheureuse crédulité nos premiers parens encore sans expé-

rience. Il osa bien tenter ainsi jusqu'à notre Seigneur lui-même, en se masquant à ses yeux d'une apparence trompeuse; mais il n'échappa point à ses pénétrans regards, et il suffit au Sauveur de le reconnoître pour le confondre... Furieux de voir la lumière évangélique se répandre parmi les peuples et dissiper leurs ténèbres, le monde tout entier, jusque-là sourd, aveugle, condamné à l'infirmité, ouvrir enfin ses oreilles et ses yeux aux vérités du salut, renaître à la vie; les pieds des boiteux se redresser et accourir à l'Église; les langues des muets se délier pour chanter et pour prier; le culte de l'idolâtrie abandonné, ses temples et ses assemblées désertes, grâce aux progrès du christianisme; par un raffinement d'artifice bien propre à égarer les simples, en les trompant sous le nom même de christianisme, il a inventé le schisme et l'hérésie, à dessein d'anéantir la foi, de corrompre la vérité, de déchirer l'unité. Dans l'impuissance où il est de retenir les hommes dans la nuit de la vieille ignorance, il essaie de les engager frauduleusement dans une route nouvelle. C'est au sein de l'Église elle-même qu'il va saisir ses victimes. Et, tandis que l'on se croit échappé à la nuit du siècle, on tombe, sans s'en douter, enveloppé dans des ténèbres bien plus dangereuses.

Page 76.

Matth. IV.

Bien que devenu étranger à l'Évangile de Jésus-Christ, à l'observation de ses commandemens, on

ne s'en dit pas moins être chrétien. Parce que l'on marche moins dans les ténèbres, on se croit éclairé par la lumière. Dupe des fallacieuses caresses de l'ennemi qui, comme le dit l'Apôtre, *se transforme en ange de lumière*, on donne à la nuit le nom de jour, de vie à la mort ; on prend un orgueil présomptueux pour de l'espérance, la révolte pour de la fidélité, et des paroles hypocrites pour l'expression de la vérité.

II Cor. XI. 14.

Qu'il doive y avoir des hérésies dans l'Église de Dieu, Jésus-Christ ne nous l'a pas laissé ignorer, disent à la fois Tertullien et saint Cyprien. Ses apôtres nous en ont prévenus.

TERTULLIEN. Souvenons-nous des oracles du Sauveur et de ses apôtres, qui, en nous prédisant qu'il y auroit des hérésies, nous ont ordonné de les fuir. Et comme nous ne sommes pas troublés parce qu'il y en a, nous ne devons pas être surpris des suites qu'elles ont, et pour lesquelles il nous est recommandé de les fuir. Le Seigneur nous avertit *qu'il viendra un grand nombre de loups ravissans, sous des peaux de brebis.* Quelles sont les *peaux de brebis*, sinon les dehors du christianisme ? Quels sont les *loups ravissans*, sinon des esprits trompeurs qui se tiennent cachés pour ravager le troupeau de Jésus-Christ ? Qui sont les faux prophètes et les faux apôtres qui nous étoient annoncés pour les temps futurs, sinon les docteurs de l'er-

Page 231.

Matth. VII. 15.

reur et les corrupteurs de l'Évangile? Qui sont les *Antechrists* d'à présent et de tous les temps, sinon des hommes rebelles à Jésus-Christ? Il y a actuellement des hérésies qui n'infectent pas moins l'Église du venin de leurs erreurs, que l'Antechrist ne la déchirera un jour par les cruautés inouïes de la persécution; avec cette différence, que la persécution fait des martyrs, et que l'hérésie ne fait que des apostats.

Il falloit, selon l'Apôtre, qu'il y eût des hérésies, pour faire connoître ceux qui sont à l'épreuve et des fureurs de la persécution et de la séduction de l'hérésie. (Chap. IV.) 1 Cor. XI. 19.

Saint Cyprien rappelle dans les mêmes termes et les avertissemens et les censures. Il suffit de les indiquer (1); les transcrire ne seroit qu'une fastidieuse répétition.

La cause du mal, quelle est-elle? poursuit l'éloquent évêque. C'est qu'on ne remonte pas à la source de la vérité, c'est que l'on se détache du chef, c'est qu'on s'éloigne de la doctrine descendue du ciel avec le divin Maître. Page 76.

Par ce seul argument, le saint docteur « combat tous les novateurs, et il ne cesse de leur opposer le concert, l'accord, le concours de toute l'Église catholique : *Ecclesiæ catholicæ concordiam ubique cohærentem.* Pages 79, 80.

(1) *Fieri hæc Dominus permittit, et patitur, manente propriæ libertatis arbitrio*, etc. *De unit.* pag. 80, et *epist.* LV *ad Anton.* LIX *ad Cornel.* LXX *ad Januar.* XLIII *ad Pleb.* LXVII *ad Cler. Hispanic.* etc.

Ce n'est pas nous, dit-il, qui nous sommes séparés d'avec eux, mais c'est eux qui se sont séparés d'avec nous : *Non enim nos ab illis, sed illi a nobis recesserunt.* Et parce qu'ils sont nouveaux, qu'ils ont trouvé l'Église en place, qu'ils sont tous venus après, *et cum hæreses et schismata postmodum nata sint,* les assemblées, les conciles qu'ils tiennent à part (comme il les appelle), ne peuvent jamais se lier à la tige de l'unité. *Dum conventicula sibi diversa constituunt, unitatis caput atque originem reliquerunt* (1). »

Cependant, pour la connoître cette doctrine de la vérité et du salut, faut-il de longs raisonnemens? Non. Qu'on se rappelle les paroles de l'institution.

Page 77.

Ici Bossuet va, non pas seulement commenter, mais traduire saint Cyprien.

« Jésus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous les disciples, en choisit douze; mais, voulant consommer le mystère de l'unité dans lamême Église, parmi les douze, il en choisit un. *Il appela ses disciples*, dit l'Évangile; les voilà tous, *et parmi eux il en choisit douze.* Voilà une première séparation, et les apôtres choisis; et voici les noms des douze apôtres : *le premier est Simon, qu'on appelle Pierre.* Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, que Jésus-

Matth. x. 1 et suiv.

(1) Bossuet, *Instr. sur les promesses*, tom. v, in-4°, pag. 127.

Christ, dit saint Marc, lui avoit donné pour préparer l'ouvrage qu'il méditoit, d'élever tout son édifice sur cette pierre. Mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement, et en lui parlant, il agit en lui, et lui imprime le caractère de sa fermeté. Et moi, dit-il, je te dis à toi : *Tu es Pierre, et*, ajoute-t-il, *sur cette pierre je bâtirai mon Église, et*, conclut-il, *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*... Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein, et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi, *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, il ajoute : *Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel*, etc. Cette première parole, *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : *Tout ce que vous remettrez*... Outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, la puissance donnée à un seul et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et, n'ayant à se partager avec aucune autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle (1). »

Marc. III. 16.
Ibid. IX. 16.
Matth. XVI. 18.

(1) *Serm. sur l'unité*, tom. V, édit. in-4° de 1745, pag. 487 et suiv. *Instr. sur les promesses* (*ibid.*), pag. 127. Ch. de Neuville, *Myst.* tom. I, pag. 195. et *Panégyr.* tom. VI, pag. 145.

Traduisez ces paroles en latin, vous y trouverez le texte du saint docteur (1).

Mais voilà, poursuit saint Cyprien, ce que l'on méconnoît, ce que l'on oublie, ce que l'on ignore. Un orgueil insolent veut prévaloir contre l'épiscopat. Une vaine et présomptueuse complaisance pour ses propres idées va jusqu'à s'emporter contre Dieu lui-même, en l'insultant dans l'autorité qui le représente (2). Tels sont ces hommes qui, au mépris des règles établies par le divin législateur, s'ingèrent d'eux-mêmes et sans mission dans les fonctions du saint ministère, prophètes de mensonge, dans qui le Seigneur ne sauroit reconnoître ses organes. Après qu'ils ont déserté la source d'eau vive, ils osent promettre les bienfaits d'une eau pure et salutaire, oui, pour souiller, non pour laver ceux qui s'y baignent; pour combler leurs iniquités, non pour s'en purifier; pour y prendre le sceau d'enfans du démon, non celui d'enfans de Dieu. Enfantés par le mensonge, comment seroient-ils accessibles aux promesses de la vérité? Nés au sein de la perfidie et de l'infidélité, ils sont morts à la foi. Pour eux point de paix, puisqu'ils ont rompu la paix du Seigneur. Eh quoi! celui qui ne tient pas à l'unité se croiroit avoir

(1) *De unit.* pag. 76, 77. *Epist. ad Jubaïan.* LXXIII, pag. 306 *et passim.*

(2) *Epist.* LXIV. LXVIII, Le Chapel. *serm. de l'autorité de l'Église*, tom. IV, pag. 396.

la foi ! Qui se met en révolte contre l'Église, se prétendroit être dans l'Église, au mépris des paroles de l'Apôtre, quand il déclare qu'*il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu !* Ephes. IV. 5.

A cette source du mal, TERTULLIEN en ajoute d'autres encore plus profondes. Comme saint Cyprien, il en rapporte la commune origine à la secrète envie du démon, dont l'office est, dit-il, de dérober aux hommes la vérité, et de contrefaire notre sainte religion pour l'avilir (1).

C'est lui qui a inspiré tous les hérésiarques. Page 232. Père de l'idolâtrie, il n'est pas moins le père du mensonge : or l'hérésie ne diffère pas au fond de l'idolâtrie, puisqu'elles ont le même auteur, qui les a formées toutes deux sur le même dessein (2).

Pour y réussir, les moyens qu'il emprunte, c'est d'abord (cette division est remarquable), c'est en premier lieu une sagesse toute profane qui se complaît dans ses propres forces, et s'emporte à une présomption vaine (3) ; une curiosité hautaine (4), laquelle, peu contente des lumières qui nous ont été données, s'opiniâtre à percer dans Page 235. ce qu'il ne nous est pas donné de connoître, et

(1) *Præscript.* cap. XL.

(2) *Hæ sunt doctrinæ hominum et dæmoniorum* (cap. VII) *a diabolo scilicet, cujus sunt partes intervertendi veritatem.* cap. XI.

(3) *Præscr.* cap. VII. *Apologet.* cap. XLVII.

(4) « Curiosité qui est la perte des esprits, la ruine de la piété, et la mère des hérésies. » Bossuet, *Serm.* tom. IV, pag. 221.

condamne ce qu'elle ne peut approfondir ; fondée, vous dit-elle, sur ce qui est dit dans l'É-
Matth. VIII. 7. criture, *Cherchez, et vous trouverez.* Aussi trouverez-vous à la tête de toutes les hérésies des philosophes qui les imaginèrent ou les ont accréditées (1). Esprits inquiets, amoureux de la nouveauté, plus amoureux encore d'eux-mêmes; transfuges de la vérité catholique, à laquelle ils empruntent une partie de ses dogmes pour en troubler l'autre par un faux alliage (2); esprits ardens, infatigables à disputer et à écrire (3), ils ne sont pour nous que des enfans rebelles qui déchirent le sein de leur mère, s'excluent de l'héritage. Ne succédant à personne, et tirant leur origine d'eux seuls, ils ont renoncé à la charité, à l'espérance de la foi, au patrimoine de famille (4). Par le seul nom d'hérétiques, c'est-à-dire de séparés, ils ont imprimé sur leur front le sceau de la nouveauté, qui les accuse et les flétrit; docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées (5).

(1) *Eadem materia apud hæreticos et apud philosophos volutatur.*

(2) Ibid. et S. Cypr. pag. 261. Tous les sermons modernes.

(3) Ibid. Boss. v° *Avert. aux protest.* tom. IV, pag. 85, 86.

(4) *Præscr.* cap. XXXVII, XXXVIII. S. Cypr. *ep.* LV. *De unit.* pag. 83. *ad Anton.* LXIX *ad Cornel.* et *De unit.* passim.

(5) Boss. *serm. sur l'unité*, tom. V, pag. 520. *Hist. des variat.* liv. XV, tom. III, pag. 618, 670.

Mais, répondrai-je à ceux-là, qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, l'académie et l'Église, les hérétiques et les chrétiens? Notre portique à nous, c'est le temple (1). Avons-nous donc besoin de curiosité avec Jésus-Christ, et de recherches après l'Évangile (2)? Quand nous croyons, nous ne voulons plus rien croire au-delà; nous croyons même qu'il n'y a plus rien à croire (3).

Je commence par poser ce lumineux principe : c'est que Jésus-Christ a enseigné pour tous les peuples un symbole de foi fixe et immuable, que tout le monde est obligé de croire, et qu'on doit chercher par conséquent pour le trouver et le croire. Mais ce symbole, unique et invariable, ne demande point des recherches infinies ; cherchez jusqu'à ce que vous trouviez, croyez quand vous aurez trouvé ; alors il ne vous reste plus qu'à garder ce que vous croyez, pourvu cependant que vous croyiez que vous n'avez plus rien à chercher ni à croire dès que vous aurez trouvé et que vous croyez ce qu'a enseigné celui qui vous défend de rien chercher au-delà. (Chap. IX.) Page 234.

Voilà la règle de foi que nous tenons du maître, et sur laquelle il n'y a jamais parmi nous de dispu- Page 235.

(1) L'anc. évêq. de Sénez, *serm. sur la parole de Dieu*, tom. I, pag. 33.

(2) Bourdal. *Car.* tom. I, pag. 258. Boss. *Serm.* tom. IV, pag. 362. Segaud, *Car.* tom. I, pag. 89.

(3) Tertull. *Præscript.* cap. VII, VIII. S. Cypr. *epist ad Anton.* LV.

tes, sinon celles qu'élève l'hérésie, et qui font les hérétiques. Non, elle ne doit jamais souffrir d'atteinte, quoi que vous cherchiez, que vous discutiez, quelque essor que vous donniez à votre curiosité. Mais si quelque chose vous paroît obscur ou douteux, vous avez de vos frères qui ont reçu le don de la science, qui ont été instruits par des docteurs consommés; vous en avez qui, curieux comme
Page 236. vous, chercheront avec vous. Enfin, si vous savez ce que vous devez savoir, il vous est plus avantageux d'ignorer le reste, de peur d'apprendre ce que vous ne devez point savoir (1). La foi consiste à ne pas se départir de la règle. La loi qui l'ordonne est formelle, et le salut est attaché à l'observation de la loi. La discussion vient de la curiosité, et aboutit à la stérile gloire de passer pour docte. Que la curiosité cède à la foi, la vaine gloire au salut : ne rien savoir contre la règle, c'est tout savoir.

Quand même les hérétiques ne seroient pas les adversaires de la vérité, que peut-on apprendre en conférant avec des hommes qui, de leur aveu, n'ont autre chose à vous répondre, sinon qu'ils cherchent encore et toujours? S'ils cherchent sérieusement, ils n'ont donc rien trouvé de certain; et ils montrent bien par là combien ils comptent peu sur ce qu'ils croient avoir trouvé. Vous qui cherchez de votre côté, si vous vous adressez à des hommes qui cher-

(1) Même raisonnement dans Bourdal. *Pensées*, tom. II, pag. 195.

chent aussi, irrésolu, incertain, aveugle, vous serez infailliblement conduit dans le précipice par des hommes également irrésolus, incertains et aveugles.

Quel sera donc le terme de ma recherche et de mes découvertes, le point fixe de ma croyance? Chez Marcion? Mais Valentin me crie de son côté: *Cherchez, et vous trouverez.* Chez Valentin? Apelles me tient le même langage. Ébion, Simon, tous en un mot emploient le même artifice pour m'attirer à leur parti. Je ne pourrai donc me fixer nulle part. Que peut-on édifier avec ceux qui ne savent que détruire? quelles lumières espérer où tout est ténèbres? Si je renonce à la foi, me voilà apostat. En un mot, si je cherche, c'est que je n'ai pas encore trouvé, ou que j'ai perdu. (Chap. IX et suiv.) Page 234.

Une autre source d'erreur familière à l'hérésie, c'est la prétention de ne s'appuyer que sur les Écritures.

L'audace des hérétiques à s'armer des Écritures en impose d'abord à quelques personnes. Dans le combat, ils fatiguent les plus forts, ils triomphent des foibles, ils ébranlent les autres : c'est là leur arsenal. Mais, avant qu'ils puissent en tirer des armes, il faut examiner à qui appartiennent les Écritures, pour ne pas les laisser usurper à ceux qui n'y ont aucun droit. Page 237.

On pourroit croire que je parle de la sorte par défiance de ma cause, ou dans la crainte d'enga-

ger le combat, si je n'avois pour moi de fortes raisons, et surtout l'autorité de l'Apôtre, qui doit être notre règle en ce qui regarde la foi. Il nous recommande d'éviter les questions inutiles, les nouveautés profanes, et de fuir l'hérétique *après une réprimande*, et non *après la dispute*. Il interdit tellement la dispute, qu'il ne permet d'aller trouver l'hérétique que pour le réprimander, et cela une seule fois.

1 Tim. VI. 20.
Tit. III. 10.

Pages 236, 237.

L'hérésie rejette certains livres des Écritures; et ceux qu'elle admet comme canoniques, elle ne les reçoit pas entiers, elle les altère, et par ce qu'elle en retranche, et par ce qu'elle y ajoute pour les plier à son système. Ceux qu'elle reçoit entiers, elle les pervertit encore par les interprétations qu'elle imagine; car il est également contraire à la vérité d'altérer le sens ou le texte. L'audacieux novateur n'a garde de reconnoître ce qui le confond; mais il cite avec affectation tout ce qu'il a falsifié, et les passages obscurs dont il abuse. Tout versé que vous êtes dans la science de l'Écriture, qu'espérez-vous gagner par la dispute? Tout ce que avancerez, il le niera opiniâtrément, tandis qu'il soutiendra tout ce que vous nierez. D'une pareille conférence vous ne remporterez que beaucoup de fatigues et d'indignation.

Bossuet s'arme toujours de ces mêmes argumens contre les églises réformées, tant dans sa *Conférence*

avec le ministre Claude, et le xve livre des *Variations,* que dans le paragraphe quarante-six de l'*Instruction sur les promesses* (1).

Quelles conséquences en résulteront pour ceux qui auront assisté à ces sortes de conférences?

Surpris que vous n'ayez eu aucun avantage marqué, que de part et d'autre on ait nié et affirmé également, et qu'on soit resté au même point où l'on étoit, ils vous quitteront peut-être encore plus indécis qu'auparavant, sans pouvoir juger où est l'hérésie. L'hérétique ne se fera pas scrupule d'assurer que c'est nous qui corrompons l'Écriture et l'interprétons mal, et que lui seul défend la cause de la vérité.

Il ne faut donc pas en appeler aux Écritures, ni hasarder un combat où la victoire sera toujours incertaine, du moins le paroîtra (2).

Ailleurs, avec la même assurance: Nous sommes donc fondés à soutenir que les hérétiques ne doivent pas être admis à disputer sur les Écritures, puisque nous prouvons, sans le secours des Écritures, qu'ils sont absolument étrangers aux Écritures. (Chap. xxxvii.)

(1) Il y réunit habituellement l'autorité de Tertullien à celle de S. Cyprien. Voyez aux pages 127 et suiv. tom. v, édit. in-4°. Sur la même matière, on lira avec fruit le P. Chapelain (*serm. sur l'autorité de l'Église,* tom. iv, pag. 370), où il développe la question: Si la clarté de l'Écriture est tellement sensible et lumineuse par elle-même, qu'elle rassure l'esprit humain contre les incertitudes dont il peut être susceptible? De Trevern. *Discuss. amic.* Lettre iv.

(2) Nicolle, *Prejugés légit.* chap. xiv. *Réflex. sur les différends de la relig.* Paris, 1690, sect. iii, pag. 28. Cheminais, *Serm.* tom. ii, pag. 296.

Mais quand même ce ne seroit point là l'issue de toutes les disputes sur l'Écriture, l'ordre des choses demanderoit encore qu'on commençât par examiner à qui appartiennent les Écritures et la foi; par qui, quand, et à qui a été donnée la doctrine qui fait les chrétiens (1). Car, où nous verrons la vraie foi, la vraie doctrine du christianisme, là indubitablement se trouvent aussi les vraies Écritures, les vraies interprétations, les vraies traditions chrétiennes. (De là les caractères de l'Église.)

Nous verrons saint Jérôme, Vincent de Lérins et saint Augustin fortifier de nouvelles preuves ces argumens, et multiplier nos objets de comparaison.

Enfin, une troisième cause de l'hérésie, la plus active et la plus commune, c'est la licence toujours manifestée par les excès qu'elle amène (2). Nos éloquens docteurs trouvent dans l'Écriture et dans l'expérience plus de témoignages qu'il n'en faut pour avoir le droit d'accuser les violences de l'hérésie, sa haine de toute autorité civile et religieuse, ses manœuvres ou clandestines ou publiques, ses équivoques et son hypocrisie, ses calomnies séditieuses et ses emportemens contre l'Église, ses variations par lesquelles elle innove sans cesse sur elle-même, et que notre Bossuet a si doctement développées. Renfermons-nous dans l'ébauche qu'en a tracée Tertullien.

Par leurs mœurs jugez de leur foi. (Chap. XLIII.)

(1) Bossuet, *Instr. sur les promesses. Supr.* pag. 128.

(2) Voy. Bourdaloüe, *Pensées*, tom. I, pag. 195. La Colombière, *Serm.* tom. III, pag. 21. Massill. *Pensées*, pag. 284. Le livre intit. *Les artifices des hérétiq.* Paris, 1690. Nicolle, *Préjug. légit.* ch. X.

Je ne dois pas omettre de décrire ici la conduite des hérétiques, combien elle est frivole, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans discipline, parfaitement assortie à leur foi. On ne sait qui est catéchumène, qui est fidèle... Le renversement de toute discipline, ils l'appellent simplicité; et notre attachement à la discipline, ils le traitent d'affectation. Ils donnent la paix à tout le monde indifféremment (sous le prétexte de liberté de conscience et de tolérance religieuse) (1). Opposés les uns aux autres dans leur croyance, tout leur est égal, pourvu qu'on se réunisse pour triompher de la vérité. (Chap. XLI.) Page 247.

Tous sont enflés d'orgueil; tous promettent la science, il n'y a pas jusqu'à leurs femmes qui n'osent dogmatiser, disputer... (2) Habiles seulement pour détruire, ils n'entendent rien à édifier. Sans cesse ils varient, ils s'écartent de leurs propres règles. Chacun tourne à sa fantaisie la doctrine

(1) Bossuet : « L'indifférence gagne partout. (VIe *Avertissem.* tom. IV, pag. 458.) Il est plus clair que le jour, qu'en rejetant l'autorité et l'infaillibilité de l'Église, la réforme a posé le fondement de l'indifférence des religions. (*Ibid.* pag. 494.) On voit l'état présent de la réforme, et la pente de ces Églises prétendues qui ont pour fondement qu'il n'y a rien de vivant ni de parlant sur la terre à quoi on doive s'assujettir en matière de religion. Le socinianisme s'y déborde comme un torrent sous le nom de tolérance; les mystères s'en vont les uns après les autres; la foi s'éteint, la raison humaine en prend la place, et on y tombe à grands flots dans l'indifférence des religions. » *Ib.* p. 512.

(2) Le même, *Instruct. sur les promesses,* tom. V, pag. 145.

qu'on lui a enseignée, comme celui de qui il l'a
Page 248. reçue l'avoit inventée à sa fantaisie. L'hérésie, dans ses progrès, ne dément point sa nature et son origine. Les valentiniens et les marcionites ont autant de droit d'innover à leur gré dans la religion que Valentin et Marcion. Pas une secte, si on l'examine à fond, qui retienne en général les sentimens de son auteur.

Dans cette seule proposition de Tertullien, tout le fond du grand ouvrage de Bossuet sur les *variations*. Notre savant évêque l'annonce dès sa préface (1).

Maintenant on s'étonne qu'il y ait des hérésies. Le grand nombre se scandalise de ce que les hérésies font tant de progrès. A la bonne heure si elles survenoient inopinément, sans avoir été prévues; mais nous savons qu'elles avoient été prédites.

1 Cor. XI. 19. *Il faut*, dit l'Apôtre, *qu'il y ait des hérésies.*
Pages 241, 242. Pourquoi? pour faire connoître ceux qui sont à l'épreuve de la séduction de l'hérésie. Il en faut: pourquoi? pour justifier les prophéties qui les ont annoncées. Pourquoi? parce que s'il n'y en avoit pas, il manqueroit quelque chose à l'éclaircissement des dogmes, aux épreuves de la religion, aux combats et aux triomphes promis à la foi, au discernement entre les fidèles et les étrangers, les élus et les réprouvés. Il le falloit; il le faut encore

(1) Tom. III de l'édit. in-4°, pag. 50.

aujourd'hui, nous le répétons, qu'il y eût des hérésies (1). Ce n'est pas à dire pour cela que l'hérésie soit un bien; comme s'il ne falloit pas qu'il y eût aussi du mal. Eh! *n'a-t-il pas fallu que Notre Seigneur fût trahi?* cependant *malheur au traître!* Qu'on n'essaie donc pas de justifier par-là l'hérésie. (Chap. XXX.)

Matth. XVI. 21. XXVI. 24.

SAINT CYPRIEN. Le fidèle à qui les oracles de l'Évangile et des apôtres sont présens, ne doit point s'étonner de voir des hommes superbes, ennemis déclarés du pur don de Jésus-Christ, s'éloigner de l'Église, ou lever contre elle la bannière, après que l'Évangile et les apôtres nous avertissent qu'il y aura de ces scandales. Comment le serviteur de Jésus-Christ ne seroit-il pas abandonné, quand le maître lui-même l'a été par ses propres disciples, malgré tout l'éclat de ses miracles, qui attestoient si hautement sa divinité? Cependant Jésus-Christ ne leur adresse point de reproches, il ne s'emporte point à des menaces; mais se tournant vers ses apôtres: *Et vous aussi*, leur dit-il, *voulez-vous m'abandonner?* par déférence pour la loi que tout homme maître de soi, arbitre de ses actions, est libre de choisir la vie ou la mort. Mais Pierre, que le même saint législateur avoit établi fondement de son Église, lui répond: *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éter-*

Pages 262, 80, 82.

Joan. VI. 68.

(1) *Præc*, cap. I, IV, XXXIX, et S. Cypr. *De unit.* pag. 80. ed. Oxon.

nelle. Nous croyons, nous avons l'assurance que *vous êtes le Fils du Dieu vivant;* témoignant par là que ceux qui se séparent de Jésus-Christ périssent par leur faute; que l'Église, qui croit en Jésus-Christ et qui se tient attachée à la doctrine qu'elle en a reçue, ne s'éloigne jamais de lui dans aucun cas; et que ceux-là font l'Église, qui demeurent dans la maison de Dieu; au lieu que ceux que nous voyons n'avoir pas la solidité du froment, mais être emportés avec la légèreté de la paille par les vents des tentations que le souffle de l'ennemi excite pour les dissiper, n'ont point été plantés par Dieu le Père : tels ceux dont parle saint Jean : *Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étoient pas avec nous; car s'ils eussent été d'avec nous, ils seroient demeurés avec nous* (1).

I Joan. II. 19.

TERTULLIEN. Mais encore quel est le conseil qui nous est donné par rapport aux hérétiques et à l'hérésie elle-même? Les hérétiques : c'est de les fuir. Dans presque toutes ses épîtres, saint Paul nous inculque qu'*il faut éviter les mauvaises doctrines;* donc ceux qui les débitent. Les hérétiques se sont condamnés eux-mêmes par le choix d'une doctrine condamnée; par le seul fait de leur séparation (2). Méritent-ils qu'on les entende? Non,

II Tim. II. 16. Rom. XVI. 17.

(1) *Ep.* LIX *ad Corn.* p. 262, edit. Oxon.; et *De unit. Eccles. passim.*

(2) Voy. le beau développement de cette double proposition dans la 1re *Instr. sur les promesses*, Bossuet, tom. V, in-4°, pag. 112, 113, n° X-XII.

puisque le procès est déjà jugé. L'hérésie : ne pouvant l'empêcher, nous faisons du moins nos efforts pour nous en garantir. Il en est de l'hérésie comme de la fièvre, ce principe de douleur et de mort pour l'homme. Nous ne sommes pas surpris qu'elle existe, ni qu'elle mine le corps humain; telle est sa nature. De même, si nous sommes effrayés que les hérésies puissent ébranler et même déraciner la foi, nous devons penser qu'elles n'existent que pour cet effet. C'est parce que nous savons que la fièvre est un mal, qu'elle nous effraie sans nous étonner. Pourquoi donc nous étonner que les hérésies, qui nous brûlent de feux dévorans, et qui donnent la mort éternelle, puissent avoir de tels effets, au lieu d'empêcher qu'elles ne les aient? Page 230.

Au reste, elles n'ont de pouvoir qu'autant que nous nous en laissons effrayer. Troublés par la frayeur, nous nous scandalisons. Il seroit étonnant sans doute que le mal eût tant de pouvoir, si c'étoit sur d'autres que sur des hommes foibles dans la foi. Dans les combats d'athlètes et de gladiateurs, le victorieux n'est pour l'ordinaire ni plus brave, ni encore moins invincible, mais il a en tête un foible adversaire : aussi lui en oppose-t-on un plus courageux. Le vainqueur est vaincu à son tour. Il en est de même des hérésies ; puissantes par notre foiblesse, elles ne peuvent rien sur une foi ferme et solide.

Les âmes foibles sont encore entraînées par la chute de certains personnages. Comment, dit-on, des personnes si sages, si fermes, si éprouvées dans l'Église, ont-elles pu passer dans le parti de l'erreur? Ceux qui font l'objection pourroient eux-mêmes y répondre que ces personnes n'étoient dans le fond rien de tout ce qu'on les suppose, puisque l'hérésie les a perverties.

Mais, d'ailleurs, est-il bien extraordinaire que des hommes d'une réputation de vertu se soient démentis dans la suite? Saül, distingué parmi tout son peuple, succombe bientôt après à la jalousie. David, ce prince selon le cœur de Dieu, est souillé du double crime d'adultère et d'homicide (1). Salomon, comblé des dons de Dieu, rempli de sagesse, est plongé dans l'idolâtrie par ses femmes. (L'exemple de Tertullien lui-même confirme cette déplorable vérité.) Quoi! si un évêque, si une vierge, si un docteur, si un martyr même tombe dans l'hérésie, en sera-t-elle plus vraie? Jugeons-nous de la foi par les personnes, ou des personnes par la foi (2)? Point de sage que le fidèle, point de grand homme que le chrétien, point de chrétien que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. (Remarquons cette éloquente gradation.) Homme! vous ne connoissez d'un autre homme que l'exté-

(1) S. Cypr. (*De unit.* pag. 84.) apporte les mêmes exemples.

(2) Segaud, *Carême*, tom. 1, pag. 78; et tous les sermons *sur la foi*.

rieur; vous ne croyez que ce que vous voyez, vous ne voyez que jusqu'où porte votre vue. L'œil de Dieu seul est perçant: *il lit au fond des cœurs, tandis que l'homme s'arrête à la surface* (1). 1 Reg. XVI. 7.

SAINT CYPRIEN. Qu'importe que les auteurs de ces hérésies vantent des talens illustres, et tous les prestiges de l'éloquence et du génie? Auroient-ils les lumières des esprits célestes? Saint Paul nous apprend que quand un ange descendroit du ciel pour nous prêcher un autre Évangile, il n'y a pour lui que des anathèmes. Quel qu'il soit, et quelques perfections qu'il ait, celui-là n'est point chrétien qui n'est point dans l'Église de Jésus-Christ, parce qu'il a perdu la charité de Jésus-Christ (1). Page 84. Gal. I. 8.

Qu'ils se parent même de vertus éclatantes. Le saint évêque n'en connoît point hors de celles que l'Évangile a consacrées. Ils ont perdu, dit-il, même toutes les bonnes qualités qu'ils pouvoient avoir d'ailleurs (2). (La raison qu'il en donne, et avec lui tous les pères de cette vénérable Église d'Afrique (3), c'est que: *Qui n'amasse pas avec Jésus-* Luc. XI. 23.

(1) *De unitate passim, et epist.* LV *ad Antonian.*

(2) S. Cypr. *Epist. ad Anton.* LV. Bossuet semble traduire ces éloquentes pages, tant il s'en rapproche dans le n° XIV de sa *première Instruction pastorale sur les promesses faites à l'Église*, tom. V, pag. 114.

(3) L'Eglise a blâmé sans doute, et avec justice, l'application que les Pères d'Afrique faisoient de ce principe au baptême des hérétiques, dans leur concile, qu'elle n'a pas approuvé, *improbatum*. (tom. I, *Conc.*

Christ, dissipe; c'est que, ce qui ne se rencontre pas avec la vérité appartient au mensonge; c'est que, hors de l'Église, rien n'est méritoire pour le salut.

Page 225. TERTULLIEN. Bonnes et profitables, tant qu'elles furent sur le sol du christianisme, ces mêmes qualités meurent, elles se flétrissent sur le sol étranger de l'hérésie. Ainsi, du noyau d'un fruit doux et nécessaire, tel que l'olive, des grains de la figue la plus exquise, sortent des plantes trompeuses et stériles. La semence de la vérité a dégénéré, et le mensonge n'en fait plus que des plantes sauvages (1).

TERTULLIEN et SAINT CYPRIEN. Ils affecteront de l'austérité, de la réserve dans leur langage, tout l'extérieur du zèle et de la piété : masque trompeur qui ne séduit pas long-temps. Ils feroient même des miracles; du moins ils s'en vanteront, et leurs partisans ne manqueront pas de le crier bien haut : il a été écrit aussi qu'il se rencontreroit des séducteurs qui feroient des prodiges pour accréditer une doctrine fausse et pernicieuse (2). Ils subiroient la mort, ils répandroient leur sang pour le nom de Jésus-Christ. La mort ne sera point la couronne de leur foi, mais le

II Tim. III.

II Thess. II. 9.

Labbe, pag. 786.) Elle n'en a pas moins reconnu le principe lui-même comme fondement de la foi catholique.

(1) Tert. *Præsc.* c. XXXVI.

(2) *Præscr.* cap. XLIV.

châtiment de leur apostasie. Ce sera, non un glorieux martyre, mais un désespoir. Qu'ils soient immolés, ils n'ont pas droit à la couronne. La confession du nom de Jésus-Christ est un commencement de gloire, elle n'en est point la consommation. C'est la foi, non pas le supplice qui fait les martyrs. Là où il n'y a plus de charité, il n'y a plus de christianisme (1). Saint Paul l'a déclaré en ces termes exprès : *Quand j'aurois*, nous dit-il, *la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien; et quand je distribuerois aux pauvres tout ce que je possède, que je livrerois mon corps en proie à la flamme des bûchers;* sacrifice perdu. Or, plus de charité, plus d'Église, plus de Jésus-Christ, plus de Dieu, là où l'on a rompu les liens de la foi chrétienne par une criminelle défection.

1. Cor. XIII. et suiv.

Bourdaloue fait valoir énergiquement les mêmes motifs contre Tertullien lui-même (2).

L'histoire ecclésiastique ne manque pas de monumens qui attestent la vérité de cette doctrine. Rappelons, quand il en sera temps, à nos auditoires les séductions qu'opérèrent parmi les peuples les vertus pharisaïques, les talens, l'apparente austérité de mœurs d'un Montan, d'un Arius, d'un Nestorius, d'un Pélage, d'un Arnaud

(1) S. Cypr. *Epist. ad Anton.* LV, pag. 246, *ad Jubaian.* LXXIII. pag. 308-312, *Occidi talis potest, non coronari.* Application dans Fromentières, *Carême*, tom. I, pag. 42.

(2) *Panégyr.* tom. I, pag. 370. et *serm. sur la sévérité chrétienne. Dominic.* tom. II, pag. 282.

de Bresse, d'un Luther lui-même, avant qu'il ne se fût démasqué par le scandale de ses déportemens. « C'étoit, écrivoit le duc de Saxe au roi d'Angleterre, c'étoit le zèle des prophètes contre les abus de la maison d'Israël; et ce fut sous ce masque qu'il commença, au grand applaudissement des spectateurs, la tragédie qu'il a jouée sur le théâtre du monde presque tout entier (1). Mais les triomphes de l'erreur sont comptés. Ces Églises tout humaines, bâties sur un sable mouvant, finissent bientôt (nous disent tous les Pères) par ne plus se ressembler à elles-mêmes; *Astres errans*, c'est l'expression dont se sert l'apôtre saint Jude, pour dire
Jud. 13. qu'elles se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparoître; torrens qui roulent avec fracas, mais qui s'écoulent avec la même rapidité (2). Ou bien, si Dieu permet, pour le châtiment des peuples, qu'elles jouissent de quelque durée, c'est qu'il les réserve à sa justice, lente, mais inévitable. Qu'importe la durée des siècles à celui qui a l'éternité pour se venger?

Page 81. SAINT CYPRIEN. Et certes, à quelles récompenses prétendre? quelle paix peuvent-ils se promettre de la part de Dieu, quand ils n'ont pas su conserver la paix avec leurs frères? quels sacrifices peuvent-ils célébrer? quelles expiations? croient-ils que Jésus-Christ soit avec eux, lorsqu'ils sont

(1) Boss. *Hist. des variat.* liv. I, n° 5. *Artif. des hérét.* ch. VIII, p. 113. S. Irénée, *Adv. hæres*, pag. 55 et 62, édit. Feu-Ardent.

(2) *Feruntur hæreses pro suo eloquentiæ cursu, quemcumque obvium et levem invenerunt secum trahunt, sed tanquam torrentes velociter transierunt.* S. Jérôme, Bossuet, *Serm. sur l'unité*, pag. 520. Et 1re *Instr. sur les promesses*, tom. IV, pag. 117.

assemblés, quand ils ne sont assemblés que hors de l'Église? Celui-là ne peut arriver au royaume, qui abandonne celle qui doit régner. « En méprisant les évêques et les abandonnant, ils élèvent autel contre autel, composant une autre prière avec des prières illicites, et profanant par de faux sacrifices la vérité de l'hostie divine (1). » Le seul crime de la séparation les rend abominables aux yeux du Seigneur.

Exemple de Coré, Dathan et Abiron, dévorés tout vivans dans les entrailles de la terre, qui tout à coup s'entr'ouvre pour les engloutir eux et leurs complices. Num. XXVI. 10.

Par où l'Écriture nous déclare que c'est s'attaquer à Dieu même, que de vouloir détruire ce qu'il a ordonné. L'apôtre saint Paul ne cesse de nous en avertir: s'il s'élève avec tant de force contre les schismes et les divisions, qui sont sans contredit des maux, c'est qu'il les regarde comme des sources d'hérésie. Aussi leur joint-il immédiatement après les hérésies; d'où il prend occasion d'établir qu'il ne faut pas se laisser troubler par les plus fortes tentations, de peur de tomber dans le plus grand des maux, qui est l'hérésie (2). 1. Cor. I. 10. Ephés. IV. 3.

Telle est la doctrine de Tertullien et de saint Cyprien sur l'origine, les caractères, les dangers de l'hérésie. Ce qui nous donne non-seulement les plus riches matériaux, mais les plus lumineux développemens. Je n'ai

(1) Traduct. de M. de Trevern, *Discuss. amic.* tom. I, pag. 344.
(2) S. Cypr. *De unit.* pag. 83, 84. Tertull. *Præscr.* cap. V.

rien inventé, rien paraphrasé ; je n'ai fait qu'élaguer ce qui n'appartient pas immédiatement à la seule question des hérésies dans les deux traités des *Prescriptions* et de l'*Unité*, et le ramener à un ordre plus favorable à l'instruction que nous devons aux peuples.

C'est encore d'après ces seuls Pères que nous allons présenter la substance de tout ce que notre enseignement peut désirer de plus concluant en faveur de l'Église.

II. DE L'ÉGLISE.

Après avoir prouvé qu'il n'y a dans l'hérésie qu'une Église *humaine*, *adultère*, c'est l'expression de saint Cyprien (1), il nous reste à démontrer que notre Église à nous est la véritable. La divinité de Jésus-Christ supposée, il ne peut y avoir de véritable Église que celle qu'il a fondée : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* De ce principe dérivent les divers caractères de l'Église, renfermés dans ces paroles du symbole : *Credo in unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.* Les textes qui nous restent à produire de saint Cyprien et de Tertullien fourniront de précieux matériaux pour le développement de ces maximes fondamentales.

Act. IV. 12.

Bossuet a exposé, dans une traduction aussi précise qu'énergique, la doctrine de saint Cyprien sur le dessein de Jésus-Christ dans l'institution de son Église, et le fondement de son unité (2). Le grand évêque de Meaux oppose en vingt endroits à tous les novateurs le nom et l'autorité du saint évêque de Carthage. « Il ne faut que

(1) S. Cypr. *De unit.* pag. 78, edit. Oxon.

(2) Voy. plus haut pag. 214.

» voir comment le saint martyr a parlé de l'unité de » l'Église, » dit-il dès le commencement de ses *Instructions pastorales sur les promesses* (1). Ce que nous avons rapporté de saint Cyprien sur l'origine commune à toutes les hérésies, et la condamnation qu'elles s'impriment à elles-mêmes par le seul fait de leur séparation d'avec l'unité catholique, Bossuet le répète, non-seulement dans ses éloquentes controverses avec les protestans, mais dans plusieurs de ses sermons, tels que celui *de la résurrection de notre Seigneur* (2), et dans le *sermon sur l'unité,* prêché devant l'assemblée du clergé en 1681 (3).

Après avoir rapporté les textes qui établissent ce principe de l'unité, SAINT CYPRIEN entre en matière. Page 78.

Le bienheureux apôtre saint Paul pose dans ces termes le fondement sacré de l'unité : *Il n'y a parmi vous qu'un corps et qu'un esprit, une même espérance à laquelle vous avez été appelés; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu.* Tel est le principe de l'unité, à quoi nous devons rester inviolablement attachés, nous surtout qui, à titre d'évêque, avons l'honneur de présider dans l'Église. Ephes. IV. et suiv

Comme il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, il n'y a aussi qu'une seule Église, une seule chaire fondée sur saint Pierre par la parole même de Jésus-Christ : donc un seul autel, un seul sacerdoce; il Matth. XII. 30.

(1) Tom. V, pag. 126. M. de Trevern, *Discuss. amic.* Lettre II.

(2) *Serm.* tom. VIII, pag. 184.

(3) Tom. V, édit. in-4°, pag. 495.

ne peut y en avoir deux, il ne peut y en avoir une autre: *Quiconque recueille ailleurs, dissipe.* Il n'y a qu'une coupable démence, une impiété sacrilége qui puisse se croire en droit de violer l'ordre que Dieu lui-même a établi (1).

Il n'y a qu'un épiscopat, partagé entre divers membres, dont chacun possède solidairement une partie: *Episcopatus unus est, cujus a singulis in solidum pars tenetur.*

Pages 78 et 249.

Ce texte est fameux. Saint Cyprien le reproduit en vingt endroits dans les mêmes termes. Bossuet l'explique ainsi: « Les évêques n'ont tous ensemble qu'une même » chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec » la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont » assis. En conséquence de cette doctrine, ils doivent » tous agir dans l'esprit de l'unité catolique, en sorte que » chaque évêque ne dise rien, ne pense rien que l'Église » universelle ne puisse avouer (2). »

Saint Cyprien poursuit: Comme il n'y a qu'un épiscopat, ainsi n'y a-t-il qu'une seule Église, répandue dans la vaste multitude des membres qui la composent. De même que l'on voit sortir du soleil une foule de rayons, mais qu'il n'y a qu'un seul centre de lumière; que du corps d'un arbre sortent des rameaux en grand nombre, mais que le corps tout entier tient à un tronc fortement at-

(1) *De unit.* pag. 83. *Epist. ad Pleb.* pag. 229, ed. Oxon.

(2) *Serm. de l'unité*, supr. pag. 495. S. Hilaire de Poitiers s'exprime dans les mêmes termes que S. Cyprien *in Psalm.* XIV.

taché à la terre par sa racine; que d'une même source s'épanchent divers courans d'eau qui remontent à leur commune origine, malgré l'abondance des ruisseaux qui la diversifient : vous ne sauriez séparer un rayon du corps du soleil, plus de lumière là où il n'y a plus de rapport avec le principe de la lumière; détachez une branche de l'arbre, la branche rompue ne prendra point racine; isolez un ruisseau de sa source, il va tarir et disparoître. Telle est l'image de l'Église : la divine lumière qui la pénètre embrasse dans son rayon le monde tout entier, mais elle vient d'un point unique qui distribue sa clarté dans tous les lieux, sans que l'unité du principe soit divisée ; son inépuisable fécondité propage ses rameaux sur toute la terre ; elle épanche au loin ses eaux abondantes ; c'est partout le même principe, partout la même origine, la même mère manifestant sa force par le nombre de ses enfans.

De semblables similitudes relèvent singulièrement la doctrine. Elles corrigent la sécheresse de l'enseignement, lui donnent à la fois plus de précision et d'éclat. C'est là le langage habituel de saint Cyprien, et ce doit être le nôtre. Page 78.

Revenons au texte.

C'est là le sein qui nous a enfantés à la vie, le lait qui nous a nourris, l'esprit qui nous anime. L'épouse de Jésus-Christ n'admet point d'alliance

adultère; elle est chaste, elle est inviolable, elle ne connoît qu'une maison; elle se dérobe à tout profane embrassement. C'est elle qui nous conserve à Dieu, elle qui nous marque pour le royal héritage auquel ses enfans sont destinés par le droit de la naissance. Il n'est plus possible d'avoir Dieu pour père, alors qu'on n'a plus l'Église pour mère.

Page 79. Joan. x. 30. Si aucun de ceux qui étoient hors de l'arche a pu échapper à l'inondation, à la bonne heure, que

1 Joan. v. 7. ceux-là soient sauvés qui sont hors de l'Église. Notre maître a dit: *Mon père et moi sommes un.* Et son apôtre, parlant du Père, du Fils et du Saint-Esprit: *Ces trois*, dit-il, *ne font qu'un.* Et l'on viendroit nous dire que cette unité qui a pour fondement l'infaillibilité de la parole divine, pour ciment les sacremens venus du ciel, puisse impunément être rompue dans l'Église, et anéantie par l'opposition des sentimens! Qui ne tient pas à l'unité, ne tient pas davantage ni à la foi du Père et du Fils, ni à la vérité, qui est nécessaire au salut.

Ce sacrement de l'unité, ce lien indissoluble de la concorde entre tous les membres de la famille, nous est représenté par la tunique de Notre Seigneur respectée dans son intégrité par ses bourreaux eux-mêmes, qui la tirèrent au sort, plutôt que de la mutiler en la partageant.

Cant. vi. 8. Le saint docteur parcourt les autres images par lesquelles cette union est encore retracée dans l'Écriture.

Google

La comparaison qu'il en fait avec la colombe, d'après ces paroles de l'Écriture, *Una est columba mea,* lui fournit un mouvement plein de chaleur. Cant. VI. 8.

La colombe est, dit-il, un oiseau plein de simplicité et d'agrémens; sans fiel, sans amertume, qui n'a point ni de dents pour mordre, ni de serres pour déchirer; fidèle dans ses attachemens, amie de l'homme et de la vie commune: telles sont les qualités auxquelles l'Église se fait reconnoître, tel est le modèle qu'elle présente à ses enfans. Que fait dans une âme chrétienne la sanguinaire férocité des loups? qu'y fait le mortel venin du serpent? Laissez se séparer de l'Église ceux qui y portent de telles mœurs; ils ne s'y rencontrent que pour faire la guerre aux colombes de Jésus-Christ, que pour infecter le troupeau de Jésus-Christ. L'amertume ne s'assortit pas avec la douceur, les ténèbres avec la lumière, la guerre avec la paix, ni les tempêtes avec le calme. Tant mieux pour l'Église, quand de tels hommes se séparent d'elle. Les colombes et les agneaux n'ont plus à craindre le danger de la contagion. Page 80.

Ce ne sont pas les bons qui se séparent de l'Église; il n'y a que la paille légère qui soit emportée par le vent, le froment reste. Il n'y a que les foibles arbrisseaux qui cèdent à l'orage. L'arbre qui tient à de profondes racines se rit de la tempête.

Qu'il y ait, dans certaines localités, quelques Page 231.

différences de discipline, on ne rompt point pour cela l'unité.

Page 290. Il est trop vrai pourtant qu'il y a des prévaricateurs, des traîtres, qui élèvent autel contre autel, et frappent des mêmes coups la foi et la vérité. Mais nous comptons aussi des Mathathias qui soutiennent avec vigueur la cause de la loi du Seigneur; des Élie qui, au milieu de la défection de leurs frères, combattent généreusement; des Daniel, qui, loin de céder aux perfides attraits d'une contrée étrangère, ou aux menaces opiniâtres de la persécution, ont remporté de nombreuses et honorables couronnes, et triomphé, jusqu'au sein de la captivité, d'un roi à qui tout étoit soumis. Même dans les jours mauvais où nous sommes, la fermeté évangélique n'a point fléchi; la vertu et la foi chrétiennes se sont maintenues inébranlables; et, bien qu'il y ait eu des ruines et de déplorables naufrages, le sacerdoce a su conserver avec courage l'honneur de la majesté divine et de sa propre dignité. Bien loin de s'affoiblir par la chute de quelques-uns, il n'a fait que s'élever avec plus de gloire; conformément à cette parole de l'Apôtre: *S'il en est qui n'ont pas cru, leur infidélité anéantira-t-elle les promesses de Dieu? Tant s'en faut, car Dieu est véritable* (1).

1 Macc. II. 19.

III Reg. XIX. 10.

Dan. VI. 20.

Rom. III. 3.

Le lien de cette unité, saint Cyprien le voit constamment dans la communion avec l'Église de Rome. On l'a

(1) *Epist.* LXVII, edit. Oxon.

pu reconnoître déjà dans les paroles de ce même livre de l'unité, que nous en avons transcrites d'après Bossuet (1). Le saint évêque ne cessera d'y revenir dans ses épîtres à l'occasion des schismes de Novatien et de Félicissime. Dans sa doctrine publique et particulière, confidentielle, ou solennellement manifestée; ce qui fait l'unité, c'est l'union entre tous les membres de l'Église, *Ecclesia una, et cathedra una;* l'union des fidèles aux pasteurs, *Grex pastori adunatus;* l'union des pasteurs entre eux, *Episcopatus unus;* et leur union au chef visible de l'Église, *Exordium ab unitate : Primatus Petro datur; Petrus, cui oves suas Dominus pascendas tuendasque commendat, super quem posuit et fundavit Ecclesiam,* etc. (2) « Pour que, dans le gouvernement institué par Jésus-Christ, l'autorité de Jésus-Christ fût représentée, il falloit y établir un chef constitué par Jésus-Christ pour conduire tout le troupeau dans ses voies (3). » Parce que l'Évangile devoit se propager jusqu'aux extrémités du monde, les apôtres instituer les évêques et des ministres inférieurs dans tous les pays où ils porteroient la lumière, il falloit, disent avec saint Cyprien tous les évêques de France, pour maintenir dans l'unité d'une même foi et d'un même gouvernement toutes les Églises particulières dispersées sur la surface de la terre, et le peuple immense qui se formeroit de toutes les nations; il falloit, disons-nous, une puissance supérieure à laquelle toutes les Églises fussent subordonnées, et capable de réprimer par son autorité les divisions qui naîtroient au milieu d'elles.

(1) *Supr.* pag. 215.

(2) *Epist.* LIX *ad Cornel.* pag. 262. *Epist.* LXVI *ad Pupian.* pag. 286. Voy. Barruel, *Du pape et de ses droits*, tom. I, pag. 203.

(3) Bossuet, *Exposit. de la doctr. cathol.* art. XXII.

« Images vivantes de Jésus-Christ dans l'Église, c'est à nous autres évêques, disoit saint Cyprien, à soutenir et à défendre avec zèle l'unité de l'épiscopat, qui est indivisible (1). » Ainsi s'exprime en particulier l'un de ces mêmes évêques de France : « Pierre est déclaré pasteur de *tous*, *Pasce agnos*, *pasce oves* (2). » Donc, concluent tous nos docteurs avec saint Cyprien, le centre *nécessaire*, le lien immortel de l'unité, c'est Pierre. « Pierre n'est pas seulement chef, il est ce chef dont l'abandon devient la source de tous les schismes, de toutes les erreurs auxquelles sont livrés ces hommes qui, se disant chrétiens, n'en marchent pas moins dans les ténèbres et dans la mort (3). Son Église n'est pas simplement la première ; elle est, répétera saint Cyprien, la mère, la racine de toutes les Eglises, *Matrem et radicem*. Elle n'est pas simplement la plus honorable; elle est cette chaire qu'on ne sauroit abandonner sans sortir de l'Église. « Et voilà, poursuivra Bossuet, le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est une dans son tout, et une en chaque membre, parce qu'il y a un lien divin qui unit entre elles toutes les parties qui forment le tout. Ce n'est pas assez qu'elle soit unie au dedans par le Saint-Esprit; elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ

(1) *Collect. ecclés.* tom. I, pag. 281. *Exposit. des évêques de l'assemblée* de 1791.

(2) *Collect. ecclés.* tom. III, pag. 157. M. l'évêq. d'Aire.

(3) Tous les évêques françois. Voy. Barruel, *Supra*, pag. 203 ; notre *Collect. ecclés.*, publiée sous le nom de l'abbé de Barruel; et l'*Épître dédicat. des brefs du pape Pie* VI, pag. 13 et suiv. Paris, 1798.

soit représentée (1).» Et à la suite de cette profession de la foi catholique sur la primauté de Pierre, l'évêque de Meaux ne manque pas de nommer saint Cyprien parmi les Pères qui ont enseigné la même foi (2).

Saint Cyprien s'étendra moins sur les caractères de la sainteté et de la catholicité de l'Eglise. On ne les lui contestoit pas. On les croyoit si intimement liés à la cause de la vérité chrétienne, que, pour paroître y tenir, les hérétiques les plus relâchés dans leur conduite, et les plus emportés dans leur séparation, affectent de se mettre à couvert du reproche, par l'apparente austérité de la réforme, et par l'usurpation du titre de catholiques. C'est là, dit Bossuet en vingt endroits, l'artifice ordinaire des novateurs, qui, pour ôter aux peuples l'idée de leur odieuse innovation, tâchent de laisser croire qu'ils vivent et qu'ils pensent comme tout le monde chrétien. Les histoires si connues de Paul de Samozate, de Pélage, d'Abailard, de Luther, des nouveaux calvinistes déguisés sous le nom que l'on sait, ne justifient que trop cette accusation. Ici les principes sont les mêmes que pour l'unité; et les conséquences en jaillissent sur tous les autres caractères. Saint Cyprien a établi les uns et les autres avec une égale vigueur.

De ce que l'Église a pour chef Jésus-Christ seul, elle participe à la sainteté de son auteur. Car toute église qui n'est pas sainte ne vient pas de Dieu; et celle qui vient d'un autre principe n'est pas une véritable religion, ni la véritable Église : car Dieu ne sauroit approuver ce qui a quelque

Pages 82, 83, 232.

(1) *Serm. sur l'unité*, pag. 487. *Appendix ad Declarat. Clerûs Gallic.* pag. 105, edit. Amstel. 1745.

(2) *Serm. sur l'unité*, pag. 495.

tache d'impiété, et bien moins en être la cause.

(Toute l'Eglise d'Afrique le répétoit avec lui:) L'Église de Jésus-Christ est sainte; elle est chaste, inaccessible à toute souillure (1). Sainte par la grandeur et la majesté de ses mystères, par l'excellence de sa morale, par la pureté de son culte, par la vertu de ses sacremens (que notre illustre
Page 259. docteur appelle les sceaux de l'unité et de la vérité);
Page 84. tellement sainte, qu'il n'est point, hors de son sein, ni vertu, ni mérite, et que le martyre même ne donne point de droit à la récompense. Pour-
Page 85. quoi? Parce que (ne cesse-t-il de répéter) le seul fait de la séparation d'avec l'Église catholique
Pages 82, 252. sappe les fondemens de toute la vertu chrétienne, qui est la charité.

Cent passages de cette force, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter, mettent saint Cyprien à la tête des saints docteurs qui ont répandu le plus beau jour sur toute cette matière.

La cause de la catholicité sera toujours défendue avec un égal avantage par l'autorité du même saint Cyprien. Il combat tous les novateurs par ce seul argument, et il ne cesse de leur opposer le concert, l'accord, le concours de toute l'Eglise catholique, *Ecclesiæ catholicæ concordiam ubique cohærentem.*

Page 249. Novatien ne sucède à personne, il commence à lui-même; il fait une église à part: il n'est donc point dans l'Église catholique; il est hors de l'É-

(1) *Adulterari non potest sponsa Christi, incorrupta est, et pudica.* *Epist.* S. Firmil. *Inter epist. S. Cypr.* LXXV.

glise; car il est impossible que l'Église soit à la fois dehors et dedans. Ce n'est pas nous, encore une fois qui nous sommes séparés d'avec eux, mais eux qui se sont séparés d'avec nous. Et, parce qu'ils sont nouveaux, qu'ils ont trouvé l'Église en place, et qu'ils sont tous venus après, leurs assemblées, les conventicules qu'ils tiennent à part, comme ils les appellent, ne peuvent jamais se lier à la tige de l'unité; c'est une église *humaine*, ce n'est plus l'Église catholique.

Page 238.

Page 249.

Pour l'apostolicité, voici comme en parle le saint confesseur :

Pages 318, 312.

Dans toute question qui intéresse la foi et les mœurs, commençons par remonter à la source de la tradition; avec ce flambeau, plus d'obcurités, plus de ténèbres. Que l'eau d'un canal vienne à manquer, on commence par remonter à son point de départ: quand vous êtes arrivés, vous reconnoissez si la cause du défaut d'eau provient de ce que l'eau, tarie à sa source, a cessé de fournir de l'aliment aux ruisseaux qui en dépendoient, ou bien si elle se trouve arrêtée dans son cours par quelque obstacle étranger. Ainsi doit-on agir toutes les fois qu'il vient à s'élever quelques doutes: remontons aussitôt à l'Évangile et à la tradition des apôtres, afin de ramener toujours la vérité au point d'où elle a tiré son origine.

Mais c'est surtout dans Tertullien qu'il faut chercher

le développement étendu de ce caractère si éminemment propre à notre Église catholique.

Page 237. TERTULLIEN. Quel que puisse être Notre-Seigneur Jésus-Christ (qu'il me permette de parler ainsi dans ce moment), quel que soit le Dieu dont il est le Fils, quelle que soit la nature du Dieu-Homme, la foi dont il est l'auteur, la récompense qu'il a lui-même promise, tandis qu'il étoit sur la terre, soit dans ses discours au peuple, soit dans ses instructions particulières à ses disciples, il a enseigné ce qu'il étoit, ce qu'il avoit été, les volontés de son Père dont il étoit chargé, et ce qu'il exigeoit des hommes. Parmi ses disciples, il en choisit douze pour l'accompagner, et pour devenir dans la suite les docteurs des nations. Après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit qui leur avoit été promis, le don des langues et des miracles, ils prêchèrent la foi en Jésus-Christ, et ils établirent des Églises, en commençant par la Judée. Ensuite, s'étant partagé l'univers, ils annoncèrent la même doctrine aux nations, et fondèrent des Églises dans les villes.

C'est de ces villes que les autres ont emprunté la semence de la doctrine, et qu'elles l'empruntent encore tous les jours à mesure qu'elles se forment. Par cette raison, on les compte aussi parmi les Églises apostoliques, dont elles sont les
Page 238. filles. Tout se rapporte nécessairement à son ori-

gine. C'est pourquoi un si grand nombre d'Églises si considérables sont censées la même Église, la première de toutes, fondée par les apôtres, et la mère de toutes les autres. Toutes sont apostoliques, toutes ensemble ne font qu'une seule Église par la communication de la paix, la dénomination de frères, et les liens de l'hospitalité qui unissent tous les fidèles. Tout ce que nous venons de dire a pour base l'unité de la foi et de l'enseignement, que prouvent toutes ces Églises. Page 238.

Or, si Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses apôtres pour prêcher, il ne faut donc point recevoir d'autres prédicateurs, parce que personne ne connoît le Père que le Fils, et ceux à qui le Fils l'a révélé, et parce que le Fils ne l'a révélé qu'à ceux qu'il a envoyés pour prêcher ce que lui-même leur a révélé.

Mais qu'ont prêché les apôtres ? c'est-à-dire que leur a révélé Jésus-Christ ? Je prétends qu'on ne peut le savoir que par les Églises que les apôtres ont fondées, et qu'ils ont instruites de vive voix, et ensuite par leurs lettres. S'il en est ainsi, il devient incontestable que toute doctrine qui s'accorde avec la doctrine de ces Églises apostoliques et matrices, aussi anciennes que la foi, est la véritable, puisque c'est celle que les Églises ont reçue des apôtres ; les apôtres, de Jésus-Christ; Jésus-Christ, de Dieu; et que toute autre doctrine par con-

séquent ne peut être que fausse, puisqu'elle est opposée à la vérité des Eglises, des apôtres, de Jésus-Christ et de Dieu.

Il ne nous reste qu'à démontrer que notre doctrine vient des apôtres, et que, par une conséquence nécessaire, toutes les autres sont fausses. Nous communiquons avec les Églises apostoliques, parce que notre doctrine ne diffère en rien de la leur: voilà notre démonstration.

Mais comme elle est si claire et si précise qu'elle ne laisse rien à répliquer quand elle a été mise dans tout son jour, avant de le faire, écoutons ce que peuvent opposer nos adversaires. Ils ont coutume de faire des objections contradictoires, mais tout aussi extravagantes l'une que l'autre: « Tantôt les apôtres n'ont pas tout su; tantôt les » apôtres ont tout su, à la bonne heure, mais ils » n'ont pas pour cela tout enseigné à tous. »

C'est donc Jésus-Christ même qu'ils accusent d'avoir choisi des disciples ou peu instruits ou peu fidèles. Mais quel est l'homme sensé qui pourra soupçonner d'ignorance les disciples du Sauveur qu'il avoit donnés pour maîtres à l'univers, qu'il avoit eus dans sa compagnie tous les jours de sa vie mortelle, à qui il expliquoit en particulier tout ce qui avoit besoin d'éclaircissement, leur disant qu'il leur étoit accordé de pénétrer des secrets inaccessibles à la multitude? Qu'est-ce qui a pu être

Joan. VIII. 10.

caché à Pierre, ainsi appelé parce que sur lui, comme sur la pierre fondamentale, fut bâtie l'Église; à Pierre qui avoit reçu, avec les clefs du royaume des cieux, le pouvoir de lier et de délier tant dans les cieux que sur la terre? Il est vrai que le Sauveur avoit dit auparavant à ses apôtres: *J'aurois encore à vous parler de bien des choses; mais vous ne pouvez pas les porter à présent.* Mais aussi il ajouta: *Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera lui-même toute vérité.* Il marquoit clairement par-là qu'ils n'ignoreroient plus rien lorsqu'ils seroient remplis de l'Esprit-Saint qu'il leur promettoit (1).

Matth. XVI. 18.

Ibid. 19.

Joan. XVI. 12, 13.

Tertullien rappelle le différend qui eut lieu entre saint Pierre et saint Paul. D'où il tire cet argument :

Cette contestation n'empêcha pas que Paul, devenu de persécuteur apôtre, Paul, accueilli par les frères, présenté aux fidèles par ceux qui avoient reçu la foi de la prédication des apôtres, Paul qui voulut aller à Jérusalem dans le dessein avoué par lui-même d'y connoître Pierre, en témoignage d'une même foi et d'un même apostolat, n'eût en effet la même foi que lui; autrement sa présence auroit-elle excité dans l'assemblée des fidèles ces mouvemens d'admiration et d'allégresse qui s'y manifestèrent en reconnoissance du merveilleux changement qui s'étoit opéré en lui? L'auroit-on

Gal. I. 18.

(1) *Præsc.* cap. XX-XXIV.

accueilli de la sorte, s'il eût été en opposition avec Pierre? En se partageant le saint ministère, ils ne prêchoient point un Évangile différent. Pierre restoit attaché aux Juifs; Paul étoit chargé des gentils. Tout le différend portoit non sur la doctrine, mais sur la conduite: Paul ne prêchoit pas un autre Dieu que le créateur, ni un autre Jésus-Christ que celui qui est né de Marie, ni une autre espérance que celle de la résurrection. Les apôtres reprenoient, selon la différence des temps, des personnes et des intérêts, ce qu'ils eussent fait eux-mêmes dans d'autres circonstances. Pierre n'étoit pas moins que lui en droit de le reprendre d'avoir circoncis son disciple Timothée après qu'il avoit défendu la circoncision.

Page 240. C'est une égale folie, en avouant que les apôtres n'ont rien ignoré, et qu'ils n'ont pas prêché des doctrines opposées, de prétendre cependant qu'ils n'ont point communiqué à tous tout ce qu'ils savoient, mais qu'ils ont enseigné certaines choses publiquement et à tout le monde, et d'autres en secret et à un petit nombre de personnes seulement... Jésus-Christ parloit en public, et n'a jamais demandé qu'on tînt secret aucun article de sa doctrine; il disoit au contraire à ses disciples: *Ce que vous entendez en particulier et dans les ténèbres, prêchez-le au grand jour et sur les toits.* Il remarquoit *qu'on ne mettoit pas la lumière sous le*

Matth. x. 27.

Ibid. v. 15.

boisseau, mais sur le chandelier, pour éclairer toute la maison. Les Apôtres n'auroient point entendu tout cela, et n'en auroient tenu aucun compte, s'il étoit vrai qu'ils eussent caché une partie de la lumière, c'est-à-dire de la parole de Dieu et de l'Évangile. Ils ne redoutoient ni la fureur des Juifs, ni celle des païens. Et comment n'eussent-ils pas parlé librement dans l'Église, tandis qu'ils parloient avec tant de hardiesse au milieu des synagogues et dans tous les lieux publics? Jamais ils n'auroient converti les Juifs, ni persuadé les païens, s'ils ne leur eussent expliqué avec ordre et avec clarté la religion qu'ils leur annonçoient. Bien moins croira-t-on qu'ils aient pu cacher à des églises déjà avancées dans la connoissance des mystères de la foi certains dogmes qu'ils auroient réservés à quelques initiés. Quand même ils auroient tenu des conférences particulières sur la foi, il est contre toute vraisemblance qu'on y enseignât un symbole de foi différent de celui qu'ils avoient enseigné publiquement; qu'ils annonçassent un Dieu dans l'Église, et un autre Dieu dans les maisons; un Christ en public, et un autre Christ en secret; une résurrection pour la multitude, et une résurrection particulière pour quelques personnes choisies. Les apôtres, dans leurs épîtres, ne recommandent-ils pas instamment aux fidèles de tenir tous un seul et même langage, sans souffrir jamais de schisme

ni de division, parce que tous les ministres de l'Évangile, soit Paul ou tout autre, enseignoient absolument la même doctrine? Ils se souvenoient du précepte de leur divin maître : *Dites cela est, cela n'est pas, oui ou non. Ce que vous ajouteriez de plus vient d'un mauvais principe.* Il vouloit qu'il régnât une parfaite uniformité dans leur enseignement.

Matth. xv. 11.

Toutes les subtilités de l'hérésie ancienne et moderne viendront éternellement échouer contre ce principe d'une doctrine apostolique venue de Jésus-Christ, et transmise par son Église, de siècle en siècle, jusqu'à nous; Tertullien l'ajoute.

Il n'est donc pas croyable que les apôtres aient ou ignoré ou caché quelque chose de la doctrine qu'ils étoient obligés de prêcher. « Mais peut-être que les églises ne l'auront pas entendue; » car il n'est point de chicanes auxquelles nous ne soyons exposés de la part des hérétiques.

Il faut donc supposer que toutes les églises se soient trompées ; que le Saint-Esprit ait délaissé les églises ; que le ministre de Dieu, le vicaire de Jésus-Christ, ait manqué aux fonctions qu'il avoit à remplir. Est-il vraisemblable que tant et de si nombreuses églises se soient réunies pour la même erreur? Où doit se rencontrer une diversité prodigieuse, la parfaite uniformité ne sauroit régner; l'erreur auroit nécessairement varié. Non, ce qui

se trouve le même parmi un très grand nombre, n'est point erreur, mais tradition. Qui osera faire remonter l'erreur à la source de la vérité?

Ce seul argument établit à la fois et le fondement de notre Église, par la perpétuité de son enseignement depuis nous jusqu'aux apôtres, et la ruine de l'hérésie, par les variations et l'inconstance de sa doctrine.

Mais, de quelque part que vienne l'erreur, elle a donc régné jusqu'à ce qu'elle ait été détruite par l'hérésie? La vérité attendoit donc que les marcionites et les valentiniens vinssent la délivrer? Cependant on prêchoit mal, on croyoit mal; tant de milliers de milliers étoient mal baptisés, tant d'œuvres de foi mal faites, tant de prodiges mal opérés, tant de dons surnaturels mal conférés, tant de sacerdoces et de ministères mal exercés, tant de martyrs enfin mal couronnés (1)?

Tout le beau sermon du P. Le Chapelain sur l'*autorité de l'Église*, et le quinzième livre de l'histoire des *Variations des Églises protestantes*, ne sont qu'une savante application de cette doctrine au fait de la séparation des réformés (2).

Revenons à ce principe, que la vérité a existé dès le commencement, et que l'erreur n'est venue qu'après. Il suffit de faire attention à l'ordre des temps, pour conclure que ce qui a été enseigné le premier est vrai et divin, et que ce qui a été ajouté depuis est faux et étranger. Voilà ce qui confondra

(1) *Præscr.* cap. XXVI-XXIX.

(2) Voyez surtout les pages 680 et suiv. du tom. III, édit. des Bénéd

Page 243. à jamais les hérésies modernes, dont aucune ne sauroit répondre à elle-même d'avoir la vérité de son côté.

Au reste, si quelques-unes de ces sectes osent se dire contemporaines des apôtres pour paroître en venir, faites-nous donc voir, leur répondrons-nous, l'origine de vos églises, l'ordre et la succession de vos évêques, en sorte que vous remontiez jusqu'aux apôtres, ou jusqu'à l'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion des apôtres; car c'est ainsi que les églises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont (1). Ainsi l'église de Smyrne montre Polycarpe que Jean lui a donné pour évêque; l'église de Rome, Clément ordonné par Pierre : toutes également nous montrent à leur tête un apôtre qui les a établies et à qui commence la chaîne de leur tradition. Que les hérétiques imaginent semblable généalogie. Après tant de blasphèmes, tout leur est permis. Mais ils auront beau inventer, ils ne gagneront rien; car leur doctrine, rapprochée de celle des apôtres, prouve assez, par son opposition, qu'elle n'a pour auteur ni un apôtre ni un homme apostolique. Les

(1) De tous les écrits modernes où cet argument se reproduit avec le plus d'éclat, celui qui nous paroît avoir le mieux développé la pensée de Tertullien, c'est l'ouvrage de mon respectable maître, l'abbé Barruel, publié en 1803, sous ce titre : *Du pape et de ses droits*, 2 vol. in-8°. Personne ne presse comme lui la preuve qui se tire de la perpétuité du siége apostolique.

apôtres n'ont pu être opposés les uns aux autres dans leur enseignement : les hommes apostoliques n'ont pu l'être aux apôtres, si vous exceptez ceux qui les ont abandonnés. Oui, que les hérétiques montrent la conformité de leur doctrine à la doctrine apostolique, c'est le défi que leur font les églises qui, professant la même foi que les apôtres, n'en sont pas moins regardées comme apostoliques, à cause de la consanguinité de la doctrine.

Toutes les hérésies sont donc sommées par nos églises de justifier, par leurs doctrines ou par leur origine, qu'elles sont apostoliques, comme elles le prétendent. Mais elles ne sauroient justifier ce qui n'est point. La différence de leur doctrine démontre au contraire qu'elles ne sont rien moins qu'apostoliques : c'est pourquoi aucune église apostolique ne les reçoit à la paix et à la communion (1).

C'est donc à elles, à elles seules qu'auroient été révélés les mystères de la divinité ? Le démon, ce superbe rival de Dieu, les auroit donc éclairées au point que, contre la parole du Sauveur, il auroit rendu les disciples plus savans que le maître dans ces sciences empoisonnées ? Que les hérésies choisissent les temps auxquels elles voudroient rapporter leur origine, il n'importe, puisque jamais elles ne prouveront qu'elles viennent de la vérité. D'abord celles dont les apôtres n'ont point parlé n'é- Page 244.

(1) *Præscr.* cap. XXXIII.

toient point de leur temps, autrement ils n'eussent pas manqué d'en faire mention pour les condamner; et celles qui étoient de leur temps, ils les ont en effet condamnées. Soit que les hérésies de nos jours soient les mêmes pour le fond, mais seulement plus polies et plus raffinées, elles se voient, dès les temps apostoliques, frappées d'anathème. Soit qu'elles n'aient fait qu'emprunter quelques dogmes de ces anciennes sectes, dès qu'elles partagent leur doctrine, elles doivent aussi partager leur condamnation. Quant aux hérésies qui n'auroient rien de commun avec celles qui ont été déjà proscrites, leur nouveauté seule fait leur condamnation.

Page 245. En un mot, notre doctrine est la plus ancienne de toutes, elle est donc la véritable; la vérité est la première partout. Les apôtres, loin de condamner notre doctrine, la soutiennent; car, ne la condamnant pas après avoir condamné toute doctrine étrangère, ils témoignent assez qu'ils la soutiennent, parce qu'ils la regardent comme leur propre doctrine.

Voyez avec quelle force Bossuet presse ce raisonnement contre les calvinistes dans la 1re *instruction sur les promesses*, et d'après le seul Tertullien, dont il a accumulé les passages (1).

Mais voulez-vous satisfaire une louable et salu-

(1) Tom. v, pag. 127 et suiv.

taire curiosité ? parcourez les églises apostoliques où président encore, et dans les mêmes places, les chaires des apôtres; où, lorsque vous entendrez la lecture de leurs lettres originales, vous croirez les voir eux-mêmes, entendre le son de leur voix. Êtes-vous près de l'Achaïe? vous avez Corinthe; de la Macédoine? vous avez Philippes et Thessalonique. Passez-vous en Asie? vous avez Éphèse; êtes-vous sur les frontières de l'Italie? vous avez Rome, à l'autorité de qui nous sommes aussi à portée de recourir. Heureuse église, dans le sein de qui les apôtres ont répandu et leur doctrine et leur sang; où Pierre est crucifié comme son maître; où Paul est couronné comme Jean-Baptiste; d'où Jean l'évangéliste, sorti de l'huile bouillante sain et sauf, est relégué dans une île! Voyons donc ce qu'a appris et ce qu'enseigne Rome, et en quoi elle communique particulièrement avec les églises d'Afrique (1).

Qui êtes-vous? peut dire l'Église aux novateurs; depuis quand et d'où êtes-vous venus? que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens? à quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt? qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux? qui vous autorise, Apelle, à ébranler mes bornes? comment osez-vous penser et vivre ici à discrétion? c'est mon bien. Je suis en possession depuis long-temps; Page 246.

(1) *Præscr.* cap. XXXIV-XXXVI.

je suis en possession la première ; je descends des anciens possesseurs, et je prouve ma descendance par des titres authentiques. Je suis héritière des apôtres, et je jouis conformément aux dispositions de leur testament, au serment que j'ai prêté. Pour vous, ils vous ont renoncés et déshérités comme étrangers et comme ennemis. Mais pourquoi les hérétiques sont-ils étrangers et ennemis des apôtres? parce que la doctrine que chacun d'eux a inventée ou adoptée suivant son caprice est directement opposée à la doctrine des apôtres (1).

Tertullien termine son traité des prescriptions par une éloquente prosopopée.

Page 248. On demeurera invinciblement attaché à cette croyance, si l'on se souvient du jugement futur, où nous comparoîtrons tous au pied du tribunal de Jésus-Christ, pour y rendre compte de nos œuvres, et en particulier de notre foi. Que répondrez-vous alors, vous qui aurez souillé par le commerce adultère de l'hérésie cette foi vierge que Jésus-Christ vous avoit confiée?... Apparemment que vous obtiendrez grâce, tandis que ceux qui auront été fidèles aux oracles du Seigneur et de ses apôtres courront risque de leur salut. J'avois annoncé, il est vrai, leur dira le Seigneur, qu'il viendroit des maîtres de mensonge, en mon nom, au nom de mes pro-

Marc. XIII. 22.

(1) *Ibid.* cap. XXXVII. Bossuet, *Instr. sur les promesses*, tom. V, pag. 129.

phètes et de mes apôtres ; j'avois ordonné à mes disciples de répéter les mêmes prédictions ; j'avois confié à mes apôtres mon Évangile et le symbole de la foi : mais comme vous refusiez de croire, il m'a plu ensuite d'y faire des changemens... Je vous avois défendu de prêter l'oreille aux hérétiques : mais c'étoit moi qui étois dans l'erreur.

II Tim. III. 1.

Page 249.

Voilà les absurdités que sont forcés de dévorer ceux qui s'écartent de la règle, et qui ne sont point en garde contre le danger de perdre la foi (1).

Saint Cyprien termine de même son traité de *l'unité* par un mouvement plein de chaleur et d'onction, où l'effusion de la charité paternelle se mêle à l'autorité du ministère apostolique. En exhortant les fidèles à la paix et à la concorde, il leur propose l'exemple des premiers chrétiens, parmi lesquels respiroit une seule âme et un seul cœur. A ce tableau il oppose celui des dissensions qui menacent d'anéantir la foi, et réveille la piété par la perspective du terrible avénement de Dieu.

Pages 85, 86.

Bossuet, à leur exemple, finit son admirable sermon de *l'unité* (2) par une exhortation pathétique, où, après avoir déploré la contagion des mœurs nouvelles, il adresse à son auditoire ces touchantes et prophétiques paroles :

«Tremblez à l'ombre même de la division; songez au malheur des peuples qui, ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus

(1) *Ibid.* cap. XLIV. *cap. ultimo.*

(2) Prêché devant l'assemblée du clergé de 1681. P. 520, t. V, in-4°.

dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins qui, sans savoir ni la
Jud. 10. religion, ni ses fondemens, ni ses origines, ni sa suite, *blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans tout ce qu'ils savent.* Opposons à ces esprits légers et à ce charme trompeur de la nouveauté la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions, où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité, qui nous réunit à l'origine des choses. »

Nous n'avons rien de bien constant sur la mort de Tertullien; on s'accorde seulement à dire qu'il vecut jusqu'à un âge très avancé (1).

L'on ignore les principales circonstances de sa vie. Les savantes recherches de Scaliger, de Saumaise, de Rigault, de Pamelius, ne nous donnent que des dissertations vagues, des tables chronologiques incomplètes, et très peu de faits. Saint Jérôme nous apprend bien qu'il fut en butte aux jalousies du clergé de Rome, et que ce fut là la cause qui le jeta dans le parti de Montan, où il persista jusqu'à la fin de sa vie (2); mais il n'en

(1) *Fertur vixisse usque ad decrepitam ætatem.* S. Jérôme, *in Catal.* c. LIII, tom. IV, part. II, pag. 115. edit. Bened.

(2) *Ibid.*

développe point les effets. Il s'arrête davantage sur sa séparation d'avec l'Église catholique (1). Qu'un si beau génie ait pu donner dans les extravagances du montanisme, lui qui les avoit si solidement combattues, tant par son principe général contre toutes les nouveautés, que par une réfutation directe (2), c'est là une de ces contradictions faites pour intimider et humilier à jamais l'esprit humain. « Entre un hérétique et nous, il » n'y a, dit à ce sujet un pieux et savant écrivain, » de différence que celle que la miséricorde de Dieu » y met, en nous donnant la foi, qui est le premier » de ses dons (3). » Ce qu'il y a de plus déplorable encore pour la mémoire de Tertullien, c'est que ses écrits ne nous laissent point, comme ceux d'Origène, la ressource de rejeter sur les disciples le reproche d'hérésie (4). Qu'il ne soit pour rien dans les imputations faites aux sectaires venus après lui, et qui se sont décorés de son nom pour accréditer leurs assemblées séditieuses et leurs abominables

(1) Ce qui a fourni à Bourdaloue le judicieux commentaire où il rappelle les services de Tertullien et ses erreurs. *Panégyr.* tom. I, p. 370.

(2) *Accesserunt alii hæretici qui dicuntur secundum Phrygas.* (Tert. *De prescr.* cap. LII.) *Illius hæreseos auctores ex ea fuerunt provincia, Apelles, Montanus,* etc. (*Nota Pamelii in hunc locum.* pag. 223. Feu-Ardent. *Not. in S. Iræn. adv. hæres.*, pag. 124, col. 1.)

(3) Duguet, *Confér. ecclés. Dissert.* VI, tom. I, pag. 103, col. 2.

(4) Larue, Huet, *Dissert præv. in Origen.* Duguet, *Dissert.* XIe, *Tertullianistæ a Tertulliano.* S. August. tom. VIII, pag. 24. *Libr. de hæresib.*

excès, nous n'en doutons pas ; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre saint Augustin, quand il dit que Tertullien, qui a donné son nom aux tertullianistes, autrement appelés cataphrygiens, ne doit pas être compté au nombre des hérétiques (1). Mais que d'autre part il soit possible de le justifier des erreurs vraiment coupables qu'il puisa à l'école de son prétendu Paraclet, nous ne le croyons pas davantage. Saint Jérôme indique particulièrement ceux de ses ouvrages où Tertullien s'est déclaré sans déguisement contre la foi catholique (2); et il est impossible de les lire sans y remarquer la sorte d'affectation avec laquelle l'auteur manifeste la séduction où il s'étoit laissé entraîner (3). Il y combat sa propre doctrine, se fait gloire de son changement, proteste y vouloir persévérer (4), accuse à son tour les catholiques avec la même énergie qu'il avoit déployée contre les adversaires des traditions catholiques, et ne néglige rien de tout

(1) *Nec tamen hinc hæreticus creditur factus*. (S. August. lib. *de hæres*. t. VIII, p. 25.) *A quibus postea divisus, ne plebs Montani nomen Tertulliani videretur excludere, fudit a se omnem Phrygiæ vanitatem, et tertullianistarum conventicula propagavit : nihil tamen in fide mutavit.* (Anonymus *quem Hincmarus remensis Hyginum per errorem vocat. Apud* Rigaut, *Testim. de Tertull. initio operis.*

(2) *Specialiter adversus Ecclesiam texuit volumina de pudicitia, de persecutione, de monogamia, de ectasi libros sex, et septimum quem adversus Apollonium composuit.* S. Hieron. *supr.*

(3) *De veland. Virgin.* c. I. *De anim.* c. IX, etc.

(4) *De pudicit.* c. I.

ce qu'il falloit pour mériter la sévère censure dont saint Jérôme et Vincent de Lérins ont frappé ses nouveaux écrits (1). On nous objectera qu'il a trouvé des apologistes, à la tête desquels il faut placer le grand cardinal Baronius. A quoi je répondrai que l'on confond parmi les erreurs de Tertullien celles qui supposent une défection absolue avec l'Église romaine (et certes Baronius n'a point prétendu le justifier sur ce point), et celles qu'il a mêlées à des ouvrages d'ailleurs justement recommandables. Quant à celles-ci, l'indulgence est non-seulement permise; nous croyons qu'elle est même un devoir, non pour les adopter ni les couvrir du nom de ce grand homme : nous lui appliquerons à lui-même sa maxime, d'une incontestable vérité, *Ex personis probamus fidem, an ex fide personas* (2)? mais uniquement pour les excuser comme dans plusieurs autres Pères qui les ont partagées avec lui, sans que l'on puisse en rien préjuger contre la sainteté de l'Église, qui n'en a pas moins consacré leur mémoire en condamnant leurs opinions. Là-dessus nous nous en référons volontiers au jugement d'un de ses plus célèbres éditeurs : qu'alors bien des

(1) S. Hieron. *supr.* Vincent. Lirin. *Common.* pag. 345, édit. Baluz. *Mutata deinceps sententia fecit ad extremum quod de eo beatus confessor Hilarius quodam loco scribit :* Sequenti, *inquit*, errore detraxit scriptis probabilibus auctoritatem; *et fuit ipse quoque in ecclesia magna tentatio.*

(2) *Præscr.* c. III.

questions n'avoient pas encore été suffisamment éclaircies par la discussion, ni fixées par l'autorité des conciles; et que les erreurs dans ces sortes de matières doivent être réputées des paradoxes plutôt que des hérésies proprement dites (1). Il n'en est pas moins regrettable qu'un si beau génie ait besoin que sa mémoire soit défendue.

Il est certain que Tertullien avoit été élevé dans le paganisme (2), qu'il étoit de famille patricienne; que, s'il n'exerça point la profession d'avocat, il s'étoit fortement appliqué à l'étude des lois, comme à celle de l'antiquité et de la langue grecque, dont il fait passer le génie et les expressions dans la langue où il a écrit; d'où vient l'obscurité qu'on lui reproche (3). Il n'est pas moins certain qu'il fut marié. Étoit-il prêtre? saint Jérôme n'hésite pas de l'affirmer; étoit-il à la fois prêtre et marié? Duguet ne le pense pas, et l'on peut s'en tenir à son opinion (4).

(1) *Quæ tunc novella fide, nondum radicitus avulsis profanæ philosophiæ placitis, nondum constituta conciliorum catholicorum auctoritate, in plerisque illius ævi Patrum commentariis Ecclesia tolerabat.* Nic. Rigaut, *de Tertull. initio edit. suæ.*

(2) *De vestris fuimus.* Tert. *Apolog. c.* XVIII.

(3) *Quo fit, ut (vel Rhenano adnotante) nemo mirari debeat græcam auctoris loquendi consuetudinem. Pamel. in Tertull. vita.* Vassout, *Préf. de la traduct. de l'Apologét.* Béraut-Bercast. *Hist. de l'Église,* tom. I, pag. 410, édit. Besançon. Du Fossé, *Vie de Tertullien.*

(4) Voy. *Confér. ecclés.* tom. II, pag. 152, col. 1. (*a*)

(*a*) La question du célibat ecclésiastique a été si doctement discutée dans les temps modernes, qu'il devient superflu de s'y arrêter. Que les dissidens cherchent dans l'antiquité des exemples d'évêques, de

Ce qui souffrira bien moins encore de contestation, c'est l'éclat de son talent. Peu d'hommes ont reçu de la nature un aussi beau génie; peu d'hommes l'ont cultivé par d'aussi profondes études, et manifesté par d'aussi excellens ouvrages. Quoique nous en ayons déjà parlé au commencement de cet article, nous aimons à y revenir encore en le terminant, pour exciter de plus en plus nos lecteurs à le connoître, à s'en pénétrer, comme le faisoient un saint Cyprien, un Minucius Félix, Lactance lui-même qui ne lui a pas rendu justice (1), et qui n'ont fait que l'abréger ou que l'étendre. Disons hautement qu'il est le premier des Pères de l'Église latine; et nous ne sommes pas les seuls de cet avis (2).

(1) *Divin. instit.* liv. IV, cap. IV.

(2) *Apud latinos nostrorum omnium facile princeps.* Vincent de Lerins, *Common.* cap. XVIII, Euseb. *Hist. eccles.* lib. II, cap. II.

prêtres ou de diacres qui aient été mariés; qu'ils en rencontrent jusques dans les temps apostoliques, et plus particulièrement à ces commencemens où il eût été bien difficile de trouver des personnes qui eussent de l'âge et de la maturité, et qui n'eussent pas été engagées dans le mariage; qu'ils en fassent trophée; ils ne voient pas, ou ne font pas semblant de voir que tout cela est inutile, et qu'on pourroit leur répondre en deux mots que la question n'est pas si les personnes engagées dans le mariage ont été élevées aux ordres sacrés, puisque nous l'avouons, mais si ces personnes, depuis leur ordination, ont eu d'autres épouses que leurs églises, et d'autres enfans que les fidèles; et c'est ce qu'ils ne prouvent jamais. Ceux qui seront curieux d'approfondir la matière pourront consulter avec fruit les lettres de Schemmafer; la *quarantième dissertation* de l'abbé Duguet, dans ses *Confér. ecclés.*; les conciles de Labbe, au tom. IX, pag. 10, 84, et tom. VIII, pag. 471; l'*Entretien sur le célibat ecclésiast.*, Paris, 1791, par l'abbé Ermès, etc.

Bossuet lui offre un rival. On a pu observer, dans les notes ajoutées par nous à son texte, quelle étude particulière l'évêque de Meaux avoit donnée à ce père (1). Tertullien et saint Augustin marchoient toujours avec lui de compagnie (2). S'il pense avec l'évêque d'Hyppone, il parle avec le prêtre de Carthage. Lui seul a bien traduit ce grand homme. Tertullien outra le génie comme la vertu. Imitons-le dans ce qu'il a de bon; c'est le plus admirable modèle que nous puissions offrir à l'imitation : *Ubi bene, nemo melius.*

(1) « L'usage heureux que Bossuet fait souvent d'un grand nombre de passages de Tertullien montre combien il avoit étudié ses ouvrages.» M. le cardin. de Beausset, *Vie de Bossuet*, tom. 1, pag. 83.

(2) « Il n'alloit jamais même en voyage qu'avec un Tertullien et un volume de S. Augustin. » Burigny, *Vie de Bossuet*, pag. 40. — Vassout : « On peut conclure qu'il y a peu de livres plus propres à former d'excellens orateurs.» *Préface* de sa traduct. de l'*Apologétique*.

MINUCIUS FÉLIX.

Tout ce que nous savons de cet illustre apologiste, c'est qu'il exerçoit à Rome la profession d'avocat. Lui-même nous apprend que la nature de ses fonctions (et peut-être la réputation que lui avoit méritée la manière dont il les remplissoit) l'avoit appelé comme juge ou assesseur dans les causes de la religion. Il est bon de l'entendre lui-même :

« Nous étions persuadés, dit-il, que les chré-
» tiens adoroient des monstres, qu'ils dévoroient
» des enfans, et s'abandonnoient à la dissolution
» dans leurs festins. Nous ne réfléchissions pas
» qu'on n'avoit pas même cherché à vérifier de
» pareilles accusations, bien loin de les avoir prou-
» vées; que, parmi tant de prétendus coupables, il
» ne s'en étoit pas trouvé un seul qui eût avoué son
» crime, quelque sûr qu'il fût et de l'impunité et
» de la récompense; qu'au contraire ils faisoient
» gloire de leur religion, et ne se repentoient que
» d'une chose, de ne l'avoir pas embrassée plus tôt.
» Tandis que nous ne faisions pas difficulté de dé-
» fendre des hommes coupables de sacrilége, d'in-
» ceste, de parricide, nous ne voulions pas même
» entendre les chrétiens. Quelquefois, touchés d'une
» compassion cruelle, nous leur faisions subir la

» torture pour les forcer à se sauver, en niant qu'ils » fussent chrétiens. Nous nous servions, pour ar- » racher un mensonge de leur bouche, de ce qui » n'a été établi que pour tirer l'aveu de la vérité. Si » quelque chrétien foible, succombant à la violence » des tourmens, renioit sa religion, nous lui ap- » plaudissions ; comme si, par ce lâche mensonge, » il se fût purgé de tous les crimes qu'il avoit dû » commettre selon nos préjugés (1). »

On conjecture qu'il étoit né en Afrique, parce que son style a quelque chose d'étranger qui semble appartenir à la patrie de Tertullien et de saint Cyprien plutôt qu'à celle des Hortensius et des Cicéron (2). Lié avec un Romain de la même profession que lui, nommé Octave (3), converti au christianisme, il eut occasion d'apprendre à mieux connoître les chrétiens. La lumière approchoit insensiblement de ses yeux. Il finit par se rendre à son éclat; et parce que la vérité ne sait pas se renfermer dans les ténèbres, Minucius voulut que ses concitoyens, égarés comme il l'avoit été lui-même, partageassent le bienfait dont il commençoit à jouir, et publia

(1) Quoique l'auteur mette ces paroles dans la bouche de Cécilius, (pag. 257) Minucius avant sa conversion devoit partager ces sentimens.

(2) On ignore sous quel prince il a vécu.

(3) Peut-être étoit-il lui-même Africain. Le nom *Januarius* qui lui est donné dans le cours de ce dialogue a fait croire qu'il étoit prêtre ou évêque, parce que ce nom se lit au nombre de ceux qui assistèrent au concile de Carthage, dans la cause du baptême des hérétiques.

sa défense du christianisme. Il lui a donné la forme de dialogue, à l'imitation de ceux de Cicéron sur la nature des dieux, et le titre d'OCTAVE, comme l'orateur romain celui de *Brutus* et d'*Hortensius* à ceux de ses dialogues où l'un ou l'autre est le principal interlocuteur. L'auteur en introduit trois, dont l'un, avocat du paganisme, en expose tous les préjugés contre le christianisme; il l'appelle Cécilius (1). Octave répond, et venge éloquemment la cause de la religion chrétienne. Le lieu où se tient la conférence, c'est le bord de la mer. Ce qui y donne occasion, c'est la rencontre faite, sur le chemin, d'une statue de Sérapis, à laquelle Cécilius, selon la coutume des païens quand ils se trouvoient en présence de quelque idole, avoit témoigné sa vénération, en portant sa main à sa bouche pour la baiser; sur quoi Octave s'adressant à Minucius (2) :

« En vérité, mon frère, lui dit-il, il n'est pas Page 14.
» digne d'un homme vertueux comme vous l'êtes de
» laisser dans ce déplorable aveuglement un ami Page 15.
» qui vous est si étroitement attaché, et de souffrir
» qu'à vos yeux il rende un culte à des pierres in-
» sensibles, couvertes d'essences et couronnées de
» fleurs. La honte d'un tel égarement ne retombe- Page 19.
» t-elle pas sur vous comme sur lui? »

(1) Nommé aussi *Natalis* dans la suite de l'ouvrage.

(2) *M. Minuc. Felicis Octavius.* Lugd. Batav. 1672, vol. in-8°. *Cum notis variorum.*

Ce reproche, entendu par Cécilius, pénètre jusqu'à son cœur; il le rend rêveur et mélancolique: ses amis s'en aperçoivent, et lui demandent ce qu'est devenue cette gaieté aimable qui ne l'abandonnoit pas même dans les affaires les plus sérieuses. Cécilius
Page 27. répond : « J'avoue que le mot d'Octave m'a fait une vive impression. Accuser mon ami de négligence, c'étoit indirectement faire retomber sur moi le blâme d'ignorance. Approfondissons la chose : il est bon qu'Octave m'en rende raison. »

Le plaidoyer s'engage ; Minutius est choisi pour arbitre. Cécilius commence :

Page 29. « Mon frère (s'adressant à Minucius), quoique votre opinion se soit déclarée dans la question qui nous partage Octave et moi, puisque, après être si long-temps demeuré sous nos bannières, vous les avez désertées, sans doute à la suite de quelque examen, pour passer dans le camp ennemi, j'ai tout lieu de croire qu'en juge équitable vous tiendrez
Page 30. la balance assez ferme pour ne la laisser pencher qu'en faveur de la raison et de la justice, et non de votre sentiment particulier. Dans la confiance donc où je suis que vous n'êtes ici qu'un juge impartial et dégagé de tout intérêt personnel, je m'ouvrirai avec franchise, pour déclarer, ce qu'il n'est pas
Page 31. difficile de démontrer, que tout ici-bas est problématique, incertain et arbitraire, et qu'il y a dans les choses humaines plus de spécieux que de réa-

lité. Qu'il y ait donc des hommes qui, découragés des vaines poursuites qu'ils ont données à la recherche de la vérité, finissent par aller se reposer au hasard dans une opinion quelconque, c'est là ce qui m'étonne bien plus que d'en voir s'opiniâtrer à courir après. Cela étant, ne doit-on pas s'indigner et gémir de voir la présomption avec laquelle certaines gens sans étude et sans doctrine, étrangers à toute espèce de littérature, de la dernière lie du peuple, tranchent sur la question du principe des choses, de sa souveraine nature; après que tant de sectes opposées qui se sont partagé les écoles de la philosophie n'ont produit encore jusqu'à présent que d'interminables disputes? Eh! comment en seroit-il autrement? l'esprit de l'homme est trop foible pour franchir l'intervalle immense qui le sépare de la Divinité. Et ce qui s'élève par-dessus nos têtes, et ce qui est caché sous nos pieds, se dérobe également à nos regards. Il ne nous est ni donné de la connoître, ni permis de chercher à la pénétrer, sans une profane et sacrilége témérité. Ce qui suffit à nos besoins, ce qui importe à la règle de notre conduite, c'est de travailler à se bien connoître soi-même, comme le veut un sage d'autrefois. Mais quand on veut sortir du cercle étroit où nous sommes renfermés, et s'aller jeter à travers ces laborieuses autant que stériles spéculations; quand, courbés comme nous le sommes sur la terre,

Page 32. Page 34. Page 35.

Page 36. nous portons un téméraire essor jusque dans le ciel, du moins ne faudroit-il pas mêler à ce premier égarement de misérables préjugés et des terreurs imaginaires.

Qu'il y ait eu primitivement des germes générateurs ramassés au sein de la nature, que fait à
Page 37. cela un Dieu? Que la formation, que l'assemblage et l'harmonie des parties diverses dont se compose l'ensemble de l'univers résulte d'un concours fortuit d'atomes réunis, faut-il pour cela l'intervention d'une divinité? Qu'importe que les astres roulans sur nos têtes aient reçu leur lumière de l'action du feu dont ils sont pénétrés, que le ciel se soit déployé de lui-même, que la terre se balance par son propre poids, que les eaux de la mer se soient creusé le vaste bassin qu'elles remplissent? quel rapport dans tout cela avec une religion, avec la crainte d'un autre monde, avec tout ce système de superstition? L'homme, et en général tout ce qui existe, reçoit l'être et l'accroissement au gré des élémens qui forment sa substance, et dans qui l'homme, et tout ce qui respire, rentre à son tour, s'absorbe et s'anéantit. Ainsi tout revient à son
Page 38. point de départ; tout va roulant dans le même cercle; pour cela ni créateur, ni juge, ni arbitre. Il suffit que les molécules de la matière du feu se rapprochent pour produire de brillans soleils multipliés à l'infini; que les vapeurs s'exhalent de la

terre pour entretenir une atmosphère sans cesse rajeunie; qu'elles montent dans une région supérieure pour se résoudre en pluies: par-là s'expliquent et les vents qui sifflent dans l'air, et les grêles qui tombent avec fracas, et ces tonnerres grondant au sein des nues qui s'entre-choquent, et ces foudres qui étincellent, et ces feux des éclairs qui en annoncent la prochaine explosion. De là l'irrégularité dans leurs irruptions sur les Page 39. sommets des montagnes, ou sur les cimes des arbres, tantôt dans les plaines; vous les voyez s'abattre indifféremment sur les lieux profanes ou sur les temples, écraser l'impie, souvent aussi le plus religieux des hommes. Parlerai-je des sai- Page 40. sons, de leur peu d'uniformité, de leur inégalité? Nul ordre, nulle différence dans les résultats des événemens humains. Tout en proie à un caprice aveugle et bizarre: des tempêtes où le naufrage confond l'innocent et le coupable; des incendies où le juste n'est pas plus ménagé que le pervers; des pestes qui corrompent les sources de la vie, et font planer la mort indistinctement sur toutes les têtes; des guerres dont les meurtrières fureurs menacent surtout les meilleurs citoyens. Dans la paix y a-t-il plus d'assurance pour les bons? Tant s'en faut: c'est l'iniquité qui est en honneur, et l'on est le plus souvent réduit à se demander s'il faut ou détester l'iniquité, ou porter envie aux prospérités

qui l'accompagnent. S'il y avoit une Providence qui gouverne le monde, s'il existoit une divinité
Page 41. agissant avec empire, verroit-on jamais sur le trône un Denys, un Phalaris? les Rutilius et les Camille auroient-ils été jamais condamnés à subir
Page 42. l'exil, et Socrate à boire le poison? Vous avez sous les yeux des arbres chargés de fruits, des moissons qui appellent la faucille, des vignes qui promettent la plus heureuse récolte: surviennent tout-à-coup des orages, des grêles qui les dévastent, et ruinent vos espérances. Après cela, appliquez-vous à la recherche de la vérité: elle fuit de nos yeux, abîmée sous les nuages épais qui la cachent; ou mieux
Page 43. encore, concluez que tout ici-bas est le jouet d'un destin aveugle, sans autre loi qu'une volonté capricieuse et tyrannique. C'est là le seul point fixe; partout ailleurs, sable mouvant. Combien donc l'ami de la vérité n'auroit-il pas plus à gagner, et pour sa conscience et pour son bonheur, de suivre les traditions qui nous ont été laissées par nos pères, d'adorer les dieux que l'on nous apprend à redouter, avant que de nous attacher à les connoître; à ne point prononcer sur l'essence divine, mais d'en croire sur parole à ce que nous en ont transmis les premières familles du genre humain, qui, dans des siècles grossiers et voisins de l'enfance du
Page 44. monde, méritèrent qu'il leur fût donné des dieux comme des rois favorables à leurs vœux. Aussi

l'histoire nous montre-t-elle chez tous les peuples du monde, dans les provinces et les cités diverses, un culte national, des dieux qui les avoient auparavant habitées : une Cérès à Eleusis, une Cybèle en Phrygie, un Esculape à Épidaure, un Bélus à Babylone, une Astarté en Syrie, une Diane dans la Tauride, un Mercure dans les Gaules, et dans Rome seule toutes les divinités. Grâces à la piété de ses habitans, la puissance romaine s'est propagée par tout l'univers ; l'empire du peuple-roi s'est étendu par-delà les contrées que le soleil éclaire de ses rayons, par-delà les bornes de l'Océan : récompense des vertus religieuses qu'il a portées jusque dans le tumulte des guerres. Ses remparts les plus forts ont été le culte des dieux, la chasteté de ses vierges, son zèle à honorer, à multiplier les ministres de la religion. On l'a vu, assiégé dans l'enceinte de son Capitole, unique retranchement qui ne fût pas tombé encore au pouvoir de l'ennemi vainqueur, continuer ses hommages envers ces mêmes dieux qui sembloient déclarés contre lui, et que tout autre eût voulu punir par ses mépris de l'avoir abandonné; et, de ce poste sacré, bravant les regards des Gaulois étonnés de sa superstitieuse audace, opposer à leurs fureurs, pour toute armure, le culte de la religion, insulter au triomphe de l'orgueilleux et féroce étranger qui l'a conquis, en se prosternant sous ses yeux aux

Page 45.
Page 47.
Page 49.
Page 51.
Page 52.

pieds de ses dieux associés à la honte de sa défaite ; chercher dans tous les lieux du monde des divinités étrangères qu'ils accueillent et s'approprient, ériger des autels aux dieux même inconnus et aux mânes des morts. C'est en adoptant les cultes de toutes les nations, que Rome a mérité d'en être la maîtresse. De là cet esprit religieux qui s'est maintenu constamment, et qui fut bien loin
Page 53. de s'altérer par la succession des âges ; car la vénération qui s'attache aux institutions religieuses comme aux édifices sacrés fut toujours en propor-
Page 63. tion de leur antiquité... Parcourez ces temples qui font le soutien et l'ornement de Rome ; ce qui les rend augustes, c'est la majesté de la religion, bien plus que leur magnificence extérieure et la richesse des offrandes que l'on y porta... Puis donc que tous
Page 66, 67. les peuples du monde s'accordent uniformément, n'importe quel que soit le motif ou l'origine de cette croyance, à reconnoître qu'il est des dieux immortels, je ne conçois pas qu'il existe personne assez présomptueux, assez emporté par je ne sais quelle sagesse impie, pour oser vouloir renverser ou seulement ébranler une religion aussi ancienne, si utile, signalée par tant de bienfaits. Nommez-moi un Théodore de Cyrène, ou bien, en remontant plus haut, ce Diagoras de Milet que l'antiquité a flétri
Page 68. du surnom d'athée, lesquels ont prétendu qu'il n'y avoit point de dieux, et par-là sapoient tous

les fondemens de la société, en anéantissant dans les cœurs tout sentiment de crainte et de devoir : jamais un semblable système d'impiété sous le nom de philosophie ne s'accréditera et ne prévaudra parmi les hommes. Protagoras d'Abdère, qui disputoit sur la divinité avec l'air d'en douter plutôt qu'avec l'intention manifeste de la nier, fut banni du territoire de l'Attique par une sentence de l'aréopage; le peuple assemblé condamna ses livres à être brûlés; et l'on verroit sans en gémir profondément (pardonnez à la chaleur avec laquelle je m'exprime), l'on verroit une poignée de misérables factieux, transportés par le désespoir que donne le fanatisme, entreprendre de détrôner les dieux: malheureux qui, abusant de la simplicité d'hommes ramassés dans les égouts de la société, de la crédulité de quelques femmes, naturellement faciles à tromper, se sont fait un parti lié par la plus sacrilége conjuration; se rassemblent eux et leurs complices dans leurs nocturnes conciliabules pour célébrer ensemble des jeûnes solennels et des festins qui révoltent la nature; formant non une secte religieuse, mais une bande de criminels. Ennemis du grand jour, ils s'enveloppent de ténèbres; muets en public, inépuisables quand ils sont sans témoins, méprisant également et les temples et les bûchers, vous ne les entendez parler des dieux et de nos cérémonies que pour y insulter et

Page 69.

Page 70 et suiv.

nous plaindre. Vous leur proposeriez les honneurs du sacerdoce et la pourpre suprême, dans leur délire, ils ne vous écouteront que pour vous braver; et à peine ils ont des haillons qui les couvrent. Démence qui surpasse tout excès; audace
Page 80. que l'on a peine à croire! ils méprisent les tortures étalées sous leurs yeux, et tremblent sur un avenir incertain; et ces mêmes hommes qui redoutent si fort de mourir après qu'ils ne seront plus, vous les voyez quitter la vie sans craindre la mort. Bercés par le faux espoir d'une chimérique résurrection, ils s'élèvent ainsi au-dessus de toutes les frayeurs. Parce qu'il y a toujours dans le mal bien plus d'activité à se répandre, la corruption des mœurs ga-
Page 81. gnant de proche en proche, cette détestable conjuration a pris racine dans tous les lieux de l'univers. Peut-on concevoir trop d'horreur, et s'armer de trop de sévérité contre une ligue aussi impie! Ils se reconnoissent entre eux par des signes de ralliement; à peine ils ont besoin de se connoître pour se lier d'une mutuelle affection (1). C'est pour

(1) Dans Tertullien : *Vide, inquiunt, ut invicem se diligunt.* (*Apologet.* cap. xxxix.) Aveu caractéristique que la plupart des modernes ont su bien faire valoir en l'opposant au défaut de charité qui règne de nos jours parmi les chrétiens. Voy. Bourdaloue, *Dominic.* tom. III, pag. 254. Molinier, *Serm. chois.* tom. I, pag. 141. Bossuet, *Serm. sur l'esprit du christ.* pour le jour de la Pentecôte. Massillon, *Carême*, tom. I, pag. 145. *sur l'aumône*; Le Chapelain, Cheminais, Lenfant, l'évêq. de Sénez, etc. Chez les communions protestantes, Saurin,

eux une sorte de religion de s'abandonner à la plus monstrueuse licence ; ils s'appellent indifféremment frères et sœurs, changeant par l'abus d'un nom aussi saint la débauche en inceste, et, dans la superstition qui les aveugle, transformant le crime en titres de gloire. On dit, et le bruit s'en est trop accrédité pour être mis sur le compte de la calomnie, on dit qu'ils adorent une tête d'âne ; culte infâme dont je ne saurois pas expliquer l'étrange motif (1) ; culte au reste digne de ceux qui le décernent, et qui ne peut avoir sa source que dans de pareilles mœurs. On dit encore qu'ils baisent avec respect les parties naturelles de leur président ou

Page 82.

Page 85.

Beausobre surtout, qui profite habilement du témoignage et du mot de Tertullien, *Serm.* tom. 1, pag. 329.

(1) Tertullien nous l'apprend. S'adressant aux païens : « Quelques-uns d'entre vous avez rêvé que les chrétiens adorent une tête d'âne. Imposture qui paroît avoir pris sa source dans le récit de Tacite. Cet historien, dans l'endroit de son histoire (au ve livre) où il donne comme il l'entend l'origine de la nation des Juifs, l'étymologie de leur nom et l'idée de leur religion, raconte que les Hébreux, délivrés, ou, ainsi qu'on le prétend, chassés de l'Égypte, exposés à périr de soif dans les déserts de l'Arabie où ils étoient complètement dénués d'eau, furent sauvés par des ânes sauvages venus dans cette contrée pour y trouver des pâturages. En reconnoissance de ce bienfait, ils auroient, dit-on, consacré cet animal, et rendroient à une tête d'âne des honneurs divins. Josèphe réfute amplement cette calomnie dans son *Traité* contre Appion. Sous le prétexte de l'analogie de notre croyance religieuse avec celle des Juifs, on a apparemment préjugé contre les chrétiens qu'ils avoient la même superstition ; (*Apologét.* ch. xvi, pag. 17.) d'où vient que la haine des païens donne au Dieu des chrétiens le nom d'*Onochoetes.* » *Advers. nation.* lib. 1, cap. xi, pag. 59.

prêtre. Je ne garantis pas la vérité de l'accusation; mais le secret de leurs mystères justifie trop le soupçon de ces abominables coutumes. Et quand on nous parle de leur dieu comme ayant été un homme puni du dernier supplice pour cause de crime, des honneurs qu'ils accordent au bois infâme de la croix, c'est leur donner des autels en rapport avec leurs adorateurs. De tels hommes n'honorent que ce
Page 87. qu'ils méritent. Ce que l'on raconte de leurs initiations n'est pas moins monstrueux: tout le monde s'accorde sur ces détails. On y apporte dans l'obscurité de la nuit un enfant dont le corps est couvert de farine; l'initié sans défiance frappe la victime qu'il ne connoît pas; tous en recueillent le sang, qu'ils boivent avidement; ils s'en partagent les chairs, et s'en font un horrible festin (1). Tel est le pacte qui les unit; telle est la communauté de scélératesse par laquelle ils s'engagent réciproquement au silence. De tels sacrifices sont pires que tous les sacriléges. Nulle équivoque sur le mode de leurs repas. L'accusation est consignée dans un
Page 89. mémoire rendu public. Ils se réunissent à un jour convenu pour manger ensemble; là tout se rend à la fois, hommes, femmes, sœurs, mères, enfans.

(1) Voy. dans le 1er vol. de cet ouvrage les pages 259, 303, 342, 358, et tom. II, pag. 348. Cette absurde calomnie exposée est réfutée par les premiers apologistes. Elle prenoit évidemment sa source dans une fausse interprétation du dogme de l'Eucharistie, et devient un argument invincible de son antiquité.

Après que l'on a bu et mangé, que les fumées de l'intempérance ont allumé dans les convives des flammes incestueuses, on jette à un chien attaché au chandelier un morceau qu'il ne peut saisir sans aller au-delà de sa chaîne; le mouvement qu'il est obligé de faire renverse la seule lampe qui éclaire ce repaire affreux de lubricité; et à la faveur des ténèbres tout se mêle au hasard, pour satisfaire à sa brutale passion; tous en sortent incestueux par l'intention, quand ils ne l'auroient pas été par le fait. Je ne vais pas plus loin. C'en est assez de ces horreurs, prouvées, en tout ou en partie, par le mystère dont ils couvrent leur doctrine impie. Car, encore une fois, pourquoi ce Page 90.
profond secret dans lequel ils s'enferment? Ce qui est honnête aime à se faire voir; le crime seul se cache. Pourquoi, chez eux, n'y a-t-il point de Page 91.
temples ni d'autels? point d'images de ce qu'ils adorent(1)? Pourquoi en public ce sérieux qui les

(1) Origène répond amplement à cette objection, qui n'avoit pas échappé à la malignité du philosophe Celse. (Voy. tom. II de cette *Bibliothèque*, pag. 256, 261.) L'apparente difficulté que présente l'absence des temples et des autels publics chez les chrétiens, dans un temps où il ne leur étoit pas possible d'en avoir, se trouve parfaitement résolue dans l'ouvrage de Walafride Strabon. (*De l'origine et des progrès des choses ecclésiastiques*, ch. II.) « Les premiers chrétiens, dit-il, cherchoient des lieux purs, éloignés du tumulte et du commerce du monde, pour y offrir leurs prières et le saint sacrifice, et de s'y édifier mutuellement par de saints exercices. S. Paul s'assembla à Éphèse et à Philippe sur les bords du fleuve. Les chrétiens s'étant multipliés,

rend muets; pourquoi ces réunions clandestines, jamais ostensibles, si ce n'est qu'ils ont à craindre
Page 94. ou à rougir? D'où leur vient le dieu qu'ils adorent? quel est-il? quels lieux habite-t-il ce dieu unique, solitaire, étranger à tous les peuples du monde, libres pourtant dans l'exercice de leur religion, qui n'est connu nulle part, pas même à Rome, le rendez-vous de toutes les superstitions? De tous les peuples de l'univers, il n'y a que le Juif, peuple isolé, misérable, qui fasse profession de ne reconnoître qu'un seul Dieu. Encore lui décernent-ils un culte public; il a ses temples, ses autels, ses sacrifices et ses cérémonies. Dieu sans force, sans puissance, nos soldats ont bien su le mettre sous le joug, lui et sa nation. Mais ces chrétiens, quelle
Page 95. idée ils se font du leur! Cette prétendue divinité qu'ils ne sauroient ni montrer ni découvrir, elle a, disent-ils, les yeux ouverts sur toutes les diverses actions de chacun des hommes; elle en connoît les affections diverses, les paroles, et jusqu'aux pensées les plus secrètes; présente partout, rien ne borne son immensité. Est-ce là un dieu bien commode, avec son infatigable curiosité (1)? A

ils firent des églises de leurs maisons. Mais dans les temps de persécution ils s'assemblèrent dans des lieux sonterrains, dans des cavernes, dans des cimetières, dans les montagnes et les vallées ecartées, persuadés que Dieu pouvoit être adoré en tous lieux parce qu'il est partout. »

(1) « Voilà pourquoi (c'est l'observation de Minucius Felix) plusieurs

les entendre, sans cesse à vos côtés, il vous poursuit dans chacune de vos actions et dans chacun des lieux que vous habitez. Eh! le moyen qu'occupé de l'ensemble, il se subordonne aux détails, ou que, partagé dans le détail, il puisse suffire à tout l'ensemble? Ce n'est pas tout; écoutez-les, vous Page 96.
les entendrez menacer l'universalité des êtres, le monde lui-même avec ses globes de lumière, d'un embrasement qui n'y doit laisser que des ruines; comme si l'ordre immuable que les lois divines de la nature ont déterminé alloit être bouleversé, ou que la chaîne sacrée qui lie tous les élémens, venant à se rompre, devoit jamais entraîner dans sa chute l'édifice immortel dont elle unit les parties diverses. Ils ne s'en tiennent pas à ces extravagantes idées; mais ils vous débitent encore d'autres rêveries. A les en croire, après la mort, ils re- Page 97.
naîtront, de cendre et de poussière qu'ils étoient; et ils ont là-dessus une confiance qui s'entretient, je ne sais comment, par de mutuelles impostures, si bien concertées, que déjà vous les prendriez pour des gens revenus de l'autre monde : folie contradictoire de prétendre affirmativement que le ciel

des païens de son temps refusoient de se soumettre au christianisme, indisposés par la corruption de leurs mœurs contre une religion qui introduisoit, selon eux, un Dieu trop curieux, un Dieu qui vouloit tout savoir et entrer en connoissance de tout, sans même respecter le secret des cœurs. » L'abbé de Marolles, *Serm. sur la présence de Dieu*, tom. II, pag. 157.

et les astres que nous quittons dans l'état où nous les avons trouvés mourront, et de donner à des êtres qui ne sont plus, à des corps que la mort a fait rentrer dans le même néant d'où ils étoient sortis, l'espérance de revivre pour ne jamais mourir! Conséquemment à cette opinion, ils condamnent l'usage de brûler les morts, comme s'il n'y avoit que la flamme qui les dévorât; mais les seuls ravages du temps ne les rendront pas moins à la poussière. Qu'importe, après tout, qu'ils aient été
Page 98. la proie des animaux ou des ondes de la mer; qu'importe qu'ils aillent brûler sur un bûcher ou pourrir dans la terre? S'il reste à ce corps quelque sentiment, toute manière de l'ensevelir est pour lui une peine; s'il n'en reste pas, la célérité de l'exécution est un remède à la corruption. Dans ce préjugé, ils se promettent à eux-mêmes une vie éternellement heureuse en récompense de leurs vertus; à nous autres, pour châtiment de nos méchantes actions, des supplices qui ne finiront pas. J'aurois ici bien des choses à dire, si je ne craignois d'être trop long. Que ce titre de méchans leur convienne à eux plus qu'à tout autre, je l'ai
Page 99. démontré, et cela sans beaucoup d'efforts. Mais encore, en les supposant même tout autres qu'ils ne sont, vertueux ou criminels, c'est là l'affaire du destin dans l'opinion de la plupart des hommes, et dans la vôtre à vous-même; car, de quelque ma-

nière que nous agissions, c'est Dieu qui détermine l'action dans votre langage, comme le destin dans celui des autres. L'esprit de votre secte admet donc moins des volontés libres que des élus et des privilégiés. D'après cela, vous faites de votre Dieu un juge inique, punissant dans l'homme l'ouvrage du destin, non celui de sa volonté. Je voudrois bien apprendre de vous comment se fera cette prétendue résurrection? sera-ce avec des corps, et lesquels? les mêmes ou de nouveaux? Sans corps? il n'y a là, que je sache, ni intelligence, ni âme, ni esprit. Avec le même corps? il n'y en a plus; il s'est anéanti. Avec un autre? ce n'est donc plus le même qui se relève de ses ruines, puisqu'en voilà un de nouvelle création. Depuis tant de siècles écoulés jusqu'à nous, vit-on jamais homme ressuscité, ne fût-ce que pour un moment, et seulement pour servir d'exemple? Toutes fables mal tissues, qui n'ont de fondement que les conceptions vaines d'une poésie mensongère, qui veut offrir quelques dédommagemens aux peines de la vie, et dont votre crédulité ne rougit pas de faire honneur à votre Dieu, comme si l'expérience que vous faites dès à présent n'étoit pas capable de vous détromper de l'illusion de ses promesses et de la frivolité de vos espérances. Ce que vous avez à attendre après la mort, malheureux! apprenez-le par ce que vous êtes durant la vie. Vous le voyez: la plupart d'entre

Page 100.

Page 101.

Page 102.

vous, et, de votre aveu, ce qu'il y a de plus vertueux, réduits à l'indigence, en proie à la rigueur des saisons, condamnés à toutes les privations, vous traînez une existence misérable ; et votre Dieu le souffre (1) ; il n'en dit rien, manquant, soit de volonté, soit de moyens pour secourir ceux qui le servent,
Page 103. impuissant ou injuste. Toi qui te berces de ta posthume immortalité, en attendant, tu es assiégé de dangers, dévoré par la fièvre, déchiré par la torture ; et tu ne sens pas encore ta misère, tu fermes les yeux sur ton néant. Malheureux ! contre ton gré tout accuse ta foiblesse ; toi seul tu t'opiniâtres à n'en pas convenir ! C'est là l'apanage commun de l'humanité ; à la bonne heure : mais ces mena-
Page 104. ces, ces supplices, ces tortures, ces croix qu'il n'est plus question d'adorer, mais sur lesquelles on va vous étendre ; ces feux que vous êtes si jaloux et de prédire et de redouter ; voilà le sort réservé à vous seuls (2). Attendrez-vous de votre dieu qu'il vienne à votre aide en vous ressuscitant, quand il n'aura pu vous défendre au moment où
Page 105. vous aviez à les subir ? Les Romains ont-ils eu besoin de votre dieu pour vaincre, pour triompher de tous les peuples, et devenir les maîtres et du

(1) De même, dans saint Justin, voy. plus haut, tom. I, pag. 316.

(2) Tertullien, *Apologét.* ch. XLI. Lactant. *Instit. div.* lib. V, cap. XXII. Les païens le diront encore au temps de S. Augustin. Voy. *De civit. Dei*, lib. I, cap. XXIX.

monde et de vous? Cependant, agités par d'inquiètes et continuelles sollicitudes, vous vous privez de tout plaisir légitime; vous vous défendez les spectacles; vous fuyez nos fêtes et nos solennités; Page 106.
jamais on ne vous rencontre dans nos réjouissances publiques; vous vous éloignez sévèrement et des jeux où l'on combat en l'honneur des dieux, et des autels où fume l'encens qui leur est offert, où coule le vin qui leur est consacré. Vous les niez, et vous en avez peur. Jamais on ne vous voit couron- Page 107.
ner vos têtes de fleurs, ni vous parfumer d'essences; vos parfums, c'est aux morts que vous les donnez; des couronnes, vous ne les accordez pas même Page 109.
à leurs dépouilles (1); pâles, tremblans, faits pour inspirer la pitié, mais la pitié des seuls dieux que nous reconnoissons; également malheureux, et de Page 111.
ne point ressusciter après la mort, et de ne point vivre avant de mourir. Donc, avec tant soit peu de sagesse ou de retenue, vous cesserez d'interroger curieusement et les révolutions du ciel, et les destinées du monde, et les profondeurs de la nature. Page 112.

(1) La crainte de rien faire qui ressemblât aux usages du paganisme empêchoit les premiers chrétiens de déposer des guirlandes et des couronnes sur les tombeaux. Ce qui est confirmé par les témoignages de S. Justin dans sa *seconde apologie*, et de Tertullien *sur la couronne*, ch. II. (Voy. plus haut tom. I, pag. 427.) Dans les siècles suivans on se relâcha de cette sévérité. Nous en avons des exemples respectables dans les hymnes de Prudence, et dans la lettre de S. Jérôme à Pammaque.

C'est bien assez de regarder ce qui est à nos pieds. C'est à quoi doivent se borner tant d'hommes voués à l'ignorance, à la rusticité. Incapables de comprendre le secret des politiques humaines, comment pourroient-ils s'élever à la connoissance des choses divines? Que si pourtant l'on veut se livrer aux discussions de la philosophie, prenons, autant du moins qu'il peut dépendre de chacun de nous, modèle sur le premier des sages, sur Socrate. Toutes les fois qu'on pressoit ce grand homme de questions sur ces sortes de matières, on connoît sa réponse: Ce
Page 113. qui est au-dessus de nous ne nous regarde pas. Sens profond. Aussi l'oracle rendit-il à sa sagesse un témoignage éclatant.... C'est en effet une grande
Page 114. science de savoir reconnoître son ignorance... Mon opinion à moi, c'est qu'il faut laisser les choses douteuses pour ce qu'elles sont. Et quand on voit tant d'hommes du premier mérite suspendre leur jugement, il y a une témérité coupable à précipiter le sien. Autrement on court le risque, ou de tomber dans une sotte et ridicule superstition, ou d'anéantir toute espèce d'idées religieuses.

Réponse.

Pages 119 et 120. OCTAVE: L'adversaire de la Providence a commencé son attaque par des doutes, des incertitudes, des contradictions. Est-ce son érudition qui a été en défaut? seroient-ce ses préjugés de religion qui

auroient rendu sa marche ainsi chancelante? car à Dieu ne plaise que je soupçonne en lui aucun artifice: sa franchise et sa politesse ne le permettent pas. Tantôt il semble croire à l'existence des dieux; tantôt il met en question s'il y en a. Semblable au voyageur qui ne connoît pas bien sa route, que Page 121.
le chemin vienne à se partager, le voilà indécis, n'osant ni s'engager dans l'une des routes qui se présentent, ni les essayer toutes. Tel celui qui ne peut point se répondre qu'il est dans la voie de la vérité, erre dans le doute, égaré par un flux et reflux d'opinions qui se combattent et se détruisent.

Cécilius s'attriste, il gémit, il s'indigne que des Page 122.
hommes pauvres d'esprit comme des biens de la fortune, entreprennent de parler des choses divines. Qu'il apprenne que tous les hommes, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang, sont nés avec une portion d'intelligence et de raison qui les met à portée de recevoir ces graves instructions. Les philosophes même qui se sont acquis la plus haute réputation de sagesse, et en général tous ceux qui se sont fait un nom dans la postérité, avoient commencé par n'être que des igno- Page 123.
rans, des indigens pour la plupart. Ce ne sont pas les riches qui s'adonnent à ces sortes de spéculations; ils s'occupent plus de leur or que des choses du ciel. Au reste il ne s'agit pas ici de l'autorité Page 124.

des personnages, mais de la vérité des choses.

J'admets le principe avoué par Cécilius, qu'a-
Page 123. vant tout, on doit chercher à se connoître; qu'il faut donc examiner ce que l'on est, d'où l'on vient, où l'on va; si l'on n'est qu'une portion de matière combinée, modifiée par le choc des élémens ou le concours des atomes; si plutôt l'on n'est pas l'ouvrage d'un Dieu créateur. Etude qu'il est impossible de faire sans embrasser jusqu'à la chaîne universelle des êtres, puisque tout dans la nature se trouve tellement lié et si bien assorti, qu'il n'y a pas moyen de connoître l'homme à moins de remonter jusqu'à la Divinité. Eh! pourquoi y auroit-il une différence entre la brute et l'homme? L'ani-
Page 126. mal, courbé sur la terre, ne peut porter ses regards plus loin que son étable; et l'homme, qui a reçu une stature élevée, l'homme, à qui il fut donné de contempler le ciel, l'homme, si éminemment distingué par le privilége du langage et de la raison, qui lui servent à connoître Dieu et à le bénir, qui en a le sentiment et la faculté de l'imiter, pourroit sans crime méconnoître la clarté céleste qui se présente d'elle-même à ses regards, et vient frapper chacun de ses sens? C'est un sacrilége, et de tous le plus punissable, de chercher à terre ce que vous ne trouverez que dans le ciel. Imaginer que cette vaste architecture et la pompeuse décoration de l'univers n'aient pas été l'ouvrage d'une intel-

ligence supérieure, mais qu'elles ne soient qu'un amalgame de parties rassemblées au hasard, c'est manquer de raison, de sentiment, c'est même n'a- Page 127.
voir pas d'yeux. Peut-on (demande l'orateur romain) regarder le ciel et contempler tout ce qui s'y passe, sans voir, avec toute l'évidence possible, qu'il existe une intelligence suprême et divine qui donne à la nature entière la vie, le mouvement, sa conservation et ses lois (1)? Jetez les yeux sur le ciel, considérez-en l'étendue, la rapidité de ses mouvemens, les astres dont il est parsemé du- Page 128.
rant la nuit, le soleil qui, pendant le jour, l'éclaire de ses feux, il n'en faudra pas davantage pour vous faire reconnoître avec quel art merveilleux la main du souverain qui les a faits a balancé tous ces corps de lumière. Considérez la constante régularité des mouvemens du soleil, qui dans son cours partage les saisons diverses de l'année; de la lune, de qui les révolutions particulières marquent le mois, le retour successif du jour et de la nuit, pour Page 129.
nous ménager les intervalles réparateurs du repos à la suite du travail; tout ce bel ordre qui se fait apercevoir dans la nature subsisteroit-il à moins d'être maintenu par une raison supérieure? Comment douter encore d'une Providence attentive à Page 130.
tous nos besoins? S'il n'y avoit que l'hiver, ses frimas seroient dévorans; que l'été, les feux en

(1) Cic. *De natur. deor.* lib. II, cap. II.

seroient meurtriers. Le printemps et l'automne
Page 131. viennent les préparer, les tempérer par leur douce et graduelle influence. Voyez la mer : esclave obéissante, elle cède au rivage qui l'enchaîne ; la
Page 132. terre, avec tous ces arbres qu'elle fait éclore de son sein ; l'océan, avec son flux et reflux ; voyez ces eaux des fontaines et des rivières qui coulent et s'épanchent de leurs sources intarissables ; l'harmonie qui éclate dans la disposition des montagnes qui s'élèvent dans l'air, des collines qui s'inclinent, des plaines qui s'étendent ; ces peuples d'animaux divers, tous pourvus des défenses qui leur sont nécessaires pour repousser leurs atta-
Page 133. ques réciproques ; celui-ci c'est sa corne qui le protège, celui-là ses dents ou ses ongles, ou son aiguillon, d'autres la facilité d'échapper à l'enne-
Page 134. mi par la célérité de la course ou du vol. La beauté du corps de l'homme ne contribue pas moins, et plus encore, à faire reconnoître qu'il est l'ouvrage
Page 135. d'un Dieu. Je n'entrerai point dans le détail. Pas un de nos membres qui ne serve au besoin ou à l'ornement. Et ce qui est plus merveilleux encore : avec des traits généraux par qui tous se ressemblent, chacun de nous a sa physionomie particulière. Que dirons-nous de la génération, de la reproduction des êtres ? Ce n'est pas seulement dans la conservation du tout que la Providence se manifeste, ses soins s'étendent sur les espèces. Là

où le soleil refuse la chaleur de ses rayons, de tièdes vapeurs qui s'élèvent du fond des mers suppléent à son absence. La sécheresse de l'Égypte est tempérée par les eaux du Nil. A défaut de pluies, la Mésopotamie a son Euphrate qui l'arrose. Que si vous entriez dans une maison où chaque chose fût rangée à sa place avec ordre, avec de la recherche dans les ornemens, vous ne douteriez pas un moment qu'elle n'ait un maître, et qui vaut mieux que ce qu'elle renferme; et vous n'en diriez pas autant de cette vaste et si magnifique maison de l'univers (1)?

Page 136.

Page 139.

Mais s'il est impossible de douter d'une Providence, peut-être demanderez-vous s'il y a dans le ciel un ou plusieurs maîtres. La réponse n'est pas difficile. Les royaumes de la terre peuvent ici nous donner des objets de comparaison. Quand a-t-on vu jamais un empire se partager, sans que la perfidie et la rivalité n'en aient souillé ou ensanglanté l'histoire? Le monde est plein de ces tragiques événemens. Passons à un autre théâtre. La nature ne donne à une ruche, à tout un troupeau qu'un

Page 141.

(1) De même: Athénagore, 1er vol. de cette *Biblioth.* pag. 349. Lactance, liv. II. ch. VIII. D'après Cicéron, *De natur. deor.* lib. II. Tous nos modernes apologistes de la Providence se sont rencontrés avec notre écrivain. Indiquons particulièrement Bourdal. *Carême*, tom. II, pag. 256. Fénélon, *de l'existence de Dieu.* Le P. Lejeune, *Serm. sur la Providence*, tom. I, pag. 578 et suiv. Montargon, *Dict. apostol.* tom. V, pag. 249, 264.

Page 141. seul chef ; et vous voudriez que dans le ciel la suprême puissance fût divisée? Pouvez-vous concevoir Dieu autrement que comme Être créateur, universel, qui n'a point eu de commencement, et ne peut avoir de fin ; de qui tout a reçu l'existence, et qui ne tient la sienne que de lui-même ; qui, avant qu'il y eût un monde, étoit à lui-même son propre centre ; qui a tout créé par sa parole, ordonne tout par son intelligence, perfectionne tout par sa vertu? L'œil ne peut le saisir ; sa clarté ab-
Page 142. sorbe nos foibles regards ; notre intelligence n'en peut comprendre l'immensité, et nos sens bornés
Page 143. s'arrêtent au-devant de cette grandeur infinie et sans bornes ; il n'y a que lui qui puisse se connoître lui-même. La seule manière de concevoir sa nature, c'est de la déclarer inconcevable. A vrai dire, qui s'imagine connoître la grandeur de Dieu la dégrade. Ne lui cherchez pas de nom : Dieu, voilà
Page 144. comme il s'appelle. Il ne faut des expressions individuelles que quand il y a pluralité. Dieu est seul, le mot Dieu embrasse tout. Je l'appellerai père, vous allez concevoir quelque chose d'humain ; roi, c'est une idée terrestre ; seigneur, vous serez ramené à des pensées de mortalité ; supprimez les désignations, et vous arriverez à saisir quelque rayon de sa clarté (1).

(1) Théoph. d'Antioche, dans le 1er vol. de cette *Biblioth.* pag. 346, 347. Tertull. *Apologét.* ch. XVII. Nos modernes prédicateurs : Le Jeune,

De tous les cœurs s'échappe le cri qu'il existe un Dieu. Le commun des hommes, quand ils étendent les mains au ciel, ne profèrent que ce mot : *Dieu, grand Dieu, la vérité de Dieu, s'il plaît à Dieu* (1). N'est-ce pas là le langage inspiré par la nature seule? ne se trouve-t-il que dans la bouche du chrétien? Vous appelez votre Jupiter prince, père des dieux et des hommes : c'est, sous un autre nom, reconnoître l'unité de la toute-puissance (2). Page 145.

A l'appui de cette doctrine qui vengeoit si victorieusement le christianisme du reproche d'athéisme, le savant apologiste invoque la tradition universelle en faveur du dogme et de l'unité d'un Dieu. Il le découvre jusque dans l'alliage impur dont l'idolâtrie avoit chargé

Serm. XIV et suiv. Molinier, tom. VIII, pag. 354. La Rue, *Car.* tom. II, pag. 403. Neuville, *Car.* tom. II, pag. 474, etc.

(1) Tertull. *Apologét.* ch. XVII; *Du témoignage de l'âme*, ch. II; *De la couronne*, ch. VI. « Qu'on prenne bien la pensée des habiles du paganisme touchant la divinité, elle se réduit tout entière à l'unité de Dieu. L'erreur, toujours appuyée sur quelque vérité, bâtit ici sur la première vérité qui est demeurée au fond des esprits, d'où les philosophes l'ont tirée, mais couverte des nuages du paganisme qui ne pouvoient se dissiper entièrement que par l'Évangile. L'opinion commune des peuples étoit qu'il y avoit un Dieu, et vous en savez le nom, plus grand et plus puissant que les autres, qui étoit comme le prince et le roi de l'univers. » Molinier, *Serm. chois.* tom. VIII, pag. 377.

(2) Tertullien : *Nonne conceditis, de æstimatione communi, aliquem esse sublimiorem et potentiorem velut principem mundi, perfectæ potentiæ et majestatis? Apologet.* cap. XXIV. Proposition soutenue avec toute la magnificence de l'érudition par S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, et depuis par S. Augustin dans sa Cité de Dieu.

le fond de la théologie primitive, conservée sans altération dans les seuls livres de Moïse.

Page 147. Égarés sur le mot, tous les peuples s'accordent quant à l'unité d'un être tout-puissant. Les poëtes ont placé à la tête de leurs divinités un dieu suprême qu'ils ont proclamé père des dieux et des hommes. Il y a eu de tout temps une croyance établie généralement dans tous les esprits, qu'il règne dans l'univers une puissance invisible qui voit tout, qui fait tout dans le monde selon sa volonté. Dans Virgile, c'est cette âme répandue dans toutes les parties de l'univers dont il fait le principe du mouvement de tous les corps (*). Cette idée
Page 148. rectifiée n'amène-t-elle pas à celle du Dieu que nous appelons esprit, raison, intelligence universelle?

Si l'idée publique d'un Dieu suprême s'est maintenue dans les siècles les plus ténébreux du paganisme, à plus forte raison dut-elle être répandue, quand la philosophie ayant parcouru le cercle des erreurs possibles sur la Divinité, fut obligée de revenir au point d'où elle étoit partie, et d'ajouter ses raisonnemens au poids de la tradition antique (1).

Page 149. Thalès de Milet établit pour premier principe l'élément humide ou l'eau, dont il disoit que tous les êtres créés se formoient et se nourrissoient. Par-dessus celui-là, il en ajoutoit un second, prin-

(*) *Æneid.* lib. VI, vers. 724.

(1) L'abbé Batteux, *Hist. des causes premières*, articl. IV, pag. 142, édit. in-8°, Paris, 1769.

cipe d'intelligence et d'activité, de qui la matière avoit reçu ses formes. Ce principe étoit Dieu, intelligence infinie qui a fait le monde et qui le gouverne par ses lois (1). Idée au reste trop saine et trop simple pour avoir été conçue par le seul génie de l'homme, elle ne pouvoit venir que de Dieu lui-même (2), tant la conformité en est frappante avec le récit de nos livres saints (3)! Page 150.

Les opinions des écoles diverses qui l'ont suivi ne s'éloignent de celle-ci que par des différences de mots. Pythagore a dit que Dieu étoit un esprit répandu et agissant dans toute la nature, et que tout ce qui respire étoit autant de parcelles de sa substance (4). Ce que quelques-uns appellent la Page 151.

(1) Cicéron : *Thales Milesius aquam dixit esse initium rerum, Deum autem eam mentem quæ ex aqua cuncta fingeret. De natur. deor.* lib. I.

(2) *Eho altior et sublimior quam ut ab homine potuerit inveniri, a Deo tradita.*

(3) Dans la Genèse, nous lisons : L'esprit de Dieu étoit porté sur la surface des eaux, *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* (La masse terrestre vide et nue, créée d'abord, étoit enveloppée d'eau, et les eaux environnées de ténèbres, à proprement parler le chaos, au-dessus desquelles souffloit l'esprit de Dieu). S. Pierre dans sa seconde épître, dit : Les cieux furent faits d'abord par la parole de Dieu, aussi-bien que la terre qui sortit du sein de l'eau, et qui subsiste par l'eau, (ou plutôt parmi l'eau). Minucius avoit raison de conclure que le système de Thalès étoit en parfaite harmonie avec Moïse ; mais où l'avoit-il appris ? « Il l'avoit emprunté des Égyptiens et des Phéniciens qui avoient conservé des restes de la cosmogonie de Moïse. » S. Justin, *Exhort. ad gent.* pag. 2. Euseb. *Præpar. evang.* lib. I, cap. V ; lib. XIV, cap. V. S. August. *De civit. Dei*, lib. VIII, cap. II.

(4) Lactant. *Div. instit.* lib. I, cap. V. Salvian. *De gubern.* pag. 3, ed.

nature, n'est que Dieu lui-même sous une autre
Page 152. dénomination. Il n'y a pas jusqu'à Épicure lui-même, qui, tout en n'admettant point de dieux, ou les réduisant à l'inaction, ne suppose une sub-
Page 153. stance supérieure. Aristote, avec ses variations éternelles, ne laisse pas de reconnoître l'unité d'un pouvoir divin. Vous l'entendez parler tantôt d'intelligence qui gouverne le monde, après qu'il a fait le monde indépendant de Dieu, Dieu lui-même (1). Chrysippe tient à ce sentiment; il donne indifféremment à son essence divine les noms

Baluz. S. Justin a rendu le système de Pythagore avec plus de précision qu'aucun autre. « Dieu est un, il n'est point, comme quelques-uns le croient, hors du monde, mais dans le monde même, et tout entier dans le globe entier. Il a l'œil ouvert sur tout ce qui naît; c'est lui qui forme tous les êtres immortels, qui est l'auteur de leur puissance et de leurs œuvres. » *Cohort. ad gent.* pag. 18.

(1) Cicéron *De natur. deor.* lib. III, cap. II : Aristote dans ses livres de physique (lib. VIII) donne au premier moteur tous les attributs qui conviennent à Dieu, sans dire que ce premier moteur est Dieu. Dans son XIVe livre des *Métaphysiques*, il applique à Dieu tous ces mêmes attributs; et il dit que « Dieu est immuable et immobile, éternel, unique, immatériel, sans parties, ni grandeur; premier moteur, chef du ciel et de la nature, intelligent, infiniment heureux et par lui-même. » Que manque-t-il à cette brillante définition recueillie par Duval pour être digne de nos plus exacts théologiens? Il ne s'agit donc point d'ôter ici à Aristote la gloire d'avoir porté jusque-là ses méditations, ni à la vérité un appui tel que celui d'Aristote; mais d'un autre côté il ne faut pas chercher à nous tromper nous-mêmes. En rapprochant ces expressions de la doctrine la plus habituelle du philosophe, il faut en revenir au mot de l'Apôtre que toute la sagesse des hommes, quand ils sont abandonnés à eux-mêmes, n'est que folie, incertitude, honteuse contradiction.

de raison, vérité, cause, nature, nécessité (1). Platon s'explique plus à découvert dans ses pensées et dans ses expressions. Sa doctrine pourroit nous paroître divine, si elle n'étoit gâtée par de ridicules incohérences (2). Dans son Timée, parlant de Dieu (c'est ainsi qu'il l'appelle) : Il est, dit-il, le père du monde, le créateur de l'âme, le fabricateur des choses du ciel et de la terre ; qu'il est difficile de trouver, parce que son ineffable puissance le met au-dessus de nos perceptions ; et quand vous l'avez découvert, il n'est pas permis

(1) Nous avons conservé ce passage pour faire remarquer que l'abbé d'Olivet change ici d'une manière très-plausible la ponctuation ordinaire de toutes les éditions de Minucius. Traduct. du livre *De natur. deor.* de Cicéron, tom. 1, pag. 370.

(2) *Nisi persuasionis civilis nonnunquam admixtione sordesceret.* J'avoue que je n'entends point ce que veut dire ici l'auteur, c'est là du moins une restriction sévère à l'éloge qu'il fait du philosophe. Stanley, Brucker et les autres ne m'ont rien appris à ce sujet. Les anciens partageoient la théologie en trois classes, civile, naturelle et fabuleuse : *civile, physicum, mythicum.* C'est Varron qui nous apprend cette distinction dans la Cité de Dieu de saint Augustin. La première étoit dans les temples enseignée par les prêtres. Ce n'est point là sans doute ce que Minucius a en vue. Quoi qu'il en soit, l'admiration que tous les Pères ont donnée au génie de Platon, jusqu'à le qualifier de divin, se trouve constamment balancée par le jugement, toujours exact, qu'ils portent de ses écarts. « Platon, a dit un savant et judicieux académicien, ayant jugé à propos de mêler les idées abstraites avec les idées réelles, et même de changer de langage selon les circonstances, ses lecteurs s'embrouillent dans ses variations. » (L'abbé Batteux, *supr.* pag. 278.) Brucker en dit autant dans son *Histoire de la philosophie*, (*Institut. histor. philosophicæ*, pag. 162, Lips. 1756.) *Tanta incertitudine lectorem involvit, ut haud pauci inter scepticos eum referendum esse inde concluserint.*

d'en faire la déclaration publique (1); discrétion que nous nous imposons à nous-mêmes (2), à moins qu'on ne nous interroge sur notre profession de foi.

Je viens de passer en revue les opinions des principaux d'entre les philosophes. Leur plus beau titre de gloire est d'avoir reconnu l'unité de Dieu, bien qu'ils en aient défiguré le dogme par la diversité des noms dans lesquels ils avoient partagé la divine essence; d'où il résulte, ou que les chrétiens d'aujourd'hui sont philosophes, ou que les philosophes d'autrefois étoient chrétiens.

Si nous sommes dans l'erreur de croire à la Providence, à l'unité d'un Dieu qui gouverne tout; les philosophes en ont été coupables aussi-bien que nous. Nos ancêtres ne le furent pas moins,
Page 156. car ils ont poussé cette croyance jusqu'à la su-
Page 157. perstition. Partout ils ont vu des dieux dans leurs rois, dans leurs morts les plus célèbres, dans les bienfaiteurs de leurs cités. Dieux d'étrange nature, dont on connoît la naissance et l'origine, la patrie

(1) Platon l'écrivoit à Denys : « Je ne vous entretiendrai que d'une manière obscure et énigmatique, afin que si cette lettre venoit à être interceptée, on ne puisse deviner ce qu'elle contient. » Je doute que cette excuse soit de mise, y ayant des matières sur lesquelles on doit toujours parler nettement, et où l'obscurité devient un blâme. Deslandes, *Hist. crit. de la philos.* tom. II, pag. 203.

(2) Ce qui s'entend du secret des mystères si fortement recommandé aux fidèles dans ces temps de persécution.

et les tombeaux; dieux dont les mystères eux-mêmes retracent les tristes aventures et le lamentable désespoir qu'ils donnèrent à leurs malheurs. C'est là ce qui compose toute la religion de l'Egypte et de Rome... Tels sont les mensonges et les impostures dont on empoisonne avec agrément l'esprit du premier âge, qui s'en pénètre, s'y attache, les conserve jusqu'à la dernière saison de la vie, y demeure jusqu'au tombeau (1); tandis que l'on a la vérité à côté de soi, il suffiroit de la chercher... Et l'on veut que Rome ait dû à sa piété envers de pareilles divinités, ses triomphes et son empire. Sa piété! remontez aux commencemens de son histoire, parcourez-en la suite; elle n'est qu'un long enchaînement de perfidies, de cruautés. Toutes ses conquêtes, à partir de son Romulus parricide et ravisseur, appartiennent à son audace. Les temples et leurs prêtres ne sont pas plus épargnés que les villes. Honorer les dieux après qu'on les a dépouillés, n'est-ce pas plutôt les insulter et s'en

Pages 167 et 169. Page 205. Page 209. Page 228. Page 229.

(1) Je m'étonne que nos modernes prédicateurs ne se soient pas plus fréquemment élevés contre les inconvéniens graves qui résultent de l'étude des poëtes profanes, quand elle n'est pas dirigée avec la sage discrétion que M. Rollin recommande dans son *Traité des études*, (tom. II, pag. 221, éd. in-4°). Le texte de Minucius-Félix seroit ici d'une puissante autorité. Neuville et Cheminais nous ont laissé de beaux discours, les ministres Saurin et Superville, quelques pages éloquentes, tant sur *l'éducation* que sur *l'obligation de servir Dieu dès la jeunesse;* l'occasion sembloit s'offrir naturellement à eux de combattre cet abus; tous l'ont négligée.

moquer? c'est consacrer le sacrilége, et non pas rendre hommage à la divinité. Chaque victoire des Romains fut donc un trophée d'impiété. Ne nous
Page 231. parlez donc plus de cette grandeur romaine comme fruit de la piété; dites que leurs attentats n'ont pas été punis. Pouvoient-ils, dans leurs guerres, compter sur l'assistance de ces dieux qu'ils alloient violemment arracher de leurs autels, pour se prosterner ensuite à leurs pieds, quand ils en avoient triomphé? De quel secours pouvoient-ils être aux Romains, quand ils n'avoient pu se défendre contre leurs armes? Devoient-ils leur appui à des étrangers plutôt qu'aux nations au milieu desquelles ils avoient pris naissance, et qu'ils n'ont pu soustraire à l'esclavage des Romains? On nous vante le soin religieux avec lequel on les consultoit avant de rien entreprendre; ont-ils empêché les san-
Page 240. glantes défaites de Cannes et de Trasymène?

Il en est des augures comme des oracles; je crois bien qu'ils ont pu quelquefois toucher de
Page 242. près la vérité. Et s'il étoit prouvé, parmi tant d'histoires qui ne le sont pas, que le hasard eût quelquefois rencontré juste! Je veux monter à la source de l'erreur, et découvrir l'abîme d'où sont sorties tant de ténèbres. Il y a des esprits malins, connus dans les écrits mêmes du paganisme sous le nom de démons, pervers et malheureux, qui, pour se venger du châtiment encouru pour leurs crimes,

se sont déclarés ennemis de Dieu et des hommes; de Dieu, en détachant de lui ses adorateurs par les faux cultes qu'ils ont introduits sur la terre; des hommes, en les entraînant dans l'erreur par leurs prestiges. Vos poëtes, vos philosophes, entre autres Socrate, les connoissoit bien, lui qui n'avoit point d'autre règle de ses occupations et de son repos que *le génie* ou la passion qui l'agitoit (1). Ce sont eux qui opèrent ce que les magiciens font d'admirable, qui donnent l'efficace à leurs enchantemens, qui font qu'on voit ce qu'on ne voit pas, et qu'on ne voit pas ce qu'on voit (2); et cent autres illusions que l'on raconte. Ils s'emparent des corps, fascinent les esprits, les obsèdent de terreurs imaginaires, les jettent dans des transports furieux. Vous en avez la preuve sous les yeux dans les aveux qui leur échappent, toutes les fois que nos exorcismes et nos prières les forcent de quitter les corps qu'ils possèdent. Vous entendez un Saturne, un Sérapis, un Jupiter, et tous ces prétendus dieux, l'objet de votre culte, cédant à la violence de la douleur, déclarer ce qu'ils sont, et rendre publiquement, en votre présence, hom-

Page 243.
Page 245.
Page 246.
Page 249.
Page 252.
Page 253.

(1) Trad. par Bourdal. *Domin.* tom. 1, pag. 283.

(2) Trad. par le P. Le Brun, *Hist. des superstit.* tom. 1, pag. 228. Qui voudra fixer son opinion sur les oracles profanes, et sur la part qu'y avoient les démons, pourra consulter avec fruit l'ouvrage de Bullet *sur l'établissem. du christian.* pag. 324 et suiv.; et celui de Lavaur intitulé: *Concordance de la fable avec l'Écriture sainte*, art. *Oracles.*

mage à la vérité qui les accuse. Croyez-les donc
Page 254. sur parole, alors qu'ils confessent eux-mêmes n'être que des démons (1). Au nom du seul Dieu vivant
Page 255. et véritable, prononcé par notre bouche, vous les voyez s'agiter, frémir, lutter avec violence, et finir par s'échapper. Ce sont eux qui sèment parmi vous les préventions de la haine contre les chrétiens qu'ils redoutent; la crainte et la haine se touchent. Trompé par leurs perfides insinuations, on nous hait avant de nous connoître, de peur qu'en venant à nous connoître on ne soit amené à
Page 256. l'obligation de nous ressembler, ou à l'impuissance de nous condamner: injustice criante de juger comme vous le faites, sans nous avoir entendus, sans même nous connoître. C'étoit comme cela que nous agissions avant d'être chrétiens; car nous avons été ce que vous êtes (2). L'ignorance et l'aveuglement, dont nous sommes bien revenus, nous jetoient comme vous dans ces préventions: que le christianisme se faisoit une monstrueuse idole; que l'on y dévoroit des enfans; que l'on y

(1) S. Justin, 2e *apolog.* Voy. 1er vol. pag. 318. Tertull. *Apolog.* ch. XXIII, et *Réponse à Scapula*, chap. II. Origène, *contre Celse*, liv. VI. « Les chrétiens s'engageoient hautement de faire avouer aux dieux mêmes, quand le moindre des chrétiens le leur commanderoit, qu'ils n'étoient que des démons, et ils pressoient le défi. L'infidélité demeuroit muette. » Molinier, *Serm. sur la vérité de la relig. chrét.* tom. XIII, pag. 148, 149. *Quid hac probatione fidelius?*

(2) *De vestris fuimus.* Tertull. *Apolog.* « Il fut un temps où comme vous je ne croyois pas. » Théoph. d'Antioche, tom. I, pag. 353.

faisoit des repas incestueux (1). Il n'entroit pas même dans notre pensée de nous demander comment il se faisoit que ces contes répétés de bouche en bouche n'eussent jamais été discutés, bien moins encore prouvés; qu'il étoit bien étrange que durant un si long temps il ne se fût pas rencontré encore un seul des accusés qui en eût fait l'aveu, non pas seulement pour en obtenir le pardon, mais pour en décliner le jugement; qu'après tout ce n'étoit pas un mal si dangereux que celui qui n'inspiroit ni honte ni crainte à celui qui en étoit accusé, et qui ne se repentoit que de n'avoir pas toujours été ce qu'il étoit devenu (2). Page 257.

(1) La haine déclarée contre les chrétiens avoit commencé à se déchaîner contre leur croyance avant d'attaquer leurs mœurs. On les chargea d'abord du crime d'introduire une religion nouvelle, et par-là de vouloir renverser celle de l'état; de n'admettre point de dieux sous le prétexte qu'ils ne reconnoissoient pas ceux de l'empire. Les reproches d'inceste et d'infanticide ne sont point articulés dans la lettre de Pline à Trajan. A mesure que le christianisme s'étendoit, la calomnie grossissoit; elle accrédita les plus violentes comme les plus grossières imputations. S. Justin eut à répondre aux reproches des plus infâmes débauches, et de repas de chair humaine. (Voy. 1er vol. *note* pag. 203.) Athénagore, Théophile d'Antioche, Origène, eurent beau le repousser avec une égale énergie (*Ibid.* pag. 342, 358, 359, 360; et tom. II, pag. 219, 220) l'imposture se soutint. Celse la reproduisoit, sans y croire. Tertullien et Minucius-Félix se virent donc obligés d'y répondre; et les siècles suivans ont eu plus d'une fois l'occasion de s'armer de leurs raisonnemens pour réfuter d'autres calomnies émanées de semblable source.

(2) *Utique de comperto et incipiunt odisse quod fuerant, et profiteri quod oderant; et sunt tanti, quanti et denotamur.* (Tertull. *Apolog.* cap. I.) On peut voir, dans le premier volume de cette *Bibliothèque*,

Lorsqu'il nous est arrivé à nous-mêmes, dans notre profession d'avocat, d'avoir à défendre ces hommes prévenus de sacrilége, d'inceste ou de parricide; nous ne croyions pas qu'il dût leur être permis en général de se faire entendre en audience publique. Quelquefois, dans l'intention de les sauver du dernier supplice, une pitié barbare a porté leurs juges à ordonner contre eux la question, pour obtenir de leur bouche, non la déclaration de leurs
Page 258. crimes réels, mais la fausse dénégation de celui dont on les chargeoit. Et quand, à force de tourmens, on parvenoit à arracher de quelqu'un de ces malheureux le mot qu'il n'étoit pas chrétien, tout étoit pardonné; ce simple désaveu faisoit oublier tous les griefs qui les avoient fait mettre en jugement. Voilà de quelle manière nous agissions à leur égard. Ne vous reconnoissez-vous pas vous-mêmes à ces inconséquences? Si c'étoit l'équité, non la secrète instigation des démons, qui présidât à vos arrêts, vous les solliciteriez, non pas de désavouer qu'ils soient chrétiens, mais de dénoncer leurs incestes, leurs abominations, leurs sacriléges, leurs infanticides, puisque ce sont là les forfaits que
Page 259. l'on nous impute, et dont les démons ont su trop bien prévenir contre nous une multitude ignorante. La renommée, qui toujours s'alimente de

(pag. 281, 299, 326) avec quelle noble assurance S. Justin, Tatien, Athénagore, se félicitoient de cet heureux changement.

mensonges, reste sans voix en présence de la vérité quand elle peut se faire entendre. De là l'imputation que nous rendons les honneurs divins à une tête d'âne (1). Où sont les hommes assez fous pour admettre un semblable culte? assez fous pour le croire? Ceux qui nous accusent encore d'adorer les objets les plus obscènes ne font que nous prêter leurs propres turpitudes. D'aussi monstrueuses impuretés ne se rencontrent que chez les hommes qui ont perdu toute pudeur. Nous, il ne nous est pas permis de les entendre, et nous aurions trop à rougir de chercher à nous en justifier. Inventer de pareilles horreurs, c'est laisser croire qu'on pourroit s'en rendre coupable. Quant au reproche fait à notre religion, d'avoir pour auteur un homme justement puni par le supplice de la croix : s'il y a du vrai dans l'objection, vous vous abusez étrangement sur le reste, en croyant qu'il ait mérité nos adorations s'il fut un scélérat, ou qu'il eût pu les obtenir s'il n'étoit qu'un homme. On seroit assurément bien à plaindre de fonder son espoir sur un homme mortel, de qui toute la protection que l'on en attendoit finiroit avec lui. Nous laissons cette absurde idolâtrie à l'Égyptien et à d'autres qui se font des dieux de leurs rois, reçoivent leurs paroles comme autant d'oracles, leur immo-

Page 260.
Page 280.

(1) *Deus christianorum asinus.* Tertull. *Apolog.* cap. XVI. L'origine de cette fable étoit dans Tacite, *Hist.* liv. V.

lent des victimes. Ce prétendu Dieu a beau se défendre, il n'est toujours qu'un homme; il peut tromper la conscience des autres, jamais la sienne.
Page 284. Nous n'adorons point les croix, nous ne courons point après. On dit et l'on croit que nos initiations se consacrent par le sang d'un enfant que nos mains ont égorgé; sur quel fondement? Nous ne nous permettrions pas même d'assister à une exécution, ni de nous en entretenir. Et nous sommes
Page 300. si éloignés de verser le sang des hommes, que nous nous abstenons de répandre celui des animaux (1). Nos repas incestueux, dont on fait tant de bruit, calomnie atroce inventée par le démon
Page 303. pour offusquer par un aussi odieux reproche la gloire de la pudeur dont nous faisons profession. Ce n'est pas chez nous, mais dans les histoires et sur les théâtres profanes qu'il faut aller chercher les témoignages trop avérés de ces scandaleuses
Page 307. débauches. Nous nous faisons un devoir d'être chastes, non pas seulement à l'extérieur, mais dans le cœur. Nous n'avons point de répugnance pour le mariage, mais seulement pour une fois, ce qu'il en faut pour avoir des enfans; point d'autre but.
Page 308. Nos repas ne se bornent pas à être pudiques, ils sont sobres. Nous ne connoissons ni la délicatesse des mets, ni la recherche des vins; et nous mêlons, par

(1) *Erubescat error vester christianis, qui ne animalium quidem sanguinem in eputis esculentis habemus.* Tertull. *Apologet.* cap. IX.

un sage tempérament, la gaieté au sérieux. Chastes dans nos conversations, comme dans nos mœurs, et dans nos appétits, un grand nombre d'entre nous gardent une virginité inviolable, dont ils se rendent le témoignage, sans en tirer vanité; d'autres ne se prêtent qu'à regret à des mariages les plus légitimes; jugez d'après cela de l'horreur que nous avons pour tout plaisir qui ne l'est pas (1). Page 310.

On n'a pas moins tort de nous confondre dans la lie du peuple, parce que nous refusons vos honneurs et vos charges publiques. Qualifiera-t-on de factieux des hommes qui, dans leurs pacifiques réunions, apportent tous le même esprit de sagesse et de concorde qui anime chacun d'eux en particulier? D'où sait-on qu'en secret nous ayons un flux de paroles, quand en public on refuse de nous entendre, par honte ou par crainte? S'il est vrai que le nombre des chrétiens augmente chaque jour, bien loin d'en tirer prétexte contre notre morale, concluez à sa louange. Quand elle est Page 311. Page 312.

(1) « Minucius-Félix dans ce dialogue admirable, qu'il a composé contre la vanité des idoles, ose défier tous les gentils de son temps de trouver dans les prisons un seul chrétien coupable de quelque autre chose que de sa religion; il leur reproche leurs adultères, et ne fait pas difficulté de dire que les femmes chrétiennes ne connoissoient pas même de vue les hommes qu'il ne leur étoit pas permis d'aimer. Il oppose aux festins des infidèles, où régnoit l'intempérance, le luxe, l'impureté; il leur oppose, dis-je, la modestie et la frugalité, dont la joie même étoit grave et édifiante. *Convivia non tantum*, etc. » La Colombière, *Serm.* tom. III, pag. 46.

bonne, celui qui l'a s'y attache, et donne aux autres envie de l'imiter. Ce qui nous fait reconnoître entre nous, ce n'est point, comme vous le prétendez, quelque signe extérieur, mais l'innocence et la modestie. Nous nous entr'aimons, quoi que vous en disiez avec chagrin, parce que nous ne savons point haïr. Nous nous appelons frères, parce que nous sommes les enfans d'un même Père, créateur de tous les hommes, que nous avons une même foi, une même espérance pour l'avenir. Pour n'avoir point de statues, de temples ni d'autels (1), est-ce la preuve que nous

(1) Cécilius avoit reproché aux chrétiens de *n'avoir ni temples, ni autels, ni statues.*

Cet endroit a embarrassé nos écrivains, même les catholiques et les protestans; d'autant plus que l'objection semble confirmée par l'aveu de Lactance et d'Origène. On y répond que la persécution ne permettoit guère d'avoir des *temples* ou édifices publics; que les *statues* ne peuvent être regardés que comme des ornemens (*). Mais il n'en est pas de même des *autels*. Or qu'il y en eût chez les chrétiens dès la plus haute antiquité, et malgré toute la fureur des persécutions, c'est là un fait à l'abri de toute contestation. Eusèbe, dans son Histoire, rapportant sur d'anciens mémoires le martyre d'un fidèle de Césarée arrivé du temps que Théoctène en étoit évêque, dit que ce martyr ayant eu trois heures pour délibérer, l'évêque le mena à l'église et le fit approcher de

(*) Pourtant, avant la paix rendue à l'Église par Constantin, il y avoit des statues renommées chez les chrétiens. Eusèbe parle de deux statues de bronze servant de monument à la guérison de la femme hémorroïsse. « J'ai vu moi-même cette statue à la sortie de Philippes. Les païens » la respectoient. J'ai vu quantité de portraits du Sauveur, des saints » apôtres Pierre et Paul, qui se sont conservés de la sorte jusqu'à notre » temps. » *Hist. ecclés.* liv. VII, ch. XVIII.

tenions caché l'objet de notre culte? Non, la majesté de Dieu ne sauroit être représentée par des simulacres, ni enfermée dans l'enceinte d'un bâtiment; c'est l'homme qui en fait la plus noble image, parce qu'il l'a fait à sa propre ressemblance. Quel temple mes foibles mains pourroient-elles ériger en son honneur, quand l'univers, ouvrage de ses mains souveraines, est trop étroit pour son immensité? Le temple qui lui convient le mieux, c'est notre cœur. Quelles oblations, quelles victimes peuvent lui être plus agréables qu'une conscience pure, un cœur innocent, une conduite irréprochable? Pratiquer la justice, c'est prier; cultiver la vertu, c'est sacrifier; s'abstenir de toute iniquité, c'est se rendre Dieu favorable; sauver son frère du péril qui le menace, c'est immoler la meilleure des victimes. Voilà l'essence de notre culte; et parmi nous le plus pieux, c'est le plus juste. Nous ne faisons point apercevoir, nous ne

Page 313.

Page 315.

l'autel. Nous voyons le mot d'*autel* employé par S. Cyprien, S. Irénée, Tertullien, et par les Pères du concile d'Elvire, pour désigner la table sur laquelle on célébroit les saints mystères. L'objection se réduit donc à dire que les chrétiens de ces temps-là n'avoient point de temples, ni d'autels reconnus publiquement : *Templa nulla, nulla nota simulachra.*

Ecclesias, Υπερωα κυριακα, Ευκτηριους οικους, *areas et loca Dei omnipotentis cultui sacra semper admisere. Simile observare est in voce aræ, sive βωμου, a qua abhorruere perpetuo christiani, altaris vero sive* Θυσιαςηριου *nomen ultro amplexabantur.* Joan. Fell. *notæ ad D. Cyprian.* edit. Oxon. pag. 10, not. 9.

voyons point nous-mêmes le Dieu que nous adorons. La raison même qui nous détermine à l'adorer, c'est qu'il n'est pas possible de le voir; c'est qu'il n'est sensible que par sa toute-puissance. Sa présence éclate dans ses œuvres, dans tout le mécanisme de l'univers; il se fait voir dans chacun des phénomènes de la nature. Vous voudriez que Dieu parût à vos regards? Vous ne voyez pas le souffle du vent; vous ne soutenez pas long-temps
Page 316. l'aspect du soleil, pour peu que vos yeux se fixent sur ses rayons; et celui qui a fait le soleil et la lumière, vous pourriez en soutenir l'éclat? Pourquoi donc vous dérobez-vous aux feux de son tonnerre? Vous voudriez envisager Dieu des yeux du corps? Pouvez-vous voir, palper l'âme qui réside en vous, et qui fait le principe de votre vie, de votre langage? Vous le prétendez étranger aux
Page 317. actions des hommes. Enfermé dans sa cour céleste, le moyen, dites-vous, qu'il embrasse tant d'objets à la fois et en détail? Pitoyable illusion! Que peut-il exister loin de lui? il remplit, il connoît tout ce qui est au ciel et sur la terre, et par-delà ce globe que nous habitons. Non-seulement il est près de nous, il est dans nous. Vous voyez le soleil attaché à la voûte du firmament; ses rayons se répandent et circulent sur tous les points de l'univers, voilà encore l'image de Dieu. Présent partout, il voit
Page 318. tout, il sait tout; rien ne lui peut être caché; il

perce dans les ténèbres, il lit nos pensées au fond de nos cœurs. Non-seulement nous agissons par son mouvement; nous vivons, pour ainsi dire, en lui et avec lui. Ne nous exagérons pas à nous-mêmes notre multitude; aux yeux de Dieu, nous ne sommes qu'un bien petit nombre. Nous nous partageons en contrées, en nations; aux yeux de Dieu, le monde tout entier ne fait qu'un seul et même empire. Il faut aux rois de la terre des ministres pour connoître, par leur rapport, ce qui se passe dans leurs états; Dieu n'a pas besoin d'auxiliaires; présens à ses yeux, nous sommes tous contenus dans son sein. Le peuple juif ne reconnoissoit comme nous qu'un seul et même Dieu; il eut un temple et des autels qu'il honoroit jusqu'à la superstition; et vous en tirez contre nous une objection fondée sur leur situation actuelle, faute de connoître ou de vous rappeler le reste de son histoire. Apprenez que tout le temps où les Juifs vécurent fidèles à ce même Dieu que tous nous adorons, observateurs de ses saintes ordonnances, chastes, innocens et pieux, ils en furent protégés. Foibles à leurs commencemens, misérables, condamnés à la servitude, ils s'accrurent au point de devenir bientôt un peuple immense, riche, indépendant; ni la multitude de leurs ennemis, ni le défaut d'armes, ni le besoin de fuir l'oppression, ne mirent obstacle à leurs progrès; Dieu les sauva

Page 319.

en faisant concourir les élémens à leur triomphe. Consultez leurs annales, ou, si vous l'aimez mieux, lisez les écrits plus récens, ceux, par exemple, de Flavius Josèphe, ou d'Antoine Julien, qui nous en ont laissé l'histoire; vous y verrez que c'est leur changement de mœurs qui leur a attiré les calamités où ils sont aujourd'hui, et qui leur avoient été prédites bien long-temps avant qu'elles ne vinssent les frapper. Ce sont eux qui les premiers ont aban-
Page 320. donné Dieu; il est donc faux de dire qu'ils aient été conquis avec leur Dieu : c'est Dieu qui les a punis de leur désertion, en les abandonnant à l'épée des Romains.

Que le monde doive finir un jour, qu'il doive être consumé par un soudain embrasement, est-ce là une chose si difficile à croire? faut-il être savant, ne suffit-il pas d'avoir des yeux pour être convaincu que tout ce qui a commencé finit? Le futur embrasement du monde n'est pas une doc-
Page 322. trine inconnue à l'antiquité; Épicure en parlait comme devant être le dénouement général de son histoire. Platon, après avoir avancé que le monde a été créé pour durer toujours, ne refuse pourtant pas à l'Être créateur le pouvoir de le détruire. Dieu
Page 323. reste maître de son ouvrage. Vous remarquerez souvent dans les philosophes une grande affinité avec notre doctrine; non pas que nous les ayons copiés, mais parce que les divins oracles de nos

prophètes, parvenus à leur connoissance, leur ont donné lieu de mêler des vérités aux fables qu'ils débitent. Ainsi la doctrine de la résurrection et de l'immortalité des âmes se trouve consignée dans leurs écrits, dans ceux entre autres de Pythagore et de Platon, mais avec des systèmes qui l'altèrent. Page 324.
Toujours en est-ce assez pour constater, entre eux et nous, la conformité du fond de la doctrine. Quoi Page 326.
qu'il en soit, je le demande à l'esprit le plus borné : en quoi répugne-t-il que le même Dieu qui a pu faire l'homme ait également le pouvoir de le refaire ? « On n'étoit rien avant de naître ; on n'est rien après la mort. » Mais si Dieu a pu vous commander une première fois de sortir du néant, pourquoi ne le pourroit-il pas une seconde ? il y a, ce semble, bien plus de difficulté à faire qu'une chose qui n'étoit pas existe, qu'à la renouveler après qu'elle a cessé. (1) Parce que tel objet échappe à la foiblesse de votre vue, vous le croyez anéanti Page 327.
pour les regards de Dieu. Détrompez-vous : toute portion de matière, soit qu'elle se résolve en poussière, ou qu'elle se confonde avec les eaux, ou

(1) Tertull. *Apologét.* ch. XLVIII et XLIX et *de la résurr. de la chair*, tom. II, pag. 427. Ce dogme a trouvé d'aussi éloquens défenseurs chez les Grecs. Voy. le 1er vol. de cette *Biblioth.* pag. 352.

Le P. Beauregard, dans un *sermon sur le dernier jugement*, « Est-il plus difficile à Dieu de tirer du tombeau que du néant? et de faire que nous redevenions ce que nous avons été, ce que nous n'étions plus sans avoir cessé d'être? » *Analyse*, pag. 208.

qu'elle soit dévorée par les flammes, n'est perdue que pour nous ; elle est déposée dans la masse des élémens dont Dieu se réserve le dépôt. Nous confions notre dépouille mortelle à la terre, par res-
Page 328. pect pour l'antique institution, la mieux autorisée, non par aucune crainte de la mort. Nous croyons à la résurrection : nous en lisons les consolans témoignages dans chacune des révolutions de la nature (1). Le soleil se plonge dans les ondes, et en sort brillant d'une nouvelle lumière ; les astres disparoissent et reviennent éclairer l'horizon ; l'hiver imprime aux arbres l'apparence de la mort, ils re-
Page 329. naissent au printemps ; la semence a besoin de pourrir dans la terre pour lever. Ce sont là tous symboles naturels de la future résurrection. Tant que l'hiver dure, n'espérez pas la renaissance. Attendez : le corps aura aussi son printemps. Je sais bien que le méchant en général aime mieux se livrer à l'espoir de l'anéantissement que de croire à la résurrection après la vie ; il tremble de renaître pour souffrir ; il semble confirmé dans son erreur par l'impunité dont il jouit ici-bas, grâce à l'extrême patience de Dieu, dont le jugement sera d'autant plus rigoureux qu'il aura été plus différé. Vous avez dans les écrits des sages et dans les chants des
Page 330. poëtes les pressentimens des supplices réservés

(1) Tout ce morceau a été imité par Joli, évêque d'Agen. *Serm.* tom. 1, pag. 367, où il cite notre auteur.

aux âmes criminelles; ce qu'on y lit d'un fleuve de feu, des eaux brûlantes du Styx, d'un enfer séjour de tourmens éternels, n'est qu'une imitation des livres prophétiques. Jupiter lui-même, le roi des dieux, jure par les eaux du gouffre infernal, et il tient à son serment; ses regards n'envisagent qu'avec effroi la place qui l'y attend lui et ses adorateurs. Là, supplices sans terme comme sans mesure; là, une flamme toujours vive dévore et renouvelle sans cesse sa proie; vous en avez l'image dans la foudre, qui brûle et ne se consume pas; dans les feux qui s'épanchent des volcans et ne s'épuisent pas : tels les feux des enfers puisent dans leur sein leurs propres alimens, et pénètrent les corps sans les réduire. Là seront châtiés éternellement ceux qui ne connoissent point Dieu, tout aussi bien que les impies et les pervers; car c'est un crime égal d'ignorer le Père, le maître universel, et de l'outrager. Mais s'il suffit d'ignorer Dieu pour mériter sa colère, il suffit aussi de le connoître pour avoir droit à ses miséricordes. Nous ne désavouons pas que quelques-uns d'entre nous aient pu dégénérer de la ferveur de nos primitives institutions; toutefois si vous voulez établir quelque parallèle entre nos mœurs et les vôtres, nous n'avons point à craindre la comparaison (1). Vos

Page 331.

Page 332.

Page 333.

(1) L'aveu que notre auteur fait ici de quelque relâchement ne sauroit prévaloir contre la foule et l'éclat des témoignages que lui-même

lois proscrivent bien l'adultère, vos mœurs l'autorisent; nous, nous ne sommes époux que pour nos femmes: vous, vous ne punissez le crime qu'après qu'il est commis; nous, nous en punissons jusqu'à l'intention. Vous ne craignez que d'avoir des témoins; nous, nous portons le nôtre dans notre conscience, et celui-là ne nous manque jamais. Vos prisons regorgent de vos criminels; vous n'y voyez de chrétien que celui que vous y jetez pour cause de religion, ou qui a cessé de l'être (1).
Page 334. Vainement, pour pallier le crime, alléguériez-vous le destin; fortune, sort, ou destin, rien de tout cela n'empêche l'homme d'être libre; le destin n'est autre chose que l'exécution des décrets de Dieu, qui sont réglés suivant les actions des hommes (2). Le reproche que vous nous faites de la

rend à la ferveur des fidèles de son temps, et qui s'accordent si bien avec ceux de Tertullien (*Apologét.* ch. XXXIX.) et des autres apologistes, comme S. Justin, Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche (*). C'est là cette *nuée de témoignages* que nous serons toujours en droit d'invoquer contre le relâchement bien plus réel des temps modernes.

(1) *De vestris semper æstuat carcer. — Nemo illic christianus, nisi hoc tantum, aut si aliud jam non christianus.* (Tertull. *Apologet.* cap. XLIV.) Athénagore et S. Justin avoient dit avant lui : *Nullus christianus malus est, nisi hanc religionem simularit.* (*Supra*, tom. I, pag. 240 et 300.) Le P. Lejeune a composé son *Sermon* IX, *sur les six premières vertus des chrétiens*, (tom. I, 1re part. pag. 273 et suiv.) en grande partie des textes et témoignages de nos apologistes.

(2) « Qu'est-ce que cette fortune? Elle n'est une idée que pour ceux qui se contentent des mots. On veut relever les autels de cette divinité

(*) Voy. tom. I, pag. 299, 319, 322, de cette *Bibliothèque*.

pauvreté où nous vivons pour la plupart est un titre de gloire plutôt que d'humiliation (1). La frugalité dont elle est la source, fortifie l'âme, comme l'abondance l'énerve. On n'est point pauvre, alors qu'on est sans besoin, qu'on ne désire point le bien d'autrui, et que l'on a Dieu pour trésor. On n'est pauvre que quand avec beaucoup de richesses on en souhaite encore davantage. Quelque pauvre que l'on soit, toujours l'est-on Page 336. moins que quand on est venu au monde. Les oiseaux naissent sans héritage; et chaque jour fournit à leur subsistance. Tout ce qui est hors de nos désirs est à nous. Celui qui voyage le plus à l'aise est celui qui a le moins de bagage; ainsi dans la route de la vie, le pauvre marche plus commodément, il n'a pas l'embarras des richesses. Ce qui n'empêche pas que nous ne demandions à Dieu des richesses, si nous les croyions bonnes à quelque chose; il ne lui en coûteroit pas de nous en accorder, lui à qui tout appartient; mais nous aimons mieux les mépriser que d'avoir à les régler. Notre premier bien c'est d'être vertueux et résignés, d'être bons, plutôt que prodigues. Si Dieu permet Page 337.

bizarre. La fortune, c'est la Providence. » Le P. Beauregard, *Analyse publiée* en 1820, 1 vol. in-12, pag. 258.

(1) « Les premiers chrétiens étoient pauvres pour la plupart, et c'étoit pour eux un sujet de gloire plutôt qu'une infamie : *Quod plerique pauperes sumus, non est infamiæ nostræ, sed gloriæ.* » Molinier, *Serm. chois.* tom. 1, pag. 149.

que nous ayons à souffrir des maux attachés d'ailleurs à la condition humaine, ce n'est pas pour nous punir, ce n'est que pour nous éprouver. Le courage s'exerce dans la tribulation, et la souffrance est l'école de la vertu. Il faut à l'âme comme au corps du travail, sans quoi elle languit. Aussi tous les grands hommes que vous proposez à l'émulation ont-ils dû leur renommée à leurs disgrâces. Cela étant, vous êtes dans l'erreur de croire que notre Dieu manque ni de moyens ni de bonté pour nous secourir(1). Car nous sommes tous sous sa dépendance, tous assurés de son amour. Il nous ménage des adversités, pour faire l'essai de nos forces (2). Il balance les périls par nos dispositions, et réclame notre obéissance jusqu'au dernier souffle de la vie; il sait bien qu'il n'a rien à
Page 338. perdre pour lui-même. C'est un spectacle digne de ses regards que celui d'un chrétien luttant contre la souffrance, se mesurant avec les menaces, les

(1) Traduit par Bourdaloue : *Serm. sur les afflictions des justes, et la prospér. des pécheurs. Dominic.* tom. 1, pag. 149.

(2) « Mais que fait-il ? il nous examine chacun en particulier; et à quoi se réduit cet examen ? à nous priver des biens de la vie, et à nous tenir dans l'adversité : *Sed in adversis unumquemque explorat.* Ces paroles sont remarquables : Dieu sonde le cœur de l'homme; il l'interroge. Par où ? Par les souffrances et les afflictions : *Vitam hominis scrutatur.* Comme si Dieu disoit au juste : Déclarez-vous, et faites-moi voir ce que vous êtes, etc. *Ibid.* — Le P. La Rue (*Serm. sur les souffrances des justes, Carême,* tom. 1, pag. 295 et 296) développe cette pensée avec la véhémente énergie qui distingue éminemment ce prédicateur.

supplices et les tortures, bravant et les terreurs de la mort et l'aspect farouche des bourreaux; libre sous la tyrannie, et ne cédant qu'au seul Dieu à qui il appartient. Victorieux et triomphant, il se rit en mourant du juge qui l'a condamné : oui bien véritablement victorieux, puisqu'on l'est quand on a obtenu l'objet de ses vœux. Quel est le soldat qui, sous les yeux de son général, ne se sente porté à combattre avec plus d'ardeur? Pour avoir droit à la couronne, il faut s'être essayé. Encore ce général ne peut-il pas donner ce qu'il n'a pas; il peut bien récompenser la valeur; il ne peut rien pour celui qui n'est plus, ni prolonger sa vie. Il n'en est pas ainsi de l'athlète du Seigneur; il compte bien n'être point délaissé dans la souffrance, ni rester sans récompense après la vie. Le chrétien peut donc paroître misérable, il ne peut jamais l'être. Vous élevez jusqu'au ciel un Mucius Scévola qui se punit lui-même de sa méprise, en soutenant sa main sur un brasier, et qui alloit chercher la mort au milieu des ennemis. Combien parmi nous ont enduré, non pas seulement le sacrifice d'une de leurs mains, mais de leur corps tout entier livré aux flammes, sans qu'il leur soit échappé un gémissement, avec la liberté de se soustraire au supplice, s'ils l'avoient voulu (1)! Un Mucius, un Aquilius, un Régulus, voilà vos héros : oppo- Page 339.

(1) En niant qu'ils fussent chrétiens. S. Justin, tom. 1, pag. 293.

sons-leur non pas des hommes seulement. Des femmes mêmes, de jeunes enfans parmi nous se moquent de vos gibets et de vos tortures, de vos bêtes féroces, et de tout l'appareil de vos supplices. Aveugles! ne comprenez-vous pas qu'il est impossible que personne s'expose sans motif à de
Page 340. semblables peines, ou puisse les endurer de la sorte sans le secours de Dieu? Ce qui vous fait illusion, c'est peut-être de voir que des hommes qui ne connoissent point Dieu, nagent dans l'opulence, sont comblés d'honneurs et de dignités. Malheureux! on ne les élève si fort que pour les faire tomber de plus haut; ce sont des victimes que l'on engraisse pour le sacrifice (1), que l'on pare de fleurs
Page 341. avant de les immoler. Tels sont élevés en dignités, en puissance, pour mettre à découvert leur malfaisant génie, afin que leur liberté même devienne
Page 342. leur écueil. Ah! quel solide bonheur peut-il y avoir sans la connoissance de Dieu? mort réelle, songe vain, bientôt évanoui, ombre qui échappe au moment où vous allez la saisir! Vous êtes roi? si l'on vous craint, vous craignez aussi; et vous avez beau

(1) « *Quasi victimæ ad supplicium saginantur.* Malheur à ces riches » du siècle, à ces puissans du siècle, à ces superbes et à ces orgueilleux » du siècle, qu'il engraisse comme des victimes pour le jour de sa colère! » C'est l'expression de Tertullien. » (Bourdal., *Serm. sur les afflictions des justes et la prosp. des pécheurs. Dominic.* tom. 1, pag. 156.) Bourdaloue se trompe en attribuant ce mot à Tertullien, il est de Minucius-Félix.

être environné d'une escorte nombreuse, vous êtes seul contre le danger qui vous atteint. Vous êtes riche? mais on est dupe de la fortune; un lourd bagage n'est qu'onéreux dans le court voyage de cette vie. Vous marchez pompeusement entouré de licteurs et décoré de la pourpre? chimère! vanité de n'avoir d'éclat que par une pourpre empruntée, et d'abandonner son âme à la corruption. Vous vantez la noblesse de votre extraction? c'est l'éloge Page 343. de vos aïeux. Toutefois il n'y a pour tous les hommes qu'une même manière de naître; c'est la vertu seule qui établit entre eux des distinctions.

Nous qui ne marquons que par nos mœurs et notre chasteté, nous nous abstenons, non certes sans motif, de tout plaisir déshonnête, de vos solennités, de vos spectacles (1), parce que nous connoissons trop bien l'histoire de vos cérémonies religieuses, à quoi ils se trouvent liés, et que tout artifice dangereux à l'innocence nous fait horreur! Eh! comment voir de sang-froid les excès auxquels Page 344. on se porte dans les jeux du cirque? Vos combats de gladiateurs, que sont-ils, qu'une école de meurtre? Dans vos représentations théâtrales, désordres non moins crians, licence encore plus effrénée; ici, c'est l'adultère reproduit par la pantomime, ici la passion de l'amour qui étale ses

(1) Molin. *Serm. sur l'impureté*, *Serm. chois.* tom. I, pag. 30 et suiv. La Colomb. *Serm.* tom. III, pag. 46, 173.

Page 345. foiblesses pour se répandre dans les cœurs. La belle gloire pour vos dieux de retracer leurs débauches, leurs intrigues, leurs vengeances! Ailleurs, une hypocrite sensibilité met en étude la science du geste et de la déclamation, pour vous attendrir sur des infortunes imaginaires; et les mêmes hommes qui pleurent si aisément sur des mensonges, convoitent le plaisir de voir couler le sang.

Nous nous éloignons de vos sacrifices; nous n'avons pour vos libations que du mépris, non par aucun sentiment de crainte, mais par l'énergie
Page 346. d'une liberté vraie. Car, bien que toutes les productions qui nous viennent de la main de Dieu ne changent point de nature par l'abus que l'on en fait, nous refusons d'en prendre notre part, pour éviter de paroître communiquer avec les démons à qui on les offre, ou rougir d'être chrétiens. Nous sommes loin de méconnoître l'œuvre du Créateur, et nous goûtons le même plaisir que vous à jouir des fleurs du printemps, à respirer ce doux parfum qu'exhalent la rose et le lis. Si nous n'en cou-
Page 347. ronnons point nos têtes, nous les réservons pour l'odorat, non pour nos cheveux. Nous ne répandons point de fleurs sur la tombe des morts. Eh! pourquoi le ferions-nous? qu'est-ce que cela fait à ceux qui ne sont plus? heureux, ils n'en ont pas besoin; malheureux, ce ne sont pas des fleurs qui

les empêcheront de l'être. Nos obsèques à nous sont simples comme notre vie ; les couronnes dont nous aimons à les orner ne sont point tissues de fleurs sujettes à se flétrir, mais de celles qui ne craignent point les ravages du temps, et que Dieu promet aux cœurs pacifiques et humbles, à ceux qui, pleins de confiance dans ses largesses, vivi- Page 349.
fient l'espérance par la foi, et anticipent leur béatitude à venir par la contemplation des biens immortels où la résurrection les introduira. Que Socrate déclare ne rien savoir, je ne vois dans ce sage si fort préconisé par un oracle imposteur, je n'y vois qu'un pitoyable bouffon. Laissons à l'académie ses doutes éternels, à tous ces graves phi- Page 350.
losophes leur orgueil, leurs basses flatteries, leurs systèmes corrupteurs et leurs déclamations contre le vice, où ils se font leur procès à eux-mêmes. Nous, ce n'est point par les dehors que nous aspirons à être sages; nous ne faisons point de grands discours, mais de grandes choses. Nous nous félicitons d'être arrivés au but vers lequel ils tendoient sans pouvoir l'atteindre. Pourquoi manquerions-nous de reconnoissance, et nous refuserions-nous à nous-mêmes de jouir du bienfait que la bonté divine avoit réservé aux jours où nous sommes? Profitons-en en réglant nos mœurs sur notre foi; que la superstition soit réprimée, l'impiété anéantie, la vraie religion en honneur.

Page 351. (L'entretien finit. Cécilius avec chaleur) : Je n'attendrai point la sentence de notre arbitre (1); Octave et moi, sommes également victorieux ; lui,
Page 352. il triomphe de moi, et moi de l'erreur où j'étois. Je crois à la Providence; je me rends à Dieu, et je confesse que la religion des chrétiens, au nombre desquels je me mets dès à présent, est la seule qui enseigne la vérité.

Saint Cyprien a beaucoup profité de la lecture de ce dialogue; il en cite des pages entières, surtout dans son Traité de *la vanité des idoles.*

(1) Tillemont et plusieurs autres avant ou après lui veulent que le Cécilius, dont il est ici parlé, soit le même qui depuis aida si puissamment à la conversion de S. Cyprien. (*Mém. ecclés.* tom. IV, pag. 51.) Quoiqu'il n'y en ait aucune preuve plausible, l'opinion de ce savant n'a pas laissé de prévaloir.

ARNOBE, en 303.

Arnobe naquit à Sicque, ville d'Afrique, dans la province proconsulaire. Il y professoit la rhétorique avec la plus haute réputation, sous l'empire de Dioclétien, lorsque, pressé par de secrets avertissemens du ciel (1), il voulut examiner de plus près cette religion chrétienne dont le nom ne retentissoit autour de lui qu'avec les qualifications les plus propres à exciter contre elle le mépris et la haine. Toutes ses préventions cédèrent à l'évidence ; et il abjura le paganisme pour la religion de Jésus-Christ.

Transfuge de l'idolâtrie, Arnobe voulut signaler par une profession de foi éclatante son entrée dans le christianisme, et donner à sa religion nouvelle des otages qui lui méritassent la grâce du baptême (2); car il n'étoit encore que catéchu-

(1) Eusèbe les appelle des songes: *Somniis compulsus.* (*Chron. ad ann.* 20.) Les historiens les plus estimés rapportent divers exemples de conversions semblables opérées par des songes ou visions surnaturelles. On peut voir nommément ce que dit Eusèbe de celle de S. Basilide, soldat, (liv. VI, c. 5.) mais il faut laisser parler Origène à ce sujet : « Plusieurs ont embrassé le christianisme par l'esprit de Dieu qui frappoit leurs âmes d'une impression subite, et qui leur envoyoit des visions tant le jour que la nuit ; j'en ai vu plus d'un exemple. Je prends Dieu à témoin que mon but est de faire aimer la religion de Jésus-Christ, non par des contes inventés à plaisir, mais par la vérité et par le récit de ce qui est arrivé en ma présence. » (*Contr. Cels.*, libr. I, pag. 35.) L'histoire de S. Augustin permet encore moins d'en douter.

(2) Les chrétiens de Sicque ne jugèrent d'abord d'Arnobe que

mène quand il publia son ouvrage contre les gentils. Les conjectures les plus probables en rapportent la publication à l'an 303 de Jésus-Christ, vers la dix-huitième année du règne de Dioclétien (1).

Il devenoit impossible que le nouvel antagoniste du paganisme, venant après tant d'autres, ne parût les répéter. Aussi rencontre-t-on, surtout dans les derniers livres, une foule de choses dont ses devanciers s'étoient emparés. Saint Cyprien avoit abrégé à l'excès l'*Apologétique* de Tertullien; Arnobe l'a commentée sans mesure (2).

Tertullien, saint Clément d'Alexandrie, Tatien, Origène, et les autres apologistes, sembloient avoir posé les bornes de l'érudition humaine sur les pratiques et les dogmes du paganisme, ses dieux, ses temples, ses oracles, ses sacrifices, ses jeux, ses spectacles, ses consécrations et ses augures. Ils avoient fouillé dans cette antiquité si jeune auprès

comme ceux de Damas avoient auparavant jugé S. Paul. Leur évêque ne voulut point lui conférer la grâce du baptême qu'à titre de récompense, et sans qu'il n'eût rendu un témoignage public de la foi qu'il venoit d'embrasser, après l'avoir violemment combattue avant sa conversion. Arnobe se pressa d'obéir, et composa sa réfutation du paganisme, partagée en sept livres.

(1) Voy. D. Ceillier *Hist. des écriv. ecclés.* tom. III. pag. 374.

(2) S. Jérôme lui reproche une fatigante prolixité qui le jette dans le défaut d'ordre et de méthode: *Inæqualis et nimius, et absque operis sui partitione confusus.* tom. IV, part. III, pag. 567, col. I. *Epist.* LXXXIII, *ad Magn.*

de nos annales sacrées, et réduit ses défenseurs à se réfugier dans de chimériques subtilités dont il n'avoit pas été difficile de leur enlever le frêle retranchement. Ces savantes discussions, en se reproduisant sous la plume d'Arnobe, ne perdoient rien de leur intérêt pour les contemporains; elles en ont moins pour nous, surtout quand l'attrait de la curiosité s'est épuisé sur les premiers combats. Ce n'est pas assez pour l'athlète qui entre de nouveau dans la lice de déployer une force, une souplesse égale à celle de ses devanciers; il a besoin pour fixer les regards d'offrir des ressources auxquelles on ne soit pas accoutumé.

Saint Jérôme, qui est bien loin de lui refuser les brillantes ressources de l'imagination, ne permet néanmoins de le lire qu'avec précaution (1). Jugement qui s'applique surtout à certaines opinions de l'auteur sur des points de foi qu'il n'avoit pas eu le temps d'approfondir. On remarque de même qu'Arnobe ne cite jamais les livres de l'ancien Testament, et rarement le nouveau. Son principal

(1) *Epist.* LVI *ad Tranquillin.* pag. 589, col. I, tom. IV.

Les écrivains protestans, Bayle entre autres, ont étrangement abusé de cette décision de S. Jérôme. Ils ont été jusqu'à accuser Arnobe d'hétérodoxie; ils enveloppent Lactance dans cette accusation. On lira avec intérêt les moyens d'attaque et de défense auxquels l'un et l'autre a donné occasion. C'est l'objet d'un mémoire curieux du P. Merlin, jésuite, dans les *Mémoires de Trévoux et Mém. d'une société célèbre*, publiés par l'abbé Grosier, tom. I, pag. 132 et suiv.

mérite est donc celui qui nous intéresse le moins; la connoissance profonde qu'il avoit du paganisme, qui lui sert à l'écraser par la force de ses raisonnemens, par l'immense étendue de ses lectures, par le témoignage de ses écrivains les plus accrédités, et par l'impossibilité absolue où il le réduit d'excuser en aucune manière les ridicules et les abominations de son polythéisme.

De son temps on accusoit les chrétiens d'être la cause des malheurs de l'empire. Les dieux courroucés vengeoient, disoit-on, par l'irruption des barbares et la défaite des armées romaines, leurs autels abandonnés, et les progrès toujours croissans de l'Évangile. Nos premiers apologistes avoient foudroyé déjà cette accusation : Arnobe la reprend en sous-œuvre, et en fait le début de son ouvrage.

Page 1. LIVRE PREMIER (*). Comme je me suis aperçu depuis quelque temps que certains prétendus sages, aveuglés par leurs préjugés, débitent avec un ton fanatique que, depuis que la religion chrétienne a été introduite dans le monde, les dieux avoient renoncé à leurs soins tendres et bienfaisans, parce que leurs autels étoient déserts, et que le genre humain avoit été accablé par des fléaux de toutes les espèces; j'ai résolu d'employer le peu que j'ai de lumières et de talens à détruire toutes ces calomnieuses imputations, et à faire évanouir tous les

(*) ARNOBII AFRI *adversus gentes* libri VIII. Lug. Batav., 1651.

prétextes de haine contre le nom chrétien. Mon intention est d'empêcher que les adorateurs des dieux, en ne débitant que des propos souverainement méprisables, ne s'en applaudissent encore comme s'ils avoient dit les choses les plus importantes, et ne prétendent, si nous ne présentions aucune défense, que ce n'est pas par notre silence, mais par sa propre foiblesse que notre cause a succombé.

L'accusation inventée contre nous ne sauroit être plus grave; et je conviens que nous sommes dignes de la haine la plus implacable, s'il est constaté que nous sommes la cause que tout est bouleversé dans l'univers et que la terre est désolée par les plus terribles fléaux. Examinons donc ce point tranquillement et de sang-froid. J'espère démontrer, par l'enchaînement des raisons et des preuves, que ce n'est point nous qu'il faut charger du crime d'impiété, mais que cette odieuse accusation ne peut retomber que sur ceux qui sont attachés au culte des dieux et aux anciennes superstitions. Page 2.

Arnobe prouve que ces fléaux s'étoient fait sentir long-temps avant l'établissement du christianisme, et que s'il y a quelque différence depuis les trois cents ans que le christianisme a commencé, c'est que les fléaux depuis lors ont été beaucoup moindres et beaucoup moins fréquens. Pages 3 et suiv.

Page 7. « Le ciel est sans eaux, la terre sans moissons. » Mais de quoi vous plaignez-vous? Vous voudriez que les élémens s'assujettissent à servir vos prétendues nécessités? qu'ils fussent les tributaires de votre mollesse et de votre luxe?

Les païens insistoient :

« Mais d'où viennent donc les maux que nous éprouvons, si ce n'est de vous? »

D'où viennent les maux? répond Arnobe. C'est une chose que je ne me charge pas d'expliquer.
Page 9. Je ne me charge que de répondre à vos accusations, votre question ne fait rien à la cause présente.

Pages 13, 14. De qui viennent les maux? C'est le Dieu que nous adorons qui les répand sur la terre, ou ce sont vos dieux. Optez : sont-ce vos dieux? ils sont donc injustes. D'où vient qu'ils vous punissent de nos crimes? nous devrions seuls être immolés à leur courroux. Est-ce le Dieu des chrétiens? les vôtres ne sont donc pas des dieux; puisqu'ils ne peuvent ni arrêter ni suspendre ce que le nôtre a ordonné.

D'où il conclut que tous les événemens, dans l'ordre politique comme dans l'ordre naturel, sont dans la main de Dieu, seul maître des rois et des empires, seul souverain, seul puissant, se jouant à son gré des passions des hommes, qu'il rend tributaires de sa sagesse ou victimes de sa justice; et préparant toutes les révolutions humaines pour le règne immortel de Jésus-Christ et de son Église.

Puis s'interrompant par une éloquente exclamation:

Oh! s'il m'étoit possible de rassembler tous les hommes de la terre dans une même enceinte, et que là ma voix pût se faire entendre à tout ce vaste auditoire, je leur dirois: Nous, coupables d'impiété! nous, accusés d'être des athées, de mauvais citoyens, quand nous honorons le Dieu principe et conservateur des choses, quand nous lui rendons les plus profonds hommages! Ces noms odieux, à qui conviennent-ils à plus juste titre qu'à ceux qui parlent d'un autre Dieu? N'est-ce pas à lui que nous sommes tous redevables du premier des bienfaits, celui d'exister? d'être au rang des hommes, de goûter, avec le présent de la vie, les charmes qui l'embellissent? Ce monde que vous habitez, à quel maître appartient-il? Qui vous a donné d'en recueillir les fruits? D'où vous vient ce globe lumineux qui vous éclaire, et dont la chaleur vivifiante anime la nature et féconde les élémens? Vous mettez le soleil, la lune, au rang des divinités, sans songer qui leur a donné l'être. Vous ne vous occupez pas davantage de rechercher pourquoi vous êtes dans le monde, sous la dépendance de qui vous y vivez.... O Créateur, souverain universel! Essence sublime qui échappe à tous les regards, comme à toutes les intelligences, c'est à vous, à vous seule qu'appartiennent les hommages de la reconnoissance et de l'adoration; vous, la première

Page 16.

des causes, vous, à la fois le lieu, l'espace, le fondement de tout ce qui existe; vous, Esprit incréé, immortel, immense, au-dessus de tout langage, au-dessus de toute conception humaine, qu'il est également impossible et de définir et de comprendre, autrement que par l'adoration! « Vous êtes, ô grand Dieu, vous êtes; voilà ce qu'on sait de vous. Vous n'êtes rien de ce que nous sommes. Rien de ce que nous voyons, rien de ce qu'on dit de vous n'exprime ce que vous êtes. Il faut se taire, et se retirer au dedans de soi-même; toutes les choses extérieures étant bannies, saisir une ombre de ce que vous êtes quand elle passe devant notre esprit; car enfin il seroit étonnant que l'homme comprît la grandeur de votre être; il ne l'est pas qu'il ne vous comprenne point (1). »

Du reste, il convient qu'il y auroit de la témérité à prétendre sonder tous les desseins de Dieu et de sa providence. Ce qu'il applique à nos dogmes, blâmant la curiosité qui cherche à les approfondir.

On ne vous blâme pas, disoient les païens, de ce que vous adorez le grand Dieu, le Dieu Tout-Puissant; mais on vous condamne de ce que vous adorez un homme, et un homme mort sur une croix.

Page 23. Que fait à l'éclat de sa vie l'ignominie de sa mort? Pythagore et Socrate sont morts, comme lui, d'une mort violente: en admire-t-on moins leurs vertus? L'innocent que l'injustice immole

(1) Traduit par Molinier, *Serm. chois.* tom. VIII, pag. 359, 360.

meurt sans rien perdre de sa gloire. Si vous n'avez pas craint de mettre au nombre des dieux des hommes dont toute la célébrité leur vient d'une mort violente, n'aurions-nous pas aussi nos raisons pour adorer Jésus-Christ comme Dieu, malgré l'humiliation de sa mort? Oui, certes, nous en avons, et d'assez puissantes pour lui mériter à lui seul les honneurs divins. N'étoit-il en effet qu'un homme celui-là dont le simple commandement, dont une parole guérissoit les maladies, chassoit les démons des corps qu'ils tenoient obsédés? N'étoit-il qu'un homme celui-là dont le simple attouchement rendoit les paralytiques à la santé, les morts à la vie; qui ordonnoit aux flots de la mer, soulevés par la tempête, de s'apaiser, et la mer obéissoit; qui dans le désert nourrissoit cinq mille hommes avec cinq pains, et faisoit remplir douze corbeilles de ce qui n'avoit pu être consumé? N'étoit-il qu'un homme, et à quel autre peuple qu'au peuple chrétien appartient-il, celui-là dont l'œil perçant lisoit au fond des cœurs les pensées les plus secrètes; celui-là qui, enseveli dans le tombeau se ressuscita de lui-même, et se fit voir à une foule de témoins dans une vie nouvelle; dont le nom seul met encore aujourd'hui les démons en fuite, et impose silence aux oracles de vos fausses divinités? Avez-vous de semblables prodiges à nous raconter d'aucun de vos dieux? et

Page 26.

Page 31. votre Jupiter lui-même, avec sa prétendue toute-puissance, a-t-il donné jamais à personne un
Page 33. pareil pouvoir? Mais vous ne croyez pas que Jésus ait fait rien de pareil? Interrogez ceux qui en furent les témoins, qui les ont vus de leurs propres yeux, et qui nous en ont transmis le récit fidèle. Si les faits dont il s'agit n'avoient pas eu l'évidence et l'éclat des rayons du soleil, les auroit-on jamais crus? Ceux qui les ont rapportés étoient-ils, ou assez fourbes pour se dire témoins oculaires de choses qu'ils n'avoient point vues, ou assez insensés pour aller les débiter par tout le monde, quand il n'y avoit à gagner pour eux que la haine publique et la mort? Si cette histoire est controuvée, comme vous le supposez, d'où vient qu'elle a pu s'accréditer et se répandre en si peu de temps d'un bout à l'autre de l'univers, et soumettre à sa créance tant de nations si éloignées les unes des autres, et de mœurs si différentes? ils auroient donc été dupes des plus grossières illusions, et se seroient sacrifiés pour de chimériques espérances, jusqu'à renoncer à tout! Il n'y a que la force de la vérité qui ait pu les engager à l'embrasser au risque des plus affreuses tortures.

Pages 34, 35. « C'étoient, dites-vous, des ignorans, des hommes simples. » Raison de plus pour les croire : on ne les soupçonnera pas d'avoir voulu en imposer par l'artifice du langage. La vérité ne connoît point la

pompe des exagérations : elle parle simplement quand elle dit ce qu'elle a vu.

« Mais si Jésus-Christ étoit Dieu, pourquoi s'est-il fait voir dans une forme humaine ? » Mais la divine essence, toute spirituelle de sa nature, pouvoit-elle, dans le dessein où elle étoit de se prêter au monde, de se manifester aux regards des hommes, pouvoit-elle, dis-je, l'exécuter sans l'intermédiaire d'une chair semblable à la leur? Ne falloit-il pas bien qu'elle tempérât, sous les voiles de l'humanité, l'éclat de ces rayons que nuls regards humains n'auroient pu soutenir? Elle a donc consenti à se revêtir d'un corps assujetti à toutes les conditions de l'humanité, toutefois sans déroger à sa divine substance et à l'indépendance de son être souverain. Si Jésus-Christ a souffert, s'il est mort, ce n'est pas comme Dieu, la divinité est impassible; mais comme homme. Qui donc étoit suspendu sur la croix? qui est-ce qui rendoit le dernier soupir? L'homme dont il avoit fait l'enveloppe de sa divinité. Mystère caché dans une obscurité profonde, mais accessible à votre intelligence, si elle vouloit s'éclairer de la lumière de la foi.... La mort, oui, cette mort que vous nous reprochez tant, elle ne faisoit que le dépouiller de l'humanité, mais sans attenter à son être. Il n'a souffert, il n'est mort que parce qu'il l'a bien voulu, que parce qu'il l'avoit ainsi arrêté dans le plan de sa divine sagesse.

Page 37.

Page 38.

Eh! ne pouvoit-il pas, s'il l'eût voulu, s'affranchir de la puissance de ses ennemis, lui qui commandoit à toute la nature? lui en eût-il coûté beaucoup pour désarmer ses persécuteurs, les précipiter dans la mort, lui qui d'une parole ordonnoit aux paralytiques de marcher, et arrachoit du tombeau les morts rendus à la vie (1)?

Il a fait plus que se venger de ses ennemis; et sa divine toute-puissance éclate bien mieux par le miracle de douceur qu'il étale, en se livrant en proie à la féroce brutalité de ses bourreaux. Par l'héroïsme de sa patience, il justifie éloquemment la doctrine qu'il étoit venu apporter au monde, et la vertu de sa toute-puissance, abattant à ses pieds le faste de l'orgueil, triomphant par son humilité de tous les vices, prenant sur lui toutes nos misères, et nous guérissant de tous nos maux. Pour tant de bienfaits, ne lui rendre que des outrages, que d'implacables persécutions, quand jamais personne n'eut à se plaindre de lui! est-ce de la sorte que vous en agissez avec vos rois? ils peuvent impunément piller les temples, ravager les cités, s'abandonner aux plus infâmes désordres. Vous permettez à vos écrivains d'outrager la pudeur par la licence de leurs écrits, de se jouer des mœurs publiques et de l'honneur des particuliers, de préconiser l'adultère et la débauche; vous leur prodiguez

(1) Imité par Bossuet dans ses *sermons* du Vendredi saint.

et les éloges et les applaudissemens ; vous faites de leurs ouvrages l'ornement de vos bibliothèques ; vous leur décernez des récompenses, des statues, des chars de triomphe ; vous consacrez, autant qu'il peut dépendre de vous, leurs noms à l'immortalité, par la magnificence des titres accordés à leur mémoire : il n'y a que Jésus-Christ seul sur qui se concentrent vos fureurs et les impuissans efforts de votre haine. Mais quel est donc son crime? D'avoir rempli la mission que son Père céleste lui avoit donnée de sauver les hommes, de leur avoir apporté du ciel le bienfait d'une vie éternelle, de les avoir initiés aux plus magnifiques espérances.

Quelle sacrilége iniquité, quel monstrueux aveuglement! Qu'un médecin vînt d'une contrée lointaine et inconnue vous apporter la promesse de vous guérir de tous les maux du corps, quelle affluence, quel concours autour de lui! quels accueils et quels empressemens! on voudroit s'abandonner à ses soins, sans même attendre que l'expérience eût justifié ses promesses ; rien ne coûteroit pour se procurer ses remèdes, et pour en faire l'essai : Jésus-Christ est venu vous annoncer et vous offrir le moyen le plus infaillible de vous enlever à toutes les maladies spirituelles, en vous sauvant; non-seulement on le méconnoît, mais on épuise contre lui tout ce que la fureur a de plus barbare.

Page 41.

Page 42. LIVRE II. Qu'a donc fait Jésus pour provoquer contre sa personne et contre les siens cette rage insatiable de tourmens? s'est-il montré comme un conquérant farouche qui porte la guerre au sein de nations paisibles, et les soumette à un joug tyrannique? comme un ambitieux avide de richesses, qui envahisse les possessions étrangères pour en grossir son domaine? a-t-il attenté aux saintes lois de la pudeur, violé la sainteté des mariages, étalé un faste arrogant, écrasé les hommes sous le poids de son orgueil? Rien de tout cela. On le
Page 43. hait, pourquoi? parce qu'il est venu abolir le culte des fausses divinités, et faire connoître aux hommes l'objet de la vraie religion, le seul Dieu véritable que tout homme est forcé naturellement de reconnoître pour l'auteur de tout bien, et le créateur du ciel et de la terre.

« Mais il parle de promesses et de récompenses, de menaces et de châtimens pour l'avenir; et peut-on compter sur ce qu'on ne voit pas? qui sait ce qui doit arriver après nous? »

Page 44. Si nous ne pouvons pas connoître d'une manière sensible et frappante ce qui doit arriver après nous, la raison seule ne nous dit-elle pas d'abord qu'entre deux choses incertaines, il vaut mieux croire celle qui remplit l'âme d'une douce espérance, que celle qui n'en donne aucune? Dans le premier cas, si l'on se trompe, on ne risque rien; dans le

second cas, on risque tout, c'est-à-dire le salut éternel (1). Que dites-vous à cela, hommes insensés, hommes les plus dignes de notre pitié! vous ne craignez pas que ce qui fait aujourd'hui le sujet de vos railleries et de vos mépris ne se trouve vrai un jour; vous ne craignez pas que ce que votre perversité vous empêche de croire maintenant ne soit un jour le sujet de vos regrets et de vos châtimens?

Et cependant quelles raisons pressantes n'auriez-vous pas de vous décider et de croire comme nous? Ces grandes vérités ne sont-elles pas répandues par toute la terre? Est-il quelque nation si barbare dont elles n'aient adouci les mœurs? combien de grands génies, orateurs, jurisconsultes, rhéteurs, philosophes, médecins, qui les ont embrassées! combien d'époux qui ont renoncé aux liens du mariage, d'enfans aux biens de leurs parens, de citoyens à la vie, plutôt que de renoncer à la foi! Mais à quoi ont abouti tous ces raffinemens de la plus atroce barbarie inventés contre les chrétiens, Page 45.

(1) Dilemme sans réplique, que nos apologistes ont de tout temps opposé à l'incrédulité. Pascal le développe éloquemment dans les premier et cinquième chapitres de ses *Pensées*. Tillotson y ramène ses lecteurs dans la seconde partie de son sermon *sur la folie des incrédules*, tom. 1, pag. 154. On ne s'étonne pas que Voltaire ait essayé de l'attaquer dans ses Réflexions sur les *Pensées* de Pascal; il en sentoit toute la force, et ne cherchoit qu'à en obscurcir l'évidence par de misérables sophismes. On s'étonne qu'elle ait échappé au ministre Saurin, qui, dans un de ses sermons, prend à tâche de l'affoiblir.

sinon à les multiplier, et à faire courir avec plus d'ardeur sous les étendards de la foi, malgré tous vos édits de proscription? Est-ce sans raison, est-ce sans des motifs bien puissans que tout cela s'est fait? Ne falloit-il pas une puissance toute divine pour triompher de la rage des bourreaux, et faire goûter un charme ineffable dans la connoissance de notre religion, et dans l'amitié de notre Jésus, pour élever ainsi les âmes au-dessus de tous les tourmens et de tous les sacrifices?

Direz-vous que ce ne sont que des hébétés répandus sur toute la surface de la terre, qui se laissent conduire par ces dogmes et par cette croyance?

Mais êtes-vous donc les seuls éclairés? avez-vous seuls la sagesse en partage? et d'où vous vient cette sagesse profonde, cette vivacité d'esprit, ces lumières, cette pénétration? Quoi! parce que vous savez affecter le beau langage, employer les expressions choisies, éviter les locutions qui ne sont pas d'une exactitude grammaticale; parce que vous savez par cœur quelques opuscules frivoles; parce que vous avez appris les subtilités et les chicanes du barreau; vous vous croyez pour cela en état de discerner toujours entre le faux et
Page 46. le vrai, de juger de ce qui se peut et de ce qui ne se peut pas, de décider également sur les choses les plus sublimes comme les plus ordinaires: c'est

sur cela que vous prononcez qu'il n'y a que foiblesse et puérilité dans nos espérances ! Et n'avez-vous pas entendu souvent retentir cette belle parole : *Que toute la sagesse humaine n'est que folie devant Dieu?* 1 Cor. III. 19.

Mais que devient donc toute cette pénétration, lorsque vous discourez sur les choses purement intellectuelles, ou que vous voulez raisonner sur les secrets de la nature? ne faites-vous pas voir alors que vous ne connoissez rien aux choses mêmes que vous soutenez avec le plus d'opiniâtreté; et que chacun de vous donne néanmoins son sentiment particulier comme une chose démontrée? Une vérité bien essentielle, et que nous devrions tous reconnoître, c'est que nous sommes à la fois si orgueilleux et si aveugles, que, quoique réellement nous ne sachions rien, nous sommes cependant tout boursouflés d'orgueil, comme si nous étions des abîmes de science.

Vous riez de la simplicité de notre foi, vous vous égayez sur ce que vous appelez notre crédulité; mais citez-nous quelque chose de tant soit peu important dans la vie, qui ne suppose pas une foi qui en soit le préliminaire et le mobile. Vous vous mettez en voyage; vous courez les mers; vous labourez et confiez diverses semences à la terre; vous prenez une femme; vous appelez le médecin, en maladie; vous faites la guerre; vous avez une Page 47.

religion quelconque : tout cela est la foi de vos espérances : vous croyez au succès de votre voyage, de vos spéculations, de votre récolte, du bonheur dans votre ménage ; vous croyez recouvrer la santé, remporter la victoire, vous concilier la faveur de telles et telles divinités à qui vous portez vos hommages. Vous ne vous en reposez pas sur votre seul témoignage : les disciples de telle école en
Page 48. adoptent les systèmes sur la foi du maître qui l'a instituée. Quelque incertaines, quelque contradictoires que soient leurs opinions, n'importe ; vous épousez, les uns le sentiment de celui-ci, les autres de celui-là. Vous êtes libres, à la bonne heure, de
Page 49. croire à qui vous voulez, à Platon, à Chronius, à Numénius, à tel autre qu'il vous plaira de nommer. Nous, nous croyons à Jésus-Christ : laissez-nous donc, à nous, la liberté d'y croire. Ce qui nous a déterminés à y croire, c'est la puissance de ses œuvres, c'est la divinité de ses miracles. Vous, quels motifs plus pressans avez-vous d'ajouter foi à vos sages, que nous de croire à Jésus-Christ ? Nommez-m'en un seul qui jamais ait pu, d'un seul mot, apaiser les tempêtes, commander aux flots d'une mer irritée, rendre la vue à des aveugles-nés, arracher les morts du tombeau ; moins que cela, guérir d'une parole la plus légère blessure. Que l'on vante tant qu'on voudra la subtilité de leur esprit, l'étendue de leur science ; sont-ce des syllo-

gismes et des enthymèmes qui mènent à la connoissance de la vérité ? Page 50.

Apprécions nos maîtres, non par l'éloquence, mais par les œuvres. Le vrai mérite consiste ici, non à parler avec subtilité, mais à justifier ses promesses par des actions vraiment divines. Or, comparons les œuvres de vos philosophes avec celles de Jésus-Christ, les succès des premiers avec ceux qu'ont obtenus Jésus-Christ et ses apôtres. Voyez ce qu'a opéré son Évangile chez les Indiens, les Sères, les Perses, les Mèdes, les Arabes, les Égyptiens, les Syriens, les Galates, les Parthes; ce qu'il a opéré dans l'Achaïe, la Macédoine, l'Épire, dans toutes les régions qu'éclaire le soleil; enfin à Rome même, où, malgré les superstitions introduites par Numa, des milliers d'hommes ont renoncé à tous leurs anciens préjugés pour embrasser la religion de Jésus-Christ. Ces Romains avoient été témoins de la chute du fameux magicien Simon, à la prière de l'apôtre saint Pierre, et au nom de Jésus-Christ; ils le virent les jambes fracassées, et sans mouvement, sur la place, d'où il fut transporté à Brindes : c'est là que, ne pouvant soutenir sa honte et ses douleurs, il trouva sa fin en se précipitant d'un lieu très élevé et très escarpé (1).

(1) C'est ce même Simon, célèbre dans le livre des *Actes* (*Act.* VIII. 18 *et seq.*) par la demande qu'il osa faire aux apôtres de lui vendre

Page 51. et suiv.

Arnobe passe au dogme de la résurrection de la chair et de l'immortalité de l'âme, discute l'opinion de Platon

pour de l'argent les dons du Saint-Esprit, et le pouvoir de les répandre, « devenu par-là, dit un pieux écrivain, le patriarche de ceux qui cher- » chent dans les charges de l'Église, ou l'honneur des hommes, ou le » profit et l'intérêt, quoiqu'ils ne les aient pas achetés à prix d'argent.» (Tillem., tom. I, pag. 152.) La vive réprimande de S. Pierre ne le corrigea pas pour long-temps. Il alla à Rome faire la profession publique de magie sous l'empereur Claude, qui lui accorda quelque protection. Il en trouva plus encore à la cour de Néron. Les saints apôtres Pierre et Paul, qui jugeoient combien ses illusions pouvoient être dangereuses pour la foi des fidèles, l'y poursuivirent. Simon « prétendant qu'il etoit le Christ, et voulant montrer que, comme Fils de Dieu, il pouvoit monter dans le ciel, et de l'état d'un homme passer à la puissance divine, se fit elever en l'air par deux démons, dans un chariot de feu, se servant pour cela de la puissance de sa magie; mais S. Pierre s'étant mis en prière avec S. Paul, cet imposteur fut abandonné de ses démons, tomba par terre et mourut de cette chute; mais non sur-le-champ. Il se cassa seulement les jambes; et ayant été porté à Brunde (que ce fut la ville de ce nom, ou un quartier de ce nom dans Rome), il se précipita, de douleur et de honte, du haut d'un logis en bas. » Ce récit est de Tillemont, qui traduit S. Augustin, et l'appuie des témoignages d'Arnobe, de S. Cyrille de Jérusalem, de S. Ambroise, de Sulpice Sévère, de S. Isidore de Péluse, de Théodoret. (Voy. *Mém. ecclés.*, tom. I, pag. 176.) On a élevé des doutes sur ce fait. On s'étonne que les païens n'en aient point parlé; et le sceptique abbé Pluquet traite ce fait d'apocryphe, comme ayant été, dit-il, inconnu de nos premiers apologistes; on n'a commencé, dit-il, à en parler qu'au cinquième siècle. (*Dict. des hérés.* tom. II, pag. 513.) Mais Arnobe, mais Hégésippe, étoient bien antérieurs au cinquième siècle; et ce sont eux qui le racontent. (*Heges.* lib. III, c. 2.) Mais S. Épiphane et l'auteur du livre des *Constit. apost.*, attribué à S. Clément Romain, en font mention, l'un au liv. I, *Contre les hérésies*, pag. 31; l'autre, liv. VI, ch. 9. Quant aux païens, leur silence n'est point un argument: cependant Suétone parle dans la vie de Néron d'un homme qui, sous le règne de ce prince, s'éleva en l'air et se brisa en tombant. On peut y joindre les aveux des Juifs, à qui ces prétendus

sur l'origine et la nature de nos âmes, disserte avec étendue sur ces matières, combat par ses conséquences le système d'Épicure, qui enseignoit que l'âme mouroit avec le corps.

C'est l'espérance de la glorieuse immortalité qui nous entretient dans l'innocence. Avec elle point de plaisir déshonnête qui nous séduise, point de cupidité qui nous entraîne. Page 53.

Le chrétien sait faire marcher de front toutes les vertus. Nulle différence parmi nous de mœurs, pas plus que de créance (1).

Mais il avance des propositions insoutenables, telles que celle-ci : « Que l'âme de l'homme n'a point été » créée par Dieu ; qu'elle est trop foible, trop bornée, Page 62, 68.

miracles n'étoient pas inconnus. (Voy. Bullet, *Etabliss. du christian.* pag. 109, d'après le livre *Sepher toldos Jeschu :* on y lit que Simon Kepha, Pierre, l'apôtre, que l'on y confond avec Simon le magicien, demande qu'on lui bâtisse une tour, comme pour s'élever dans l'air.) Tout cela ressemble fort à l'histoire de Simon. Pluquet lui-même convient qu'une *ancienne tradition* portoit que Simon voloit. (*Ibid.* note.) Pouvoit-il le faire sans quelque secours surnatnrel? A-t-il été plns difficile au Dieu de S. Pierre de le précipiter, qu'au démon de Simon de le soutenir en l'air ?

(1) Nous avons vu tous les apologistes d'avant Arnobe rendre un semblable témoignage aux chrétiens de leur temps. L'exemple de leur vie arrachoit aux païens eux-mêmes cet honorable aveu, que l'histoire a long-temps confirmé. Notre chaire française a souvent rappelé ces glorieux souvenirs, pour les faire contraster avec les mœurs modernes. D'anciens prédicateurs à qui les nouveaux doivent beaucoup, entre autres Le Jeune et La Colombière, aimoient à s'étendre sur ces intéressantes oppositions. Il y a dans le premier un sermon entier sur les effets de la foi prouvés par les vertus des premiers chrétiens (c'est le IXe du premier tome) qui peut-être a donné à Massillon l'idée de son beau discours de l'*absoute*.

» trop indigente, pour avoir reçu l'être d'un Dieu principe fécond de tous les biens; qu'elle n'étoit immortelle, ni mortelle de sa nature; qu'elle peut mourir, » si Dieu, par une grâce particulière, ne la rend immortelle, et qu'effectivement celles des impies et des infidèles meurent (1). »

Page 80. D'où il passe à la question du bien et du mal.

Page 82 et suiv. Au reste, ces sortes de questions sont enveloppées de ténèbres impénétrables. Il est indifférent d'ignorer ou de savoir ce que Dieu a voulu dérober sur la terre à la curiosité humaine; l'essentiel est de s'attacher à voir uniquement dans Dieu la source de tous les biens. Permis d'ignorer toutes ces choses, sans aucun préjudice pour la religion, et sans que les païens puissent en tirer aucun avantage contre les chrétiens, puisqu'ils sont eux-mêmes dans une ignorance bien plus profonde sur toutes ces matières. Rendez-moi raison des mystères de la nature, expliquez-nous l'origine des choses, donnez-nous le secret de tant de phénomènes qui nous environnent : jusque-là trouvez bon que je ne cherche pas même à examiner des

(1) On dit qu'Arnobe a trouvé des défenseurs (Butler, *Vies des saints*, tom. v, pag. 462, note), et l'on en cite, dans ce nombre, D. Ceillier (tom. III, pag. 373). C'est en effet à cette page que commence son article; mais la prétendue justification que l'on suppose dans cet écrivain ne se trouve nulle part. Il falloit aller à la pag. 384, où l'exact bénédictin excuse mais ne justifie pas les erreurs d'Arnobe, sur ce qu'alors Arnobe « n'étoit que médiocrement instruit des dogmes de notre religion, et des vérités contenues dans nos divines Écritures. »

questions que Dieu a mises au-dessus de toutes nos intelligences.

Puis donc que vous ne marchez qu'à travers une épaisse obscurité; que vous n'avez rien à répondre sur l'origine et le dessein de la plupart des choses qui vous entourent; de quel droit nous reprocher notre ignorance sur ce qu'il nous est impossible de connoître ici-bas, quand nous en convenons de bonne foi, quand nous ne nous embarrassons pas même de le connoître? Voilà pourquoi Jésus- Page 85.
Christ, Dieu, oui, Dieu, répétons-le malgré toutes vos clameurs; Jésus-Christ, Dieu, parlant par les ordres de Dieu son Père, et parlant dans une forme humaine, pour couper court à toutes les vaines recherches où s'engage une téméraire curiosité sans jamais y trouver d'issue, nous a commandé de laisser là ces questions inutiles, comme trop Page 86.
au-dessus de notre entendement, et de borner autant que possible l'essor de nos pensées à la méditation de ses divins attributs, à la reconnoissance de ses bienfaits: avec cette science on a tout.

On nous demande pourquoi Jésus-Christ, en- Page 87.
voyé sur la terre pour sauver tous les hommes, leur a fait si long-temps attendre sa venue? Que vous importe le motif? il vous suffit de savoir que vous êtes du nombre de ceux qu'il est venu sauver. Voilà la source ouverte; elle l'est à tout le monde. Le reste ne vous intéresse point.

Page 88. « Si votre Dieu, nous dit-on, a tant de pouvoir et de bonté, s'il aime tant à sauver les hommes; qu'il change mon cœur, qu'il me force par sa seule puissance à croire à ses promesses. » Ce seroit là de la contrainte, non une grâce. Je ne verrois point dans cette conduite de Dieu la libéralité qui convient à un grand monarque, mais la puérile ambition d'un rival qui ne veut que soumettre son ennemi. Il y auroit de sa part injustice à vous arracher à votre propre volonté, à enchaîner votre liberté, à forcer un consentement que vous lui refusez. Mais vous qui demandez qu'on vous fasse violence, et que l'on vous convertisse malgré vous; pourquoi ne pas exécuter de bonne grâce ce que vous désireriez obtenir par contrainte? C'est, répliquez-vous, parce que je ne m'en soucie point du tout. De quoi donc vous plaignez-vous? Vous accusez Dieu; ce n'est pas Dieu qui vous manque. Vous voudriez qu'il vînt à votre secours; et quand ses dons s'offrent d'eux-mêmes, vous les repoussez avec un mépris insultant! — Je ne puis donc être sauvé à moins d'être chrétien? — Vous l'avez dit.

Pages 90 et suiv. Les païens nous reprochent la nouveauté de notre religion. « Pourquoi, nous dit-on, avoir renoncé à celle qui jouissoit d'une si longue prescription, pour l'échanger contre un culte né d'hier? »

Mais eux-mêmes, combien de fois n'ont-ils pas changé leurs institutions, leurs mœurs et leurs

usages, même religieux? « Notre religion est nouvelle. » Est-ce par l'antiquité qu'il faut estimer une religion, plutôt que par la grandeur du Dieu qu'elle adore? Elle est nouvelle; mais attendez, et elle cessera de l'être. La vôtre est ancienne; quand elle commença, elle étoit nouvelle. Elle est ancienne? vos dieux n'ont pas deux mille ans d'antiquité : on sait l'origine de chacun d'eux. La nôtre, il est impossible de lui assigner un commencement, car elle remonte jusqu'à Dieu, qui n'en a point. Que connoissez-vous de plus ancien que lui? Montrez-nous quelque chose qui lui soit antérieur, soit pour l'existence, soit pour le nom. Seul il n'est point né dans le temps; seul il est éternel, seul immuable; le premier avant tout; à la tête de la chaîne des êtres, c'est de lui qu'ils ont reçu la naissance. L'éternité même n'existe que par lui; et cette longue série de siècles qui composent le temps n'est qu'une partie de son immensité. L'objet de notre culte n'a donc rien de récent; c'est nous qui ne l'avons connu qu'à une époque moderne, nous qui avons su trop tard ce que nous devions adorer et croire, en qui nous devions placer l'espérance du salut, et de quelle part attendre les moyens nécessaires pour y arriver. Nous ne cherchons point à pénétrer pourquoi cette divine révélation s'est manifestée si tard, et nous nous soumettons à tous ses décrets. De la part de Dieu rien ne peut être arrivé tard;

Page 95.

Page 97.

parce que dans l'éternité il n'y a point d'hier, point de demain; elle n'a ni commencement, ni fin; donc rien avant, rien après. C'est nous autres hommes qui désignons le temps par la succession des époques; l'éternité n'en a pas.

Page 98. Nous vous demanderons à vous-mêmes pourquoi vos dieux ont été si long-temps à paroître; pourquoi, encore aujourd'hui, ils vous protègent si mal contre les fléaux divers qui assiégent et vos cités et vos campagnes. Vous m'allez dire que le nôtre ne nous met pas davantage à l'abri de leurs atteintes. En voici la raison: il ne nous a été rien promis pour la vie présente; et les espérances des chrétiens ne se bornent pas aux étroites limites de ce monde d'un jour. Les menaces de la tyrannie, les mauvais traitemens nous touchent peu. Que peuvent-ils avoir de redoutable pour des hommes que la mort ne fait qu'émanciper, et dont elle hâte leur affranchissement des liens de cette prison mortelle? Ce que vous nommez persécution n'en est pas une; c'est notre délivrance, non une calamité; ce qui mène à la liberté et au séjour de la lumière ne peut-être un châtiment. Ne regarderiez-vous pas comme un insensé celui qui, pour faire souffrir un prisonnier, déchargeroit sa fureur sur le geôlier, ou sur son cachot, dont il briseroit les portes? Loin de lui faire aucun mal, ne seroit-ce pas plutôt lui rendre service, puisqu'il l'enlèveroit à son

obscurité ? C'est là l'image fidèle des persécutions auxquelles nous sommes en butte. Vos bûchers, vos chevalets, vos amphithéâtres, ne nous ôtent point la véritable vie ; ils ne servent qu'à faire tomber l'enveloppe charnelle qui nous couvre. Hommes d'un jour ! ne compromettez pas vos sublimes espérances par de futiles spéculations... Page 99.

Jetons-nous dans les bras de Dieu. Que l'incrédulité ne l'emporte pas dans notre esprit sur l'idée que nous devons avoir de sa puissance, de peur qu'en cherchant des raisons pour nous abuser et persuader que ce qui est réellement vrai n'est que fausseté, notre dernière heure n'arrive, et que nous ne devenions la proie de la mort.

LIVRE III. Il y a long-temps déjà que la vérité du christianisme a été vengée contre toutes les attaques de la calomnie et de la haine, par les esprits les plus excellens et jugés dignes d'être admis à la connoissance de la vérité chrétienne. Pas une des difficultés qu'on lui oppose qui n'ait été résolue, et réduite à la plus complète impuissance. Elle n'auroit pas trouvé d'apologistes, elle auroit contre elle l'univers tout entier, qu'elle n'en seroit pas moins ce qu'elle est, l'œuvre de Dieu ; mais quel préjugé en sa faveur que la multitude et la supériorité des hommes qui ont consacré leurs talens à la défendre ! Page 100.

Arnobe poursuit sa réfutation du polythéisme.

On nous dit : « Pourquoi vous isoler de nous, en refusant à nos divinités le culte que nous leur rendons ? » Il suffit de répondre : Pourquoi ? D'abord
Page 101. parce que nous n'adorons que ce qui mérite de l'être, le seul Créateur et maître souverain de l'univers ; en second lieu, parce que nous ne pouvons reconnoître pour des dieux des idoles dont les païens eux-mêmes ne peuvent constater ni l'existence, ni le nombre, ni la nature, ni le domicile qu'ils occupent. Plusieurs écrivains, tant chez les Grecs que chez les Romains, ont essayé
Page 105. de porter la lumière dans ce chaos ; Cicéron entre autres a cru pouvoir, sans manquer à la majesté, exposer franchement ce qu'il en pensoit. Il sembloit qu'après lui la cause fût jugée, et que les chrétiens devoient être dispensés de la reprendre en sous-œuvre. Mais parce qu'il n'est pas rare de rencontrer des esprits opiniâtres qui ne tiennent pas les dieux pour battus, parce qu'ils s'obstinent à ne pas lire la savante réfutation qu'il en a faite ; parce qu'il m'est arrivé à moi-même d'entendre des gens exprimer avec beaucoup d'humeur le vœu qu'il y eût un décret du sénat pour anéantir des livres favorables à la cause des chrétiens, et outrageans pour l'antiquité (1) ; j'ai cru devoir repro-

(1) Un tel vœu ne pouvoit qu'être favorablement accueilli par la haine répandue contre le christianisme. Plus la religion nouvelle se propageoit dans tout l'empire et jusque dans le sénat, plus les parti-

duire ce nouvel acte d'accusation contre les dieux qu'adore le paganisme.

Arnobe parcourt savamment l'histoire de ces divinités, leurs généalogies, leurs images, leurs fonctions, leurs aventures, les rites et les mystères des diverses religions, leurs simulacres et les sacrifices qui se célébroient en leur honneur. Il mêle l'ironie, le sarcasme même, à l'argumentation. C'est là l'objet et le style de tout le reste de l'ouvrage. « Ses raisonnemens sont pleins de » force, a dit un moderne, et présentés d'ailleurs avec » cette grâce que communique le coloris délicat d'une » imagination brillante (1). » Sur ce champ immense d'une érudition stérile pour notre ministère, il peut se présenter quelques traits heureux que nous allons en détacher, pour épargner à nos lecteurs la peine de les chercher.

Sur la nature de Dieu. « Tout ce que nous disons de Dieu, tout ce que nous en concevons Page 111.

sans de l'ancienne devoient redoubler d'efforts pour en réparer les ruines et en prévenir l'entière décadence. Aussi est-on fondé à croire que le décret fut rendu. On peut conjecturer avec Tillemont (*Mém.* tom. v, pag. 36) que ce fut sous le règne de Dioclétien. D'après l'opinion des païens sur les ouvrages philosophiques de Cicéron, il devient surprenant que des chrétiens aient émis un vœu semblable à celui des fanatiques du paganisme. N'a-t-on pas fait un crime à l'abbé d'Olivet de nous avoir fait connoître, par une excellente traduction et des remarques pleines de critique et d'érudition, ces mêmes livres auxquels S. Augustin en particulier accordoit une estime si déclarée? L'attaque dirigée contre le savant et pieux traducteur fut portée si loin, qu'il se crut obligé de s'en défendre. Voy. le tom. I de ses *Entret. de Cicéron sur la nature des dieux*, pag. 212.

(1) Butler, *Vies des saints*, tom. v, pag. 462; d'après Houteville, *Disc. prélim.* page LXI.

dans le secret de notre pensée, tient de la grossièreté de notre nature, et est altéré par nos pensées humaines ; et il n'y a qu'une voie certaine de concevoir sa nature, qui est de se bien persuader que rien dans nos paroles ne peut exprimer ce qu'il est (1). »

Pages 148, 149. LIVRE IV. Afin de couvrir l'horreur et l'indécence dont est remplie l'histoire de leurs dieux, les païens disent que c'est là l'ouvrage de l'imagination des poëtes, qui n'avoient cherché qu'à amuser par leurs chansons. Mais qui croîra jamais que des hommes aussi éclairés que les poëtes aient chanté dans leurs vers d'autres sujets que ceux qui étoient dans la connoissance et dans la bouche des hommes; ou qu'ils aient été assez extravagans et assez impudens pour débiter des choses qui devoient leur attirer le courroux des hommes et des dieux? Peut-on vous pardonner à vous de ne pas venger les dieux de ces outrages, et de ne pas employer contre ces poëtes impies toute la sévérité des lois? Laisser le crime se répandre impunément, c'est en être le complice et le protecteur. La crainte des dieux, l'honneur de la religion, vous faisoient un devoir d'empêcher, par les plus rigoureuses ordonnances, que l'on osât, par des discours

(1) Traduit par Molinier, *Serm. choisis*, tom. VIII, pag. 359. *Unus est hominis intellectus de Dei natura, Si scias et sentias nihil de illo posse mortali oratione depromi.*

quelconques, attenter à la majesté divine. Vos dieux méritoient-ils moins d'égards que ceux d'entre vous dont on se permet de compromettre la réputation par d'injurieux propos? On se rendroit coupable du crime de lèse-majesté, si l'on alloit dans l'ombre trouver à redire à la conduite du prince. Il y auroit les plus grands risques à courir à manquer de respect envers la personne d'un magistrat, d'un sénateur. Les décemvirs ont établi sagement que l'on ne pourroit impunément attaquer l'honneur de qui que ce soit par des libelles diffamatoires. Il n'y a que la majesté divine que l'on puisse outrager à son gré, sans avoir rien à craindre de la sévérité des lois. Pages 150, 151.

Mais est-il vrai que vos poëtes aient seuls le droit de retracer dans leurs chants les abominations de vos prétendus immortels? Vos pantomimes et vos acteurs, tous ces essaims de corrupteurs qui circulent au grand jour, ne font-ils pas métier d'insulter à ces dieux, et d'en dégrader la majesté par leurs burlesques ou cyniques représentations? Cependant on les écoute, on y court à l'envi; les pontifes et les magistrats, les vestales, ces chastes conservatrices du feu sacré, le peuple et le sénat, tout assiste à ces infâmes spectacles; on y applaudit avec fracas; et les acteurs de ces farces impies obtiennent pour récompense des immunités et des couronnes! Page 152.

Si c'étoit un sentiment religieux qui vous inspirât l'indignation dont nous sommes l'objet; ces livres où la divinité est jouée sans pudeur, ces théâtres où elle est exposée à la risée publique, vous devriez les anéantir, les condamner aux flammes. Il n'y a que les livres des chrétiens à qui vous ne faites point de grâce. Les lieux où ils se rassemblent, vous les détruisez sans pitié; vous les proscrivez avec la plus barbare inhumanité, quand nous ne nous y réunissons que pour prier, pour implorer le secours du ciel en faveur des princes et des magistrats, pour le succès de vos armes, pour ceux qui nous aiment, pour ceux même qui nous haïssent. L'unique langage qui s'y fasse entendre, c'est celui de la paix et du pardon; c'est l'amour de la pudeur, de la décence, de la charité, de la générosité envers ses semblables (1); et parce que vous avez la force en main, vous nous traitez d'impies, à cause que nous détestons vos impiétés.

Pages 157, et suiv. LIVRE V. Voilà donc vos dieux, voilà vos mystères et vos cérémonies! Des dieux dont le nom seul est un opprobre; des mystères trop intéressés à s'envelopper des ombres du secret et de la

(1) « Assemblées où tout sentoit son christianisme, d'où l'on sortoit toujours plus humain, plus chaste, et plus réservé, plus disposé à s'acquitter de tous les devoirs des véritables chrétiens : *In quibus*, dit le grand Arnobe, *aliud auditur nihil, nisi quod humanos faciat, nisi quod mites, verecundos, pudicos, castos.* » La Colomb. *Serm.* tom. III, pag. 47 et 173.

nuit ; des cérémonies qui ne se montrent au grand jour que pour faire outrage à la pudeur : voilà les religions que vous voulez nous contraindre, par la proscription, par le fer et par le feu, par tout le formidable appareil des plus cruelles tortures, à embrasser (1) ; mais ces dieux, vous-mêmes vous ne voudriez point leur ressembler, ni qu'aucun de ceux qui vous appartiennent leur ressemblât. Page 177.

Permettriez-vous à vos filles, à vos épouses d'assister aux chastes initiations de Cérès ? Seriez-vous bien envieux que votre jeunesse allât se former à l'école d'un Jupiter incestueux ? quelle vertu, je vous le demande, pourroit résister à l'exemple du crime consacré par la religion ? quel homme pensera à réprimer ses passions, quand il voit ses dieux s'abandonner sans pudeur à toutes les débauches, et qu'il trouve, dans ce qui doit être le plus respectable, l'apologie de ses foiblesses (2) ? Page 178.

(1) Ce qui prouve que l'ouvrage d'Arnobe a été composé du temps de la violente persécution suscitée par Dioclétien en 303 de Jésus-Christ. Elle commença, disent les historiens, par la ruine de l'église que les chrétiens avoient à Nicomédie, vis-à-vis le palais des empereurs. Ce fut le signal pour les démolir toutes. On brûla dans les marchés publics les livres des saintes Écritures. Voy. Tillem. tom. v, pag. 20 et suiv.

(2) S. Justin et Tertullien pressent avec vigueur le même raisonnement ; le premier au livre *de la monarchie*, pag. 40 ; l'autre dans son *Apologétique*, ch. XIV et XV.

QUOD DIVOS DECUIT, CUR MIHI TURPE PUTEM ?

Dans l'*Eunuque* de Térence, un jeune homme s'excite à une criminelle intrigue par l'exemple de Jupiter séduisant Danaé. (Act. III,

Page 179. Que le ciel manifeste son courroux, vous vous en prenez aux chrétiens : les coupables, c'est vous; vous qui, par vos outrages envers la Divinité, en provoquez l'indignation et les vengeances.

Page 180. Ces dégoûtantes histoires, on essaie de les expliquer par l'allégorie, « Allez plus avant, nous dit-on, le langage commun cache des mystères profonds. » Défaite frivole, pour pallier une cause perdue ! sophisme maladroit, qui ne sert qu'à enflammer l'attrait du vice qu'il déguise ! Si la chose est bonne en soi, pourquoi la revêtir d'une représentation indécente? Qu'importe après tout qu'il y ait un autre sens

Page 181. que celui qui vient d'abord s'offrir aux sens et à l'imagination pour les corrompre? Ce n'est pas ce qu'on devine qui blesse la majesté, c'est ce que l'on voit. En faut-il donc plus pour l'avilir? Eh! comment encore prouveriez-vous que les écrivains avoient réellement dans l'esprit ces allégories? Chacun n'est-il pas libre de les expliquer comme il l'entend? Aussi combien d'interprétations diverses! et, dans cet océan d'opinions qui se poussent et se détruisent les unes les autres, à quel point

Page 186. fixe devient-il possible de s'arrêter? Autrefois l'al-

sc. v.) Sénèque a dit : « Croire que les dieux ont été sujets au vice, qu'est-ce autre chose que d'y exciter les hommes? Qu'est-ce faire autre chose que de leur fournir un sujet légitime d'excuser leurs désordres par l'exemple des dieux? » Quelles puissantes autorités en faveur du zèle que déploieroit un prédicateur contre l'étude des fictions mythologiques, quand elle n'est pas dirigée par d'habiles maîtres !

légorie avoit pour but de voiler, sous les images les plus honnêtes, les objets qui ne l'étoient pas, et de sauver, par la pudeur du langage, l'aspect de choses qu'il ne falloit point appeler par leur nom; dans le paganisme c'est tout le contraire. Que la chose soit honnête en soi, l'expression en est indécente et criminelle. Quel mal y avoit-il d'appeler les choses par leur nom? Vos dieux n'étoient que des adultères; pourquoi ne pas le dire? Les en accuser hautement, c'eût été mettre un frein à la passion de ceux qui auroient voulu les imiter.

Page 187.

Page 188.

Nous ne voyons guère Arnobe cité que dans les anciens sermonnaires. Alors on affectoit de paroître avoir tout lu. Bossuet et Bourdaloue l'ont cité quelquefois; le premier entre autres dans un sermon sur la mort. « Que » la place est petite, que nous occupons en ce monde » (s'écrie l'éloquent évêque)! si petite certainement et » si peu considérable, que je doute quelquefois avec » Arnobe si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando,* » *an ipsum vigilare quod dicitur somni sit perpetui* » *portio.* Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est pas » peut-être une partie un peu plus excitée d'un sommeil » profond, et si je vois des choses réelles, ou si je suis » seulement troublé par des fantaisies et par de vains » simulacres (1). »

Bourdaloue : « Les païens ne pouvoient souffrir (c'est la remarque d'Arnobe), quelque déterminés qu'ils fussent à être méchans, qu'on le fût par profession de religion; et la plupart au moins de ceux qui passoient

(1) *Serm.* tom. v, pag. 436. Arnob. libr. II, pag. 46.

pour sages, ayant mieux aimé vivre sans religion que d'en reconnoître une pour bonne qui ne les obligeoit pas à être meilleurs (1). »

Nous n'avons rien de bien précis ni sur le genre ni sur l'année de sa mort. On l'a confondu à tort avec un autre écrivain de même nom, qui lui est postérieur de plus d'un siècle, et dont nous avons un commentaire sur les psaumes.

(1) *Serm. sur la sainteté et la force de la loi chrétienne*, *Dom.* tom. 1, pag. 240.

LACTANCE.

Le nom de ce célèbre défenseur du christianisme est bien plus fréquemment cité dans nos chaires chrétiennes ; et peut-être ne l'est-il pas assez. Nos prédicateurs, s'ils le connoissoient mieux, profiteroient de ses raisonnemens autant que de sa brillante élocution. On s'étonne que, dans le dernier siècle, où la polémique sembloit prévaloir dans la chaire, nos orateurs les plus renommés en ce genre n'aient point étudié davantage un modèle qui leur auroit appris à unir la science à l'onction, la vigueur de la dialectique à la pompe du langage. Les modernes philosophes qui les obligeoient à descendre dans l'arène, avoient-ils d'autres argumens que ceux dont Lactance a si habilement fait voir la fausseté, en n'empruntant contre eux que des armes de même trempe ?

Bossuet, qui l'avoit bien lu, lui doit plusieurs de ces pensées vastes, de ces expressions éclatantes, qui laissent toujours dans l'âme des auditeurs une vive impression. Par exemple, après avoir commenté éloquemment, à sa manière, le texte *Omnia traham ad me ipsum :* « Jésus mesure le monde, dit Lactance, et il appelle un nombre infini de nations qui viendront se reposer sous ses ailes (1). » De même que ce mot, répété si

(1) *Serm. pour le samedi de la sem. de la passion*, t. VI, p. 413. Lac-

souvent par nos prédicateurs, dont la plupart ne savent pas d'où il vient (1) : Vous avez tué ceux que vous n'avez pas assistés : *Occidisti quos non pavisti* (2). « Ce riche inhumain de notre Évangile a dépouillé le pauvre Lazare parce qu'il ne l'a pas revêtu; il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri: *Quia non pavisti, occidisti* (3). » Bourdaloue, dans son beau sermon sur *la sainteté et la force de la loi chrétienne.* « Que la loi chrétienne est admirable! disoit autrefois Lactance; c'est elle qui a éclairé toutes les lois de la nature; qui a mis la dernière main à toutes les lois divines; qui autorise toutes les lois humaines; et qui a détruit sans exception toutes les lois du vice et du

tance : *Extendit in passione manus suas, orbemque dimensus est, ut jam tunc ostenderet ab ortu solis usque ad occasum, magnum populum et omnibus linguis et tribubus congregatum sub alas suas esse venturum. Inst.* lib. IV, cap. XXVI, pag. 437.

(1) Je l'ai entendu citer sous le nom de S. Ambroise, une autre fois, sous celui de S. Augustin. Un autre, vanté dans le temps *pour sa science*, le donnoit à S. Bernard. *Serm. pour l'octave des morts*, imprimé par le P. Constance Ronnat, pag. 182.

(2) Bossuet, *Serm. du* IVe *dim. de car.* tom. V, pag. 324. Le P. Le Jeune, tom. I, 2e part. pag. 519. La Colombière, *Serm.* tom. IV, pag. 134. Le texte original n'a pas cette précision. Nous lisons : *Qui succurrere perituro potest, si non succurrerit, occidit.* (*Inst.* liv. VI, pag. 583; et dans l'édit. de Lenglet-Dufresnoy, tom. I, pag. 460.) Je m'étonne que les éditeurs de Bossuet n'aient fait nulle part cette remarque. Les paroles : *Si non pavisti, occidisti*, se lisent dans S. Ambroise, comme l'indiquent avec plus d'exactitude les nouveaux éditeurs de Lactance.

(3) Bossuet, *Serm. du jeudi de la* IIe *semaine de car.* tom. V, pag. 68.

péché. Quatre chefs, ajoute notre prédicateur, qui sont pour elle autant d'éloges, et qui mériteroient autant de discours (1). » C'est là tout l'objet et l'analyse des sept livres des *Institutions divines*. Jamais sujet plus grand et plus intéressant ne s'étoit présenté aux méditations du philosophe chrétien ; jamais aussi sujet ne fut traité avec plus de sagesse, de force et de succès (2).

Ainsi qu'Arnobe, dont il fut le disciple, Lactance avoit à lutter contre le danger des répétitions ; mais un esprit supérieur sait trouver une abondance de nouveauté dans un sujet qui n'est plus neuf. N'y eût-il que l'art de présenter les mêmes choses dans un nouveau jour, de les appuyer de preuves différentes, d'en tirer des inductions non encore aperçues, enfin de donner à son ensemble une disposition plus raisonnée et plus lumineuse, c'est là un talent plus difficile encore que l'invention ; et c'est par là que le nouveau défenseur du christianisme s'est élevé au-dessus des écrivains originaux que leur savoir et leur éloquence ont distingués dans ces temps reculés. Un mérite particulier à cet ouvrage est celui de la méthode. Le plan en est parfaitement régulier ; chaque chose y

(1) *Domin.* tom. 1, pag. 257.

(2) Nonnotte, *Les philosophes des trois premiers siècles*, Paris, 1789, pag. 341. L'abbé Houteville en parle dans les mêmes termes. Dupin le vante comme le plus bel ouvrage qui soit sorti de la plume des écrivains ecclésiastiques latins, *Biblioth.* tom. 1, pag. 621.

est à sa place : c'est une chaîne d'idées qui s'entretiennent par une liaison naturelle et imperceptible. On ne vante pas moins la pureté et la noblesse de son style, une certaine magnificence qui l'a fait nommer dans tous les siècles, depuis saint Jérôme (1), le *Cicéron chrétien*. Quelques modernes ne se sont pas même contentés de cet éloge ; l'un d'entre eux le place au-dessus de l'orateur romain (2) ; sans doute pour l'importance de la matière et la gravité des pensées. Pourtant on lui reproche, et ce n'est pas sans quelque fondement, d'avoir mêlé à la théologie trop d'idées philosophiques, d'être tombé dans quelques fautes par rapport à l'ancienne chronologie, et de ne s'être pas toujours exprimé sur certains de nos dogmes avec une rigoureuse exactitude ; ce qui a fait dire à l'un de nos plus célèbres docteurs, qu'il a plus de facilité pour détruire les erreurs du paganisme, que

(1) *Lactantius quasi quidam fluvius eloquentiæ tullianæ.* (*Hier. epist.* L *ad Paulin.* tom. IV, pag. 567.) *Ut in arte dicendi post Ciceronem facile obtinuerit principatum.* Abb. Trithem. *De script. eccles.* Tillem. *Mém.* tom. VI, pag. 208. Cave, Ceillier, Fleury, etc. « Le style de Cicéron avoit été le sien ; même pureté, même clarté, même élégance. » Feller.

(2) Pic de la Mirande : *Lactantius stylum Ciceronis effigiavit, vel, ut quibusdam placet, supergressus est.* (lib. III, ep. 10.) *Quis non advertit Lactantium æquasse Ciceronem, et forte præcelluisse in eloquendo ?* (*Libr. de stud. divin. et human. philos.* cap 7.)

de science pour établir les vérités de la foi chrétienne (1).

Ce que nous avons de plus certain sur sa vie, c'est qu'il étoit né et qu'il persévéra long-temps dans le paganisme (2); qu'il étudia la rhétorique, c'est-à-dire l'éloquence, à Sicca, sous Arnobe; qu'il fut appelé d'Afrique à Nicomédie, pour en donner des leçons, et qu'il y resta durant la persécution de Dioclétien; que ce furent même les attaques dirigées contre le christianisme par Hiéroclès et Porphyre, autant que les violences des persécuteurs, qui l'amenèrent à connoître la vérité chrétienne (3); que vers l'an 317 il fut envoyé dans les Gaules par l'empereur Constantin pour présider aux études de Crispe son fils; qu'au sein de l'opulence il vécut pauvre jusqu'à manquer quelquefois du nécessaire, c'est l'expression d'Eusèbe, son contemporain (4). Nous n'avons point de certitude précise sur l'année et le lieu de sa naissance, pas plus que sur l'époque de sa mort (5).

(1) *Utinam tam nostra affirmare, quam facile aliena destruxit.* Hier. *Supr.*

(2) Voy. D. Ceillier à son article, tom. III, pag. 388 note *c*.

(3) C'est ce que l'on infère d'après la manière dont il en parle au livre V de ses *Instit.*, ch. II, pag. 460 et 461; et ch. IV. pag. 470.

(4) *In Chron. ad ann.* 318. C'est-à-dire « qu'il fut toujours pauvre par choix; qu'il méprisa les richesses et les honneurs, tant qu'il vecut, et qu'il ne fit jamais de démarche pour établir sa fortune » Butler, *Vies des saints*, etc. tom. V, pag. 463.

(5) Les plus doctes commentateurs l'avoient fait naître en Afrique.

IDÉE GÉNÉRALE DES LIVRES DE LACTANCE.

I. LES INSTITUTIONS DIVINES.

Le but de l'auteur est de mettre en parallèle, l'une avec l'autre, les deux religions qui partageoient alors l'univers, la religion païenne et la religion chrétienne. Une semblable étude est assurément la plus noble de toutes, la plus digne des méditations de tout homme raisonnable. Un principe qui vient d'abord frapper tous les yeux, c'est qu'il y a un Dieu créateur et conservateur de toutes choses. De son existence incontestable, il faut nécessairement conclure à son unité. Non-seulement nos écrivains sacrés, tels que les prophètes. mais les poëtes et les philosophes du paganisme l'ont reconnue. Donc le polythéisme, croyance monstrueuse que réprouve la raison seule. Le dogme de la Providence s'enchaîne, par un lien immédiat, à celui de l'existence et de l'unité de Dieu. Le paganisme est donc renversé dans ses bases. Tel est l'objet du premier livre, intitulé : *De la fausse religion.*

Le P. Fr. Xav. Franceschini, savant religieux carme, a publié, de 1754 à 1760, une suite de dissertations qui accompagnent son édition de Lactance, en 10 vol. in-8°. Dans la seconde, qui a pour titre *De Lucii Cœlii Firmiani Lactantii patria, parentibus, atque consanguineis,* il établit qu'il est né à Fermo en Italie. Au reste la conjecture n'étoit pas nouvelle.

Un vaste coup d'œil, porté sur les branches diverses du polythéisme, les ramène toutes à une tige commune. L'auteur expose leurs croyances, leurs contradictions, leur grossière ignorance et leurs méprises, pour en conclure qu'elles ne peuvent pas être vraies. D'où il remonte à la source de leurs erreurs, qu'il découvre dans leur histoire. S'adressant particulièrement à celle des Romains, il en rappelle les fondateurs ; et rapporte tous les égaremens de l'idolâtrie à l'oubli des premières traditions, et aux suggestions des esprits malins. Objet du second livre, qui a pour titre : *De l'origine de l'erreur.*

A l'appui de ces sources d'erreur, Lactance accuse la philosophie, dont il donne la définition, en trace les caractères, démasque la vanité des systèmes les plus accrédités sur le souverain bien. De la philosophie, passant à ceux qui s'y sont le plus exercés, il parcourt en détail les sectes les plus célèbres, qu'il met en opposition les unes avec les autres; et du tableau fortement tracé de leurs disputes éternelles, de la stérilité de leurs efforts pour la réforme des mœurs, conclut qu'il n'y a qu'esprit d'orgueil et de mensonge dans les maîtres comme dans les doctrines; ce qu'il confirme par les témoignages de l'expérience et de leurs propres aveux. C'est là ce qui remplit le troisième livre, désigné sous le titre spécial : *De la fausse sagesse.*

A cette fausse sagesse Lactance oppose la véritable, qui n'est autre que la vraie religion. Il la fait voir dans son législateur Jésus-Christ, envoyé du ciel sur la terre pour l'établir parmi les hommes, après s'y être fait annoncer solennellement par la voix de ses prophètes, comme devant être Dieu et homme tout ensemble. Il prouve, contre les Juifs, la certitude de leurs oracles en faveur de Jésus-Christ, par l'analogie des événemens avec les prédictions; contre les païens, par la nécessité où est le législateur de justifier sa doctrine par son propre exemple; par l'union du Verbe avec l'humanité dans Jésus-Christ. Lactance explique de la manière la plus satisfaisante le bienfait de la rédemption du genre humain par l'incarnation divine, sans que le mélange des deux natures ait altéré dans la personne du Fils de l'Homme la divinité, toujours égale à celle de Dieu son Père, et ne formant avec lui qu'une seule et même substance. Il avertit, en passant, de se tenir en garde contre les fausses doctrines qui corrompoient la vérité enseignée par le divin législateur, désignant par là les hérétiques. Ce quatrième livre est intitulé: *De la vraie sagesse.*

Le suivant a pour titre: *De la justice.* C'est Jésus-Christ qui l'a ramenée sur la terre, après qu'elle en avoit été si long-temps exilée avec la vraie religion. La preuve qu'elle étoit inconnue dans le pa-

ganisme résulte du tableau des crimes qui se commettoient chez les païens, au nom même, et par l'autorité de la religion ; crimes qui se perpétuent par l'injustice et la violence de la persécution qu'ils font subir aux chrétiens. La justice ne se trouve pas chez les philosophes, elle n'existe que dans l'école du christianisme, parce que, seul, il apprend aux hommes à connoître Dieu et à l'aimer, à s'aimer et à se supporter les uns les autres, comme étant tous également les enfans de Dieu. De cette source féconde dérivent toutes les obligations de la vie civile et de la vie religieuse, combien toute persécution est loin des vrais principes de la justice et de la religion.

En quoi donc consistera la vraie religion? Cette question, développée dans le sixième livre, qui traite du *vrai culte*, donne lieu aux plus importantes solutions. Lactance répond que le culte véritable consiste moins dans les dehors que dans le sacrifice intérieur et spirituel, dans les œuvres de miséricorde, dans la crainte de Dieu et de ses jugemens, dans la mortification des sens et la pureté du cœur.

Le septième livre, intitulé : *De la vie heureuse*, est la conclusion de tout l'ouvrage. Pourquoi l'homme fut-il créé? Pour être heureux; pour connoître, dès la vie présente, le souverain bien, et pour en jouir éternellement dans la vie future. Il

y a donc une vie future : l'âme ne mourra donc pas avec le corps. Elle est immortelle. Le monde finira ; mais, du sein de ses ruines, l'âme s'échappera libre, vivante à jamais, pour aller comparoître aux pieds du tribunal du souverain juge, et recevoir, de la bouche de Jésus-Christ, la sentence du châtiment ou de la récompense immortelle que ses œuvres lui auront mérité.

II. ABRÉGÉ DES INSTITUTIONS DIVINES.

Lactance avoit composé lui-même un abrégé de ses *Institutions*, sous le titre d' *Epitome* (1). Il ne nous est parvenu qu'incomplet. Ce n'est pas seulement la substance de son grand ouvrage, mais une analyse raisonnée, à laquelle l'auteur, qui ne se répète jamais ni dans les termes ni dans les tours de phrases, ajoute des aperçus et des explications nouvelles.

III. DE LA COLÈRE DIVINE.

Lactance, en composant ses *Institutions*, conçut le dessein d'un traité exprès pour prouver que Dieu n'est pas moins juste que patient. Il l'exécuta dans le livre que nous avons sous le titre, *De la colère de Dieu*. Saint Jérôme l'appelle un très-bel ouvrage ; et il mérite cet éloge (2). C'est une

(1) *Scripsit Lactantius Institutionum divinarum libros septem, et epitomem ejusdem operis in libro uno acephalo.* Hieron. *in Catal.* tom. IV, part. II, pag. 121.

(2) *Habemus ejus* (Lactantii) *librum pulcherrimum de ira Dei.* (*Ibid.*)

éloquente apologie de la Providence, contre les épicuriens et les stoïciens. Les premiers nient que la Divinité se mêle des actions des hommes. L'auteur réfute ce système également injurieux à Dieu et à l'homme; il tend à anéantir l'essence même de la divinité; il dégrade l'homme, qui en est le principal ouvrage. Les seconds ne permettent pas à la Divinité ce qu'ils appellent les passions de l'homme; or la colère est une passion; donc, etc. Argumentation fausse: la colère, dans l'homme, est une passion brutale qui le porte à l'injustice; la colère, dans Dieu, est le sentiment même de la justice qui s'indigne contre le mal pour le réprimer.

IV. DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS.

On ne conteste plus à Lactance le livre *De la mort des persécuteurs* (1), où sa belle imagination se reproduit dans toute la pompe des formes oratoires. C'est un discours plutôt qu'un traité. L'auteur fait reconnoître la justice de Dieu et la vérité de sa religion dans les châtimens qui d'ordinaire punissent dès la vie présente les persécuteurs de son Église.

V. Son traité DE L'OUVRAGE DE DIEU, *De opificio Dei*, n'est qu'un commentaire, mais chrétien, des dialogues philosophiques de Cicéron.

(1) Voy. D. Ceillier à cet article, tom. III, pag. 412 et suiv.

Nous allons extraire de cet écrivain les passages qui nous ont paru le plus importans (*).

L'auteur expose, dans une espèce d'avant-propos, l'intention de tout l'ouvrage :

Page 3. Il s'est rencontré des hommes d'une trempe d'esprit supérieure, qui, s'appliquant tout entiers à l'étude de la philosophie, ont pour elle renoncé à toute autre affaire, soit publique, soit particulière ; l'amour de la vérité les avoit convaincus qu'il étoit incomparablement plus honorable de s'introduire dans les connoissances divines et humaines, que d'amasser des richesses, et de courir après les honneurs. Ils ne regardoient qu'avec dédain ces fragiles avantages qui se bornent à la vie présente, et qui ne peuvent rendre l'homme ni plus juste ni plus heureux. Par-là même ils se montroient dignes de parvenir à la connoissance du vrai. Ce fut cette noble passion qui porta quelques-uns d'entre eux à faire l'abandon de leurs biens, à se priver de tous les plaisirs, pour s'attacher avec plus de liberté à la vertu seule, qu'ils estimoient être le sou-
Page 4. verain bien. Cependant ils n'ont pas atteint le but auquel ils aspiroient. Leurs travaux, leurs talens ont été en pure perte ; parce que la vérité, c'est-à-dire la sagesse et les vues du Créateur sont par elles-mêmes infiniment au-dessus de la portée de l'esprit humain ; et que si l'esprit humain y pou-

(*) *Luc. Cœl. Lactant. Opera edit. Serv. Gallæi et variorum.* Lugd. Batav. in-8°, 1660.

voit atteindre et les comprendre, dès lors il n'y auroit plus de différence entre l'homme et Dieu.

Les hommes ne pouvant donc atteindre par eux-mêmes à ces sublimes connoissances, Dieu n'a pas permis que ceux qui désiroient sincèrement d'être éclairés par la sagesse, restassent plus long-temps dans les ténèbres et dans l'égarement. Le temps est venu où il leur a ouvert les yeux, leur a fait connoître la vanité de la sagesse humaine, et leur a montré la route qui conduit sûrement à l'immortalité. Mais il en est peu qui s'empressent de profiter de ce bienfait céleste, parce que la vérité, restant toujours cachée sous une espèce de voile, les savans la méprisent, sous le prétexte qu'il manque quelque chose à sa complète démonstration ; les autres la redoutent à cause de son apparente austérité et des amertumes qui se mêlent à l'exercice de la vertu. C'est pour combattre ces erreurs que j'entreprends cet ouvrage, où je me propose de faire connoître aux savans quelle est la véritable sagesse, à tous quelle est la vraie religion.

Lactance met ses *Institutions* sous les auspices de l'empereur Constantin :

« Le premier de nos maîtres, vous avez banni l'erreur, pour reconnoître et proclamer la majesté d'un Dieu unique et vrai. Depuis le jour à jamais fortuné où le souverain arbitre de l'univers vous a

Page 7.

Page 8.

élevé au faîte de la puissance, votre gouvernement, commencé sous les plus heureux auspices, a été un long enchaînement de bienfaits. Avec vous la justice a recouvré ses droits depuis si long-temps méconnus, et le long crime des règnes précédens a été expié. En récompense, Dieu vous promet des jours tranquilles, une vie sans reproche, une prospérité constante. Il vous donnera de gouverner l'empire jusqu'à l'âge le plus avancé, avec les mêmes principes de justice qui ont signalé les années de votre jeunesse; et de transmettre à vos enfans, pour la gloire du nom romain, le noble héritage que vous avez reçu de votre père. Si les justes restent encore opprimés dans les contrées qui ne sont pas soumises à votre domination (1), le jour viendra où le même Dieu tout-puissant exercera contre les oppresseurs une vengeance d'autant plus éclatante qu'elle aura été plus différée; parce que, s'il est le plus miséricordieux des pères à l'égard de ceux qui le servent, il sait être aussi un juge rigoureux à l'égard de ceux qui l'outragent.

(1) On peut conclure de ces paroles que Lactance composa son livre des *Institutions* du temps que l'autorité étoit encore partagée entre Constantin et Licinius, déclaré contre les chrétiens, par conséquent avant l'an 314, où se donna la bataille de Cibale, qui délivra Constantin, du moins pour quelque temps, d'un dangereux compétiteur; comme du morceau qui suit on peut inférer que la guerre étoit achevée quand l'auteur mit la dernière main à son ouvrage.

L'ouvrage se terminera de même par le panégyrique de ce prince (*)

Aujourd'hui, prince, que l'arbitre du monde vous a appelé à relever le règne de la justice, à étendre vos soins paternels sur tout le genre humain, tous les mensonges de la superstition sont réduits au silence. Grâce à la sagesse de vos lois, nous ne sommes plus réputés des malfaiteurs et des impies, pour adorer le vrai Dieu. Les ténèbres dont la vérité fut si long-temps couverte sont dissipées; et l'on ne nous condamne plus comme des hommes souillés de crimes, nous qui redoutons jusqu'à l'ombre du crime. Le nom du Dieu que nous servons n'est plus pour nous un opprobre, un titre de diffamation, un attentat à la majesté Divine, quand nous seuls rendons à la Divinité l'hommage qui lui convient, quand, au lieu d'aller chercher nos dieux dans la poussière des tombeaux, nous ne reconnoissons que le seul Dieu vivant et véritable. C'est lui, c'est sa providence souveraine qui vous a fait monter à ce comble de puissance, pour vous donner le moyen de faire triompher la vraie religion, en déconcertant les perfides conseils de ses ennemis; réformer les mœurs; vous montrer le père de tous vos sujets en leur facilitant l'entrée dans les voies du salut; réduire les pervers à l'impuissance, en les abattant

(*) Page 729 et suiv., note.

sous votre main victorieuse, pour manifester à tout l'univers ce que c'est que la divine majesté. Ils vouloient, ces défenseurs de cultes sacriléges, anéantir le culte du Dieu unique qui règne dans le ciel; ils ont été renversés, ils ne sont plus; et vous, zélateur fidèle de son nom, vous, aussi illustre par vos vertus que par vos exploits, au sein de toutes les prospérités vous jouissez de votre immortelle gloire. Ils ont reçu et ils reçoivent encore le châtiment de leur impiété: vous, la main du Dieu tout-puissant vous défend contre tous les dangers; elle maintient au sein d'une paix inaltérable votre domination que bénissent tous les cœurs. Et certes, une si haute faveur de la part du maître souverain de nos destinées prouve bien le choix qu'il avoit fait de votre personne pour le triomphe de sa religion sainte, en récompense des témoignages signalés que vous avez donnés de votre vertu et de votre piété au milieu d'une corruption si universelle; ce qui non-seulement vous égale, mais vous élève éminemment au-dessus même de ceux de vos prédécesseurs à qui l'on accordoit quelques vertus. Qu'ils eussent une apparence de justice, ils la devoient aux heureuses dispositions de la nature. Qui ignore Dieu et sa providence peut-il avoir autre chose qu'une ombre de justice? il reste toujours bien loin de la réalité. Au lieu que vous, fortifiant les principes naturels

de justice par la connoissance de Dieu et de la vérité, vous marquez toutes vos actions du sceau de la justice qui les perfectionne. Voilà pourquoi le Seigneur a voulu vous associer à l'œuvre de la régénération du genre humain par l'établissement de sa religion. Nous ne cessons de lui demander, par les plus ferventes prières, qu'il daigne vous soutenir de sa toute-puissance, vous à qui il a donné à soutenir le poids de tout l'empire, et vous pénétrer d'une volonté ferme qui vous aide à persévérer constamment dans l'amour de son saint nom. »

LIVRE PREMIER. Engagés comme nous le sommes, par notre serment, à la défense de la vraie religion, nous à qui la vérité s'est révélée d'en-haut, nous qui marchons sous l'étendard du maître de la sagesse, du Dieu source de la vérité, nous appelons tous les humains, sans distinction d'âge ni de sexe, à venir prendre part au banquet céleste. Point de nourriture plus délicieuse pour l'âme que la connoissance de la vérité. Page 9.

Un grand nombre de personnes attachées opiniâtrément à leurs vaines superstitions ferment les yeux à l'éclat de la vérité qui se manifeste de toutes parts; insensés qui s'égarent dans les voies détournées, au lieu de suivre le droit chemin qui s'offre à eux, au risque d'aboutir à un précipice, et laissent là le rayon de la lumière, pour s'en-

dormir et ramper au sein de leurs ténèbres. Il faut venir à leur secours pour les sauver de leur propre égarement.

La cause de nos déréglemens vient de l'ignorance de soi-même. Une fois que la lumière de la vérité aura dissipé cette ignorance, on saura vers quel but il faut tendre, et comment on doit régler ses mœurs. Cette science peut se réduire à cet abrégé : qu'il ne faut adopter aucune religion sans
Page 10. la connoître par l'étude de la sagesse, et qu'il n'y a point de sagesse véritable sans la religion.

Page 11. Cicéron, bien qu'il soutînt les systèmes des académiciens, revient souvent, et avec assez d'étendue, sur la question de la providence (1), tant pour appuyer la doctrine des stoïciens, que pour la fortifier par de nouveaux raisonnemens (2). Il n'étoit pas difficile assurément de répondre à des sophismes dictés par l'esprit de mensonge, de

(1) *De natura Deor.* lib. II, cap. XXIX et seq.

(2) « Si la raison ne va pas toute seule jusqu'à découvrir la vérité, elle va jusqu'à pouvoir détruire le mensonge. Cicéron le montre dans cet ouvrage. Privé des oracles qui nous apprennent l'essence du vrai Dieu, il trouvoit dans ses lumières naturelles de quoi réfuter l'athéisme et l'idolâtrie. Il n'en savoit pas assez pour établir la vraie religion; mais il en savoit assez pour combattre les stoïciens et les épicuriens. On diroit que la Providence divine avoit suscité exprès un homme aussi éloquent que Cicéron, pour préparer les voies aux vérités chrétiennes, en portant les premiers coups à ces deux sectes. » d'Olivet, *Théologie des philosophes*, tom. I, pag. 144, 145 de la traduction du livre *De la nature des dieux*.

les réfuter par le témoignage universel des peuples qui tous s'accordent sur ce seul point.

Textes empruntés à Cicéron.

Nos adversaires ne veulent pas reconnoître, dans nos prophètes, l'inspiration divine. « C'étoient ou des fanatiques ou des imposteurs. » Nous avons sous les yeux la preuve journalière du fidèle accomplissement des prédictions qu'ils ont faites; elles portent toutes sur un seul et même objet. Je demande s'il est possible à des fanatiques, non pas seulement de prédire avec cette précision les événemens futurs, mais de s'accorder entre eux avec une aussi rigoureuse conformité? Les soupçonnera-t-on d'imposture? il n'y a rien qui ressemble moins à leur caractère. Dans leurs écrits, ils ne permettent à personne le plus léger mensonge. Dieu ne leur avoit confié d'autre mission que celle de publier sa majesté souveraine, et d'accuser hautement les déréglemens du peuple. On pense à tromper, à mentir, quand on a des vues d'ambition ou de cupidité. Vous n'en voyez pas la moindre trace dans la vie de ces saints personnages. Au contraire, vous les voyez renoncer à tout, s'interdire, dans l'exercice de leurs fonctions, jusqu'aux choses les plus nécessaires à la vie; sans inquiétude sur le lendemain, même sur le jour présent, et le plus souvent ne recevant leur subsistance que des bienfaits inespérés du ciel; et, pour toute ré-

Page 17.

Page 18.

compense de leur ministère, n'obtenir que des persécutions et la mort.

Page 19 et suiv. On retrouve partout le dogme de l'unité de Dieu; non pas que l'on eût une connoissance distincte de la vérité; c'est que la force de la vérité est telle, qu'il n'y a personne d'assez aveuglé pour n'en point apercevoir la divine clarté, tant elle se montre d'elle-même à tous les yeux!

Ce que l'auteur développe par le témoignage des poëtes et des philosophes de l'antiquité.

Page 28. Quelques sages du paganisme, éclairés par les seules lumières d'une raison supérieure, ont approché d'assez près de la vérité. Au moment de la saisir, elle leur a échappé, parce que la coutume et le préjugé leur ont fait faire des pas rétrogrades.

Page 53. Jupiter, roi dans le ciel! il ne méritoit pas même de l'être sur la terre.

Page 57. Si le destin soumet tous les dieux et jusqu'à Jupiter lui-même; pourquoi ne pas faire du destin le monarque suprême du ciel et de la terre?

Les poëtes qui nous racontent les infamies de leurs divinités étoient déjà coupables de les transmettre; mais ils ont été plus qu'historiens. Ils rapportoient des faits réels qu'ils cherchoient à embellir; ils en parloient, non pour en faire la satire, mais pour en ôter le blâme. L'histoire est venue avant la fable; l'invention ne les auroit pas

Page 60.

rendus moins criminels. Le privilége de la poésie ne va pas jusqu'à consacrer l'imposture et l'absurdité. Nous avons, en particulier, l'histoire de Jupiter, qui nous a été conservée par Evhémère qu'Ennius a copié (1). Page 62.

Ce n'est pas avoir une idée juste de la bienfaisance divine, que de la borner à une simple assistance qu'elle nous donne. Page 64.

Je cherche dans Dieu un être au delà duquel il n'y a rien, qui seul est principe et créateur de tout ce qui existe. Page 67.

(1) Il résultoit de cette histoire que tous ces dieux, objet du culte païen, n'avoient été que des hommes déifiés après leur mort. Evhémère le prouvoit invinciblement par l'indication des lieux où ils avoient perdu la vie, où étoient leurs sépultures. Cicéron taxoit cette opinion d'impiété (*De natur. deor.* lib. I, cap. XLII), parce qu'il rapportoit à l'allégorie les traditions du polythéisme. L'une et l'autre opinion n'en ouvroit pas moins une source d'impiétés et d'infamies, contre laquelle tous nos apologistes se sont également élevés. S. Clément d'Alexandrie, Minucius-Félix, Arnobe, Lactance, connoissoient l'ouvrage d'Evhémère, et l'étrange palliatif qu'on lui opposoit; ils ont poursuivi le paganisme dans tous ses retranchemens. Au reste, je dois le dire, nous n'avons inséré cette note, peut-être indifférente à l'objet de notre ouvrage, que pour saisir l'occasion de venger la mémoire de Bossuet contre l'attaque qui lui est portée par un écrivain moderne au sujet de l'opinion, qui fut celle de tous les Pères, que la plupart des dieux de la fable avoient commencé par être des hommes. Blackwell, auteur des *Lettres sur la mythologie*, copiées par plus d'un bel esprit moderne, fait un crime à l'évêque de Meaux d'avoir avancé que *ces fables sont scandaleuses, et toutes leurs allégories forcées et pitoyables.* (*Lettr.* XVI, pag. 20 du tom. II.) Le nier, c'est donner le démenti à toute l'antiquité, à tous les siècles; c'est révoquer en doute toute idée d'honneur, de décence et de religion.

Pages 95 et 96. On se fait un titre à la gloire, à l'immortalité, d'avoir sous ses ordres des armées puissantes auxquelles on commande d'aller ravager les provinces, incendier les cités, égorger les peuples ou les soumettre à sa domination; et plus un conquérant a multiplié le nombre de ses victimes, plus il a pillé et fait couler de sang, plus on le proclame un grand homme, un héros. Vous assassinez un seul homme, et l'on vous répute un brigand digne du dernier supplice : voilà un homme qui égorge ses semblables par milliers, qui inonde les campagnes de sang; et l'on en fait un dieu!

Page 97. Si tous les hommes s'aimoient en frères, que deviendroit la gloire des conquérans? Mais hélas! vœu stérile, chimérique supposition! ces hommes qui mettent la gloire à détruire, à dépeupler la terre, succomberoient sous le poids du repos public. Ils pilleront, ils égorgeront, ils attaqueront isolément leurs voisins; ils fouleront sous les pieds tous les liens de la société humaine; et se feront des ennemis, pour la prétendue gloire de les détruire avec encore plus d'iniquité qu'ils n'en avoient mis à les provoquer.

Sur les histoires des dieux. Quels exemples pour une jeunesse que sa candeur et son inexpérience entraînera dans le piége, avant même qu'elle n'ait pu le soupçonner! Et comment s'étonner que tous les vices se soient débordés de la Grèce sur tout

l'univers, quand ils sont consacrés par le sceau de la religion; quand non-seulement on ne fait rien pour les prévenir, mais qu'on les offre aux adorations (1)?

C'étoit, dit l'orateur romain, la vertu qu'il falloit déifier, non le vice. Pas plus l'un que l'autre. Vertu, vice, mots abstraits qui n'ont point d'existence par eux-mêmes. Ce n'est pas un temple qu'il faut à la vertu : elle veut le cœur pour sanctuaire; c'est elle-même que l'on doit honorer, non son image; et l'honorer, non par quelques grains d'encens, non en lui adressant des prières qu'elle ne peut entendre, mais en pratiquant ses lois. A Dieu seul l'hommage d'un culte, et des adorations. Page 106.

Dans la plupart des lieux de l'univers, le sang des hommes étoit offert en sacrifice aux divinités que l'on y adoroit. A Salamine, dans la Tauride, des hommes étoient égorgés par la main des prêtres sur l'autel de Jupiter et de Diane. Chez les Gaulois, on cherchoit ainsi à se rendre propices les dieux Hésus et Teutatès. Les Latins eux-mêmes ne se défendoient pas ces abominables sacrifices. Page 112. Page 113.

(1) Les plus sages d'entre les païens mêmes s'en étoient plaints. Tous nos apologistes ont répété le même acte d'accusation, qui ne cesse de se faire entendre encore dans nos chaires chrétiennes; et cependant ces scandaleuses histoires se reproduisent toujours sur les théâtres, dans les monumens publics, dans les livres même d'éducation, à la honte des mœurs et des gouvernemens!

Encore de nos jours, le sang humain coule sur l'autel de Jupiter Latialis (1). Quelles prières adresser à de pareilles divinités, les mains souillées du sang de ses semblables? Quels bienfaits attendre de dieux aussi implacables? De semblables mœurs étonnent moins de la part des barbares. Leur religion devoit leur ressembler. Mais chez nous, au sein d'une nation distinguée de tout temps par son humanité, ces horribles sacrifices nous rendent d'autant plus coupables, que les progrès de la civilisation ne nous laissent pas comme aux peuples sauvages la ressource de les attribuer à l'ignorance. Des hommes porter à ce point l'oubli de l'humanité, que leur propre parricide, c'est-à-dire le crime le plus monstrueux, le plus exécrable aux yeux de la société humaine, y soit consacré par le nom de sacrifice; que de jeunes enfans, dans cet âge de la première innocence, qui d'ordinaire est entouré des témoignages de la plus douce affection, soient immolés sans pitié; que la barbarie s'emporte à des excès que les animaux eux-mêmes, et les plus féroces, ne se permettent pas à l'égard de ceux à qui ils ont donné le jour! n'est-ce pas là le comble de la démence? Que pourroient faire de plus, dans les

(1) Tertullien : *Et Latio ad hodiernum Jovi media in urbe humano sanguine ingustatur. In Scorpiac.* pag. 624. Voy. tom. 1 de cette *Bibliothèque*, pag. 378, 379, et note.

transports de la colère, ces dieux dont la clémence demande à leurs adorateurs le parricide, et leurs enfans pour victimes? Venez nous parler encore de vertu et de piété dans des hommes qui, pour plaire à de tels dieux, renoncent à tout sentiment d'humanité! Que ne feront-ils pas dans leurs maisons, quand ils se permettent dans leurs temples les crimes les moins pardonnables!

Sacriléges, plutôt que sacrifices, que l'on puniroit du plus rigoureux châtiment ailleurs qu'au pied des autels. Page 123.

Les païens ont tort de nous vanter l'antiquité de leur religion; on en connoît et l'origine et l'esprit, et l'histoire tout entière. Page 133.

Le premier pas pour arriver à la sagesse, c'est de reconnoître son erreur; le second, de s'attacher à la vérité. Page 135.

LIVRE II. Avec l'opinion que Dieu ne s'embarrasse point des choses de la terre, et que tout finit avec la vie, on s'abandonne tout entier à ses passions. Parce que l'on compte sur l'impunité, on s'enivre à la coupe des voluptés qui mènent à la mort sans qu'on s'en doute. Page 137.

Il suffiroit d'écouter les seules inspirations de la raison pour apprendre à connoître Dieu, pour vivre dans la vertu et dans la justice, pour affranchir son âme de la tyrannie des illusions terrestres, pour s'élever au-dessus des impressions d'un plai-

sir où l'on ne trouve que la mort. On concevroit une haute idée de soi-même; on comprendroit qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus que ce qui se découvre à la première vue.

Le crime de l'idolâtrie seroit excusable, peut-être, s'il pouvoit s'expliquer par une ignorance absolue du nom de Dieu. Mais non. Au milieu même des ténèbres du polythéisme, perçoit tou-
Page 138. jours le dogme de l'unité d'un Dieu. « Les païens mêmes, quand ils font des sermens, quand ils demandent quelque chose au ciel, ou qu'ils lui rendent grâce, ne nomment ni Jupiter ni cette multitude de dieux, mais simplement Dieu; tant la vérité imprimée dans la nature a de force pour sortir du fond de notre âme, même malgré nous (1). »

Page 139. D'où vient un aussi prodigieux égarement? Sans doute d'une puissance ennemie, envieuse du bonheur de l'homme, sans cesse occupée d'écarter de ses yeux la vérité, qui se plaît à semer l'erreur autour de lui, à détourner ses regards du ciel, où l'appelle sa nature.

Dans la prospérité, on s'étourdit, on ne songe qu'à jouir, sans rapporter à Dieu les biens que l'on tient de sa main libérale; l'adversité nous y ramène. Que la menace d'une guerre nous jette dans les alarmes; que des maladies contagieuses ré-

(1) Traduit par Molinier, *Serm. chois.* tom. VIII, pag. 350.

pandent autour de nous leurs ravages; qu'une sécheresse prolongée épuise dans nos épis la sève nourricière; qu'un ouragan impétueux, que la grêle ruine nos moissons, on a recours à Dieu; on implore le secours de Dieu; on le prie de faire cesser le fléau; on l'invoque au moment de la tempête, dans un danger pressant. Celui que la nécessité oblige de mendier son pain implore la charité au nom de Dieu; c'est lui, c'est son unique nom que l'on réclame pour obtenir la pitié des hommes. Le mal une fois passé, l'on n'y pense plus.

Pourquoi le Créateur a-t-il donné au visage de l'homme cette attitude élevée? Est-ce sans dessein qu'il nous a donné cette faculté de pouvoir diriger et fixer nos yeux vers le ciel, si ce n'est pour y chercher la religion, pour y contempler dans le séjour qu'il habite, au moins par les efforts de notre intelligence, le Dieu que nos regards ne sauroient atteindre? C'est pour le ciel, non pour la terre, que Dieu vous a faits; pour vous élever vers la patrie céleste, non pour vous abaisser et vous perdre dans la fange des passions terrestres, comme si c'étoit pour vous un sujet de peine de n'être pas nés dans la condition des animaux (1). Page 148.

(1) Rendons justice à la pénétration d'esprit de quelques-uns des anciens philosophes, toujours pour en rendre grâces à Dieu, qui ne s'est laissé jamais sans témoignage parmi les hommes. Cicéron exprime ce sentiment, et dans les mêmes termes : « Dieu nous a faits d'une taille

Page 148. Cicéron sentoit bien la fausseté de ces dieux que les Romains adoroient; il ne les ménage pas dans ses écrits : et cependant, par une coupable inconséquence, il ne permet pas que l'on agite publiquement aucune dispute à leur sujet, de peur d'affoiblir dans l'esprit de la multitude le respect qu'elle leur porte. Grand homme! pourquoi ne pas plutôt démasquer l'erreur? Essayez du moins de désabuser cette multitude égarée. La chose en
Page 149. vaut bien la peine; c'étoit là, pour l'éloquence de Cicéron, un assez beau théâtre. Votre talent n'avoit pas à craindre d'échouer en si bonne cause, quand si souvent on l'a vu se déployer avec quelque courage dans de moins bonnes. Mais je vous devine : la prison de Socrate vous fait peur; voilà pourquoi vous n'avez pas la force de vous déclarer en faveur de la vérité. Pourtant, philosophe comme vous l'êtes, vous deviez n'avoir pour la mort que du mépris. Il y auroit eu bien plus de gloire à mourir victime de la vérité plutôt que de la médisance ; et tout l'honneur de vos philippiques ne valoit pas le mérite que vous vous seriez fait à dissiper les erreurs du genre humain, et à guérir des esprits malades. Vous craigniez? à la bonne heure, bien

haute et droite, afin qu'en regardant le ciel nous pussions nous élever à la connoissance des dieux; car nous ne sommes point ici-bas pour habiter simplement la terre, mais nous y sommes pour contempler le ciel et les astres, spectacle qui n'appartient à nulle autre espèce d'animaux. » *De nat. deor.* lib. II, cap. LVI.

qu'un sage doive être au-dessus de la crainte. Qui vous obligeoit vous-même à persister dans votre égarement? Vous êtes aux pieds d'idoles, méprisable ouvrage de la main des hommes; vous en convenez, et vous ne laissez pas d'agir comme ces mêmes hommes livrés de votre aveu à une erreur coupable. A quoi donc vous servoit-il d'apercevoir la vérité, quand elle vous laisse également lâche et infidèle? Si les sages eux-mêmes s'enchaînent volontairement à l'erreur quand ils la reconnoissent telle, qu'attendre d'une multitude ignorante?

Les plus sages d'entre les païens ont combattu les fausses religions, parce qu'ils en découvroient le foible; de ce premier pas ils auroient dû en venir au pressentiment qu'il y en avoit une véritable. Mais c'est ce qu'ils n'ont pas fait; et c'est là une criminelle indifférence qui les rend plus inexcusables que le reste des hommes endormis au sein de leurs vieilles erreurs, sans soupçonner que la vérité pût être quelque part. Non pas qu'ils fussent capables d'y atteindre par leurs seules forces; non sans doute: Je suis intimement convaincu que Dieu seul pouvoit la faire descendre sur la terre. Mais la raison seule, mieux entendue, suffisoit pour les amener à la pensée que, puisque ces religions étoient fausses, ils y devoient renoncer. La différence entre les ignorans et les savans, c'est que les premiers mettent le faux à la place du vrai, parce

Page 151.

Page 152.

qu'ils ne peuvent discerner l'un d'avec l'autre; les seconds, étrangers à ce qui est vrai, persévèrent dans le faux, pour avoir l'air de tenir à quelque chose, ou bien ils se jettent dans une indifférence qui exclut tous les cultes sous le prétexte d'échapper à l'erreur, ce qui est le fait d'une brutale insensibilité. Concevoir la fausseté d'une religion, la sagesse humaine peut aller jusque-là; pousser jusqu'à la connoissance de la vraie religion, il n'y a que la grâce divine qui puisse conférer ce bienfait.

Page 171. Parce que ces fausses religions leur viennent de leurs pères, les païens se croient obligés de les maintenir, de les défendre, sans examiner la chose de plus près. Elles sont anciennes, donc elles sont prouvées: et il y auroit, disent-ils, de la témérité à les soumettre à la discussion. C'est là le raisonnement que Cicéron prête à Cotta: « Voilà, lui fait-il dire, ce que je pense et comme pontife et comme Cotta. Mais vous, en qualité de philosophe, amenez-moi à votre sentiment par la force de vos raisons: car un philosophe doit me prouver la religion qu'il veut que j'embrasse; au lieu que j'en dois croire là-dessus nos ancêtres, même sans preu-
Page 172. ves (1). » Mais si vous y croyez, à quoi bon de-

(1) *De natur. deor.* lib. II, cap. 2. Traduct. de l'abbé d'Olivet, tom. II, pag. 143, 144. Il ajoute en note: Cette apostrophe à Cotta mérite fort d'être lue d'un bout à l'autre. C'est qu'autant le paganisme

mander une discussion qui peut vous faire changer de croyance? Si vous pensez qu'il soit nécessaire de lui faire subir un interrogatoire, c'est la preuve que vous ne croyez pas; car on ne cherche que pour s'arrêter après que l'on aura trouvé. Vous voilà instruit par votre raison que ces religions sont fausses: quel parti allez-vous prendre? à qui donnerez-vous la préférence? à vos ancêtres ou à la raison qui ne vous vient pas d'insinuation étrangère, mais de votre propre fonds, et par un choix volontaire, après que vous avez sapé tous les cultes par leur fondement? Si c'est la raison que vous adoptez, adieu l'autorité des ancêtres. Vous êtes dans la nécessité d'y renoncer, puisqu'il n'y a de sagesse que dans le parti de la raison. Mais si, pour satisfaire à la piété, vous suivez l'opinion des ancêtres, vous convenez par-là qu'ils n'étoient que des insensés, de suivre des religions réprouvées par la raison, et que vous ne l'êtes pas moins qu'eux de croire ce que votre raison vous convainc d'être faux.

Dieu a donné à chacun de nous une portion de sagesse qui le met à même de découvrir ce qui est caché, et de juger ce qui est connu parmi les hommes. De ce que les anciens sont venus avant Page 173.

avoit à redouter les sévères regards de la critique, autant le christianisme avoit intérêt à désirer une discussion sage. *Nihil veritas erubescit, nisi abscondi.*

nous, il ne s'ensuit pas qu'ils soient allés plus loin que nous. Qui empêche même que nous ne fassions comme eux, dans ce sens, que, comme ils
Page 174. avoient transmis après eux l'erreur qu'ils avoient trouvée établie avant eux, nous de même nous ne transmettions à ceux qui viendront après nous la vérité à laquelle nous avons été appelés?

Page 179. Ne me demandez pas avec quoi Dieu a fait tout ce que nous voyons. Il a tout fait de rien. « Peut-
Page 180. être il y avoit une matière préexistante, un chaos où les germes confus des êtres étoient ramassés pêle-mêle, attendant le jour où l'opération divine sépara ces élémens en désordre pour faire le monde. » Rien de tout cela. Dieu a tout fait. S'il n'avoit pas fait la matière, il n'auroit pas fait davantage, ni le ciel, ni la terre, ni les eaux, ni rien de ce que nous voyons. Etoit-il plus difficile à Dieu de créer la matière que de l'embellir? De deux choses l'une, ou c'est elle qui s'est faite elle-même, ou c'est Dieu qui l'a faite. Se faire elle-même? comment? par quoi? Qui lui avoit donné son principe d'existence? le tenoit-elle d'elle-même? Voilà donc deux principes éternels, ce qui implique contradiction. Est-ce Dieu qui a été fait par la matière, ou la matière par Dieu? etc.

Page 187. Dieu n'a créé l'homme qu'à la suite de ses autres ouvrages. Il falloit bien que l'habitation fût prête avant de recevoir celui qui devoit l'occuper.

Comment l'homme auroit-il subsisté sous un ciel et sur une terre qui commençoient à se déployer sur sa tête ou sous ses pieds, avant que le soleil n'eût été attaché à la voûte du firmament, et que les fruits destinés à sa nourriture n'eussent été produits ?

Parce que vous ne concevez pas le mécanisme du monde, est-ce une raison de nier qu'il soit l'ouvrage d'une main divine? Je suppose qu'ayant habité dès votre première enfance dans l'intérieur d'une maison bâtie et décorée avec soin, vous n'eussiez jamais vu construire de maison; parce que vous ne sauriez pas comment on s'y prend pour faire sortir de terre un édifice, concluriez-vous que celui où vous êtes n'est pas l'ouvrage d'un homme? Que si l'homme, un être d'une nature si bornée, vient à bout d'exécuter par son intelligence des choses qui semblent au-dessus de ses forces, pourquoi avez-vous peine à concevoir que le monde ait été fait par le Dieu dont la sagesse et la puissance sont également sans bornes? A quoi bon vous tant occuper à rechercher ce qu'il ne vous est pas donné de savoir, et dont la connoissance après tout ne vous rendroit pas plus heureux? Page 188.

(*Sur les démons.*) Esprits pervers qui cherchent à se consoler de leur désastre en entraînant les hommes dans leur ruine : ils sèment les piéges sous leurs pas; ils attaquent chacun d'eux corps à Page 218.

corps ; ce sont eux qui altèrent la santé, causent les maladies, épouvantent les imaginations par des songes, jettent dans des transports furieux, et par les maux qu'ils font aux hommes les forcent de recourir à leur puissance.

Page 220. Mais leur pouvoir ne consiste qu'à nuire à ceux-là seuls qui les craignent, qui ne se mettent pas à couvert sous la protection du Dieu tout-puissant. Bien loin d'avoir aucune puissance sur les adorateurs du vrai Dieu, ils les redoutent et les respectent. Les chrétiens, par la seule invocation du nom de Dieu, les obligent à sortir, au milieu d'affreux hurlemens, des corps qu'ils obsèdent ; et les forcent, non-seulement à confesser qu'ils sont des démons, mais encore à se nommer par leur nom, n'osant mentir à Dieu au nom duquel on les conjure, ni aux justes dont la voix seule les tourmente. Ils se cachent dans les temples, sont présens à tous les sacrifices offerts aux idoles, et
Page 224. opèrent souvent des choses merveilleuses par lesquelles ils séduisent ceux qui en sont spectateurs (1).

Page 236. LIVRE III. Qu'est-ce que la philosophie ? On la définit : l'amour ou la recherche de la sagesse. Si on est encore à la rechercher, c'est une marque qu'on ne la possède pas.

(1) Voy. Bullet, *Établiss. du christian.* pag. 335 et suiv. contre le système de Van-Dale et de Fontenelle.

La philosophie se partage dans une foule de sectes diverses qui se combattent toutes. Dans laquelle irons-nous chercher la vérité? elle ne réside assurément pas dans toutes. Prenons chacune d'elles à part. Les mêmes armes qui combattent celle-ci, elle s'en sert contre les autres. Pas une qui ne renverse ses rivales pour prévaloir sur elles; pas une qui ne les accuse d'être dans l'erreur pour échapper au reproche d'y être elle-même. Tel système de philosophie vous paroît beau, vous le croyez vrai; voilà d'autres philosophes qui viennent l'attaquer et le battre en ruines : à qui croire, à celui qui se vante, ou à tous les autres qui en font la satire, quand chacun à part est seul contre tous? Il faut bien que tous aient raison contre un seul. Subtils pour se combattre, ils sont tous bien foibles pour se défendre. Si donc toutes les sectes de philosophes s'accusent et se condamnent respectivement, il résulte qu'il n'y a dans toutes que vanité, que néant, et que la philosophie n'a besoin que d'elle-même pour se réfuter. Page 244.

En quoi consiste donc la sagesse? A ne point croire que l'on connoisse tout, ce qui n'appartient qu'à Dieu; et à ne point ignorer tout, ce qui ne convient qu'à la bête. Il y a entre les deux extrêmes un milieu digne de l'application de l'homme raisonnable; c'est une science mêlée et comme assaisonnée d'ignorance. Page 247.

La main du Créateur a imprimé dans le cœur de l'homme un double instinct qui le porte à rechercher la religion et la sagesse; l'erreur des hommes vient de ce qu'ils isolent l'une de l'autre. Ou ils embrassent la religion, sans étudier la sagesse; ou ils s'appliquent à l'étude de la sagesse, sans s'embarrasser de la religion. L'une doit marcher avec l'autre.

Page 265. Je m'étonne que parmi tant de philosophes il n'y en ait pas un seul qui soit parvenu à la découverte de ce qui fait le souverain bien. Ils pouvoient partir de ce principe fondamental : le souverain bien doit être accessible à tous. Est-il dans le plaisir? il n'est personne qui ne le recherche, les animaux eux-mêmes en sentent le besoin. Ce qui fait le plaisir n'est pas toujours ce qui est honnête : on s'en lasse, on s'en dégoûte, l'abus en devient funeste ; il s'use avec l'âge ; il n'est pas donné à tous de le goûter : il est inconnu à ceux qui sont dans la misère : combien donc en restent éternellement privés! conséquemment, bien loin d'être le souverain bien, il ne mérite pas même le nom de bien. Dans la richesse? bien moins encore. Elle n'est le partage que du petit nombre ; on l'a sans savoir comment ; souvent sans rien faire, ou par des voies illégitimes ; et jamais l'on n'en a assez. La royauté, le pouvoir suprême? pas davantage. Tous ne peuvent pas être rois ; et per-

sonne ne doit être exclu du droit de parvenir au souverain bien. Dans la vertu? il est incontestable qu'elle est un bien, et un bien à la portée de tous. Mais si elle est étrangère au bonheur sur la terre, si même elle consiste spécialement dans la résignation à des souffrances qu'elle ne sauroit éviter, Page 266.
peut-on la qualifier du titre de souverain bien? Pour cela restera-t-elle sans récompenses? Eh! n'en trouve-t-elle pas déjà dans elle-même, indépendamment de celles qui l'attendent dans une autre vie? sans doute qu'il y a, dès ce monde présent, des avantages attachés à la vertu; mais qui sont loin de la dispenser du travail nécessaire pour l'acquérir, des persécutions et des disgrâces qui la traversent. Eh! quelle récompense encore peut s'offrir ici-bas à ses sacrifices? combien de temps peut-elle en jouir sur la terre, où tout est borné et périssable? Le souverain bien, ce bien Page 268.
absolu auquel il n'est pas possible d'y rien ajouter, pas plus que d'en retrancher rien, il ne sauroit donc exister réellement que dans l'immortalité. Les principes de la religion nous font donc connoître la fin pour laquelle nous existons; et la vertu nous fait connoître les moyens d'arriver à cette fin, qui est d'être heureux et immortels.

Point de bonheur solide pour l'homme sur la Page 269.
terre, tant que son âme est enchaînée à la prison du corps.

Page 272. Il n'y a de bonheur à espérer ici-bas que pour ceux qui semblent être les moins heureux, se dérobant à tous les plaisirs, pour ne s'attacher qu'à la vertu, se condamnant à toutes les privations, à toutes les adversités, qui sont et les épreuves et les soutiens de la vertu, marchant dans la voie étroite et pénible qui seule mène au bonheur.

Page 276. Plût au ciel que Cicéron, rappelé à la vie, daignât venir à l'école du dernier des maîtres chrétiens! Apprenez, lui dirois-je, à mieux connoître cette philosophie à qui vous donniez tant d'éloges, quand vous l'appeliez le flambeau de la vie, la maîtresse de la vertu, la règle des mœurs, la législatrice du genre humain. Mais qu'avez-vous donc enfin recueilli de ses leçons? elle a fait de vous
Page 280. l'ornement des lettres latines, l'imitateur de Platon (1); à la bonne heure. Tout ce qu'elle vous a appris, c'est de savoir que vous ne savez rien. De votre aveu, elle vous a laissé dans la plus profonde ignorance sur la conduite de la vie (2). La belle

(1) D'Olivet : « Cicéron (dans ses livres philosophiques) n'a fait que copier les philosophes grecs : mais il est tellement copiste, qu'il devient lui-même un original inimitable par la forme qu'il sait donner aux matériaux qu'il emprunte. » Traduction de la *Nature des dieux*, tom. II, pag. 163, note.

(2) On ne retrouve point dans Cicéron le texte que Lactance rapporte ici : mais on y peut suppléer par d'autres également décisifs, celui-ci entre autres : « Nous vivons au jour le jour, sans avoir d'opinion fixe ; aujourd'hui pour un système, demain pour un autre, ne suivant

école de vertu que celle qui ne vous donne pas même les élémens de la sagesse, et tout au plus ne vous forme qu'à la civilité !

Les philosophes se vantent de nous donner des leçons de vertu; comment peuvent-ils enseigner ce qu'ils ignorent? comment donner ce que l'on n'a pas? Examinez leurs mœurs de plus près; vous les verrez emportés, courant après l'argent et les plaisirs, chatouilleux à l'excès, gonflés d'orgueil et d'envie, habiles seulement à masquer leurs vices sous un voile de sagesse extérieure, et se livrant, dans le particulier, à des actions qu'ils blâment dans leurs écoles. Peut-être j'outrepasse la vérité pour le plaisir de les accuser; je ne fais que répéter ce que leur reproche l'un d'entre eux, Cicéron lui-même. Sénèque fait le même aveu. Page 282.

Épicure, choqué de voir que le partage ordinaire de la vertu ici-bas c'est l'indigence et l'affliction, tandis que le crime heureux marche tête levée; que la mort moissonne indifféremment l'enfance à peine entrée dans la carrière de la vie, comme la vieillesse parvenue à son terme; que plus on est religieux, et plus on est persécuté; tandis que tout sourit à ceux qui méconnoissent la Divinité ou qui la servent mal; que les temples eux-mêmes n'étoient point à l'abri des ravages de la Page 289.

d'autre lumière que celle de la simple probabilité. » *Théolog. des philos. Ibid.* tom. 1, pag. 117.

foudre ; Épicure conclut, de ce désordre apparent, qu'il n'y avoit point de Providence, que l'âme mouroit avec le corps, et que la Divinité, heureuse dans le monde qu'elle habite, ne se mêloit point des choses de celui-ci. Tout son système se réduisoit à ce point, que l'homme n'étoit sur la terre que pour
Page 295. jouir des plaisirs qui peuvent s'y rencontrer. Mais en adoptant ce beau principe, sera-t-on bien disposé à s'abstenir des vices et des déréglemens ? car si les âmes sont mortelles, qu'a-t-on de mieux à faire que d'accumuler des richesses pour se procurer des plaisirs? Mais que fera-t-on si les richesses manquent? il faudra employer tous les moyens possibles, fraude, dol, violence, pour en enlever à ceux qui en sont pourvus. Et puisqu'il n'est point de divinité qui s'embarrasse des affaires de ce monde, il n'y a qu'à piller, qu'à massacrer, dès qu'on pourra le faire impunément. Mal faire, quand on y trouve son avantage, c'est ce que dicte la bonne philosophie, parce que les dieux ne sont point offensés de ce que font les hommes. Faire du bien, c'est une sottise, parce que les dieux ne sont susceptibles ni de faveur ni de courroux. Donnons-nous du plaisir tant que nous pourrons ; les momens sont courts, bientôt nous ne serons plus. En conséquence ne perdons pas un jour, pas un moment ; qu'ils soient tous pour la volupté ; car ce seroit retrancher de notre vie tous ceux que nous

ne donnerions pas à des soins si doux. Épicure ne le dit pas en termes exprès, mais toute sa doctrine le dit; car, établissant en principe qu'un sage, qu'un philosophe ne fait rien que pour lui, il ne peut avoir en vue que son intérêt propre. Celui qui adopte ces détestables maximes, se gardera bien de rendre service, parce qu'alors il ne travailleroit que pour l'avantage d'autrui. Il ne sera jamais arrêté par l'horreur du crime, parce que le crime lui est avantageux. Si un écumeur de mer, un chef de brigands vouloient animer leurs gens, leur parleroient-ils un autre langage que celui d'Épicure? Ne leur diroient-ils pas comme Épicure, que les dieux se mettent peu en peine de ce que font les hommes; qu'ils ne sont point sujets à la colère; que les bonnes actions ne les touchent pas; que c'est une folie de craindre les peines de l'enfer, puisque l'âme meurt avec le corps; que l'idée de société n'est qu'une chimère; que la volupté est le souverain bien, et qu'on ne peut aimer ses semblables que pour son propre intérêt?

Quand on voit dans le monde la merveilleuse harmonie qui y règne, le moyen d'y méconnoître une Providence qui le gouverne? Est-il rien qui puisse subsister sans un ordre quelconque? Une maison sans habitans se dégrade; un vaisseau sans pilote est le jouet des flots. Notre corps, au moment où l'âme le quitte, devient la proie de la cor- Page 308.

ruption; et l'on pourroit croire que cette vaste machine de l'univers ait pu exister sans un ouvrier qui l'ait faite, ou se conserver depuis si long-temps sans une intelligence qui la gouverne?

Page 314. Philosophes, j'entends vanter votre force; je vous attends à l'épreuve. On nous parle d'un de ces sages qui, pour n'avoir pas l'embarras de son argent, le jeta dans la mer. Étoit-ce sagesse ou démence? Allez-vous-en au fond des eaux, dangereuses richesses, s'écria-t-il; je vous perds pour ne pas me perdre. Si tu méprises si fort ton argent, que ne l'emploies-tu à des usages utiles? fais-en un moyen de bienfaisance; donne-le à des pauvres qui en manquent, et non pas à la mer, où il ne sert à personne.

Page 328. Ce que la philosophie a soupçonné d'après la seule lumière naturelle, mais qu'elle n'a pu exécuter, l'Évangile l'a fait, parce que l'Évangile seul est la vraie philosophie. Pouvoient-ils, ces philosophes, persuader à d'autres ce qu'ils ne pouvoient se persuader à eux-mêmes, commander aux passions des autres, quand ils étoient esclaves de leurs propres passions, et qu'ils étoient réduits à dire que la nature étoit la plus forte? Il n'en est pas ainsi de la loi que nous tenons de Dieu, parce qu'elle est simple et vraie; une expérience journalière dépose en faveur de son efficacité sur les

Page 329. cœurs. Donnez-moi un homme livré à l'emporte-

ment, à l'intempérance du langage et de ses passions; avec quelques paroles de mon Dieu je le rendrai doux comme un agneau. Donnez-moi un riche avare, opiniâtrément attaché à ce qu'il possède; je vais le rendre saintement prodigue, versant son or à pleines mains. Donnez-moi un cœur pusillanime, que le seul mot de la souffrance et de la mort déconcerte; vous l'allez voir braver les croix, les bûchers, les flancs du taureau embrasé. Donnez-moi le débauché le plus effréné; vous l'allez voir sobre, chaste, tempérant; cette humeur féroce, sanguinaire, va se changer dans les affections les plus douces. Ce pécheur abandonné à tous ses égaremens, le voilà tout à coup juste, réservé, tout différent de lui-même. Le bain sacré du baptême l'a régénéré : la divine sagesse qui a pénétré son corps en a banni cet esprit insensé qui l'entraînoit dans le crime. Pour un aussi merveilleux changement, il n'a eu besoin, ni de maîtres, ni d'argent, ni de laborieuses veilles; il lui a suffi d'ouvrir les oreilles à la vérité, son cœur aux pressantes inspirations de la sagesse.

Quoi donc! les philosophes ne parlent-ils pas comme nous? oui; mais ce sont des hommes; il leur manque l'autorité d'une sanction divine. Page 330.

Le sage peut être heureux au milieu des souffrances; mais c'est celui qui les endure pour la foi, pour la justice, pour Dieu. Il le deviendra par son Page 332.

courage à les supporter; car il n'y a que Dieu qui puisse payer la vertu; il n'y a que l'immortalité qui soit la digne récompense de la vertu.

Page 335. Le mot de nature, abstraction faite de la Providence et de la puissance de Dieu, n'est qu'un mot vide de sens (1).

Page 337. Un ancien (Démocrite) a placé la vérité au fond d'un puits; en quoi il n'est pas plus raisonnable que dans tout le reste. Qu'elle réside sur le sommet d'une montagne, ou plutôt dans le ciel, à la bonne heure. Jésus-Christ l'en a fait descendre, quand il l'a amenée avec lui sur la terre. Toute la sagesse consiste donc dans ce seul point, à connoître

(1) L'ancienne philosophie avoit, tout aussi bien que la nouvelle, étrangement abusé de ce mot. Le mot *nature* tirant son origine d'un autre mot qui signifie également *naître* et *produire*, on l'employoit tantôt pour désigner le principe qui donne l'essence et la naissance à quelque être déterminé dans son espèce, tantôt pour cet être même né et déterminé. Dans le premier sens, c'étoit quelquefois Dieu même, quelquefois un principe subalterne à qui on imaginoit que Dieu avoit confié le monde sublunaire; mais le plus souvent c'étoit un certain principe spontané, un ressort physique et machinal, inhérent aux différens êtres, par lequel on supposoit que les individus naissoient, croissoient, se portoient aux fins de leur espèce. Cette différence dans les acceptions du mot *nature* avoit amené autrefois, comme de nos jours, un chaos d'idées où la créature se trouvoit confondue avec le Créateur. La nature, selon Balbus dans Cicéron, a fait ce qui se pouvoit faire de mieux avec les élémens qu'elle avoit trouvés préexistans. (*De natur. deor.* lib. II, cap. XXXIII.) Straton et Épicure, aux deux bouts de la chaîne, s'accordoient à enseigner le matérialisme. Nos docteurs chrétiens ont tout réformé, dans la philosophie comme dans la théologie.

Dieu et à le servir. Voilà toute notre doctrine, voilà toute la science de nos écoles, et ce que tous les philosophes ont cherché sans le découvrir. Laissez donc là ces faux sages qui ne vous apprennent rien, et ne savent que répandre le trouble dans les idées. Est-ce à des malades que vous demanderez votre guérison? Des aveugles sont-ils propres à vous conduire? Attendrez-vous quelque nouveau Socrate mieux instruit que le premier? Voulez-vous que Démocrite fasse sortir la vérité du puits où il l'enferme? Voilà une voix descendue du ciel qui nous apprend la vérité; une lumière qui brille à nos yeux, plus éclatante que les rayons du soleil. Pourquoi vous dérober à vous-mêmes un bienfait que tous les hommes ensemble n'auroient pu jamais vous donner? Vous aspirez à être sage, à être heureux. Prêtez l'oreille à la voix de Dieu, allez à l'école de la vraie justice, apprenez pourquoi vous êtes venu dans le monde, méprisez tout ce qui est terrestre, pour ne vous attacher qu'à Dieu seul, afin de parvenir à ce souverain bien pour lequel vous êtes faits.

Livre IV. Il est bien surprenant que l'aveuglement des hommes, en adoptant la pluralité des dieux, en soit venu jusqu'à ce point, qu'ils n'aient plus rien conservé de la connoissance de la vérité ni de la religion du vrai Dieu, et qu'ils n'aient plus cherché leur bonheur que sur la terre, au lieu de Page 347.

lever les yeux vers le ciel. Si la félicité des premiers siècles a disparu, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans ce changement de religion. Les hommes ont abandonné leur Créateur et leur véritable Père, ils ont offert leurs hommages à des simulacres insensibles, et nous sommes les tristes témoins des maux que ces égaremens ont attirés sur l'univers. Car les hommes, en s'écartant du souverain bien, et en abandonnant les vérités immortelles qui d'elles-mêmes s'assortissent à l'idée de ce souverain bien, se sont en conséquence attachés à de fausses divinités. Ils n'ont plus goûté que ce qui flatte et contente le corps et les sens, et ils se sont précipités dans la mort éternelle avec les faux dieux et les biens terrestres qu'ils ont recherchés. L'impiété et l'injustice ont été les suites nécessaires de ces fausses religions. C'est ainsi que les ténèbres ont succédé à cette lumière qui avoit éclairé les hommes des premiers siècles. Depuis que la sagesse a été exilée du monde, quelques hommes ont encore eu le nom de sages. On ne le donnoit auparavant à personne en particulier, parce que tous sembloient le mériter également; et plût au ciel encore que ce nom, obtenu par un si petit nombre d'hommes, n'eût pas été illusoire! ils auroient pu, soit par la force de leur génie, soit par leur ascendant sur les peuples, arracher les hommes à leurs vices et à leurs erreurs. Mais ni

eux, ni aucun de ceux qui, venus après, se sont contentés du titre plus modeste d'amateurs de la sagesse, n'a soupçonné seulement la sagesse véritable. Il n'y avoit que chez les Juifs qu'elle eût un sanctuaire. Page 349.

On s'étonne que l'amour de la vérité, qui engagea un Platon, un Pythagore, de l'aller chercher au sein de l'Égypte, de la Chaldée et de la Perse, parce qu'ils soupçonnoient qu'ils la pourroient découvrir dans leurs pratiques religieuses, on s'étonne, dis-je, qu'il ne les ait pas portés à poursuivre leurs savantes excursions chez les Juifs (1), qui seuls en étoient dépositaires, et où il leur en auroit bien moins coûté pour l'apprendre. C'est apparemment qu'ils en furent détournés par le conseil secret de la divine Providence ; elle dédaigna de la manifester à des étrangers qui ne méritoient pas de connoître la religion du vrai Dieu et les principes de la justice. Dieu réservoit cette connoissance à la plénitude des temps où devoit être envoyé du ciel le législateur chargé d'en retirer le flambeau du milieu d'un peuple ingrat pour le transporter aux nations étrangères. Page 351.

S'il y a une Providence bienfaisante qui gouverne le monde et l'entretient avec une bonté toute paternelle, la conséquence est que les hommes en

(1) L'opinion contraire peut se défendre avec avantage comme elle l'a été par des savans d'une haute renommée.

soient reconnoissans, et qu'ils se montrent tels. Peut-il y avoir une religion, peut-il y avoir une simple sagesse sans reconnoissance pour les bienfaits du ciel ? car les mots de religion et de sagesse sont synonymes.

Page 352. Pas une religion qui n'ait un culte manifesté par des cérémonies, par des prières dont l'objet n'est pas seulement d'honorer la divinité, mais de lui rendre hommage pour ses bienfaits.

Il ne peut pas plus y avoir deux religions diverses dans le monde, que divers pères dans une même famille. Rendre à Dieu un autre culte que celui qu'il demande, c'est imiter le crime de l'esclave qui méconnoît ou fuit son maître, le crime d'un enfant qui ignore son père ou qui l'outrage.

Pages 363 et 364. Antérieurement à tous les écrivains grecs, nous avons nos prophètes. J'insiste sur leur antiquité, pour répondre à l'objection de la nouveauté du christianisme, objection qui n'a d'autre appui que l'ignorance où l'on est de la source d'où dérive notre sainte religion. La connoissance des temps suffit pour le démontrer.

Page 365. Le monde n'avoit pas encore été créé; Dieu avoit un Fils égal à Dieu son Père en puissance, en majesté. C'est lui dont Salomon a célébré la naissance par ces paroles : *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; j'étois avant tous ses ouvrages. J'ai reçu la puissance souveraine dès le*

Prov. VIII. 22-31.

commencement, etc. Nous reconnoissons dans ce Fils deux générations : l'une spirituelle, l'autre charnelle. Par la première, il est le Verbe de Dieu; par l'autre il est son envoyé, le Messie venu sur la terre pour y établir la religion seule digne de Dieu, et le règne de la justice. Il y est venu, non dans la pompe de la céleste gloire, mais dans toute l'abjection d'une chair dévouée aux infirmités, aux souffrances, à la mort; ainsi que les prophètes l'avoient annoncé dans la longue succession des siècles. On nous objecte le scandale de sa passion. « C'est là l'opprobre de notre religion, d'adorer un homme mort sur une croix. » J'y vois, moi, le triomphe de la puissance, de la vérité et de la sagesse divine.

Page 371.
Page 375.
Page 400.

Outragé par des soufflets et des crachats infâmes, par les plus indignes traitemens, Jésus-Christ n'ouvre pas même la bouche pour se plaindre. Ses bourreaux finissent par l'attacher sur un infâme gibet entre deux voleurs. Il meurt par le supplice de la croix. Où trouver une abondance de larmes égale à l'atrocité de cet attentat? Par quelles expressions en pourrai-je retracer l'énormité? Ce n'est pas ici le supplice d'un Gavius, et cette croix élevée sur le promontoire de Sicile, que Cicéron a décrite avec toute l'éloquence du sentiment le plus passionné et toute la chaleur de son génie, quand il s'écrioit « que c'étoit le plus monstrueux de tous

Page 410.

les crimes, d'avoir condamné un citoyen romain, contre toutes les lois, à mourir par ce genre de supplice. » Gavius, tout innocent qu'il étoit, étoit un homme mortel; et celui qui avoit commandé cette exécution n'avoit aucune idée de justice. Mais un Dieu attaché à la croix par les mains d'un peuple qui se vantoit d'adorer Dieu et de reconnoître sa justice, comment retracer un semblable forfait (1)? Quelles couleurs assez vives, quel pathétique assez puissant, quelle éloquence assez féconde pour déplorer comme il faut cette mort d'un Dieu expirant sur une croix, dont la nature entière ne put soutenir l'aspect sans témoigner sa profonde douleur par un bouleversement général?

Pages 423, et suiv.

Dans les tribunaux de la justice humaine, il suffit, pour asseoir un jugement, ou de témoignages, ou d'argumens. Nous, dans la cause de la religion, nous avons tout à la fois à produire, et les témoignages les plus décisifs, et les argumens les plus invincibles.

« Pourquoi donc, nous demande-t-on, cet abaissement de l'Homme-Dieu? pourquoi et ces souffrances et ces ignominies de sa croix? ne valoit-il

(1) Le fait que Lactance rappelle, se lit dans la dernière des Verrines n° 160 et suiv. On peut voir le commentaire que M. Rollin en a fait dans son *Traité des études*, (liv. IV, art. II, § VII, pag. 505 et suiv. tom. II, in-4°.) La chaire chrétienne s'est plus d'une fois enrichie de ce tableau. Nous citerons entre autres, Molinier, *Serm. chois.* t. VII, pag. 55. *Serm. du Vendredi saint.*

pas mieux n'imposer ses lois qu'avec l'autorité d'un Dieu paroissant dans toute la pompe d'une majesté à laquelle tous les hommes se seroient soumis sans effort? Pourquoi venir sur la terre dans un état de foiblesse qui le livroit à leurs mépris et à leurs brutalités ? Pourquoi en sortir avec cette abjection, en s'abandonnant à toutes les insultes d'hommes d'une nature aussi misérable, sans penser à échapper de leurs mains par la vertu de sa divine toute-puissance ? Pourquoi, du moins au dernier moment, ne pas faire preuve de cette force supérieure qui élève un Dieu au-dessus de tout? Au lieu de cela, se laisser traîner en jugement, condamner comme un criminel, mettre à mort comme le dernier des hommes! » Je réponds qu'ici encore, il y a eu dans la conduite du Fils de l'Homme la plus haute, la plus admirable sagesse. Et, pour peu que l'on veuille bien réfléchir, non-seulement on cessera d'être surpris qu'il ait pu consentir à tant d'humiliations, mais on se persuadera sans peine que Dieu lui-même n'auroit pas obtenu de créance s'il en eût autrementagi.

C'est un principe incontestable, que pour avoir le droit de donner des lois aux hommes, et d'en réformer les mœurs, il faut justifier par ses propres mœurs la doctrine que l'on prêche ; autrement on décrédite ses préceptes ; car, s'ils sont bons et utiles, le législateur peut-il s'isoler de ceux avec

qui il se trouve dans un rapport si immédiat, et doit-il vivre d'une manière différente de celle qu'il veut établir? Il n'y a personne qui, en fait de croyance, aime à se laisser imposer un joug qui attente à sa liberté; personne qui dans ce cas ne répondît au réformateur: Je ne puis me résoudre à faire ce que vous me dites; car la chose est impossible d'après votre propre exemple. Vous me commandez de fuir la colère, la mollesse, la cupidité, les mouvemens des passions; de ne craindre ni la douleur, ni la mort. Tout cela est au-dessus des forces de la nature; la preuve, c'est que vous-même vous n'en faites rien. Et de quel droit venez-vous contraindre ma liberté, et mettre à ma volonté des entraves dont vous êtes le premier à vous affranchir? Commencez donc par apprendre ce que vous prétendez enseigner; et mettez-vous à la réforme avant d'y mettre les autres.

Le moyen de contester la justesse de cette réponse? Votre docteur ne doit s'attendre qu'à des rebuts; et parce qu'on le soupçonne de vouloir se jouer des autres, on ne manquera pas de lui rendre le change. Comment donc venir à bout de persuader et de prescrire d'aussi dures obligations; d'enlever tout prétexte à la désobéissance? Aussi voyez les plus philosophes; qui est-ce qui les écoute? On veut moins de paroles que de faits: ce ne sont pas les discours qui coûtent, ce sont les

œuvres. Que ce soit un homme qui s'érige en réformateur, on le récuse comme étant sans autorité. Que ce soit un Dieu, on lui oppose la fragilité humaine; et pourtant c'est du ciel que doivent descendre la sagesse et la religion; autrement nulle autorité, nulle force, nulle sanction; et le législateur manque son effet s'il ne réunit dans sa personne tous les caractères de perfection qui subjuguent et déterminent la confiance. Je suppose donc, avant de le démontrer, que l'œuvre de la réforme s'agite dans les conseils de la sagesse éternelle. Il y est arrêté qu'un Messie viendra sur la terre qui l'attend. Mais dans quelle forme y paroîtra-t-il? Sous une forme purement humaine? ce ne sera qu'un philosophe comme un autre, un sage plus parfait peut-être que les autres, mais tenant toujours au limon de la terre par l'imperfection inévitable de ses connoissances et de ses vertus. Un prophète, comme Moïse par exemple, mais dont la puissance souveraine sur les élémens échouera contre les cœurs? ce ne sera toujours qu'un homme comme un autre. Se montrera-t-il sous une forme toute divine? sans parler que des regards humains ne pourroient soutenir l'éclat d'une majesté divine, comment prêchera-t-il la vertu s'il n'en connoît pas les épreuves, s'il n'en exerce pas les laborieux combats et les sacrifices? la victoire sur les sens? si, étant Dieu, il n'a pas un corps

susceptible des impressions des sens ; le triomphe sur les passions et sur les foiblesses de l'humanité? s'il n'en est pas tributaire; le mépris de la richesse et des honneurs? s'il n'est pas éprouvé par l'indigence et par l'ignominie; de la vie et de la mort? s'il ne vit et ne meurt à la manière des hommes; les vertus les plus inaccessibles, ce semble à notre nature, et toutefois les plus nécessaires à notre bonheur pour la vie présente et pour la vie future? si sa vie tout entière n'est un miroir accompli et un modèle de toutes les perfections, facile à imiter dans toutes les conditions comme dans toutes les circonstances de la vie humaine. Il n'y a que l'exemple qui réponde efficacement à toutes les oppositions. Il faut donc un législateur tout particulier, unissant tous les droits de la divinité à tous les caractères de l'humanité ; vraiment homme par son volontaire abaissement à toutes les misères humaines, vraiment Dieu par la toute-puissance de ses œuvres, opérées par sa propre vertu ; naissant, vivant, mourant comme le dernier des hommes; naissant, vivant, mourant comme un Dieu seul a pu naître, vivre et mourir; pratiquant tout ce qu'il enseigne, et, par l'autorité de son propre exemple, consacrant, facilitant l'observation de ses commandemens; ôtant tout prétexte à la révolte, toute excuse à la mollesse, en même temps que, par l'attrait des récompenses di-

vines, il environne ces mêmes commandemens des motifs les plus énergiques qu'un Dieu puisse proposer à l'émulation de ses serviteurs.

Ce plan résolu, le Fils, le Verbe de Dieu se charge lui-même de son exécution ; il se fait chair, il habite parmi les hommes, il parle, il agit en Dieu. Voilà tous les secrets de la crèche et du Calvaire ; voilà l'intention du mystère de l'incarnation manifestée ; et le scandale de la croix devenu en effet le chef-d'œuvre de la sagesse divine (1).

J'expliquerai le motif pourquoi notre Dieu a choisi de préférence la croix comme instrument de son supplice. C'étoit par elle qu'il devoit être exalté, par elle qu'il devoit être manifesté à tous les peuples. En se faisant élever sur la croix, il se mettoit en vue à tous les regards ; aussi n'y a-t-il aucun peuple du monde qui ne connoisse la puissance du Sauveur. Du haut de cette croix il étend les bras et mesure toute la terre, pour faire voir que, d'un bout à l'autre du monde, un grand peuple, formé de toute langue, de toute tribu, viendroit se rassembler sous ses ailes, et que tous ses Page 437.

(1) Ces magnifiques idées sont développées dans quatre chapitres, depuis le XXIIe jusqu'au XXVIe (de la pag. 423 à la pag. 435). Il nous a fallu les resserrer considérablement. On en retrouve l'esprit dans tous les prédicateurs des diverses communions chrétiennes. Voy. Bossuet, *Serm.* tom. II, pag. 367 et suiv. Bourdal. *Avent*, pag. 199 et suiv. Saurin, Mouchon, *Serm.* tom. I, pag. 152, etc.

adorateurs imprimeroient sur leur front le signe auguste de la croix.

Page 439. Comme, durant sa vie, Jésus, d'une simple parole, mettoit les démons en fuite, et calmoit les plus violentes émotions dans les corps que ces malins esprits tourmentoient; ainsi à la voix des disciples de Jésus, par la seule impression du signe de la croix, voyons-nous les mêmes effets s'opérer encore aujourd'hui. Dans les sacrifices offerts aux idoles, qu'il vienne à se rencontrer un chrétien armé de ce signe, le sacrifice est interrompu; le prêtre, sans voix, interroge vainement ses oracles; et c'est ce fait, de notoriété publique, qui souvent a fourni aux méchans princes l'occasion et le prétexte de persécuter les chrétiens (1).

Page 450. L'Église catholique est seule en possession du vrai culte de Dieu. C'est là la source de la vérité,

(1) On rapporte en effet à cette cause la persécution de Dioclétien. Ce prince, d'un naturel fort timide, disent tous les historiens, immoloit quantité de victimes, pour trouver dans leurs entrailles la connoissance de l'avenir. Un jour qu'il sacrifioit à Antioche, des officiers chrétiens qui accompagnoient l'empereur, firent sur leur front le signe de la croix, qui mit en fuite les démons, et troubla le sacrifice; un des pontifes s'écria par l'inspiration de ses démons, que les dieux ne répondoient point parce qu'il y avoit là des profanes. On entendit bien ce que cela vouloit dire, et Dioclétien, au lieu de reconnoître la foiblesse de ses dieux, qui cédoient si honteusement à des hommes, s'emporta de fureur contre les chrétiens et ordonna que toutes les personnes du palais sacrifiassent, sous peine d'être battues de verges. (Voy. Tillem. *Mém.* tom. v, pag. 18; d'après Lactance, *De morte persecutorum*, n° x.)

le domicile de la foi, le temple de Dieu. Quiconque ou n'y entre pas, ou en sort, perd tout droit à l'espérance de la vie et du salut éternel!

LIVRE V. La lecture des écrivains profanes, philosophes, orateurs, poëtes, n'est point sans danger; elle trouve des cœurs sans défiance, qui se laissent aisément prendre aux charmes du langage, et séduire par les artifices d'une harmonie décevante; c'est du miel sur les bords d'une coupe empoisonnée. Page 456.

Du temps que je professois la rhétorique à Nicomédie, pendant que l'on exécutoit les ordres donnés par l'empereur pour la démolition des temples, deux hommes, foulant sous les pieds (dirai-je avec plus d'insolence ou plus de bassesse?) la vérité hors d'état de leur répondre, écrivirent contre nous. L'un étoit un philosophe; on connoissoit ses mœurs. Ce précepteur de morale n'étoit pas moins signalé par son avarice que par ses débauches. Fastueux dans sa manière de vivre, quand il affectoit, dans ses leçons, de vanter l'économie et la frugalité; grand mangeur à la table du prince, plus encore qu'à la sienne; du reste couvrant ses vices de son manteau de philosophie, et, ce qui les sert toujours le mieux, d'un étalage d'opulence qu'il avoit grand soin d'entretenir en se ménageant avec adresse d'utiles protecteurs, disposant de leur crédit, se faisant payer chère- Page 460. Page 461.

ment sa faveur auprès d'eux, et s'en servant pour s'agrandir aux dépens de ses voisins et s'enrichir encore de leurs dépouilles. Le moment où les chrétiens étoient en proie à la plus inique persécution fut celui qu'il choisit pour lancer trois livres remplis de calomnies contre notre religion et contre
Page 462. le nom chrétien. A l'entendre, il alloit faire briller la lumière, dissiper les ténèbres de l'erreur, amener le triomphe de la vérité. Il n'a recueilli que le mépris public : on ne vit en lui qu'un lâche adulateur qui se mettoit aux gages de la plus odieuse cruauté. L'autre nous attaqua par des traits plus piquans. Il se trouvoit être du nombre de nos juges, et avoit été un des plus ardens provocateurs de la persécution. Non content de nous combattre par les édits de proscription, il nous fit une guerre de plume; mais déguisant sa tactique, pour n'avoir pas
Page 465. l'air de nous attaquer directement, il adressoit aux chrétiens des avis charitables, comme pour les désabuser, cherchant à mettre nos saintes Écritures en opposition avec elles-mêmes; se donnant, par de secrètes révélations, pour avoir été des nôtres; s'attaquant surtout à nos apôtres Pierre et Paul, qu'il déchiroit sans pitié, comme ayant répandu dans l'univers leur doctrine mensongère, les accusant de n'être que des ignorans, sans lettres, sans culture (1).

(1) Les critiques se partagent sur la question : Quel étoit le premier

Nous croyons à la divinité de Jésus-Christ, moins pour les œuvres extraordinaires qu'il a faites, que pour les prophéties qui l'avoient annoncé (1). Si nous n'avions à vous raconter que ses miracles, vous le mettriez au même rang qu'un Apollonius, qu'un Apulée; nous montrons sa croix prédite par tous les prophètes. Page 469.

Si Dieu seul étoit honoré sur la terre, il n'y auroit plus parmi les hommes ni guerres ni dissensions. Ils sauroient qu'ils sont tous les enfans d'un même père; plus de piéges tendus à la bonne foi. Ils penseroient aux châtimens terribles dont la justice divine punira les assassins des âmes, elle à qui rien n'échappe, ni les crimes commis dans l'ombre, pas même les pensées les plus secrètes. Page 480.

de ces deux antagonistes du christianisme? Il y en a qui croient y reconnoître le philosophe Maxime dont l'empereur Julien avoit suivi l'école à Nicomédie. D'autres, Baronius à leur tête, veulent que Lactance ait eu en vue le célèbre Porphyre. Ce sentiment souffre des difficultés. Quant au second, il est évident que c'étoit Hiéroclès, dont nous avons parlé au 1er vol. de cet ouvrage, pag. 236.

(1) C'est le sens du mot de l'apôtre: *Habemus firmiorem propheticum sermonem* (2 Petr. 1. 19.) M. l'évêque du Puy: « Les miracles en » particulier suffiroient, au défaut de toute autre preuve, pour le » triomphe de la foi sur l'incrédulité. Toutefois, s'il est permis à l'esprit » humain de comparer ensemble, non les œuvres divines en elles-» mêmes, mais les diverses impressions qu'elles font en lui, il semble » qu'il doive être plus étonné d'une prophétie que d'un miracle, et que » ne pouvant méconnoître dans l'un et dans l'autre l'opération de Dieu, » il la trouve plus marquée dans une prédiction de l'avenir que dans » une interruption des lois de la nature. » *L'Incrédulité convaincue par les prophéties. Disc. prélimin.* col. 5 et 6, ed. in-4°, Paris, 1759.

Plus de fraudes ni de rapines. Dociles à la voix de Dieu, les hommes, contents de peu, se bornant à l'usage de ce qui leur appartient, préféreroient à des richesses fragiles et périssables, les biens solides qui ne meurent pas. Plus d'adultères, ni de honteuses prostitutions, ni de voluptés coupables; plus de ces désordres qui souillent la terre, s'il s'établissoit parmi les hommes une sainte ligue en faveur de la loi de Dieu, si la société tout entière du genre humain exécutoit ce que fait aujourd'hui le peuple chrétien. Ce seroit l'âge d'or ramené sur la terre; ce seroit le bonheur même avec l'innocence, la paix, la tendre commisération et le support mutuel, la justice et la tempérance. Il n'y auroit plus besoin, dans cet heureux état de choses, ni de ces codes si divers et si multipliés qui régissent les hommes, ni de prisons et de châtimens pour contenir ou réprimer le crime, puisque la loi de Dieu suffiroit à tout, et que sa douce influence, pénétrant le cœur, se répand dans la conduite.

Page 482. D'où vient cette haine qui s'acharne contre la vérité? Est-il dans l'essence de la vérité de produire la haine, comme l'a dit un des poëtes latins? est-ce que les méchans rougissent de le paroître en présence des justes? ou peut-être l'un et l'autre?

Que n'a pas inventé contre nous la haine des persécuteurs? Des volumes nombreux ne suffiroient

pas pour en décrire tous les raffinemens. La carrière une fois ouverte, chacun s'y est jeté avec l'instinct de cruauté qu'il avoit reçu de la nature. Les uns, par excès de timidité, ont porté la barbarie plus loin qu'il ne leur étoit commandé; les autres par le sentiment d'une haine invétérée contre les gens de bien, les autres par un secret penchant à la férocité, d'autres pour faire bassement leur cour et mériter de plus hauts emplois par leur servile complaisance, ont fait couler les flots du sang chrétien. On en a vu s'ériger eux-mêmes en bourreaux, insatiables de massacres, comme ce Phrygien qui, de sa main, mit le feu à l'église où tous les chrétiens se trouvoient rassemblés, pour que pas une victime n'échappât. Encore, cette épouvantable barbarie étoit-elle clémence, auprès de cette autre persécution, déguisée sous le nom d'humanité, qui épargne le sang pour égorger avec plus de cruauté (1).

La persécution ne s'est pas bornée à une seule contrée. Du point de départ où il commença ses premiers ravages, le monstre s'est étendu sur tout l'univers, dont il a fait sa proie, s'acharnant non pas seulement sur les membres de ses victimes, mais jusque sur leurs restes, n'épargnant pas leur cendre, leur enviant jusqu'à l'asile des tombeaux. Pages 489, 490.

J'ai vu en Bithynie un de ces magistrats se livrer

(1) Celle, par exemple, de Julien.

Page 491. à d'aussi vifs transports de joie que s'il eût subjugué une nation barbare, parce qu'un chrétien, qui avoit courageusement résisté deux ans entiers, avoit fini par paroître céder. C'étoit pour lui une victoire. Et réellement toutes ces violences de nos persécuteurs n'ont pas d'autre but que de n'être pas vaincus par la constance des martyrs. C'est une lutte qui s'engage entre le bourreau et la victime. Tout l'art du premier consiste à enlever à l'autre l'honneur d'expirer dans les tourmens, comme s'il falloit la mort pour en déterminer le triomphe, et que la rigueur des supplices ne fût pas un titre encore plus éclatant pour la gloire de la vertu.

Dans le délire de la haine qui les anime, ils commandent aux exécuteurs de ménager avec une savante gradation les tortures des confesseurs, de les varier, de les renouveler, sans épuiser leurs forces, de réserver continuellement de nouveaux membres pour de nouveaux tourmens. Quoi de plus miséricordieux, de plus charitable, de plus humain? Voilà les leçons qu'ils tiennent de leurs dieux; voilà les sacrifices qu'il faut à ces divinités.

Page 492. Êtes-vous donc ennemis de la justice au point que, dans l'égarement de vos esprits, son nom soit l'expression de tous les crimes? L'innocence seroit-elle donc tellement anéantie, que vous croyiez encore lui faire grâce en ne la tuant pas d'un seul coup, et que ce soit à vos yeux s'être rendu

coupable de tous les crimes de n'en avoir point à se reprocher? De deux choses l'une, ou nous sommes des sages, alors imitez-nous; ou des insensés, dans ce cas méprisez-nous. Mais pourquoi nous déchirer, nous mettre à la torture? Nous ne vous envions pas votre sagesse : notre folie nous plaît; loin d'y renoncer, nous l'estimons heureuse, puisqu'elle nous commande de vous aimer, et de faire à ceux qui nous haïssent tout le bien qui dépend de nous.

Cependant, malgré les persécutions, le nombre des chrétiens ne fait que s'accroître de jour en jour. La vérité subsiste par sa propre énergie. Mais d'autre part, on n'en persiste pas moins à fermer les yeux à sa lumière. On trouve étrange que des hommes libres d'éviter les supplices et la mort, préfèrent d'y courir. On les accuse de démence, comme s'il pouvoit y avoir de la démence où il y a unanimité de religion et de culte dans cette prodigieuse quantité de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, répandus d'une extrémité à l'autre de l'univers, tous également à l'épreuve des supplices. Que si, dans cette multitude immense, quelques-uns succombent, vaincus par la force des tourmens, aux premiers rayons de la paix rendue à l'Église ils viennent expier leur faute par la pénitence, et rentrent à son service avec plus de ferveur qu'auparavant.

Page 494.

Page 495.

Mais quelle est l'impression que produit sur l'esprit des peuples la vue de nos généreux confesseurs déchirés avec une aussi odieuse barbarie, et conservant une invincible patience sous les coups des bourreaux épuisés de lassitude ? On finit par croire, ce qui est vrai, qu'une croyance aussi étendue, qu'un héroïsme aussi persévérant ne sont pas des illusions ni du fanatisme, et qu'il faut nécessairement l'assistance d'une force supérieure pour soutenir ainsi le courage au milieu d'aussi cruelles tortures. En effet, que l'on voie les malfaiteurs les plus vigoureux sous la main de la loi qui les frappe; leurs forces les abandonnent, ils gémissent, ils s'écrient, la souffrance les abat parce qu'ils ne sont pas soutenus par cette force d'en haut. Chez nous ce ne sont pas seulement les hommes, mais l'âge, comme le sexe le plus délicat et le plus foible, qui triomphent de leurs bourreaux par leur silence. La flamme même des bûchers n'arrache pas un gémissement de leur bouche. Qui les contraint à souffrir? Ce n'est pas la nécessité; pour s'en exempter il leur suffiroit de le vouloir: c'est leur confiance dans le Dieu qui anime et fortifie leur courage.

Page 501. Platon nous a transmis beaucoup de choses sur l'unité d'un Dieu créateur de l'univers; il ne dit rien du culte qui lui est dû. Il rêva Dieu; il ne le connut pas.

Dieu, qui donne à tous les hommes l'être et l'intelligence, nous a tous fait naître sous une même loi. Il nous a tous appelés à la sagesse, nous promet à tous d'immortelles destinées. Personne n'est étranger à ses bienfaits. Il partage également entre tous tous les rayons de son soleil, l'eau des fontaines, les alimens nécessaires à leur subsistance, les douceurs du sommeil, les principes de justice et de vertu. Il ne connoît dans son empire ni esclave, ni maître, parce que, étant également le père de tous, tous ses enfans sont également libres. Il n'y a, à ses yeux, de pauvre que celui qui est indigent de justice ; de riche, que celui qui abonde en vertus ; de noble, que celui qui est homme de bien, irréprochable ; d'illustre et de grand, que celui qui exerce les œuvres de miséricorde ; de parfait, que celui qui a passé par tous les échelons de la vertu. Page 502.

Oh! combien sera frêle et impuissante la vertu qui n'est pas soutenue par l'espoir de la récompense! Si elle n'en attend que de Dieu, quelle jalouse et barbare cruauté de lui disputer des biens qu'elle n'attend que d'en haut! Elle trouve, me répondez-vous, en elle-même sa propre récompense. Oui, lorsqu'on lui fait un crime de son nom, et que son éclat même devient le titre de sa condamnation. Vous insistez : Dans les horreurs même de l'exil et de l'indigence, dans l'obscurité des Page 515.

cachots, sous le glaive des bourreaux, dans les flammes des bûchers, elle ne manquera point sa récompense, à moins de s'anéantir elle-même; et ce n'est plus la vertu. Dites que c'est Dieu qui la lui réserve; et pour une vie nouvelle qui ne lui sera pas enlevée. Autrement, point de mécompte plus extravagant que d'être vertueux. Et c'en est assez de ce seul raisonnement pour témoigner que l'âme n'est point condamnée à mourir, et que Dieu lui assure une récompense digne d'elle et de lui.

Aimer mieux se mettre en pièces que de brûler quelques grains d'encens sur l'autel d'une idole, semble être un trait de folie pareil à celui d'un homme qui, dans une violente agression, ménageroit la vie de son adversaire plus que la sienne propre. Ceux qui parlent ainsi ne savent pas quel crime c'est d'adorer autre chose que le Dieu souverain créateur du ciel et de la terre; comme s'il pouvoit jamais être permis à un serviteur de trahir les intérêts de son maître, à un fils de déshonorer son père.

Page 516.

Page 518. Puisque les persécutions n'ont fait qu'étendre l'Église de Dieu, bien loin de l'anéantir, que n'emploie-t-on d'autres argumens que les échafauds? Que l'on veuille bien substituer le raisonnement à la violence; que les pontifes et les sacrificateurs nous provoquent au combat; qu'ils prennent en main la cause de leurs dieux; qu'ils nous opposent

des témoignages puisés à des sources divines, comme nous le faisons, nous, dans la défense de notre religion; il ne faut pas ici ni des fureurs ni des injures. La religion ne se contraint pas: que l'on nous combatte par la discussion, non par la tyrannie. S'ils ont de légitimes preuves, qu'ils les produisent, nous sommes prêts à les entendre. Page 519. Car enfin, tant qu'ils se taisent, le moyen de les croire? Mais ce n'est point à leurs arrêts de proscription que nous céderons. Qu'ils fassent comme nous. Nous ne forçons personne à rester avec nous malgré soi. Dieu ne veut pas à son service celui qui manque de foi et d'amour. Tant que l'on reste sous une bannière, c'est que l'on y croit. Seulement qu'ils prennent garde que le plus simple enfant parmi nous ne sera pas dupe de leurs divinités; que l'on connoît leurs généalogies, les lieux où ces prétendus immortels ont pris naissance, ceux où ils sont morts; et par cela seul ils apprendront la différence qu'il y a entre la vérité et le mensonge, puisqu'eux, avec toute leur éloquence, ils ne peuvent nous persuader, tandis que les plus ignorans parmi nous connoissent à fond tous les dogmes de notre croyance, parce que nous avons pour nous la vérité et l'évidence elle-même. Pourquoi refusent-ils de s'en instruire auprès de nous, si ce n'est qu'ils ont peur que nous ne les démasquions? Ils aiment bien mieux envelopper les leurs des ombres

du mystère, et laisser le peuple dans l'ignorance de ce qu'il adore. Mais nous, qui connoissons les uns et les autres, pourquoi nous défendre de les divul-
Page 520. guer? La leur est, nous dit-on, la religion nationale; il faut la soutenir. A la bonne heure, mais comment? non en versant le sang des autres, mais le sien propre; non par des exécutions, mais par la patience; non par le crime, mais par la créance. Soutenir une religion par les échafauds, par la persécution, ce n'est pas la venger, c'est la dégrader et l'outrager. Rien de plus libre que la conscience. Tout sacrifice contraint, anéantit la religion. C'est donc une conséquence naturelle de savoir souffrir et mourir pour sa religion quand on la croit véritable. C'est une œuvre agréable au Seigneur, et qui rehausse l'autorité de la religion. Car si le soldat qui s'expose bravement à la mort pour le service du prince, quand il échappe au danger en devient plus recommandable et plus cher à son maître, et s'il succombe emporte avec
Page 521. lui une éclatante gloire, combien n'est-on pas tenu davantage à être fidèle envers le maître de tout, qui a des récompenses à donner non-seulement durant la vie, mais après la mort? Comment Dieu aimeroit-il cet adorateur qui n'a point pour lui d'amour? comment exauceroit-il des prières qui ne lui sont point adressées du fond du cœur? Or voilà les sacrifices que les infidèles offrent à la

divinité : rien d'intérieur, rien qui leur soit propre ; absence totale de recueillement et de crainte. Le sacrifice fait, ils ont laissé la religion à la porte du sanctuaire; ils en sortent comme ils y étoient entrés, sans en rien rapporter. De telles religions sont donc incapables de produire la vertu; bien moins encore de lui imprimer une durée fixe et invariable.

Qu'est-ce donc que cette religion païenne, qui est révérée dans les temples, tournée en ridicule sur les théâtres, outragée par les philosophes et les poëtes, méprisée de ses propres sectateurs? Et c'est nous qu'on persécute avec la cruauté la plus inouïe, comme les ennemis de cette religion, tandis que ceux qui l'outragent avec audace sont applaudis et comblés d'honneurs! Page 526.

Mais les persécuteurs auront leur tour. Les loups dévorans, qui ont fait périr tant d'âmes justes et innocentes, auront un juge et un vengeur terrible. Pour nous, tous nos soins seront que les hommes ne trouvent à punir en nous que notre religion et notre justice, et que nous puissions obtenir de Dieu de n'être vengés de nos souffrances que par les récompenses qui leur sont promises. Page 534.

Livre VI. Ce soleil, placé à la voûte du firmament, qui, à raison de la distance où il est de nous, semble n'offrir à nos regards qu'un globe d'un si foible diamètre, il vous est impossible de soutenir l'éclat de ses rayons; et pour peu que Page 544.

votre vue se fixe sur lui, vous en êtes ébloui, aveuglé; quelle doit donc être, à proportion, la vive lumière de ce grand Dieu qui ne connoît point de nuit!

Page 548. Le sacrifice que veut la Divinité, c'est l'innocence et la pureté du cœur; c'est la pratique des vertus qui viennent de Dieu et remontent à leur source: le culte véritable, c'est l'oblation de l'âme pure qui se donne elle-même à Dieu comme une victime sans tache; il ne consiste pas dans l'appareil extérieur de victimes d'animaux, et d'un pompeux cérémonial.

Page 549 et suiv. L'homme, jeté sur la terre, s'y trouve placé entre deux chemins qui aboutissent, l'un au séjour des célestes récompenses, l'autre au lieu des châtimens. Le premier, qui est le chemin de la vertu, est, à son entrée, rude, escarpé, couvert de rochers et de cailloux, hérissé d'épines et de buissons, bordé de précipices et de torrens. Il faut, pour y avancer, de continuels efforts; il faut gravir, ne marcher qu'avec la plus sévère circonspection. Mais que l'on ait le courage de franchir ces premières difficultés; plus on avance, plus la route s'aplanit; la scène change; ce n'est plus qu'une avenue délicieuse, éclairée d'une douce lumière, où il n'y a plus ni travaux, ni dangers; mais repos, mais jouissances inaltérables. Malheur à ceux qui se sont laissé effrayer par les difficultés de l'abord! le

pied leur manque, et ils tombent dans l'autre route. Celle-ci, au premier coup d'œil, est douce, gracieuse, riante; elle est large et spacieuse, abondante en fleurs et en fruits, tout ce que l'on appelle ici-bas des biens, richesses, distinctions, plaisirs, toutes les amorces du vice; avec elle injustice, cruauté, orgueil, perfidie, intempérance, discorde, ignorance, fraude, toutes les passions. Quel en est le dénouement? Après avoir quelque temps marché dans cette route, il faut bien en venir au terme; plus de moyen de reculer; les aspects enchanteurs s'effacent; tout a disparu tout-à-coup. A peine on a le temps de reconnoître son erreur, que l'on se trouve au fond de l'abîme (1). On s'est laissé séduire par ces brillantes apparences des biens de la terre; tout entier au soin de les acquérir, et de les conserver, on ne pense pas au lendemain; on vit sans défiance sur les suites de la mort, on s'est éloigné de Dieu; et l'on va expier dans les enfers sa coupable erreur. Il eût bien mieux valu marcher par ce sentier étroit et difficile où se rencontrent la justice, la tempérance, la vérité, la douceur, la vraie science, et la vraie sagesse, toutes les vertus; ne pas borner ses espérances au

(1) Nul doute que Bossuet n'ait eu présente à la pensée cette belle allégorie de Lactance, quand il a composé son fameux morceau: *La vie humaine est semblable à un chemin*, etc. (*Serm. de Pâques*, tom. VIII, pag. 236.) Il suffisoit à son genie de l'avoir lu, pour en tirer l'aperçu qu'il a si magnifiquement développé.

jour présent, et se passer des faux biens de la terre. Ce chemin est trop étroit, trop glissant pour que l'on puisse y marcher avec assurance quand on y traîne l'importun bagage des richesses et des dignités humaines. Aussi, le juste, engagé dans cette route pénible, se garde-t-il bien de s'en embarrasser. Et parce qu'il marche sans ce cortége éblouissant, on le dédaigne, on n'a pour lui que haine et que mépris. Tous ces misérables esclaves de la fortune ou de la volupté ne le voient qu'avec des yeux d'envie; on ne lui pardonne pas ce calme intérieur dont il jouit, et que le vice est bien loin de donner. Il faut donc qu'il se résigne à l'indigence, à l'obscurité, à tout ce qu'il y a de plus dur et de plus amer. Mais arrivé au terme, c'est alors que sa vertu reçoit sa récompense, et que les biens de l'immortalité le dédommagent des fatigues de sa carrière laborieuse.

Tel est le partage que Dieu a établi entre la vie présente et la vie future. Dans la première, tout passe bien vite, et les biens et les maux. Dans la vie future, les biens et les maux seront éternels, parce qu'elle ne finira jamais.

Page 569. Les philosophes ont cherché la vérité; mais ils l'ont cherchée sur la terre, où elle n'est pas. Ils se sont égarés ainsi que sur une vaste mer où l'on voyage sans avoir de point fixe ni de guide. Leur vue auroit dû se diriger vers le ciel. Ils ne l'ont pas

fait : le navire, marchant au hasard, a donné dans tous les écueils.

Sans l'espérance de l'immortalité, la vertu, avec les sacrifices qu'elle impose et les épreuves qui l'accompagnent, n'est plus que vanité. S'il n'y a point pour elle de récompense après la mort, à quoi bon se refuser les biens que dispense la bonté divine? Est-ce ingratitude? est-ce défaut de mérite? Pour les avoir, qu'importe que l'on soit un scélérat, un impie? Mieux vaut l'être, que de vivre dans l'indigence, que de se dévouer au travail, aux supplices, à la misère, puisque c'est là l'ordinaire partage de la vertu. Page 575.

Le premier caractère de la justice est de connoître ses devoirs envers Dieu; le second, qui ne fait qu'un avec l'autre, est de connoître ses devoirs envers le prochain, qui est l'image de Dieu. Le premier c'est la religion; l'autre c'est la miséricorde ou l'humanité. Tous deux remontent à une source commune, Dieu, principe, auteur de toute vertu. Dieu, en refusant aux animaux le privilége de la raison, les a pourvus de moyens naturels pour se défendre contre les dangers. Outre l'avantage particulier de la raison que Dieu a départi à l'homme, en le faisant naître nu et foible, il lui a donné le sentiment qui le porte à aimer son semblable, à l'assister de ses secours, de ses soins; ce qui établit parmi les hommes l'échange des ser- Page 576.

vices mutuels. Le lien le plus sacré de la société c'est donc l'humanité; le rompre, c'est se rendre criminel et parricide: car s'il est vrai, comme on n'en sauroit douter, que tous les hommes tirent leur commune descendance d'un premier père, dont l'origine remonte à Dieu son créateur, il s'ensuit que l'on ne peut, sans un attentat sacrilége, haïr aucun homme, fût-il même coupable. Aussi Dieu nous défend-il, dans sa loi, toute espèce d'inimitiés. Pourquoi? Parce qu'étant tous son ouvrage, nous sommes enfans du même père, tous membres d'une même famille, unis par des liens plus étroits encore que ceux de la nature. C'est donc renoncer au pacte de famille, se reléguer dans la classe des animaux féroces, que de se livrer à des vengeances, à des haines, à des persécutions. En vertu de cette communauté qui nous lie les uns aux autres, le souverain législateur ne permet pas que nous fassions à nos semblables autre chose que du bien. Le bien qu'il nous commande, quel est-il? il s'est lui-même expliqué là-dessus. C'est de secourir ceux qui sont dans l'affliction et dans la peine, de partager notre subsistance avec ceux qui en manquent. Essentiellement miséricordieux, il a fait l'homme à son image, il nous a créés pour la société. Nous devons donc nous considérer nous-mêmes dans chacun des hommes. Nous ne méritons pas d'être secourus dans nos

dangers, si nous les délaissons dans les leurs; nous perdons tout droit à leur assistance, si nous leur refusons la nôtre.

Ce n'est pas dans les livres des philosophes que vous trouverez cette morale. Tous leurs bizarres systèmes sur l'origine de l'homme, sur la formation des sociétés, n'offrent d'autres résultats que d'isoler les hommes. Insensés! qui, bien loin de reconnoître les droits de la miséricorde, l'ont osé proscrire du code de l'humanité, comme une vertu étrangère et nuisible à l'homme. Nous conservons l'humanité, comme la vertu propre à l'homme. Eh! que faut-il entendre par ce mot? Aimer le prochain; par cela seul qu'il est homme, et qu'à ce titre il est tout ce que nous sommes. Cicéron l'a dit, et avec raison: L'homme qui obéit à la nature ne sait pas nuire à un autre. Si c'est manquer à la nature que de nuire au prochain, c'est la suivre que de l'assister; c'est se dépouiller du nom d'homme, abjurer l'humanité, que d'être sans miséricorde. Je demanderai à ces philosophes, qui croiroient dégrader leur sagesse en se montrant compatissans: si vous voyiez un animal féroce se jeter sur un homme, ou le feu dévorer sa maison, vous croiriez-vous obligés de le secourir; oui ou non? La réponse ne seroit pas embarrassante. Hésiter, seroit se déclarer étranger à l'espèce humaine; car, enfin, dira-t-on, la même chose ne

Page 578 et suiv.

Page 581.

peut-elle pas m'arriver à moi aussi bien qu'à lui (1)? Indépendamment de tout intérêt personnel, n'y a-t-il pas une force de courage estimable à sauver une victime qui va périr? Mais, dites-moi, la misère qui le presse n'est-elle pas aussi une bête féroce? la fièvre qui le consume n'est-elle pas aussi un feu dévorant?

Vous m'allez dire : mais la miséricorde doit-elle s'exercer indifféremment? ne doit-elle pas plutôt choisir ceux qui sont dignes de ses bienfaits? Je réponds qu'il suffit d'être misérable pour avoir droit à votre humanité. Cet homme ne reconnoîtra point le service que vous lui rendez : que vous importe? vous aurez fait le bien par principe de justice, de religion, d'humanité, si vous l'avez fait sans espoir de retour. L'humanité n'est pas un trafic. Vous déshonorez votre bienfait en ne l'appliquant qu'à ceux qui en sont dignes. C'étoit donc dans l'espérance d'être récompensé que vous faisiez un acte de justice! où en est le mérite? Quoi! sous le prétexte qu'il ne l'a pas mérité, il faudra que ce pauvre meure de faim, de soif, de misère?

(1) « L'humanité, a dit un évêque illustre des temps modernes, est une affection du cœur qui nous porte vers ceux qui ont avec nous une nature commune. C'est une sorte de surabondance de l'amour de nous-mêmes qui s'épanche sur ce qui nous environne. La charité chrétienne va beaucoup plus loin, parce que son principe remonte bien plus haut. » M. l'évêq. de Langres, card. de la Luzerne, *Instr. past. sur l'excell. de la relig.* pag. 40, in-4°.

il faudra que ce riche opulent, et qui regorge de biens, en laisse manquer celui qui est réduit à toutes les extrémités du besoin? Si la vertu ne calcule pas les chances de l'avenir, il faut la pratiquer pour elle-même; estimez-la donc pour elle, et non dans les vues du retour. Si vous avez des prédilections, qu'elles soient pour celui de qui vous n'avez rien à espérer. Pourquoi choisir? pourquoi soumettre à cette inquisition les membres de son corps? Quel qu'il soit, n'est-ce pas un homme? et un homme qui ne s'adresse à vous que parce qu'il vous croit un homme? Repoussez cette ombre vaine de justice que vous vous faites. Donnez à cet aveugle, à ce boiteux, à ce pauvre abandonné, qui va mourir si vous ne lui donnez pas. Il est inutile à la société, il ne l'est pas à Dieu, qui lui a donné l'être, le souffle qu'il respire, la lumière qui l'éclaire. Empêchez, tant que vous le pouvez, que ce ne soit là pour lui un fardeau plutôt qu'un bienfait. Qui peut secourir le malheureux qui périt, et ne le fait pas, l'assassine (1). Mais voyez ces hommes Page 583.

(1) Bossuet : « Tous les saints pères disent d'un commun accord que » ce riche inhumain dépouille le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a » pas revêtu ; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : » *Quia non pavisti, occidisti.* » (*Serm.* tom. v, pag. 68.) Les savans bénédictins éditeurs des *sermons* de l'évêque de Meaux citent à la marge Lactance comme auteur de cette maxime, et renvoient à ce passage de ses institutions. Le vrai texte est : *Qui succurrere perituro potest, si non succurrerit, occidit.* Ce mot, si plein de vérité et d'énergie, a été depuis employé dans toutes les exhortations sur l'aumône;

qui méconnoissent également et la nature et la récompense réelle attachée à la miséricorde; dupes de leurs propres calculs, ils perdent pour craindre de perdre; ils tombent dans le mal qu'ils cherchent à éviter. Quel prix recueillent-ils de ces richesses qu'ils dissipent, ou qu'ils ne gardent que pour si peu de temps? Ils refusent aux indigens une modique aumône; ils consentent à être humains pourvu qu'il ne leur en coûte rien; ils se ruinent à des dépenses frivoles pour des jouissances d'un moment, et qui, loin de leur profiter, ne servent qu'à leur préparer de sévères châtimens; ils s'épuisent pour des ingrats qui les auront bientôt oubliés. Ce qu'ils auroient donné aux indigens, ils l'auroient placé à grand intérêt. L'avantage le plus vrai, le plus précieux de la richesse, c'est de n'en user pas pour son seul plaisir, mais pour le bien de plusieurs; non pour la commodité présente et passagère, mais pour la justice, qui seule ne passe point. Il faut donc établir pour principe, dans la dispensation de l'aumône, qu'elle doit être d'abord désintéressée. Dans toute œuvre de miséricorde et de charité, c'est de Dieu seul qu'il faut

il est devenu en quelque sorte proverbe dans la chaire chrétienne, mais avec plus ou moins d'exactitude dans la citation. La Colombière le donne à S. Ambroise (*Serm.* tom. IV, pag. 134), Neuville l'a répété d'après lui (*Carême*, tom. II. pag. 373), et ils ont raison. Bretteville le cite sous le nom de Lactance (*Essais*, tom. II, pag. 166, 535); d'autres sous celui de S. Augustin.

attendre sa récompense. Si vous comptez sur la reconnoissance des hommes, ce n'est plus humanité, ce n'est plus que spéculation; c'est s'obliger soi-même, et non pas le prochain.

En tête des œuvres de miséricorde je place le devoir de l'hospitalité. Faut-il n'entendre, par ce précepte, avec les sages de la profane antiquité (Cicéron et Théophraste), qu'un commerce de civilité qui consiste à ouvrir sa maison à d'illustres étrangers? Préférence non moins injuste que celle que je viens de combattre. Les personnages distingués par le rang ne sont pas ceux qui ont besoin de vos largesses; c'est le pauvre qui les réclame. Vous irez çà et là, courir à toutes les portes, offrant votre maison pour asile à des gouverneurs de provinces, à des généraux d'armées qui sauront bien en trouver ailleurs, et vous rendront le change. Ce n'est pas là l'hospitalité: c'est échange de service, un prêt et non pas un don.

Page 585.

Page 586.

Le rachat des captifs n'entre pas moins dans les obligations de la justice: charité miséricordieuse que je mets encore au-dessus des largesses de la bienfaisance. L'exercice de celle-ci veut de la richesse; elle ne suppose pas toujours le sentiment pur de la justice. Il n'y a que le juste proprement dit qui se fasse un devoir de nourrir les pauvres, de racheter les prisonniers qui ne s'attendoient pas à l'être. La bienfaisance s'exerce sur un pa-

Page 587 et suiv.

rent, sur un ami; est-ce là un si grand mérite? elle n'a fait qu'acquitter une dette rigoureuse, imposée par la nature, par les bienséances, par l'intérêt de sa réputation et la crainte du blâme. Mais se montrer généreux envers un étranger, un inconnu, c'est là le véritable mérite, parce que l'humanité seule en a été le mobile. Mais délivrer les captifs, assister la veuve et l'orphelin, soulager les malades, ensevelir les morts à qui leurs familles n'ont pu rendre cet office, ce n'est pas seulement suivre un sentiment naturel, c'est obéir à la loi de Dieu, c'est s'offrir soi-même comme victime au Seigneur, et se ménager les plus magnifiques récompenses. Quoi! ensevelir les morts! eh! qu'en ont-ils besoin? Pourquoi donc les hommes l'auroient-ils fait, si ce n'étoit une œuvre bonne et humaine? Qu'elle soit indifférente aux morts, à la bonne heure! mais il est question ici de l'âme, et non pas du cadavre: c'est l'intention que nous jugeons, non pas le fait. O brutale insensibilité que celle qui ne verroit dans ces restes de l'homme que la proie des vers ou des oiseaux, là où le chrétien reconnoît encore l'œuvre et l'image du Créateur! Ce n'est plus à l'homme, à une poussière inanimée que vous rendez ce dernier service, mais à Dieu-même.

Vous m'allez dire: « Si je me dépouille de la sorte, il ne me restera plus rien; et qu'il vienne à se ren-

contrer un grand nombre de pauvres exposés aux privations de la faim, de la soif, de la captivité, mourans; faudra-t-il donc que je sacrifie tout mon bien en un jour, leur abandonner tout ce que je possède, tout ce que m'ont acquis les sueurs de mes ancêtres, au risque de me mettre moi-même à l'aumône ?» Mais avez-vous donc l'âme assez pusillanime pour craindre la pauvreté, après tous les éloges que les philosophes mêmes lui ont donnés, comme étant de toutes les situations la plus tranquille et la plus assurée ? Ce que vous redoutez si fort est un port qui vous met à l'abri des orages et des sollicitudes. Ignorez-vous à quel danger vous exposent ces perfides richesses? heureux si vous les perdez sans faire naufrage ! Ces dépouilles que vous tenez de vos ancêtres, excitent contre vous la secrète envie de ceux qui aspirent à la vôtre. N'hésitez donc pas à placer mieux ce qui peut-être vous sera enlevé par des voleurs, par une soudaine proscription, par quelque ennemi. Que craignez-vous de rendre éternel un bien fragile et passager, de confier vos trésors au plus fidèle des dépositaires, à Dieu qui les tiendra en réserve dans un lieu où il n'y a plus ni voleurs, ni temps, ni tyrans qui puissent vous les ravir? Qui est riche devant Dieu ne peut jamais être pauvre. Si vous avez de la justice l'estime que vous lui devez, défaites-vous de cette charge importune pour y mar-

Page 592.

cher avec plus de liberté. Affranchissez-vous de ces entraves qui arrêtent votre essor vers le ciel : élevez-vous par une vertu sublime au-dessus de toutes les choses de la terre. Que si vous n'êtes pas capables d'un aussi noble désintéressement, je vais vous rassurer : le précepte ne s'adressant pas à vous seul, il est général. Cet héroïsme de perfection est au-dessus de vos forces ; eh bien! soit : bornez-le à l'étendue de vos moyens, en sorte néanmoins que si vous l'emportez sur les autres en richesses, vous l'emportiez aussi en bonnes œuvres. Ne croyez pas que l'on veuille vous porter à retrancher de votre nécessaire, encore moins à épuiser votre bien, mais seulement à employer en choses bonnes et salutaires ce que vous emploïeriez en superflu. Donnez au rachat des captifs cet or que vous destiniez à l'achat d'animaux. Nourrissez les pauvres de ce superflu que vous donnez à l'entretien de votre luxe. Portez à l'ensevelissement des morts cet argent dont vous enrichissez de sanguinaires gladiateurs et tous ces hommes dont on paie si largement l'oisiveté et la corruption. Votre
Page 593. miséricorde ne restera pas sans récompense : Dieu vous promet pour cette vie la rémission de vos péchés ; il fera de votre miséricorde envers les pauvres la mesure de celle qu'il exercera envers vous. Si vous fermez l'oreille aux prières qui vous implorent, Dieu sera sourd à la vôtre ; il vous ju-

gera d'après vos propres lois. Toutes les fois donc qu'un pauvre vous demande de l'assister, figurez-vous que c'est Dieu lui-même qui vous tente pour éprouver si vous êtes digne d'être exaucé par lui. N'abusez pas des grâces attachées à l'aumône pour pécher : elle ne vous dispense point de la pénitence, pas plus que la pénitence ne dispense du devoir de l'aumône. Expiation du péché, l'aumône en est aussi le préservatif.

Si les adorateurs des faux dieux s'empressent de couvrir de magnifiques ornemens les images de leurs idoles insensibles, combien n'est-il pas plus raisonnable et plus méritoire de revêtir les vivantes images du vrai Dieu! Page 584.

La religion n'anéantit pas les passions, elle les épure, elle en corrige les vicieuses inclinations. Page 593 et suiv.

Retrancher les passions du cœur de l'homme, ce seroit détruire la vertu elle-même; car si elle consiste à en réprimer les excès, il n'y a point de vertu là où il n'y a rien à réprimer, comme il n'y a point de victoire à moins qu'il n'y ait eu un ennemi à soumettre (1). Sur cette terre pas de bien qui ne

(1) Cambacérès, parmi les modernes, développe la même théorie sur les passions dans son *sermon sur le bonheur*. (tom. 1, pag. 96.) La doctrine qui ordonne de les combattre sans ménagement est bien plus sûre. Le prédicateur qui aura cette matière à traiter consultera avec fruit *l'instruction* vraiment *dogmatique* de M. l'évêque de Langres, cardinal de la Luzerne, sur *l'excellence de la religion*, pag. 32, 35 de l'édit. in-4°; et s'écriera avec l'aigle de Meaux : « Nos passions contre

touche à quelque mal. Le cœur de l'homme est une terre qui ne peut rester stérile ; si vous ne la cultivez point, il y croît des épines. Les vices sont les épines du cœur. Le fidèle s'applique à les combattre; il s'arme contre les vices, pour faire croître les vertus. C'est Dieu lui-même qui, en créant l'homme, a mis dans son cœur les germes des passions ; c'est à l'homme à en faire la matière de ses vices ou de ses vertus. Il est donc important de se défier des vices même les plus indifférens en apparence, de les attaquer à leur commencement, pour tourner vers le bien cette même activité de passions qui se porteroit au mal.

Page 617. Bien loin d'avoir de l'indifférence pour les spectacles, on les goûte, on les recherche, on y assiste avec plaisir. Parce qu'il n'y a rien qui excite plus puissamment au vice, rien qui ne soit plus propre à corrompre le cœur, c'est pour nous un devoir de les combattre comme inutiles et dangereux. Cet homme, bien que justement condamné pour ses crimes, se faire un divertissement de voir couler son sang, c'est un acte de cruauté qui engage la conscience et qui la souille. On n'assiste pas à un meurtre exécuté dans l'ombre, sans y participer ; et l'on donne le nom de passe- temps à des

» nous, nos passions sur nous, nos passions au milieu de nous ; trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles. » *Serm. du 3e dim. de l'Avent*, tom. II, pag. 276.

spectacles où l'on voit couler à grands flots le sang humain ! Où est l'humanité de se faire un jeu de ce qui tue les âmes (1)? Quel sentiment de justice et de religion peut-il rester à des hommes qui, voyant des malheureux prêts à expirer et demandant grâce, non-seulement les laissent égorger de sang-froid, mais en sollicitent l'exécution par leurs féroces suffrages, et n'ont pas encore assez de tout le sang qui a déjà coulé; qui demandent que l'on revienne à la charge sur la victime expirante, de peur qu'elle ne soit pas bien morte; s'indignent qu'elle ne succombe pas assez vite; et quand on n'en peut plus douter, insatiables de carnage, veulent encore de nouvelles recrues pour la mort? Une fois que l'habitude en est prise, adieu tout principe d'humanité. Cette pitié, que vous refusez

(1) La princesse Anne-Henriette de France (morte à Versailles le 10 février 1752) disoit un jour à une personne qu'elle honoroit de quelque confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaisir aux représentations du théâtre; que pour elle c'étoit un vrai supplice. La personne à qui elle parloit ainsi ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement, et prit la liberté de lui en demander la raison. Je vous avoue, répondit la princesse, que quelque gaie que je sois en allant à la comédie, sitôt que je vois les premiers acteurs paroître sur la scène, je tombe tout à coup dans la plus profonde tristesse : voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me divertir; cette réflexion m'occupe et m'absorbe tout entière pendant le spectacle. Quel plaisir pourrois-je y goûter ? » Rapporté par l'abbé Clément, *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*. Després de Boissy, *Lettr. sur les spect.* pag. 251.

aux coupables, vous ne l'accorderez pas même aux innocens; vous appliquerez à tous les hommes indifféremment ce que vous a fait éprouver le supplice d'un criminel. S'associer, par une secrète connivence, à des meurtres publics, ne convient
Page 618. pas à des hommes qui s'efforcent de marcher dans les voies de la justice. La loi par laquelle Dieu nous défend de tuer ne concerne pas seulement la défense d'exercer le métier d'assassins et de voleurs publics, les lois humaines elles-mêmes s'y opposent; elle va plus loin, elle interdit tout ce qui y y mène, bien que toléré ou permis par les lois humaines. Tuer par le glaive ou par la langue, crime égal aux yeux de la souveraine justice.

Les théâtres sont-ils moins coupables? J'en doute. Que voit-on sur la scène? Des représenta-
Page 719. tions d'intrigues amoureuses, où la pompe du langage, le charme d'une poésie harmonieuse, laissent dans la mémoire et dans l'âme du spectateur l'impression vive des passions les plus criminelles. Ces tragiques événemens que l'on y reproduit mettent sous les yeux le parricide, l'inceste, tous les
Page 620. crimes en cothurne. Quelle école pour les mœurs que les mouvemens de comédiens sans pudeur, que ces pantomimes où l'on ne reçoit que des leçons de corruption; où l'on apprend à devenir adultère par le plaisir que l'on goûte à le voir retracé! Quels exemples pour la jeunesse qui voit et

que l'on exerce sans honte une semblable profession, et que l'on assiste sans scrupule à de pareils spectacles! n'est-ce pas l'autoriser à en faire autant? n'est-ce pas jeter dans tous ses sens le feu de la passion, qui s'irrite surtout par les yeux, et l'enhardir aux mêmes foiblesses que l'on approuve puisqu'on leur applaudit (1)? L'imagination pleine de ces impressions funestes, on rentre chez soi avec tous les germes de corruption qui fermentent, non-seulement dans l'âme des jeunes gens encore sans expérience, et qu'il faut toujours défendre contre les premières influences du vice; mais dans celle des vieillards, que la seule bienséance devroit en écarter. Il faut donc éviter tout ce qui est spectacle; non-seulement pour garantir son cœur de tous les mouvemens orageux qui en troublent la pureté; mais pour se défendre contre toutes les amorces des voluptés coupables qui nous détournent du service de Dieu et de l'exercice des bonnes œuvres. Page 621.

Je ne goûte pas davantage ces concerts domestiques où le vice et la séduction se glissent par ce

(1) Voy. plus haut p. 177 et suiv. « N'est-ce point (concluoit Lactance), n'est-ce donc point aussi un avertissement trop persuasif de ce que vous pouvez faire, *Admonentur quid facere possint*, quand les exemples des héros, leurs sentimens, leurs discours, leurs actions, leur bonheur, jusqu'à leurs infortunes, tout autorise la passion? *Admonentur quid facere possint, et inflammantur libidine.* » L'abbé Clément, *Serm. sur les spect. Carême*, tom. II, pag. 201 et 203.

ficile, n'est-ce point par les difficultés mêmes qu'il nous faut marcher, nous qui aspirons au souverain bien?

Une fois que l'on a goûté de la coupe des voluptés criminelles, il devient plus difficile de s'en détacher. On marcheroit avec bien plus de sécurité dans la route du bien, si l'on avoit su défendre son cœur de leurs perfides amorces. Page 633.

Vers la fin de ce livre (ch. xxv, pag. 638) Lactance, dissertant sur le culte qui est dû à Dieu, soutient que les sacrifices les plus agréables au Seigneur ne sont pas ceux qui lui sont offerts par la multitude des victimes et l'effusion du sang, mais qui viennent d'un cœur pur. Nous le disons encore tous les jours. Mais il ajoute que la majesté divine ne demande pas des temples construits à grands frais : *Non templa illi congestis in altitudinem saxis exstruenda sunt.* Sur quoi les éditeurs protestans argumentent contre la magnificence de nos églises. On peut répondre par le seul fait de la pompe des églises chrétiennes dès cette haute antiquité. Celle de Nicomédie, que Dioclétien fit abattre, étoit remarquable par son élévation et par sa richesse. (Eusèbe, *Hist. eccles.* lib. x, cap. iv.) Les églises que Constantin, ou sainte Hélène sa mère, fit bâtir peu de temps après dans plusieurs des villes de son empire, étoient pour la plupart d'une magnificence dont les nôtres pourroient à peine approcher. Elles furent égalées par celles que saint Paulin fit construire sur le tombeau de saint Félix. (Voy. Tillem. *Mém.* tom. xiv, pag. 107.) Les ornemens et les images n'en étoient pas exclus, témoin ceux dont nous avons la description dans la lettre lxi^e

de saint Nil au préfet Olympiodore. On peut consulter, sur la magnificence des églises des premiers siècles, Muratori, *Dissert.* XVI dans *Anecdot. eccles. mediolan.* Mediol. in-4°, 1697, pag. 183 et suiv.

Page 658. LIVRE VII. Quel ouvrier s'est amusé jamais à faire quelque ouvrage sans dessein, ou sans espérance d'en tirer profit? On construit une maison: n'est-ce que pour en faire une, ou plutôt pour qu'elle soit habitée? Citez-moi personne au monde qui travaille en quoi que ce soit, sans se proposer un but d'utilité. Voilà le monde créé; est-ce pour lui seul intrinsèquement qu'il l'a été? Matière insensible, il n'avoit besoin ni de la chaleur du soleil, ni des vents qui le rafraîchissent, ni des pluies qui le fécondent, ni des fruits qui parent sa surface. Dieu, qui l'a fait, l'auroit-il fait pour lui-même? Dieu subsistoit auparavant sans qu'il y eût un monde; il pouvoit donc s'en passer. Il a donc fait le monde pour l'homme, puisque c'est l'homme
Page 661. qui en jouit; et l'homme pour lui seul, pour qu'il adorât ses grandeurs, reconnût sa providence, lui rendît un solennel hommage comme à son Créateur
Page 666. et à son Père, et trouvât dans sa fidélité à lui obéir le gage de son immortalité.

Du dogme incontestable de l'immortalité suit
Page 680. nécessairement le dogme de l'éternité des peines et des récompenses; par conséquent d'un jugement où les unes et les autres seront décernées dans la proportion des mérites.

Ce jugement, qui suivra la dissolution de l'univers, aura pour avant-coureurs des signes pareils à ceux dont le Seigneur frappa autrefois l'Égypte.

A son approche, l'iniquité prévalant de plus en plus dans l'univers en a encore changé toute la face; la corruption générale est montée à un excès tel, qu'auprès d'elle la dépravation dont nous sommes aujourd'hui témoins, toute monstrueuse qu'elle est, seroit une espèce d'âge d'or. A peine quelques traces de justice dans le monde : l'avarice, la cupidité, la débauche, n'ont plus de frein; le peu qui reste de gens de bien est la proie des méchans qui s'emparent de toutes les richesses pour ne leur laisser en partage que les humiliations, le dénuement, les persécutions. Le droit est méconnu; plus de lois, tout à la pointe de l'épée, tout au pouvoir de l'audace et de la force. La bonne foi, la paix, l'humanité, la vérité, ont disparu, et avec elles la douce sécurité, l'ordre social tout entier : point de trève dans le mal. Le monde est un vaste théâtre livré au désordre. La guerre exerce partout ses fureurs; et tous les fléaux répandus sur la terre en moissonnent les habitans. La dévastation et le désordre allant toujours croissant; Rome elle-même, Rome, la dominatrice du monde, périra. Son empire passera à l'Asie, l'Orient prévaudra, et l'Occident sera asservi. Ne vous étonnez pas qu'un royaume si solidement

Page 698.

affermi, l'ouvrage de tant de siècles et de héros, doive succomber un jour. Est-il rien de ce que les hommes ont fait qui ne soit condamné à périr comme eux? Ainsi a-t-on vu successivement les plus florissans empires se précipiter dans la mort. Égyptiens, Perses, Grecs, Assyriens, brillèrent tour à tour sur la scène du monde; Rome leur a succédé, Rome dont la chute sera d'autant plus éclatante que son élévation fut plus haute... Son empire démembré se partagera en principautés
Page 705. diverses. Tout à coup du fond du septentrion paroîtra l'ennemi le plus formidable qui fut jamais : son joug de fer pesera sur tout l'univers; pour lui rien de sacré : lois divines et humaines, il bouleversera tout. Les flots de sang couleront autour de lui. Des villes opulentes seront détruites, non-seulement par le fer et par le feu, mais par de continuels tremblemens de terre, par les débordemens, par la contagion. Les plus effrayans phénomènes se succèderont sans relâche dans le ciel et sur la terre, et glaceront tous les cœurs d'épouvante : quand enfin le son de la trompette fatale se fera
Page 713. entendre... Alors les abîmes s'ouvriront, les morts ressusciteront pour être jugés par le souverain juge, à qui Dieu son Père a donné toute-puissance pour ce jour formidable; et ceux dont le mal qu'ils auront fait l'emportera sur le bien, seront condamnés au châtiment. Le caractère des peines qu'ils

auront à subir est déterminé par nos saintes Ecritures. Parce qu'ils ont péché avec leur corps, leur corps ressuscité expiera leurs péchés ; non plus un corps tel qu'ils l'avoient auparavant, mais un corps d'une substance nouvelle, désormais incorruptible et impérissable, pour servir d'éternel aliment aux supplices, et à des feux qui ne finiront jamais. Ne jugez pas de ce feu par celui qui sert à nos usages, et qui s'éteint faute de matières combustibles. C'est un feu divin, immortel, subsistant par sa propre énergie, et de qui l'activité n'a besoin de rien qui l'entretienne. Un feu qui brûle et renouvelle ses victimes, qui sans cesse renaît de lui-même, qui sans cesse répare les corps qu'il consume, et porte en soi son principe d'immortalité. Ne cherchons pas à en pénétrer le mystère. S'il m'est impossible d'expliquer comment Dieu fit une première fois le corps de l'homme, croyons, sans vouloir l'approfondir, qu'il n'aura pas moins de puissance pour le renouveler. Adorons, prions le Seigneur Dieu du ciel que les conseils de sa justice soient réservés à d'autres temps, et que nous ne tombions point sous le joug de cet exécrable tyran (l'Antechrist), dont la funeste apparition précédera la consommation des siècles.

Page 715.

Page 719.

II. EPITOMÉ, OU ABRÉGÉ DU LIVRE DES INSTITUTIONS.

L'abrégé que Lactance a fait de ce bel ouvrage n'en est pas une simple analyse. C'est un traité de morale, où les leçons de la sagesse chrétienne sont quelquefois développées avec éloquence, avec une chaleur de sentiment qui pénètre, souvent même avec une délicatesse dans les aperçus, qui ne se rencontre pas toujours dans les écrivains de ce genre les plus renommés. Nous allons en fournir quelques exemples.

Page 735. Si tous les peuples en possession de commander aux autres, si nos fiers Romains eux-mêmes, aujourd'hui maîtres du monde par le droit de conquête, vouloient pratiquer les lois de la justice, et rendre à chacun ce qui lui appartient, il ne leur resteroit plus que les pauvres chaumières qui furent leur premier berceau ; ils ne seroient que justes : qu'en diroit-on? qu'ils sont devenus fous. Oublier ses intérêts pour ceux d'autrui, quelle étrange morale! Il peut se rencontrer dans la vie des circonstances délicates de nature à embarrasser la sagesse; par exemple, dans un naufrage, ou dans une déroute où il faudroit choisir entre le danger inévitable de périr soi-même, ou le moyen facile d'échapper à la mort en enlevant à quelque misérable la planche ou le cheval sur quoi il se sauve, la prudence semble commander de penser à soi plutôt qu'à autrui. Oui, si tout finissoit avec la vie présente. Dans une semblable alternative,

vous n'hésiterez pas, si vous croyez fermement qu'il y ait après la mort une autre vie où Dieu vous prépare la récompense des sacrifices de celle-ci. Laissez parler un monde frivole : reposez-vous sur le jugement de Dieu, et de Dieu seul.

La première des obligations qu'impose la justice est de reconnoître Dieu comme Créateur, de le craindre comme notre souverain, de l'aimer comme notre père. Page 737.

Avec l'oubli de Dieu sont venus tous les maux qui ont désolé la terre ; les hommes ont perdu de vue qu'ils étoient tous les enfans d'un même père ; de là les dissensions, les guerres, tant de désordres introduits dans la société. Une même loi enchaîne l'homme à Dieu et à son semblable. Pages 739-741.

Tous les plaisirs des sens, dangereux. Je ne parle pas seulement de ces criminelles affections auxquelles s'applique plus particulièrement le mot de volupté ; mais tous, quels qu'ils soient, ils distraient le cœur, le détournent du ciel pour le ramener et le concentrer sur la terre, lui font perdre de vue les biens de l'éternité, et l'exposent à perdre la vie immortelle pour l'entraîner dans le châtiment qui ne finira point. Page 742.

Le vrai serviteur de Dieu ne dira jamais de mal de personne, lui qui demande à Dieu ses bénédictions. Il ne se permet ni plaisanteries sur la religion, ni serment, pour ne point s'en faire une

habitude qui mène au parjure ; jamais de dissimulation ni d'arrière-pensée ; jamais il ne revient sur la parole ; il ne promet que ce qu'il peut exécuter ; content de ce qu'il a, il n'envie le bien de personne; il ne maltraite ni son fils ni son serviteur, il n'oublie pas que lui-même a eu un père, et qu'il a un maître.

Page 743. Il nous reste à parler du spectacle, source féconde de corruption, dont le sage s'éloignera sévèrement, et qu'aucune raison légitime ne sauroit autoriser. Il suffit qu'ils aient été institués en l'honneur des fausses divinités. Qu'importe au reste leur origine ? considérons-les en eux-mêmes plutôt que dans leur institution ; toujours est-il qu'on n'y peut assister sans paroître abjurer le culte du vrai Dieu, pour passer à des cultes profanes. D'abord ceux de l'amphithéâtre. Y a-t-il rien au monde d'affreux et d'abominable comme le meurtre ? Aussi, dans la société humaine, est-il défendu par les plus rigoureuses lois ; le mot seul de guerre excite une horreur naturelle. Au mépris de toutes les législations et de l'instinct de la nature, voilà pourtant des meurtres qui se commettent ailleurs que sur des champs de bataille, sans être provoqués par aucun droit de représailles, uniquement pour légitimer un forfait. Se rendre présent à un homicide, n'est-ce pas s'en rendre le complice ? Un crime égal pèse à la fois et sur celui

qui le regarde et sur celui qui le commet. Il est donc vrai que, dans les jeux féroces des gladiateurs, le sang des victimes retombe sur celui qui le voit couler comme sur celui qui le répand. Vous avez beau vous en défendre sous le prétexte que vous ne vouliez pas le meurtre, que ce n'est pas vous qui avez dirigé le glaive, quand votre présence et vos applaudissemens encouragent l'assassin. Que dirons-nous du théâtre? Sont-ce, dites-moi, de plus innocens plaisirs, que ces mensongères représentations de comédies qui portent sur des intrigues d'amour et de libertinage, ou de tragédies qui étalent sur la scène l'inceste et le parricide? N'est-ce pas à l'école de vos histrions, et à ces gestes effrontés qu'ils vont copier sur des femmes le rebut de leur sexe, n'est-ce pas à cette école que l'on se forme à l'art des passions qu'expriment tous leurs mouvemens? Direz-vous que ce ne soit point un écueil pour toutes les bonnes mœurs, que ces spectacles où des aventures imaginaires vous apprennent à faire bientôt vous-même sans honte ce que vous y avez vu sans rougir? Ceci s'adresse plus particulièrement à la jeunesse, dont l'inexpérience et la fragilité demandent qu'elle soit contenue, pour ne pas échouer contre les vices et les erreurs où ces sortes de représentations l'auront bientôt entraînée. Il faut donc s'abstenir de tout spectacle, si l'on veut conserver son âme dans Page 744.

une assiette tranquille; renoncer à des plaisirs dangereux, dont la perfide amorce est toujours mortelle.

Page 746. Dieu ayant fait la constitution de l'homme plus foible que celle de beaucoup d'autres animaux, à qui il a donné des moyens de pourvoir à leur sûreté, nous a donné à nous le sentiment de la compassion qui établit entre les hommes un mutuel échange de services. La vie humaine étant semée d'accidens divers, comptez bien qu'il vous arrivera à vous-même ce que vous voyez arriver aux autres. Cette pensée vous disposera à vous rendre secourable à celui qui aura besoin de votre secours.

Page 753. Dieu a créé le monde pour l'homme; qui ne le voit pas diffère peu de la brute. A qui a-t-il été donné de contempler le ciel, si ce n'est à l'homme? Qui est-ce qui jouit de la faculté d'admirer les œuvres du Créateur, si ce n'est l'homme? de cultiver la terre, d'en recueillir les fruits, d'avoir l'empire sur les poissons, sur les oiseaux, sur les animaux divers, si ce n'est l'homme? C'est donc pour l'homme que tout a été créé, puisque tout sert aux besoins de l'homme. L'architecte qui construit une maison ne la fait pas pour qu'il y ait une maison, mais pour celui qui doit l'habiter. Un navire suppose le dessein que l'on s'en servira pour naviguer. Quand on fabrique un vase, ce n'est que pour qu'il puisse recevoir ce qu'il doit contenir.

De même, il est évident qu'en formant le monde, Dieu avoit une autre intention que celle de le créer; l'homme fut le but de la création. Mais l'homme lui-même, pour qui est-il fait? Se peut-il qu'un être pour qui ce vaste univers a été créé, qui a reçu de si brillans priviléges, qui jouit d'une telle domination, ait été fait sans dessein? Le dessein de Dieu quel a-t-il pu être? sinon que l'homme connût son auteur, qu'il lui rendît grâces comme à son bienfaiteur, qu'il le servît et l'honorât comme son souverain.

Un des plus forts argumens en faveur du dogme de l'immortalité de l'âme, c'est que l'homme seul dans la nature connoît Dieu. Voyez les autres animaux, ils n'ont nulle idée de religion: courbés sur la terre, ils ne ressemblent point à l'homme qui seul porte la tête vers le ciel pour y chercher son auteur. Page 654.

Peut-il mourir tout entier celui-là qui a le sentiment et le désir de l'immortalité? Page 755.

III. TRAITÉ DE LA COLÈRE DE DIEU.

Si Dieu est sans colère contre l'impiété et le crime, il sera donc sans amour pour la vertu et la piété. On ne peut aimer ce qui est bien, sans haïr ce qui est mal; l'un suppose l'autre. Page 774.

Ce que l'on ne craint pas, on le méprise; ce que l'on méprise, on ne l'honore pas. D'où il suit Page 780.

que les mots de religion, de majesté, d'hommage, ne vont pas sans l'idée de crainte. Mais il ne peut y avoir de crainte là où il n'y a point de colère. Otez dans Dieu la colère et l'amour, plus de religion, et, par une conséquence nécessaire, plus de société; elle n'est plus qu'un théâtre de crimes et de brigandage. Quel frein plus puissant pour les consciences, que de croire que nous vivons sous l'œil d'un Dieu à qui rien n'échappe, pas une parole, pas une pensée qui se forme au fond de nos cœurs, aussi bien que pas une de nos actions!

Page 815. Dieu nous a donné une loi qui propose des récompenses à la vertu, des châtimens au crime; loi sainte, loi qui commande à tous la pureté des mœurs, la charité envers nos frères. Peut-il voir d'un œil indifférent cette loi méprisée, la vertu méconnue, l'homme chercher son bonheur dans ce qui lui est défendu? Si c'est Dieu qui gouverne le monde, comme il n'est pas permis d'en douter, il prend nécessairement intérêt à ce qui trouble l'ordre de son gouvernement. S'il y a une Providence divine, elle veille indispensablement sur tout le genre humain pour en assurer l'existence et la conservation. Si Dieu est le père comme le souverain des hommes, il est hors de doute que la vertu est agréable à ses yeux, que le vice lui déplaît; donc qu'il aime les hommes vertueux, et qu'il hait les méchans.

On ne lui conteste pas le pouvoir de punir à l'instant même le pécheur. Pourquoi ne le fait-il pas ? S'il en agissoit ainsi, il n'y auroit plus d'hommes sur la terre ; car il n'y en a point qui ne soit pécheur. Il est patient, il retient sa colère, parce que toutes ses perfections sont sans bornes ; sa patience n'en a pas, puisque la patience est une perfection. Il laisse au pécheur le temps du repentir : il pardonne ; il y a donc une colère dans Dieu. Pages 816, 817.

Le ressort de tout gouvernement quel est-il ? la crainte. Sans la crainte, l'autorité se perd. Que l'on cesse de craindre le souverain, sa personne avilie est bientôt menacée ; tout s'arme contre lui ; il n'est plus que l'objet du mépris et de l'insulte publique. Ferons-nous moins de cas de la majesté divine que des majestés terrestres ? Page 824.

IV. TRAITÉ DE L'OUVRAGE DE DIEU (*).

Je demanderai à ces hommes qui affectent d'établir leurs parallèles entre l'homme et l'animal, je leur demanderai si Dieu leur donnoit à choisir entre la condition des animaux avec leurs avantages, et celle de l'homme avec ce qu'il a d'inférieur à eux, lequel ils préféreroient. Page 835.

(*) Lactance s'attache dans tous ses livres à venger la Providence contre les systèmes qui la contestent ; ce qui amène fréquemment sous sa plume des discussions qui appartiennent plus à l'école qu'à la chaire.

Page 837. Ils sont éternellement à se plaindre des maladies qui assiégent l'humanité, de la mort qui vient avant le temps. Se prétendent-ils être dieux?

Pourquoi des maladies? je vais répondre.

Page 838. Après que Dieu eut prononcé contre l'homme coupable l'arrêt qui le condamnoit à la mort, il falloit bien, pour que cette sentence de mort pût recevoir son exécution, qu'il fût sujet aux infirmités, aux maladies, par suite à la mort. Vouloir qu'il n'y eût pas été assujetti, ce seroit vouloir qu'il n'eût pas besoin de manger pour vivre; c'est lui supposer une nature divine, immortelle, c'est vouloir qu'il ne soit plus ce qu'il est, homme.

Si la mort ne venoit pas mettre un terme à la vie, il n'y auroit rien de plus insociable que l'homme. C'est le sentiment de notre foiblesse qui
Page 840. fait le lien et le ciment de la société. Si nous ne l'avions pas, chacun voudroit s'isoler. Et alors plus d'obligations réciproques, plus de société. L'homme devient ce qu'il y a dans le monde de plus cruel et de plus insupportable.

Page 881. Peut-on, sans admiration, réfléchir à la nature de l'âme humaine, à cette activité qui, même durant le sommeil, ne s'arrête point; à cette rapidité de conception qui embrasse à la fois le ciel, la terre et les mers, parcourt et franchit en un moment les distances les plus éloignées? Étonnez-vous après cela que l'esprit de Dieu soit répandu partout, que

son intelligence gouverne tout, que son immensité le rende présent à la fois dans tous les lieux de l'univers.

V. TRAITÉ DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS (*).

Lactance n'est pas le premier écrivain qui ait porté au tribunal de l'histoire la justification de la Providence dans la cause des chrétiens. Avant lui, Tertullien n'avoit pas craint d'annoncer à la tyrannie les vengeances du ciel, non-seulement pour la vie future, mais dès le temps présent. « Loin de nous, disoit-il à Scapula, préfet d'Afrique, la pensée de chercher à nous venger de nos persécuteurs. Dieu saura bien en prendre soin. Le sang des chrétiens retombera sur la tête de quiconque l'a versé (1). » « Dieu se venge, écrivoit saint Cyprien à un autre de ces féroces proconsuls : ne le reconnoissez-vous pas à tous ces fléaux qui vous désolent. Jamais la cruauté ne s'est exercée contre le nom chrétien, que Dieu n'ait fait à l'instant même éclater ses vengeances (2). » Saint Justin avoit tenu le

(*) Ce traité manque à la plupart des éditions de Lactance. Il se trouve publié à part, soit par Baluze (*Miscel.* Oxford, 1680, in-12), soit par Le Brun Desmarettes, ou Langlet Dufresnoy, dans leur édit. en 2 vol. in-4°. Le chanoine Maucroix et l'abbé Godescard en ont publié une traduction.

(1) *Absit ut indigne feramus ea nos pati quæ optamus, aut ultionem a nobis aliquam machinemus, quam a Deo expectamus. Tamen (sicut supra diximus) doleamus necesse est quod nulla civitas impune latura sit sanguinis nostri effusionem.* (*Ad scapul.* cap. 2 et 3.)

(2) *Nec unquam impiorum scelera in nostrum nomen exsurgitur, ut non statim divinitus vindicta comitetur.* (S. Cyprian. *ad Demetrian.* pag. 282, col. 2, éd. Pamel.)

même langage (1). L'histoire vient à l'appui de cette proposition; et c'est là l'objet du traité dont nous allons rendre compte.

N° 1. Le Seigneur a exaucé les prières que vous ne cessez de lui adresser, mon cher Donat, et celles de nos frères qui, par une glorieuse confession, ont cherché à mériter la couronne immortelle promise aux œuvres de la foi. La paix est rendue au monde; l'Église, que ses ennemis venoient d'abattre, se relève de ses ruines; et, grâces à la miséricorde divine, un nouveau temple se construit à la place de celui qui nous fut enlevé. Les princes que Dieu nous a donnés ont aboli les édits sanguinaires de la tyrannie; ils ont écouté la voix de l'humanité tout entière; les nuages funèbres qui nous enveloppoient sont dissipés; des jours plus sereins ont commencé à luire, et ont rouvert tous les cœurs à la joie; Dieu s'est laissé fléchir par les prières de ses serviteurs; une protection toute céleste a mis fin à nos angoisses; elle a confondu les projets de l'impiété, et séché nos pleurs. Ceux qui avoient osé lutter contre le Tout-Puissant sont terrassés à leur tour; ils n'avoient renversé son saint temple que

(1) *Apolog.* 1, n° 18.

On a élevé des doutes contre l'authenticité de l'ouvrage. Le Nourry a publié une dissertation savante à ce sujet. (*Apparat.* tom. II, pag. 1613 et seq.) La question est résolue pour l'affirmative en faveur de Lactance dans l'ouvrage intit. *Singularités historiques*, 2 vol. Paris, 1738 (par D. Lyron), tom. 1, pag. 225 et suiv.

pour être précipités eux-mêmes avec plus d'éclat ; et ces bourreaux, teints de notre sang, frappés par les vengeances du ciel, ont exhalé leurs criminelles âmes dans les tourmens qu'ils avoient bien mérités. Dieu punit tard, mais d'une manière terrible autant que légitime. Il n'avoit différé leur châtiment que pour apprendre aux hommes, par de grands et terribles exemples, qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Dieu sait, par des châtimens proportionnés aux crimes, se venger des impies et des persécuteurs de ceux qui le servent. Je vais parler de la mort de ces persécuteurs, afin que ceux qui n'étoient point sur les lieux, et ceux qui viendront après nous, sachent de quelle manière le Dieu unique et suprême a manifesté sa puissance et sa majesté dans la punition des ennemis de son nom. J'ai cru que ce seroit une chose utile que de raconter quels ont été les persécuteurs de l'Église, et comme la justice divine s'en est vengée.

Les principaux furent Néron, Domitien, Dèce, Valérien, Dioclétien et ses associés à l'empire, Sévère, Galère, Maximin-Hercule, Maximin-Daïa. Après en avoir rapporté la fin tragique :

D'après d'aussi terribles châtimens, n'est-il pas surprenant qu'il se soit rencontré de nouveaux persécuteurs qui aient eu la sacrilége insolence, je ne dis pas seulement d'outrager, mais de penser

même à outrager la majesté du suprême modérateur de l'univers ?

Persécution exécutée par les ordres de Dioclétien et de Galère :

Nos. XV, XVI. On arrêtoit les prêtres, tous les ministres de la religion ; et, sans les entendre, sans les interroger même, on les traînoit au supplice. Les chrétiens, sans distinction d'âge ni de sexe, étoient condamnés aux flammes ; et, comme ils étoient en très-grand nombre, les exécutions ne se faisoient plus séparément, mais collectivement. On jetoit les domestiques dans la mer, après leur avoir attaché une meule au cou. La persécution n'épargnoit personne. Les juges s'étoient répandus dans les temples, et là ils forçoient tout le monde à sacrifier. Les prisons étoient pleines. On imaginoit de nouveaux genres de tortures ; et de peur que, sans y penser, on ne rendît justice à quelqu'un, on dressoit des autels devant les greffes et devant les tribunaux, afin que les clients offrissent des sacrifices avant de plaider leur cause. Ainsi l'on se présentoit devant les juges comme devant les dieux. Toute la terre, à l'exception des Gaules, depuis l'orient jusqu'à l'occident, étoit livrée en proie à la fureur de trois bêtes féroces.

La persécution qui s'acharnoit à leurs personnes n'épargnoit pas plus leurs livres. Tout ce que l'on put rencontrer d'exemplaires de la *Bible* fut consumé par

les flammes (1). La haine alla jusqu'à confondre avec les livres des chrétiens tous ceux qui sembloient être favorables à leur doctrine, dans ce sens qu'ils attaquoient l'idolâtrie contre laquelle le christianisme dirigeoit ses combats. Ainsi Lactance observe-t-il que les livres des sibylles, où l'on croyoit voir des prédictions de Jésus-Christ, furent anéantis dans les flammes (*Divin. instit.* lib. I, pag. 126); et Arnobe, que les livres de Cicéron, *De natura deorum*, subirent une semblable sentence. (*Adv. gent.* lib. III, pag. 104.) Divers savans conjecturent que le troisième livre de cet ouvrage périt dans l'incendie ordonné par Dioclétien. D'autres ont accusé les chrétiens d'avoir brûlé les écrits des païens par excès de zèle. Cette accusation est démentie par tous les témoignages de l'histoire.

Galère étant parvenu à la puissance souveraine, ne s'en servit que pour le malheur de l'univers. Parlerai-je de ses jeux et de ses divertissemens? Il avoit fait venir de toutes parts des ours d'une grandeur prodigieuse, et d'une férocité pareille à la sienne. Lorsqu'il vouloit s'amuser, il faisoit venir quelques-uns de ces animaux, qui avoient chacun leur nom, et leur donnoit des hommes plutôt à engloutir qu'à dévorer; et quand il voyoit déchirer les membres de ces malheureux, il se mettoit à rire. Sa table étoit toujours abreuvée de sang humain. Le feu étoit le supplice de ceux qui n'étoient pas constitués en dignités. Non-seulement il y avoit condamné les chrétiens, il avoit de plus

(1) Baronius, *ad ann.* 302, n° 67. Tillem. tom. V, pag. 21.

ordonné qu'ils seroient brûlés lentement. Lorsqu'ils étoient attachés au poteau, on leur mettoit un feu modéré sous la plante des pieds, et on l'y laissoit jusqu'à ce qu'elle fût détachée des os ; on appliquoit ensuite des torches ardentes sur tous leurs membres, afin qu'il n'y eût aucune partie de leur corps qui n'eût son supplice particulier. Durant cette effroyable torture, on leur jetoit de l'eau sur le visage, et on leur en faisoit boire, de peur que l'ardeur de la fièvre ne hâtât leur mort, qui pourtant ne pouvoit être différée long-temps, car quand le feu avoit consumé leur chair, il pénétroit jusqu'au fond de leurs entrailles ; alors on les jetoit dans un grand brasier pour achever de brûler ce qui restoit encore de leurs corps ; enfin, on réduisoit leurs os en poudre, et on les jetoit dans la rivière ou dans la mer (1).

(1) Ces fureurs sembloient être héréditaires chez les païens. Le démon qui les excitoit s'est toujours ressemblé à lui-même. On lit, dans la lettre adressée aux chrétiens de Lyon et de Vienne, aux fidèles d'Asie et de Phrygie : « La rage des persécuteurs se déchargea sur les corps des saints confesseurs. Ils jetèrent aux chiens les corps de ceux qui étoient morts dans la prison, et les gardoient jour et nuit de peur que nous ne leur rendissions les honneurs de la sépulture. Ils gardèrent de la même sorte les têtes et les restes que le feu et les bêtes avoient épargnés... Ils les gardoient si exactement, comme si ce leur eût été un grand avantage de les voir exposés de la sorte, que nous ne pouvions ni les prendre à la faveur de la nuit, ni les obtenir à prix d'argent, ou par prières. Après que les corps des martyrs eurent été exposés six jours et déshonorés par toutes sortes d'outrages, ils furent brûlés par les impies et les cendres jetées dans le Rhône, afin qu'il

Dieu frappa Galère, à la dix-huitième année de son règne, d'une plaie absolument incurable. Il se forma, dans une partie de son corps, un abcès qui fit bientôt des progrès considérables. Les amputations furent inutiles : un nouvel ulcère perce la cicatrice ; une veine rompue rend une telle quantité de sang, que le malade court risque de la vie. Cependant on parvient à arrêter le sang ; il s'échappe encore une fois. On finit par cicatriser la plaie : un léger mouvement de corps la fait rouvrir ; le sang coule avec plus d'abondance ; l'empereur devient pâle et sans force. Le ruisseau de sang se tarit encore ; mais le mal est trop violent : tous les remèdes échouent. Il survient un cancer qui gagne les parties voisines ; plus les chirurgiens coupent, plus il s'étend ; les médicamens ne servent qu'à l'aigrir. On appelle de toutes parts les plus célèbres médecins ; mais les secours humains sont inutiles. On a recours aux idoles ; on implore l'assistance d'Apollon et d'Esculape : Apollon indique un remède ; on l'essaie, et le mal empire. La mort approche ; elle s'est déjà saisie des parties inférieures : les médecins redoublent de soins quoique sans espérance ; ils ont beau attaquer le mal de toutes les manières, il ne leur est pas possible de le vaincre : il rentre en dedans et

n'en demeurât aucun reste sur la terre. » Eusèbe, *Hist. ecclés.* liv. v, chap. 3.

se jette sur les parties internes, où il s'engendre des vers. Une odeur insupportable se répand dans tout le palais ; les vers rongent le corps du malade, qui se fond en pourriture, et lui causent d'insupportables douleurs. De temps en temps il lui échappe des cris, ou plutôt d'horribles mugissemens. On lui applique des animaux vivans, dans l'espérance que la chaleur attirera les vers en dehors; mais, quand on nettoie les plaies, il ressort une fourmilière de ces animaux voraces; et ses entrailles en deviennent une source intarissable. Les parties du corps avoient perdu leur forme ordinaire ; le haut jusqu'à l'ulcère n'étoit qu'un squelette. Une maigreur affreuse avoit attaché la peau sur les os; les pieds, par leur enflure extraordinaire, ne ressembloient plus à des pieds. Cette épouvantable maladie dura un an entier. Enfin Galère, vaincu par cet assemblage de maux, fut contraint de reconnoître le vrai Dieu. Durant les intervalles d'une douleur nouvelle, il s'écrie qu'il rétablira l'Église des chrétiens, et qu'il expiera son crime. Étant à l'extrémité, il publia l'édit (par lequel il accorde aux chrétiens le libre exercice de leur religion) (*).

N°. LI. Le récit de tous ces événemens est appuyé sur le témoignage de personnes dignes de foi. J'ai cru

(*) Il est rapporté d'après Lactance et Eusèbe, par tous les historiens. Voy. Fleury, *Hist. ecclés.* liv. IX, n° XXXIII, tom. II, pag. 599, édit in-12.

devoir les consigner par écrit, afin que les historiens ne puissent altérer la vérité en passant sous silence soit les crimes de tant d'empereurs, soit la vengeance que Dieu en a tirée. Que d'actions de grâces ne devons-nous pas lui rendre pour avoir daigné jeter les yeux sur la terre, ramasser son troupeau ravagé et dissipé par tant de loups ravissans, exterminé les monstres qui avoient désolé si long-temps ses bergeries ! Où sont maintenant ces surnoms de Joviens et d'Herculiens, autrefois si révérés des nations, que Dioclétien et Maximien s'étoient si insolemment arrogés, et qui passèrent inutilement à leurs successeurs? Le Seigneur les a fait disparoître de dessus la terre.

FIN DU TOME TROISIÈME.

613842
SBN
Biblioteca Nazionale NAPOLI

TABLE DES AUTEURS

ET

OUVRAGES CITÉS DANS CE TROISIÈME VOLUME.

A.

Arnobius, adversus gentes, in-8°. Lugd. Batav., 1651.
Augustini (S.), Hippon. episc., de Civitate Dei.
— Epistolæ.
— Liber confessionum.
— Opera, edit. Benedict. Paris, 1689.

B.

Baillet (Adrien). Vies des saints, éd. in-4°.
Balzac. Lettres. (Elzevir.)
Baronius (cardin.). Martyrolog. in-fol. Paris, 1613.
— Annales ecclesiastici.
Barruel. Du pape et de ses droits, 2 vol. in-8°. Paris, 1803.
Basile (S.) le Grand, archev. de Césarée. Opera, edit. Garnier. Paris, 1721.
Batteux (l'abbé), de l'académie française, Histoire des causes premières, 1 vol. in-8°. Paris, 1769.
Beauregard (Analyse des Sermons du P.). 1 vol. in-8°, Paris, 1820.
Beausobre (Isaac de). Sermons, 4 vol. Lausanne, 1758.
Beausset (S. E. Mgr. le card. de), anc. évêq. d'Alais. Vie de Bossuet. Versailles, 1814.

Bérault-Bercastel. Histoire ecclésiastique. Besançon, 1820.
Bible (la sainte), trad., dissert. et comment., par D. Calmet et l'abbé de Vence, in-4°. Paris, 1750.
Bible (la sainte), traduct. de Sacy. Cologne, 1730.
Blacwel. Lettres sur la mythologie, trad. de l'anglais, 2 vol. in-12. Paris, 1771.
Blondel (David). Traité des sibylles, 1 vol. in-4°, 1649.
Bossuet (J. B.,) évêque de Meaux. Sermons, édit. in-8°. Paris, 1772.
— Panégyriques et Oraisons funèbres, édit. de Versailles, Lebel, 1816.
— Disc. sur l'hist. univ. Paris, in-4°, 1681.
— Histoire des variations.
— Exposition de la doctrine catholique.
— Avertissement aux protestans.
— Conférence avec le ministre Claude.
— Élévations sur les mystères.
— Instructions sur les promesses faites à l'Église.
— Oraisons funèbres.
— Réflexions sur la comédie.
— D'après l'éd. in-4° des Bénéd. Paris, 1743 et suiv.
Boismont. Sermons de charité, édit. in-4°. Paris, 1782.
Bourdaloue. Sermons. Paris, 1750, édit. des libraires associés et Rigaud. Paris.
Bretteville. Essais de sermons et de panégyriques.
Brucker (Jacob). Institutiones historiæ philosophicæ, 1 vol. 1756.
Bullet. Hist. de l'établissement du christian. Paris, in-8°, Lips. 1814.
Burigny. Vie de Bossuet, 1 vol. in-12, Bruxelles, 1761.
Butler (Alban). Vies des Pères, des martyrs, et autres principaux saints, trad. de l'anglais par Godescard. Versailles, 1811.

C.

Cambacérès. Sermons. Paris, 1781.

Cave (Guill.). Scriptorum ecclesiastic. hist. litterar., in-fol. Coloii., 1720.

Cellier ou Ceillier (dom Remy). Hist. génér. des auteurs sacrés et ecclésiast. Paris, 1732.

Centuriatores Magdeburg. Hist. eccles. Basileæ, 1564.

Cheminais (le P.). Sermons. Paris, 1764.

Chrysostomi (S. Johan.) opera, edit. Benedict. Montfaucon. Paris, 1718. Morel et Front. Duc. Paris, 1623.

Cicero. De natura deorum, Tusculanes, de la traduct. de l'abbé d'Olivet. Paris, 1732 et 1737.

Clément (l'abbé). Sermons. Paris, 1770.

— Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde. Paris, 1753.

Clementis (S.) Alexandrin. opera, edit. in-fol. Morel. Paris, 1629. J. Potter. Oxon., 1715.

Collet, prêtre de la mission. Sermons, 2 vol. in-12. Lyon, 1764.

Conti (le prince de). Traité de la comédie et des spectacles, 1 vol. in-8°. Paris, 1666; avec la défense de ce traité, par l'abbé Voisin. Paris, 1672.

Croizet (le P.). Réflexions spirituelles.

Cypriani (S.) Carthagin. episc. et martyris. Oxon., edit. Jo. Fell, 1700. Edit. Pamel. Paris, 1603.

D.

Daillé. Sermons dans Morceaux choisis des protestans, à la page 106 et suiv. Paris, 1810.

— De pœnis et satisfactionibus humanis, in-4°. Amstelod., 1649.

— De cultibus religiosis latinorum, in-4°. Genev., 1671.
Delatour (l'abbé). Sermons, 3 vol. in-8°. Avignon, 1750.
Deslandes. Histoire critique de la philosophie, 3 vol in-12. Amsterdam, 1741.
Desprez de Boissy. Lettres sur les spectacles. Paris, 1771.
Duguet. Confér. ecclésiast., 2 vol. in-4°.
Dupin (Élie). Biblioth. des auteurs ecclés. Paris, 1686 et suiv.

E.

Epiphan. (S.), adv. hæres. Paris, 1622, edit. Petav.
Ermès. Entretien sur le célibat ecclésiastique. Paris, 1792.
Euseb. Cæsariens. Hist. eccles. H. Valois, in-fol. Paris, 1659,
— Adversus Hieroclem.
— Præparatio et demonstratio evangelica.

F.

Fénélon. Œuvres choisies, édit. Boullage, 6 vol. in-8°. Paris, 1821.
Fleury (l'abbé). Hist. ecclés., in-12. Paris, 1724.
— Mœurs des chrétiens, in-12. Paris, 1766.
Fossé (Pierre-Thomas, sieur du). Histoire de Tertullien et d'Origène.
Fromentières, évêque d'Aire. Carême et Sermons. Paris, 1692 et 1696.

G.

Godescard. Traduct. du Traité de Lactance *De morte persecutorum*, 1 vol. in-8°.
Grosier (l'abbé). Mémoires d'une société célèbre, 3 vol. in-8°.
G..... (Marie-Nicolas-Sylvestre), de Paris. Collection ecclésiastique. Paris, 1790 et suiv.

— Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine.

H.

Hermant. Vie de saint Jean Chrysostome, in-4°.

Hieronimi (S.) opera, edit. Benedict. Paris, 1706.

Houtteville (l'abbé). La vérité de la religion prouvée par les faits. Paris, 1764.

Huet. Origen. opera, in-fol. Lutet., 1679.

— Origeniana, primo volumini præfata, et quarto edit. Car. Rœi.

I.

Irenæi (S.), Lugdun. episc., opera, ed. Feu-Ardent. Paris, 1639.

J.

Joli, évêque d'Agen, Prônes et Dominicales. Paris, 1734.

— Œuvres mêlées. Paris, 1702.

Joseph. (Tit. Flav.). Antiq. judaic.

— De bello judaico, in-fol. Leips., 1691.

Juigné (D. D. Anton.-Éléonor Le Clerc de), archevêque de Paris. Pastorale parisiense, 3 vol. in-4°. Paris, 1786.

L.

La Colombière. Sermons prêchés devant S. A. R. madame la duchesse d'York, 4 vol. Lyon, 1679.

Lactance. Opera, edit. Varior. Lugd. Batav., in-8°, 1660.

La Luzerne (Mgr. le card. de), évêque de Langres. Instruct. pastor. sur les attaques portées à la religion, édit. in-4°.

La Rue (le P.). Sermons. Paris, Rigaud, 1719.

La Rue (D. Charles, et D. Charles-Vincent de), religieux bénédict., édit. d'Origène, 4 vol. in-fol. Paris, 1749.

Le Brun (de l'Oratoire). Hist. des superstitions.
Le Chapelain (le P.). Sermons. Paris, 1768.
Le Franc de Pompignan, évêque du Puy, archevêque de Vienne. L'incrédulité convaincue par les prophéties, 1 v. in-4°. Paris, 1759.
Le Jeune (le P.), de l'Oratoire. Sermons. Toulouse, 1667.
Lenfant (le P.). Sermons. Paris, 1818.
Le Nourry. Apparatus ad bibliothec. Patrum. Paris, 1703.
Lombert. Vie de saint Cyprien, in-4°. Rouen, 1716.
Lyron (D.), religieux bénédictin. Singularités historiques, 2 vol. in-12. Paris, 1738.

M.

Malebranche. Recherche de la vérité. Paris, 1720.
Maréchal. Concordance des Pères des premiers siècles, 2 vol. in-4°.
Massillon. Sermons. Paris, 1751, par les libraires associés.
Maury (Mgr. le card.). Essai sur l'éloquence de la chaire, édit. in-8°. Paris, 1810.
Merlin (le P.), jésuite. Dans les Mémoires d'une société célèbre, par l'abbé Grosier.
Minucii Felicis Octavius, edit. in-8°. Varior., 1672.
Molinier. Sermons choisis. Paris, 1730.
Montargon. Dictionnaire apostolique. Paris, 1767.
Morceaux choisis des protestans, par Caillot, in-8°. Paris, 1810.
Mouchon (Pierre). Sermons, 2 vol. in-8°. Genève, 1798.

N.

Neuville (le P. Charles Frey de). Sermons. Paris, 1726.
Nicole. Essais de morale.
— Préjugés légitimes contre les calvinistes.

Nonnotte (l'abbé). Les philosophes des trois premiers siècles, 1 vol. Paris, 1789.

O.

Olivet (l'abbé d'), de l'académie française. Traduction de l'ouvrage de Cicéron, De la nature des dieux, et des Tusculanes.

— Théologie des anciens philosophes, 1 vol. in-12. Paris, 1732 et 1737.

Origenes adv. Celsum, edit. in-4°. Cantabr., 1658, 1 vol. in-4°, editor. Sigism. Galen. et Guill. Spencer.

— Opera, edit. Huet. Paris, 1679, et Genebrard. Car. et Vinc. de la Rue, 4 vol. in-fol. Paris, 1759.

— Hexaples, edit. Montfaucon, 2 vol. in-fol. 1713.

P.

Pacaud. Discours de piété, 3 vol. Paris, 1757.

Pascal. Pensées. Paris, 1714.

Perusseau. Sermons choisis. Lyon, 1758.

Petit-Didier. Remarq. critiq. sur la biblioth. de Dupin. Paris, 1691.

Pic de la Mirandole. Opera. Basil., 1601.

Platonis opera, edit. Bipont., 1787.

Pluquet (l'abbé). Dictionn. des hérésies.

Poulle (l'abbé). Sermons. Paris, 1781.

Prudentius (Aurelius Clemens). Peristephanon, hymnes en l'honneur des martyrs.

R.

Racine (l'abbé). Abrégé de l'hist. ecclés. Paris, éd. in-4°. Colog. 1762.

— Réflexions sur les différends de religion (entre les catholiques et les protestans), 1 vol. in-12. Paris, 1690.

Rollin. Traité des études, in-4°. Paris, 1740.

Rounat (le P. Constance). Sermons pour l'octave des morts. 1 vol. in-8°.

Ruinart. Acta sincera et selecta martyrum, in-4°. Paris, 1689.

S.

Sabatier (André Hyacinthe). Œuvres diverses, 2 v. in-12.

Salvianus. De gubernatione mundi, edit. Steph. Baluze, in-8°, Paris, 1674.

Saubin (Jacques). Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte. La Haye, 1749.

Segaud. Sermons. Paris, 1750, 1752.

Senault (de l'Oratoire). Panégyriques, 3 vol. in-8°. Paris, 1660.

Socrate et Sozomène. Hist. ecclés. H. Valois. Paris, 1688.

Superville (Daniel). Sermons. Roterdam, 1724.

T.

Tacite. Hist. romaine.

Tertulliani opera, edit. Nic. Rigault, in-fol. Paris, 1734, cum notis Albaspin., Aurelian. episc. et Lacerdæ.

Théodoret. Hist. ecclesiastica, edit. Sirmond. Paris, 1642.

Tillemont. Mémoires ecclésiastiques, in-4°. Paris, 1701.

Tite-Live. Histoire romaine.

Trevern (M. l'abbé de), aujourd'hui évêque d'Aire. Discussion amicale, 2 vol. in-8°. Londres, 1817.

V.

Vincent de Lérins. Commonitor., edit. Baluz. Cum Salviano editum. Paris, 1674.

W.

WALAFRIDE STRABO. De origine progress. rerum eccles., dans le tom. XIII de la Biblioth. des Pères.

FIN DE LA TABLE DES CITATIONS.

Google

Digitized by Google

Google

Digitized by Google